SABIN 62679
COLLATES

TABLEAU

DE LA SITUATION ACTUELLE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

D'APRÈS

JEDIDIAH MORSE

ET LES

MEILLEURS AUTEURS AMÉRICAINS;

PAR C. PICTET, DE GENÈVE.

TOME PREMIER.

A PARIS.

CHEZ DU PONT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue de la Loi, N°. 1232.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

1795.

496304

csp

E
164
.P61
1795

TABLE
DES MATIÈRES.

TOME PREMIER.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.. page 13
AVERTISSEMENT 37

CHAPITRE Ier.

Précis historique de la guerre de l'indépendance, et de la révolution d'Amérique. Constitution des Etats-Unis. Ouverture du Congrès. Réflexions. 39

CHAPITRE II.

VUE GÉNÉRALE.

Géographie. Observations géologiques. Productions naturelles et cultivées. Quadrupèdes 119

CHAPITRE III.

VUE GÉNÉRALE.

Caractère national. Peuples indigènes. Agriculture. Navigation. Commerce. Manufactures. Militaire. Finances. Esclavage. Religion. . . . pages 173

CHAPITRE IV.

Divisions géographiques. Nouvelle-Angleterre. Climat. Aspect du pays. Rivières. Population. Caractère. Mœurs. Histoire. 247

CHAPIRE V.

VERMONT.

Etendue. Bornes. Division. Rivières. Lacs. Climat. Agriculture. Population. Caractère. Milice. Instruction. Villes. Constitution. Histoire. . . 265

CHAPITRE VI.

NEW-HAMPSHIRE.

Étendue. Bornes. Division. Aspect du pays. Montagnes. Rivières. Commerce. Manufactures. Population. Instruction. Villes. Religion, p. 274

CHAPITRE VII.

DISTRICT DE MAIN.

(Dépendant de Massachusetts.)

Etendue. Bornes. Division. Population. Aspect du pays. Ports de mer. Rivières. Productions. Instruction. Villes. Caractère. Indigènes. Religion. Histoire. 291

CHAPITRE VIII.

MASSACHUSETTS.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Côte. Pêche. Aspect du

pays. Sol. Productions. Commerce. Navigation. Manufactures. Ponts. Mines. Sociétés. Instruction. Villes. Religion. Revenus. Constitution. p. 299

CHAPITRE IX.

RHODE-ISLAND ET PROVIDENCE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Isles. Rivières. Religion. Instruction. Culture. Commerce. Villes. Constitution. Histoire 327

CHAPITRE X.

CONNECTICUT.

Étendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Ports. Climat. Sol. Productions. Mines. Commerce. Manufactures. Caractère. Religion. Villes. Instruction. Revenus. Constitution. Histoire 340

TOME SECOND.

CHAPITRE XI.

2e. DIVISION. ÉTATS DU CENTRE.

Situation. Bornés. Climat. p. 3

CHAPITRE XII.

NEW-YORK.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Bayes. Lacs. Isles. Routes. Aspect du pays. Sol. Productions. Péche. Caractère. Mœurs. Capitale. Autres Villes. État de l'Agriculture. Manufactures. Commerce. Sociétés. Instruction. Sectes religieuses. Gouvernement. Ordre judiciaire. Milice. Finances. Curiosités naturelles. Sauvages. 7

CHAPITRE XIII.

NEW-JERSEY.

Etendue. Bornes. Division. Population.

Rivières. Montagnes. Sol. Productions. Agriculture. Commerce. Manufactures. Mines. Curiosités naturelles. Caractère. Mœurs. Instruction. Villes. Gouvernement. Milice. p. 50

CHAPITRE XIV.

PENSILVANIE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Montagnes. Géologie. Sol. Routes. Agriculture. Exportations. Industrie. Commerce. Immigration. Caractère. Mœurs. Sectes. Sociétés. Instruction. Philadelphie. Villes et Bourgs. Curiosités naturelles. Constitution. 68

CHAPITRE XV.

DELAWARE.

Etendue. Bornes. Division. Aspect du pays. Sol. Productions. Industrie. Exportattons. Villes. Constitution. 111

CHAPITRE XVI.

TERRITOIRE NORD-OUEST DE L'OHIO.

Etendue. Bornes. Rivières. Population. Aspect du pays. Sol. Productions naturelles. Gouvernement provisoire. Etablissemens. . . . . p. 118

CHAPITRE XVII.

3e DIVISION. ÉTATS DU SUD.

Situation. Bornes. Aspect du pays. Climat. Esclaves 132

CHAPITRE XVIII.

MARYLAND.

Étendue. Bornes. Population. Rivières. Aspect du pays. Productions. Culture du Tabac. Caractère. Mœurs. Villes. Description de Washington. Commerce. Instruction. Constitution. 135

CHAPITRE XIX.

VIRGINIE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Climat. Rivières. Aspect du pays. Géologie. Sol. Culture. Minéralogie. Charbons Curiosités naturelles. Industrie. Exportations. Religion. Caractères. Mœurs. Esclavage. Villes ou Bourgs. Mont-Vernon. Instruction. Constitution. Histoire. Indiana, p. 151

CHAPITRE XX.

KENTUKY.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Aspect du pays. Sol. Productions. Climat. Curiosités. Villes. Constitution. Histoire. . . . 200

CHAPITRE XXI.

CAROLINE NORD.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Sounds. Caps. Lacs ou

Marais. Villes. Aspect du pays. Sol. Culture. Productions. Climat. Mines. Moraves. Instruction. Accroissement de la population. Caractère. Mœurs. Constitution. Histoire. . page 209

CHAPITRE XXII.

TERRITOIRE AU SUD DE L'OHIO, OU GOUVERNEMENT DE TENESSÉE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Aspect du pays. Productions. Sources salées. Exportations. Instruction. Sauvages. Gouvernement. Histoire 243

CHAPITRE XXIII.

CAROLINE SUD.

Etendue. Bornes. Division. Population. Climat. Rivières. Aspect du pays. Sol. Productions. Culture du riz. Culture de l'Indigo. Contraste entre le pays élevé et la plaine. Charles-Town. Villes et Bourgs. Commerce.

Caractère. Mœurs. Revenus. Instruction. Sauvages. Constitution. Histoire . . . . . page 259

CHAPITRE XXIV.

GEORGIE.

Etendue. Bornes. Division. Production. Rivières. Marais. Isles. Aspect du pays. Climat. Sol. Productions. Culture de coton. Villes. Exportations. Caractères. Mœurs. Constitution. Instruction. Sauvages. Histoire. . 289

EXPOSÉ SOMMAIRE.

Des principaux faits qui caractérisent les Américains et leur pays. . 312

Fin de la Table des Matières.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Eneïd. lib. 1.

La situation actuelle des Etats-Unis d'Amérique est peu connue dans notre continent. Cette République sortait à peine de la crise qui l'a placée au rang des États libres, lorsque des intérêts plus immédiats ont attiré notre attention sur l'Europe; et pendant les six années qui viennent de s'écouler, la rapidité des développemens de cette puissance a réduit à des notions incomplettes les connaissances que nous avions sur elle.

La Géographie des États de l'Union ne peut guères être mieux connue que leur situation sous d'autres rapports ; parce que, de jour en jour, les villes s'élèvent, les campagnes se peuplent, les bornes de la République se reculent, et les découvertes se multiplient dans l'intérieur même de son enceinte immense.

Dans le tableau que présente cette puissance, tout frappe l'Observateur attentif et le Penseur judicieux. Le premier aspect de la carte de ce vaste pays lui démontre une partie des ses moyens de prospérité. Il voit avec étonnement cinq cents lieues de côtes ; une chaîne de mers intérieures qui s'unissent à l'Atlantique ; des montagnes dont la masse, la longueur et la direction, semblent calculées pour varier le climat dans

chacun des États, pour fournir à tous de nombreuses rivières qui établissent la communication, d'une part avec l'océan, de l'autre avec le beau fleuve qui borne la République à l'ouest. — Les dénominations géographiques elles-mêmes l'invitent à la réflexion. Les lacs et les rivières retracent à sa mémoire les Tribus indigènes qui les ont nommés, et dont la destruction rapide semble l'effet de la plus étrange fatalité. Les noms des villes et des provinces lui rappellent les tristes causes des émigrations de leurs premiers habitans. Ce ne furent ni les illusions de l'avarice, ni les projets de conquêtes qui les conduisirent dans ces régions sauvages. Ils fuyaient les persécutions religieuses, ou les discordes civiles : ils ne cherchaient que des jours tran-

quilles sur cette terre hospitalière. Trop souvent des regrets les y suivirent, et ils donnèrent à ces pays nouveaux des noms chers à leur souvenir. Souvent aussi les dénominations des lieux où ils se fixèrent expriment le sentiment qui dominait chez ces expatriés malheureux. *Philadelphie*, *Union*, *Concord*, *Salem*, *Hope*, des noms d'amour, de fraternité, de paix et d'espérance, durent se présenter les premiers à la pensée de ces hommes qui erraient victimes de passions haîneuses sur un hémisphère nouveau.

Ces noms parlent à l'Europe; ils semblent dire encore à nos Peuples : « Ne persécutez pas! ou vos » Citoyens passeront les mers. »

Il naît une autre réflexion, en observant que, dans les grandes divisions

divisions des États, les dénominations appartiennent encore au régime monarchique; c'est qu'un Peuple qui a payé son indépendance de neuf années de guerre et de sacrifices, et qui, dans l'adoption des formes républicaines, a négligé de détruire tout ce qui, indifférent en soi, pouvait en rappeller d'autres, doit être un peuple sage, peu susceptible d'être exalté par de vains mots, et qui a de plus sûrs garans de la stabilité de ses propres principes que l'affectation de tout réformer.

L'aspect de la carte montre encore les Américains reconnaissans. Les Fondateurs de la République ont nommé plusieurs villes, plusieurs provinces, et l'illustre nom de Washington se rencontre dans tous les États.

A mesure que le tableau des bien-

faits de la Nature envers ces contrées, et des prospérités croissantes de ce Peuple, se déploie sous les yeux de l'Observateur, combien de sentimens se réveillent ! combien d'objets de méditation viennent assiéger sa pensée !

Après le tribut d'admiration qu'il doit à un spectacle si beau, il cherche à distinguer les causes qui ont hâté, et qui accélèrent encore avec le plus d'efficace les progrès de cette Nation.

Une première observation qui se présente, c'est que les Colonies en masse avaient éprouvé un développement uniforme et suivi dès leur établissement jusqu'à l'époque de la guerre qui les a séparées de la Métropole. A l'ombre de la Puissance anglaise, les Peuples d'Amérique acquéraient des forces

dont ils ont fait contre elle-même le premier essai ; parce que la nature des choses, trompant toujours les combinaisons politiques qui la contrarient, avait marqué, pour l'indépendance de ces Peuples, le moment où ils pourraient se suffire à eux-mêmes. Mais la révolution qui a rendu l'Amérique indépendante, n'ayant point été précédée par un état d'oppression réelle, elle a dû conserver un caractère de modération et de mesure ; et ces Peuples, déjà préparés aux principes libres, et aux formes républicaines, n'ont point eu à passer par toutes les exagérations pour revenir au vrai, par tous les excès de l'anarchie pour obtenir la liberté.

Une seconde observation importante dans la recherche des causes qui ont fait réussir la révolution

d'Amérique, et qui l'affermissent, c'est que la grande masse de cette Nation chérissait une religion simple, qui n'est que la morale en principes, qui paraît sur-tout destinée aux Peuples libres, et qui, dans les agitations inséparables d'un si grand évènement, ramena toujours les Américains aux idées d'ordre et de justice, comme elle est encore aujourd'hui le point d'appui sur lequel portent les grands leviers de leurs institutions politiques. Car il ne faut point confondre en eux le support et l'indifférence : les Américains sont tolérans, mais religieux; ils admettent indistinctement toutes les formes d'hommage à la Divinité, mais leurs sages lois repoussent des emplois de confiance celui qui la méconnaît, et qui ne voit que le néant après une vie exemplaire ou coupable.

Ce qui distingue ensuite la révolution d'Amérique, c'est que les Chefs qui l'ont commencée l'ont conduite dans tous ses périodes, et sont encore aujourd'hui chargés du soin de régir la République qu'ils ont fondée. Soit que ces hommes privilégiés, par leurs talens et leur caractère, dussent conserver un ascendant que la nature avait fortement prononcé; soit que le cercle des rivalités, et le champ de l'intrigue eussent moins d'étendue chez un Peuple agricole et simple; soit qu'il faille principalement attribuer ce crédit constant des Chefs au sens droit, et à l'esprit mesuré d'une Nation qui raisonne sa confiance, et qui est peu susceptible d'un enthousiasme passager, c'est-là sans doute une circonstance à laquelle il faut reconnaître sur l'issue de la

révolution, et l'affermissement de la République, l'influence la plus salutaire.

L'Observateur attribue encore les succès qu'ont éprouvés les Américains à leurs mœurs, à leurs habitudes, à l'heureuse nécessité du travail. Des hommes laborieux, disséminés dans un pays fertile, n'ont besoin que de paix; ils aiment les loix qui la leur assurent; ils ne connaissent point cette fatale inquiétude des nombreux habitans de nos Cités, qui naît du frottement journalier des passions, des fausses lumières et de l'ignorance, de l'orgueil des uns, de l'envie des autres, de la corruption de tous.

Mais c'est principalement dans l'esprit politique de ce Peuple qu'il faut chercher la cause de son état florissant.

Les Américains, accoutumés à une partie des lois politiques et aux formes judiciaires des Anglais, tenaient de ceux-ci l'habitude d'un respect profond pour ces formes et ces lois. Cette disposition conservatrice de l'ordre, qui suppléerait des lois moins parfaites, et sans laquelle les meilleures institutions politiques deviennent illusoires, régnait généralement dans les Colonies, lorsqu'elles commencèrent à se détacher de l'Angleterre. C'est ce respect des lois et des formes qui sauva de la fureur populaire les victimes qu'elle désignait (1) lors des premières insurrections, et qui préserva toujours le Peuple lui-même de l'affreux malheur de se souiller du sang innocent; c'est ce respect habituel des lois et de leurs organes qui dans

(1) Voyez le Chap. Ier, page 44.

le long cours de la révolution, au milieu du déchaînement de toutes les passions, du choc de tous les intérêts, conserva le dépôt de l'autorité entre les mains des Magistrats ; c'est cet amour de l'ordre, cette heureuse habitude de subordination qui, dans la longue lutte de ce Peuple contre la Puissance anglaise, le rendirent docile à la voix de ses Chefs, doublèrent les effets de son courage en le soumettant à la méthode, et lui apprirent à vaincre sans prodiguer la vie des Citoyens; c'est enfin ce respect d'habitude pour les droits d'autrui, inspiré par l'amour des lois, qui rendit, sans danger pour les Américains, cette fameuse *Déclaration des Droits*, destinée à poser les bases du Gouvernement républicain, et dont ce Peuple ami de l'ordre n'isola

jamais les sanctions du sentiment de ses devoirs.

Tant de causes morales de prospérité réunies à tous les avantages naturels, semblaient devoir faire promptement fleurir l'Amérique devenue indépendante, et cependant elle languit pendant les six années qui suivirent la paix. C'est ici, sans doute, la période la plus instructive de cette histoire si féconde en leçons utiles pour qui sait les méditer.

Les traits nationaux que nous venons d'indiquer, des circonstances heureuses, un patriotisme soutenu par toutes les espérances que le mot de liberté présente à l'imagination d'un Peuple armé pour elle, avaient fait triompher les Américains, et prévenu la dissolution de leur État naissant; mais la paix

les mit à une épreuve nouvelle.

Si les troubles de neuf années de révolution n'avaient pu rompre, parmi eux, les liens moraux qui unissent les Sociétés, ils les avaient nécessairement relâchés. La République était tourmentée des maux que produit le papier-monnaie : invention admirable et funeste ! qui force et accoutume à l'injustice le Gouvernement et les individus : supplément magique ! qui crée des ressources imprévues, et laisse dans la langueur les États qu'il a sauvés. mais c'était sur-tout la Constitution politique qui manquait de vigueur et d'équilibre.

Un Peuple qui combat pour sa liberté, voit trop souvent le bonheur qu'il s'en promet dans les excès qu'elle condamne ; et il a besoin, peut-être, de puiser dans les pres-

tiges de son enthousiasme l'énergie qui le fait triompher. Mais après la victoire il apprend, à ses dépends, que la jouissance de la liberté demande plus de sagesse, que sa conquête de courage; il reconnaît peu-à-peu que la vérité, en politique, est toujours dans les idées moyennes; qu'en dernier résultat, une Constitution libre doit tendre seulement à la sûreté des personnes et des propriétés; que celle qui, en assurant ces avantages, maintient la paix, le premier des biens, est le chef-d'œuvre des institutions humaines; que, ne pouvant gouverner lui-même, il faut qu'il en délègue le droit à des hommes munis d'un pouvoir d'autant plus grand, que l'État est plus vaste, l'autorité plus subdivisée, le ressort de la crainte plus nécessaire, la surveillance des

intérêts plus difficile et plus compliquée ; enfin, que la seule garantie possible contre la tyrannie qui naît si souvent de la Puissance active, contre les erreurs, les fautes, les passions de ceux qui en sont investis, c'est la balance des Pouvoirs politiques.

Voilà ce que six années de faiblesse et de désordres apprirent aux Américains. Sans doute les leçons de l'Histoire les eussent instruits à moindres frais ; mais quel est le Peuple qu'elles ont rendu sage! Les traits généraux de toutes les révolutions se ressemblent, elles sont marquées par les calamités du même genre ; et jamais l'expérience des Nations qui ont précédé ne sert à celles qui succèdent. Hélas ! les exemples vivans qui frappent les yeux, les évènemens les plus sail-

lans, les plus riches en résultats, sont souvent perdus pour les Nations qui les contemplent, comment s'instruiraient-elles par les froides traditions de l'Histoire!

Les Américains ne sont donc devenus vraiment libres que lorsqu'ils l'ont été moins en apparence; c'est-à-dire, qu'ils n'ont acquis la certitude de conserver cette liberté, la paix qui leur était si nécessaire, et même leur existence politique, que lorsqu'ils se sont soumis à un Gouvernement énergique, muni d'un pouvoir coactif repressif et très-étendu; à ce Gouvernement qui représente bien véritablement la Nation, puisqu'il représente les Propriétaires; dont les diverses parties se servent mutuellement de contrepoids; dont l'organisation soumet à un examen approfondi, oblige à une discussion

tranquille les lois, et les résolutions qui en émanent, et tend par conséquent à les rendre respectables; à ce Gouvernement qui, tenant sa force de la Nation entière, ne peut en craindre une portion rébelle, et maintient efficacement la stabilité, le calme, si indispensables à la prospérité d'une population industrieuse; à ce Gouvernement dans lequel tout se fait pour le Peuple, et rien par le Peuple, si ce n'est la seule opération qu'on puisse lui confier avec avantage et sans danger; à ce Gouvernement, enfin, qui, dans les attributions de son Régulateur suprême, trouve à-la-fois cette force d'inertie qu'on regrette si souvent dans les États démocratiques, et cette unité d'action qui y est si rare.

L'adoption d'un ordre de choses

imité d'une Nation qui, naguères, était ennemie, mais si bien calculé pour conserver la liberté, et maintenir la paix; l'application des mêmes principes aux Constitutions particulières des divers États de l'Union, sont des traits de cet esprit de sagesse que nous avons observé dans les Américains; mais ce qui en est le triomphe, c'est l'attachement et la soumission aux lois qu'ils ont adoptées.

Depuis six années, les plus remarquables peut-être dans l'Histoire du monde, par la contagion de l'inquiétude politique, par les systêmes d'innovation séduisans pour la multitude, par l'ébranlement des principes qui soutiennent tous les Gouvernemens, chaque jour a vu s'affermir, parmi les Américains, l'attachement à la Constitution qu'ils

se sont donnée ; et le seul exemple de dissentiment qu'ait offert, dans cet intervalle, cette République naissante, a prouvé la salutaire énergie de son Gouvernement, et le dévouement de la masse de ses Citoyens.

Telles sont les véritables causes de cet essor rapide qui dépasse toutes les espérances, que la raison conçoit à peine, et que l'imagination seule peut devancer en perçant un avenir qui promet des prospérités sans bornes à ce Peuple nouveau.

Quel exemple pour l'Europe ! Quel contraste dans l'esprit des Nations ! Après le spectacle si magnifique et si doux d'un Peuple heureux et libre, qui s'approprie tous les biens de la nature, quel dégoût n'inspire pas le retour sur nos misères et nos déplorables erreurs !

A ce respect pour la religion et la morale qui caractérise les Américains, nous opposons une philosophie effrénée qui sappe l'une par l'autre, une corruption profonde dans les mœurs, plus profonde dans les principes, qui rompt ou relâche tous les liens de la Société, soumet la justice à l'intérêt, la probité au calcul, et fait adorer le crime heureux. A cette sagesse politique qui les a portés à l'adoption des loix et des formes éprouvées par le tems, nous opposons une orgueilleuse manie de systêmes, qui réduit tout à des formules, dédaigne les leçons des siècles, et sacrifie une génération entière aux vaines expériences de ses institutions anarchiques. A cette mesure dans les idées, à cette justesse, à cette énergique simplicité, apanage constant des Peuples

dignes d'être libres, nous opposons un déréglement d'éloquence qui enveloppe la vérité de mille détours, qui confond toutes les idées par l'abus de tous les mots, décèle un empressement puérile à éblouir, et ne rend hommage à la vertu que par l'affectation d'en parler sans cesse. A cette disposition douce et sérieuse, humaine et sensible, qui se retrouve par-tout dans l'histoire de leur révolution et dans l'esprit de leurs établissemens, nous opposons une légèreté cruelle qui glisse sur les forfaits qu'elle laisse commettre, et sur les calamités qu'elle attire. Au génie indépendant, à la raison éclairée des Américains, qui veulent de la vérité des garans solides, et se tiennent en garde contre tous les genres de domination, nous opposons cette humiliante dégra-

dation de la raison humaine qui la soumet à la tyrannie de quelques termes consacrés. Enfin, à la stabilité de leurs loix et de leurs formes, à la paix profonde dont ils jouissent, nous opposons des oscillations funestes, des guerres dévastatrices, des excès forcenés qui répandent la désolation et l'horreur, et font préférer mille fois la morne tranquillité du despotisme aux tempestueuses fureurs de l'anarchie.

O Liberté! Liberté! fille du Ciel! don précieux qu'il n'accorde qu'aux Peuples sages! source de vertus, de gloire, de prospérités! tu fuis, indignée, loin des lieux où l'on te profane et te calomnie, loin des contrées que l'on couvre de sang et de larmes en ton nom. Tu ne te plais que parmi les Nations dont les mœurs sont simples et pures, qui

aiment le travail et l'ordre, respectent les loix, chérissent la justice, et adorent un Dieu qui récompense et qui punit.

Loin de nos cœurs le vil sentiment de l'envie, là où une noble émulation doit nous enflammer ! Assez long-tems l'Amérique eut à se plaindre de notre injustice et de nos préjugés. Quand nous aurons le courage de pardonner à ces Peuples les exemples qu'ils nous donnent, et leurs droits à l'admiration de l'Europe, nous en serons plus près d'imiter leurs vertus, et de mériter leur bonheur.

AVERTISSEMENT.

Le Géographe Américain *Jedidiah Morse*, qui a fourni à cet ouvrage les faits géographiques, et un grand nombre d'autres, n'avait rien négligé pour rendre complette la dernière édition de son *American Geography*, imprimée à Londres, en 1794; et il était devenu, sous le rapport de ce travail qui l'occupait depuis plusieurs années, le centre des informations des Savans des États-Unis. — J'ai tiré de l'Ouvrage Anglais tout ce qui m'a paru de nature à intéresser ou à instruire les Lecteurs Européens; j'ai puisé de nouveaux objets d'observations chez d'autres Auteurs non moins respectables, et que j'ai eu soin de citer (1); enfin j'y joins diverses notes, et une table comparative des poids et mesures, par le Professeur Pictet mon frère, Membre de la Société Royale de Londres, et connu

(1) Les excellens Ouvrages de *Tench Coxe* et de *Thomas Cooper*, imprimés à Londres en 1795, me sont parvenus à tems pour en tirer des faits intéressans.

dans le monde savant par des Ouvrages de Physique.

Les cartes qui accompagnent les deux volumes sont tirées des mêmes planches qui ont servi à l'édition de Londres. Ceux qui voudront des cartes plus détaillées, trouveront à se satisfaire dans celles d'*Arrow Smith*, qui se gravent actuellement en Angleterre.

Je dois prévenir les Lecteurs exacts que les mots *pieds* et *pouces* expriment toujours le pied et le pouce anglais, le mot *toise*, six pieds anglais; que la livre est encore la livre anglaise dite *avoir du poids*, et le quintal, cent de ces livres.

Quant aux monnaies, le dollar, ou piastre, se divise en cent *cents*. Il faut quatre dollars et quarante-quatre *cents* pour une livre st. d'Angleterre; dix-huit *cents* et demi pour une livre tournois; trente-neuf *cents* pour un florin d'Hollande; trente-trois *cents* et un tiers pour un *marc-banco* d'Hambourg; un dollar pour le rixdaller de Suède ou le rouble de Russie; et dix *cents* pour une réale plate d'Espagne.

TABLEAU

DE LA SITUATION ACTUELLE

DES

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Précis historique de la guerre de l'indépendance, et de la révolution d'Amérique. Constitution des Etats-Unis. Ouverture du Congrès. Réflexions.

La paix d'Aix-la-Chapelle n'opéra proprement qu'une trève entre les deux Nations rivales qui se partageaient les immenses Contrées comprises de la Louisiane au Canada. Les prétentions de la France, amorties mais non étein-

tes, se dirigèrent vers la navigation exclusive du Mississipi. — Ce Fleuve, dont le nom rappelle les écarts, les ridicules et les malheurs d'une avide crédulité, était devenu l'objet d'une ambition mieux calculée. — Le but secret du Gouvernement Français était d'établir, du Canada à la Louisiane, une communication sûre et facile qui, en ressserrant les Anglais entre les Montagnes et l'Atlantique, fit tomber, dans les mains de la France, les avantages présens qu'offrait le commerce de l'intérieur du Continent, et les ressources incalculables qu'il promettait pour l'avenir.

L'établissement de la ligne des Forts, du Canada à la Floride, les ouvrages entrepris à l'important passage de Niagara, la construction du Fort *du Quesne*, les efforts de la France pour s'assurer l'alliance des Sauvages, décélaient assez ses projets. L'Angleterre, qui en pressentait les conséquences avec une jalousie inquiète, cherchait l'occasion d'une rupture, que les empiétemens des Français

dans la nouvelle Écosse vinrent lui offrir en 1755.

Le début des hostilités fut malheureux pour les armes Anglaises. Le Général *Braddock*, chargé d'une expédition contre le Fort *du Quesne*, se laissa surprendre et fut tué. Les débris de sa troupe furent sauvés par la présence d'esprit et le courage du Colonel Washington ; et cette action d'éclat fut son prélude dans la carrière de la gloire. Guerre de 1755.

Les circonstances transportèrent le théâtre de la guerre, principalement en Europe, pendant les deux années suivantes. Ce ne fut qu'en 1758 que le génie de Pitt rendit, aux armes Anglaises, un ascendant décidé dans l'Amérique Septentrionale. Les campagnes suivantes furent marquées par la perte successive des Forts, la défaite des Chiroquois, alliés des Français, et enfin la bataille qui entraîna la perte de Quebec, et qui coûta la vie au Général victorieux comme au vaincu.

De tous côtés le succès avait couronné Paix de Versailles.

les armes de l'Angleterre ; la paix de Versailles lui assura tout ce que les Français avaient possédé dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

L'éclat des victoires de la Grande-Bretagne, et les conditions d'une paix qu'elle avait dictée, cachaient, sans y remédier, l'épuisement de ses finances, suite nécessaire de ses immenses efforts. — Dans la pénurie des ressources le Parlement reprit le projet déjà tenté pendant la guerre de taxer les Colonies d'Amérique sans leur consentement. Les chartes de quelques Provinces autorisaient la résistance ; les Constitutions de quelques autres leur donnaient de grands droits pour contester cette mesure : toutes en eurent la volonté et le courage.

Impôt du timbre.

L'impôt du timbre, publié dans les Colonies, en 1765, trouva une opposition unanime. — Des pétitions vigoureuses, adressées au Roi et au Parlement, et surtout la résolution très-généralement adoptée de se passer des produits des fabriques Anglaises tant que cet acte sub-

sisterait, occasionnèrent son abrogation le 16 mars 1766.

Cependant, dès l'année suivante, le projet de taxer les Colonies reparut sous une autre forme. Le Parlement mit des droits sur la consommation de certains objets dont les Américains n'étaient pas supposés pouvoir se passer; mais le mécontentement croissant des Colonies produisit encore l'anéantissement de ces taxes en 1770. On conserva seulement, comme pour constater le droit, un impôt de trois *pences* par livre de thé. Les Américains, qui redoutaient sur-tout de voir consacrer le principe, défendirent l'importation du thé. Plusieurs actes arbitraires aigrirent les mécontentemens : Un incident qui eut lieu à Boston, le 2 mars 1770, y mit le comble. Les Soldats d'un détachement anglais, poussés à bout par les injures et les maltraitemens qu'ils reçurent d'un rassemblement de Matelots Américains, dans une émeute, lâchèrent, sur le Peuple, plusieurs coups de fusil, qui tuèrent trois hommes, et en blessèrent

Emeute à Boston.

cinq. La fureur du Peuple fut extrême. On fut obligé de faire sortir de la Ville le Régiment entier. — Le Capitaine *Preston*, Chef du détachement qui avait tiré, et ses Soldats, furent emprisonnés. On fit leur procès; deux seulement furent jugés coupables de meurtre. — L'instruction de ce procès offre des traits caractéristiques de courage, de justice et de modération, bien propres à faire apprécier comparativement l'esprit des Peuples. *John Adams* (Vice-Président actuel du Congrès), l'un des ardens promoteurs de la Liberté Américaine, osa défier la rage populaire pour prendre la cause des accusés; les Jurés osèrent les absoudre, et le Peuple respecta le jugement.

La sépulture des trois victimes du pouvoir arbitraire fut accompagnée de cérémonies propres à graver plus fortement, dans l'ame des Américains, l'amour d'une liberté dont ils se montraient si dignes. L'anniversaire de ce jour, dans les trois années qui le suivirent, offrirent, à l'éloquence des Orateurs, des occasions

d'animer le feu qui se répandait de plus en plus dans les Colonies. L'incendie se manifesta en 1773. — Le Parlement, déterminé à forcer la consommation du thé, à laquelle les Américains se refusaient, encouragea la Compagnie des Indes à l'exporter en Amérique dans ses propres vaisseaux, et à établir des factoreries dans les ports; mais les Négocians et le Peuple, affermis dans leur résistance, nommèrent des Commissaires pour s'opposer, dans tous les ports, au déchargement des vaisseaux, et au débit des cargaisons. — *Boston* échappait à cette mesure par la dépendance plus immédiate, où les Officiers de la Compagnie se trouvaient du Gouverneur. Trois cent quarante-deux balles de thé, chargées dans le port, devaient être répandues dans la circulation. Seize personnes déguisées pénétrèrent dans les vaisseaux, et jettèrent les cargaisons à la mer.

A la nouvelle de cette violence, le Parlement fit une Loi, le 25 Mars 1774,

qui interdisait tout commerce à la Ville et au Port de Boston. L'exécution de cette mesure devait commencer le premier Juin ; ce jour fut choisi pour un jeûne solemnel dans toutes les Colonies, tant pour montrer le parfait accord de tous les intérêts, que pour satisfaire à cet usage religieux du Peuple, dans les circonstances publiques qui ont de la gravité et de l'importance. Le Général Gage, envoyé à Boston, en qualité de Gouverneur de Massachusetts, fut reçu avec les honneurs accoutumés.

Congrès à Philadelphie.

L'avis de rassembler un Congrès à Philadelphie étant généralement adopté par les Villes et les Provinces, il s'y réunit au mois d'Octobre 1774. — Ses délibérations portèrent le caractère de la modération et de la sagesse. — Il renouvella, au Roi et au Parlement, les représentations tendant à obtenir que les Anglo-Américains jouissent des mêmes droits que les sujets Anglais. Il fit une adresse au Peuple Anglais, et une au Peuple Américain, dans le but de dé-

tacher l'un de la cause des ministres, et d'enflammer l'autre pour la justice de la sienne.

Cependant le jour annuellement fixé pour la revue des Troupes approchait; le Général Gage, craignant quelque surprise, fit transporter à Boston les magasins militaires de Cambridge et Charlestown, et fortifier la langue de terre qui joint Boston au Continent. Ces mesures parurent des dispositions hostiles, et produisirent des représentations très-animées de la part des Délégués des Villes du Comté de *Suffolk*, rassemblés à cette occasion.

Le Général Gage avait convoqué à Salem, puis bientôt après contremandé, une Assemblée Générale des Députés des Villes et Comtés de Massachusetts. Le contre-ordre fut méprisé. Les Députés se réunirent au nombre de quatre-vingt-dix, sous la présidence de *John Hancock*; et se formèrent en Congrès Provincial. Ce Congrès représenta de nouveau les griefs des Colonies, organisa la Milice, fit

distribuer des armes, et se forma un trésor.

En 1775, le Parlement fit une Loi qui interdisait, aux Colonies, la pêche de Terre-Neuve, et tout commerce quelconque avec l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, ou les Indes Occidentales. La Ville de Boston, que cet acte privait de toutes ses ressources ordinaires, se vit approvisionnée abondamment par le dévouement unanime des Provinces. On encouragea la fabrication de la poudre, on forma des magasins, et les mesures préparatoires de la guerre devinrent générales.

Premières hostilités.

La Ville de *Concord*, à vingt milles de Boston, renfermait un dépôt considérable de munitions de guerre, que le Général Gage résolut de détruire. Huit cents Grenadiers, commandés par le Lieutenant-Colonel *Smith*, furent chargés de cette expédition. Cette troupe partit de Boston à onze heures de la nuit. Toutes les mesures qui pouvaient assurer le secret avaient été prises, et néanmoins l'avis de

de la marche fut donné à *Lexington*, où la milice se rassembla. Ce fut là que fut versée la première goutte de tout le sang que cette guerre fit répandre. Là s'ouvrit la première scène de ce drame qui fit naître de grandes actions, développa de grands caractères, et se termina par une révolution dont les conséquences, si glorieuses pour l'Amérique, sont encore incalculables pour l'ancien Monde.

Soixante-dix hommes seulement de la Milice de Lexington se présentèrent en corps devant l'avant-garde anglaise, comme pour la reconnaître. Après avoir été sommés de se disperser, ils essuyèrent une décharge qui tua quelques hommes, et mit le reste en fuite. Le détachement, arrivé à Concord, trouva quelque résistance, mais réussit cependant à détruire les magasins, et à mettre les pièces d'artillerie hors de service. La retraite fut difficile et meurtrière. La Milice de tous les environs, rassemblée en divers petits corps, sur la route que les Anglais devaient suivre, ne cessa de les

inquiéter; et quoiqu'ils fussent renforcés de neufs cents hommes, qui vinrent les joindre à Lexington, deux cent soixante-treize des leurs furent tués, blessés, ou faits prisonniers.

La nouvelle de cet engagement mit en armes toute l'Amérique anglaise. Le Congrès provincial de Massachusetts vota une armée de trente mille hommes; quelques jours suffirent pour en rassembler vingt mille, qui assiégèrent Boston.

Siége de Boston.

A la fin de Mai les généraux *Howe*, *Burgoyne* et *Clinton* y abordèrent avec les Troupes destinées à faire la campagne. — Avant d'agir d'une manière plus vigoureuse, le Général Gage essaya une proclamation, pour proposer encore aux Américains le choix entre la paix et la guerre : n'exceptant de l'amnistie, qu'il offrait au nom du Roi, que les Chefs *Adams* et *Hancock*.

Les Généraux de l'Armée américaine répondirent à ce préliminaire des hostilités en chassant les troupes anglaises du poste important des hauteurs de Char-

lestown. Le Général Gage résolut de le reprendre. Il y employa trois mille hommes de la fleur de son armée, qui, après trois attaques successives et meurtrières, réussirent à déposter les Américains. Pendant la durée de cet engagement les batteries Anglaises ne cessèrent de tirer à boulets rouges sur Charlestown, où quatre cents maisons furent réduites en cendres.

A-peu-près à la même époque le Colonel *Allen*, avec un détachement choisi de jeunes gens de *Vermont*, surprit le Fort de *Ticonderoga*, sur le Lac Champlain, l'une des clefs du Canada, et qui contenait des magasins importans.

Le 15 Juin, le Congrès du Continent élut unaniment *Georges Washington* Généralissime des Armées américaines. Cet Officier, dont les qualités militaires avaient paru avec éclat dans la dernière guerre, accepta cette place éminente avec une défiance de ses moyens qui montrait mieux encore combien il en était digne. Il joignit l'Armée au mois de Juillet.

Washington Généralissime.

Dans le courant de l'Automne le Général Américain *Montgommery*, s'empara du Fort *Saint-John*, et de *Mont-Réal.* Réuni au Colonel *Arnold*, qui avait remonté la *Kenebec*, pour pénétrer dans le Canada, par le désert, il vint mettre le siège devant *Quebec*. — Cette Capitale était défendue par quinze cents hommes; Montgommery n'en avait que huit cents; et désespérant de réussir par un siège régulier, il essaya un coup de main. Sa petite Armée fut divisée en quatre Corps, dont deux devaient faire de fausses attaques sur la Ville haute, tandis que lui-même et le Colonel Arnold attaqueroient la Ville basse. Il avait déjà emporté une première barrière lorsqu'il reçut un coup mortel, presque en même-tems que son premier Aide-de-camp. Cette double perte découragea tellement la troupe, que le Colonel *Campbel* jugea convenable d'ordonner la retraite. Le détachement, commandé par le Colonel Arnold, quoique privé de son Chef, qu'une blessure avait mis hors de combat, réus-

sit à pénétrer dans la Ville, mais s'y trouvant en force trop inférieure, il fut obligé de poser les armes.

Le Colonel Arnold resta plusieurs mois devant Quebec, où sa troupe souffrit les plus dures extrémités par le froid et les maladies. — Ce fut à-peu-près dans le même tems que la florissante Ville de *Norfolk* en Virginie, et celle de *Falmouth*, dans la Province de *Main*, furent réduites en cendres par les ordres du Lord *Dunmore*, et de l'Amiral anglais.

En Mars 1776, les Troupes anglaises, ne pouvant plus tenir dans Boston, que l'artillerie de l'Armée américaine ne cessait de foudroyer, se retirèrent à Hallifax, et le Général Washington entra en triomphe dans la Place. Boston évacué.

Ce fut au mois de Juillet de cette année, que le Congrès déclara solemnellement l'indépendance de l'Amérique.

Immédiatement après cette déclaration, le Général Howe, qui avait remplacé le Général Gage, vint débarquer, avec des

forces considérables, à *Staten-Island*, près de *New-York*, où le Général Washington se trouvait avec treize mille hommes.

Dans le courant du mois d'Août un Corps de troupes, commandé par les Généraux Américains *Sullivan* et *Sterling*, fut fait prisonnier à Long-Island. — Au mois de Septembre, l'Armée américaine évacua New-York, et les Anglais s'en emparèrent. En Novembre, les Américains perdirent le Fort Washington, le Fort *Lée*, et deux mille prisonniers. Dans le même tems le Général Clinton se rendit maître de *Rode-Island*. Les Généraux Arnold et Waterbury essuyèrent un échec sur le Lac Champlain. Pour comble de disgrace une épidémie meurtrière porta le découragement dans l'ame des Soldats. La désertion réduisit l'Armée à trois mille hommes; et la perte du Général Lée, enlevé par un parti de Cavalerie anglaise, accrut encore la détresse des Américains.

Détresse de l'Armée américaine.

Dans ces circonstances désespérées le

génie de Washington créa des ressources imprévues; il rassembla les débris épars de ses Troupes, y joignit quelques Milices de Pensilvanie, choisit la nuit orageuse du 25 Décembre, passa la *Delaware*, au-dessus de *Trenton*, et surprit, dans cette Place, environ neuf cents Hessois, qui se rendirent à discrétion. Surprise de Trenton.

Ce succès releva les espérances des Américains, et leur procura les moyens de balancer les évènemens de la guerre dans la campagne de 1777. — Le principal Corps d'armée des Anglais avait quitté New-York, remonté la baye de *Chesapeak*, débarqué près de *l'Elk*, et s'acheminait vers Philadelphie. Le Général Washington s'opposa à sa marche. Les Armées se rencontrèrent à *Brandywine-Creeck*. La victoire resta aux Anglais, qui entrèrent à Philadelphie. Succès des Anglais.

Peu de tems après, un second engagement eut lieu près de *Germantown*, et fut également malheureux pour les Américains. Le Général Burgoyne s'était em-

paré de *Ticonderoga*, et, poussant ses avantages, il était venu camper à *Saratoga*, près de la Rivière *d'Hudson*.

Le Général Anglais *Baum*, avait été battu près de *Billington*, par un Corps de Milices nouvelles, que commandait le Général *Stark*. Ces Milices, jointes à celles qui se rassemblaient de toutes les parties de la Nouvelle-Angleterre, et à un Corps de troupes réglées, commandé par le Général *Gates*, vinrent s'opposer aux progrès du Général Burgoyne. Après deux actions meurtrières, dans lesquelles les Généraux *Lincoln* et Arnold déployèrent beaucoup de bravoure, les Anglais, entourés de toutes parts, le 17 Octobre, furent forcés à se rendre prisonniers de guerre au nombre de cinq mille sept cent cinquante-deux hommes.

Succès des Américains.

Cet évènement répandit, dans le Continent, une allégresse universelle, et facilita le Traité d'Alliance avec la France. Au mois d'Octobre, le Général anglais *Vaughan*, remonta la Rivière d'Hudson et brûla la jolie Ville de *Kingston*, bâtie par les Hollandais.

Alliance avec la France.

L'année suivante, les Américains avaient acquis les Français pour Alliés ; et le Comte *d'Estaing* commandait la Flotte destinée pour l'Amérique.

Le Général Clinton avait remplacé Howe.

Au mois de Juin l'Armée anglaise quitta Philadelphie pour marcher sur New-York. Washington inquiéta sa marche, un engagement général eut lieu à *Monmouth*, et laissa à celui-ci un avantage décidé, malgré la conduite plus que douteuse du Général Lée, qui, à cette occasion, fut suspendu de ses fonctions militaires.

Les Américains victorieux.

Le mois d'Août fut marqué par une tentative infructueuse du Général Sullivan sur Rhode-Island, et par la destruction des Magasins de *Bedford* en Massachusetts.

Au Printems de 1779, les Généraux Anglais incendièrent deux Villes en Connecticut. Le Général américain *Waine*, surprit, le 15 Juillet, le Fort de *Stony-*

Point, et prit les cinq cents hommes qui en formaient la garnison.

Les Anglais avaient entrepris de bâtir un Fort sur la Rivière de *Penobscot*; une réunion de petits bâtimens, armés en guerre, s'était formée sur les Côtes de Massachusetts pour s'y opposer, mais cette petite Flotte, qui composait toute la Marine des Américains, tomba au pouvoir des Anglais.

Perte de la Marine des Américains.

Le Général Sullivan traversa la Province de New-York en marquant son passage par la destruction de tous les établissemens qu'il pût atteindre. Enfin, au mois d'Octobre le Comte d'Estaing et le Général Lincoln furent repoussés, avec beaucoup de perte, à *Savanah* en Georgie, dont ils avaient tenté l'assaut. Le début de la campagne de 1780 fut également malheureux pour les Armes américaines. La ville de Charlestown dans la Caroline Méridionale, fut prise, avec le Général Lincoln et sa garnison, par les Généraux Clinton et Cornwalis, après six semaines de siège.

Les Américains battus.

Le Général Cornwalis mit en déroute l'Armée américaine, près de *Cambden*, et traversa les États du Sud qu'il crut avoir soumis.

Les ravages des Troupes anglaises, dans les Provinces de New-York et New-Jersey, continuèrent pendant le courant de l'été. — Au mois de Juillet l'arrivée à Rhode-Island, du Comte de Rochambeau, avec un Corps de troupes françaises, répandit la joie et l'espérance dans le Continent; mais, à cette époque, la trahison d'Arnold mit la cause des Américains en grand danger.

Trahison d'Arnold.

Ce Général, dont la conduite, dans Philadelphie, l'hiver précédent, avait été l'objet de la censure, nourrissait le dessein de se venger de cette humiliation sur son pays. Le Général Washington, appelé en Connecticut, par des soins pressans, lui avait confié le commandement de *West-Point*, poste important qui commande la Rivière d'Hudson, à 60 miles au-dessus de New-York. Il entra en né-

gociation avec *Sir Henri Clinton* pour la remise du Fort et de l'Armée américaine. Le Major André fut envoyé pour la négociation ; un hasard la fit découvrir, et il en demeura victime, tandis que le traître s'échappa sur un vaisseau Anglais qui était en station dans la Rivière.

En 1781, les évènemens de la guerre, dans les Provinces du Sud, commencèrent à reprendre un aspect favorable. Le Général *Green*, livra, le 15 Mars, à *Guilford*, une bataille mémorable au Général Cornwalis; et quoique le champ de bataille restât aux Anglais, leur perte fut immense. Le Général Morgan battit les Anglais à *Carleton*, et le Général Green obtint encore sur eux un avantage considérable à *Eutawsprings*.

Benedict Arnold, devenu Brigadier-Général, dans les Troupes anglaises, se signala par des pillages dans la Virginie, par l'incendie de *New-London*, et par la prise du Fort de *Grisewald*, dont il fit passer la Garnison au fil de l'épée.

Dans le mois d'Août le Comte de Grasse entra dans la Chesapeack avec une Flotte Française pour bloquer l'Armée anglaise à *York-Town*. L'Amiral *Greaves* vint l'y attaquer. Si le succès de cette journée fut douteux, les suites en furent décisives pour la cause américaine. Dès l'arrivée de la Flotte française, dans la Chesapeak, le Général Washington avait rassemblé ses Troupes et s'était porté, à grandes journées, sur *l'Elk*. Il s'y embarqua pour venir faire le siège de York-Town, tandis que la Flotte française tenait la Mer. Les opérations de ce siège furent poussées avec tant de vigueur que la Ville et le Corps d'armée qui la défendait furent remis, par le Lord Cornwalis, entre les mains du Général Washington, le 19 Octobre 1781.

Flotte Française dans la Chesapeak.

Prise de York-Town.

Cet avantage décida la paix. Les Corps de Troupes anglaises évacuèrent successivement les Provinces du Sud pour se réunir à New-York, et le premier soin du Général *Carleton*, qui y arriva au printems 1782, pour le commandement

de l'Armée, fut d'informer le Congrès que les négociations de paix étaient entamées à Paris.

Les préliminaires, par lesquels l'Angleterre reconnaissait l'indépendance des Colonies, furent signés le 30 Novembre, et la paix définitivement conclue le 3 Septembre 1783.

Traité de paix.

Les Américains avaient conquis leur indépendance, mais ils n'avaient point encore acheté la jouissance de leur liberté. Les épreuves des États naissans les attendaient; elles se compliquèrent par la malveillance des ennemis de la révolution, la rivalité des Provinces, la divergence des intérêts, la jalousie du pouvoir, et le fléau du papier-monnaie.

Papier-monnaie continental.

Ce supplément du numéraire était connu depuis long-tems, dans les Colonies, sous le Gouvernement Anglais. — La Pensilvanie, en particulier, avait éprouvé certains avantages d'une émission modérée des *billets de crédit*. Cet exemple donna au Congrès l'idée de cette ressource pour l'entretien de la guerre, et

sans doute elle était indispensable. — Le seul effet sensible des premières émissions fut de faire disparaître le numéraire. Mais lorsque la somme du papier-monnaie eut sensiblement dépassé la somme du numéraire ordinairement en circulation, il commença à perdre de son prix de création, et la diminution de sa valeur suivit le rapport des émissions successives dont la somme totale montait, au bout de six ans, à deux cent millions de dollars. — Dès l'année 1780 le commerce avec les Isles espagnoles, la présence de l'Armée française, et les relations secrètes des Américains avec la garnison de New-York, avaient ramené beaucoup de numéraire dans la circulation. La dépréciation du papier en fut accélérée. Les Négocians des Provinces du Sud, prévoyant le sort prochain de cette monnaie, l'employèrent à d'immenses achats de marchandises à Boston, et bientôt après, elle disparut entièrement de la circulation.

A l'époque de la paix le numéraire

Papier monnaie des divers Etats.

était abondant, mais le besoin général des produits des Manufactures d'Europe ne tarda pas à l'épuiser. Le commerce souffrit de la difficulté des échanges, et bientôt les États éprouvèrent un très-grand embarras à payer leurs contingens respectifs pour l'intérêt de la dette nationale, et l'entretien des Offices du Gouvernement général, en même-tems que pour satisfaire à tous les engagemens particuliers que chacun d'eux avait contractés pendant les détresses de la guerre. Le Peuple de plusieurs États demanda à grands cris la création d'un papier-monnaie. Les partisans de cette mesure écartant toute distinction de tems ou de circonstances, s'appuyaient de l'exemple des *billets de crédit*, sous la domination anglaise. Ceux qui s'opposaient à cette création objectaient le sort récent du papier-monnaie du Congrès, la défiance généralement répandue sur la validité des promesses des hommes en autorité, et les principes immuables du commerce qui font dépendre l'abondance permanente

nente de l'argent, de la balance du commerce, et celle-ci des ressources territoriales, de l'industrie, de l'économie, et du travail.

En vain ces vérités furent présentées à la Législature de Pensilvanie, elle donna aux autres États l'exemple de cette résolution fatale qui fut imitée du plus grand nombre (1).

L'Histoire des transactions générales et particulières, pendant l'existence de ce papier-monnaie, n'est qu'un tissu de fraudes publiques et privées. — Les dettes d'argent furent souvent acquittées en papier, ou en denrées, par l'autorisation même des lois. Les variations fréquentes, dans la valeur relative des deux signes, tentèrent une foule de particuliers d'abandonner les profits réglés d'un Commerce honnête, pour se jeter dans un genre de spéculations qui, ne portant sur aucun principe certain,

(1) La Virginie, le Maryland, Massachusetts et Connecticut, resistèrent à ce pernicieux exemple.

offrait mille ressources à la mauvaise foi, mille écueils à la probité.

Désordre des finances.

Pour comble de maux, on soumit, dans quelques États, le prix des denrées à un tarif réglé. Les effets de cette ressource déplorable furent des actes sans nombre de collusion, d'évasion et d'injustice, jusqu'à ce que la force des choses fit tomber dans le mépris la Loi elle-même, et l'Autorité qui cherchait à la maintenir. Enfin, pendant cette lutte continuelle de l'intérêt et de la droiture, la Morale publique s'altéra, on perdit de vue les vrais principes du Commerce, on respecta moins la sainteté des engagemens, on s'accoutuma à couvrir toutes les injustices du prétexte de la nécessité.

Désordres politiques.

La situation des États n'était pas moins fâcheuse sous les rapports politiques. — Pendant le cours de la guerre, les Américains se trouvaient réunis par un danger pressant et commun. Les ordres, les exhortations même du Congrès, tenaient lieu de lois; et dans l'action du régime militaire, dans la marche rapide des évè-

nemens, la résistance qui naît de l'intérêt présent, de l'examen scrupuleux des légalités et des droits, ne pouvait guères le réaliser.

Les articles d'une Confédération, et d'une union perpétuelle, avaient été rédigés, en 1778, par le Congrès, et présentés à l'acceptation des Provinces. — Quelques-unes y avaient accédé promptement; mais celles dont le territoire borné ne leur promettait pas un accroissement proportionnel de population et de puissance, avaient hésité à sanctionner un pacte qui assurait, dans l'avenir, des avantages prépondérans aux États propriétaires de grandes étendues de terres incultes. — Le péril avait triomphé des répugnances; elles reparurent lorsqu'il cessa. D'ailleurs, cette Confédération avait dû être plutôt un Contrat temporaire, et de circonstances, que la Constitution fondamentale d'union entre treize États dont les intérêts différaient à tant d'égards. — Si, à l'époque où elle fut présentée à l'acceptation des Provinces, elle eût offert

l'idée du pouvoir coercitif indispensable pour le maintien de l'ensemble d'intérêts de cette grande association, elle eût jeté l'alarme dans des esprits qui, aveuglément passionnés pour la liberté, ne la voyaient que dans ses extrêmes, et l'union des États Américains ne se fût peut-être jamais formée.

Lorsque la cessation de la guerre permit l'activité des nouveaux Républicains de se diriger vers les objets intérieurs, les ennemis secrets de la révolution, semèrent la défiance contre le Congrès, les ambitieux propagèrent la jalousie de sa puissance, et le Peuple, toujours crédule quand on l'entretient de ses droits, s'agita bientôt dans plusieurs États pour affaiblir ou détruire des pouvoirs que son intérêt même devait lui conseiller d'affermir et d'étendre.

Les pensions accordées par le Congrès aux Officiers de l'Armée, et l'établissement de l'ordre de Cincinnatus, furent le prétexte des mal-intentionnés, l'occasion des réclamations de quelques États, et de

l'inquiétude de tous. Ceux dont la population plus rassemblée, donnait plus de prise aux agitateurs, furent le principal siège des mouvemens irréguliers. La Convention, convoquée à Midleton, en Connecticut, prit, contre les arrêtés du Congrès, des résolutions qui annonçaient un esprit d'insubordination dangereux; et l'État de Massachusetts, à l'occasion d'un impôt destiné à l'acquittement des charges nationales, vit éclater une révolte qui, pendant une année entière, en fit un théâtre de désordres, et ne céda qu'à l'emploi d'une force militaire, sous les ordres du Général Lincoln.

Détresse du Commerce.

Cependant le commerce languissait, soit à cause de l'absurdité des mesures financières, soit par les suites de l'inquiétude qui travaillait le Peuple, soit par l'effet de la jalouse politique des Anglais, soit sur-tout par l'opposition des intérêts et des lois commerciales de chaque État, qui faisait sentir de plus en plus le défaut d'un lien assez énergique pour contraindre chacun d'eux à tendre au bien de la Confédération entière.

Les droits énormes que l'Angleterre mit sur les marchandises et les bâtimens des Américains exportés en Europe, et la prohibition totale de ces mêmes objets dans les Isles, portèrent une atteinte fatale aux ressources des États de l'Est, et par contre-coup à tous les États de la Confédération. — Chacun d'eux travailla isolément à en amortir les effets, et ils ne réussirent qu'à se nuire réciproquement. Ainsi, par exemple, lorsque Massachusetts chargea en représailles les marchandises anglaises de taxes considérables, le cours du Commerce se porta vers les autres États ; et lorsque la Pensilvanie adopta une mesure semblable, on vit des Ports francs s'ouvrir chez ses voisins de New-Jersey et de Delaware, et les vaisseaux étrangers prendre une route nouvelle.

La République menacée d'une dissolution prochaine.

L'embarras et la stagnation des affaires rendaient le paiement du contingent annuel au trésor national de plus en plus difficile. La dette publique, et les dettes particulières, se grossissaient de l'accumula-

tion des intérêts. La proposition d'un impôt général, établi et perçu par le Congrès, fut rejettée par les États de Rhode-Island et de New-York. Le respect qu'avait inspiré ce Corps à la Confédération entière, s'affaiblissait de jour en jour. Un esprit de personnalité, de jalousie, d'insubordination, passait des individus aux Législatures des États; et ces dispositions générales menaçaient la Confédération de dissentions ouvertes, peut-être même d'une dissolution prochaine.

Dans ces circonstances, on proposa, dans la Chambre des Communes de Virginie, la réunion d'un Corps composé de Commissaires de chaque État, pour aviser aux moyens de faire des réglemens de Commerce sous le rapport de l'intérêt général de la Confédération. Cette idée, approuvée par le plus grand nombre des États, fut mise en exécution dans l'été de 1786. Les Commissaires réunis à Annapolis jugeant les intérêts trop grands pour les pouvoirs dont ils étaient revêtus, convaincus, par l'expérience, de l'imper-

fection de la Constitution des *Etats-Unis*, et sur-tout de l'insuffisance des moyens répressifs et co-actifs du Congrès, se bornèrent à demander, pour l'année suivante, la convocation d'une *Convention générale*. Elle s'assembla à Philadelphie, au mois de Mai 1787, sous la présidence du Général Washington. — Après quatre mois des débats les plus vifs, dans lesquels l'opposition des intérêts des différens États se développa avec une force qui montra combien leur discussion était nécesaire, la Convention arrêta le plan de Constitution fédérale dont nous allons présenter textuellement les divers articles.

Convention générale.

Constitution des Etats-Unis.

« Nous, le Peuple des États-Unis, dans » le but de former une union plus par- » faite, d'établir la justice, d'assurer la » tranquillité domestique, de pourvoir à » la défense commune, de procurer le » bien général, et d'assurer le bonheur » de la liberté, à nous-mêmes et à notre » postérité, ordonnons et établissons la » présente Constitution pour les États- » Unis d'Amérique.

» ART. Ier. *Section Ire.* Tous les pou-
» voirs législatifs accordés par la pré-
» sente Constitution, seront confiés à un
» Congrès des États-Unis, lequel sera
» composé d'un Sénat et d'une Chambre
» de Représentans.

» *Sect. II.* La Chambre des Représen-
» tans sera composée de Membres choi-
» sis, tous les deux ans, par le Peuple
» des différens États; et les Électeurs,
» dans chaque État, auront les qualifica-
» tions requises pour élire les Membres
» de la Chambre la plus nombreuse de la
» Législature dudit État.

» Nul ne pourra être Représentant avant
» d'avoir acquis l'âge de vingt-cinq ans,
» d'avoir été sept ans Citoyen des États-
» Unis, et sans être, lors de son élection,
» habitant de l'État pour lequel il sera
» élu.

» Les impôts représentatifs et directs,
» seront répartis entre les divers États
» qui peuvent être compris dans l'union,
» dans une proportion qui sera détermi-
» née sur le nombre de tous les individus

» libres, en y comprenant les personnes » engagées pour un service à terme, en » excluant les naturels du pays non taxés, » et en y ajoutant les trois cinquièmes » de tous les autres individus. — Le » dénombrement prochain sera fait dans » les trois ans qui suivront la première » Assemblée du Congrès, ensuite de dix » en dix ans, de la manière que la Loi le » prescrira.

» Le nombre des Représentans n'excè- » dera pas un sur chaque trente mille ; » mais chaque État aura au moins un » Représentant ; et jusqu'à ce que le dé- » nombrement ait été fait, l'État de New- » Hampshire aura droit d'en élire *trois*, » Massachusetts *huit*, Rhode-Island *un*, » Connecticut *cinq*, New-York *six*, » New-Jersey *quatre*, Pensilvanie *huit*, » Delaware *un*, Maryland *six*, Virginie » *dix*, Caroline-Nord *cinq*, Caroline-Sud » *cinq*, et la Georgie *trois*.

» Lorqu'il se formera des vacances dans » la représentation d'un État, le Pouvoir » exécutif de cet État donnera cours aux

» ordres d'élection pour remplir lesdites
» vacances.

» La Chambre des Représentans élira
» son Orateur, et les autres Officiers, et
» aura seule le pouvoir d'accusation pour
» crime d'État (*impeachment.*).

» *Sect. III.* Le Sénat des États-Unis
» sera composé de deux Sénateurs de
» chaque État, élus par la Législature
» de cet État, pour six ans, et chaque
» Sénateur aura une voix. — Aussi-tôt
» après leur première assemblée, en vertu
» de leur élection, ils seront divisés en
» trois classes aussi égales qu'il sera pos-
» sible. Les places des Sénateurs de la
» première classe, seront vacantes à la fin
» de la seconde année; celles de la seconde
» classe, à la fin de la quatrième année;
» et celles de la troisième classe, à la fin
» de la sixième année; de manière qu'un
» tiers des Sénateurs sera élu tous les deux
» ans; et s'il arrive des vacances par dé-
» missions ou autrement, pendant le
» recès de la Législature d'un État, son
» Pouvoir exécutif pourra y pourvoir pro-

» visoirement, jusqu'à la prochaine ren-
» trée de la Législature, laquelle remplira
» alors lesdites vacances.

» Nul ne pourra être Sénateur avant
» d'avoir atteint l'âge de trente ans,
» d'avoir été pendant neuf ans Citoyen
» des États-Unis, et sans être, lors de
» son élection, habitant de l'État par
» lequel il sera élu.

» Le Vice-Président des États-Unis sera
» Président du Sénat, mais n'aura point
» de suffrage, à moins que les voix ne
» soient également partagées.

» Le Sénat élira les autres Officiers, de
» même qu'un Président *pro tempore*,
» en l'absence du Vice-Président, ou
» quand il exercera l'office de Président
» des États-Unis.

» Le Sénat aura seul le droit de juger
» toutes les accusations pour crimes
» d'État. Lorsqu'il s'agira de cet objet,
» les Membres seront sous le serment, ou
» l'affirmation (1). — Si le Président des

(1) Pour les Quakers.

» États-Unis est en jugement, le *Chief-*
» *Justice* présidera, et nul ne sera déclaré
» atteint et convaincu, sans le concours
» des deux tiers des Membres présens.

» Le jugement dans les cas d'accusa-
» tion pour crimes d'État, ne pourra
» s'étendre au-delà de la perte de l'emploi,
» et de l'incapacité de remplir aucun office
» d'honneur, confiance, ou profit, dans
» les États-Unis; mais la partie convain-
» cue sera néanmoins sujette à être accu-
» sée, examinée, jugée, et punie selon
» la Loi.

» *Sect. IV.* Le tems, les lieux, et la
» manière de faire les élections des Séna-
» teurs et des Représentans, seront pres-
» crits, dans chaque État, par la Législa-
» ture; mais le Congrès pourra, en tout
» tems, faire des Lois pour changer ces
» réglemens, excepté par rapport aux
» lieux de l'élection des Sénateurs.

» Le Congrès s'assemblera au moins
» une fois l'année; et cette assemblée aura
» lieu le premier Lundi de Décembre, à
» moins qu'il ne fasse une Loi pour fixer
» un autre jour.

» *Sect. V.* Chaque Chambre jugera des » élections, pouvoirs, et qualifications de » ses Membres, et la majorité de chacune » d'elles formera un *Quorum* (1) autorisé » à prendre des arrêtés ; mais un plus petit » nombre de Membres peuvent s'ajourner » d'un jour à l'autre, et peuvent être auto- » risés à obliger à la présence les Membres » absens, de la manière et sous les peines » fixées par chaque Chambre.

» Chaque Chambre peut déterminer » ses formes, punir la conduite irrégu- » lière de ses Membres, et, à la majo- » rité des deux tiers, exclure un de ses » Membres.

» Chaque Chambre tiendra un Journal » de ses Séances, et le publiera de tems » en tems, en exceptant les parties qu'elle » jugera exiger le secret. Les voix d'ap- » probation et de rejection, sur quelque » sujet que ce soit, seront, à la demande » d'un cinquième des Membres présens, » insérées dans le Journal.

(1) Le *Quorum* est le nombre suffisant de Membres d'un Corps pour prendre des arrêtés, comme si le Corps était complet.

» Aucune des deux Chambres, durant » la session du Congrès, ne pourra, sans » le consentement de l'autre, s'ajourner » à plus de trois jours, ni dans d'autres » lieux que celui où les deux Chambres » seront siégeantes.

» *Sect. VI.* Les Sénateurs et les Re- » présentans recevront une indemnité » pour leurs services, laquelle sera fixée » par la Loi, et payée par le Trésor des » États-Unis. Ils seront, dans tous les » cas, excepté ceux de trahison, de fé- » lonie et brèche de la paix (1), privi- » légiés des arrêts pendant leur présence » à la session des Chambres respectives, » ainsi que dans leur voyage pour s'y » rendre, et pour en revenir; et pour tout » discours et débat, dans la Chambre dont » ils seront Membres, ils ne pourront » être recherchés en aucun autre lieu.

» Aucun Sénateur ou Représentant ne » pourra, pendant le terme pour lequel » il sera élu, être nommé à aucun Office

(1) *Breach of peace.*

» civil des États-Unis, qui aurait été créé,
» ou dont les émolumens auraient été
» augmentés, pendant cette époque; et
» personne, occupant une charge dans
» les États-Unis, ne pourra être Membre
» d'aucune des deux Chambres pendant
» qu'il continuera à occuper cette charge.

» *Sect. VII.* Tous les projets de
» Lois, relatifs aux revenus publics,
» prendront naissance dans la Chambre
» des Représentans; mais le Sénat
» pourra proposer des amendemens, ou
» concourir auxdits amendemens, comme
» dans un autre projet de Loi. Tout pro-
» jet de Loi qui aura passé dans les deux
» Chambres, sera, avant de devenir une
» Loi, présenté au Président des États-
» Unis. S'il l'approuve, il le signera, sinon
» il le renverra, avec ses objections, à
» celle des deux Chambres où il a pris nais-
» sance, laquelle insérera les objections
» tout au long dans son Journal, et re-
» commencera à examiner la matière. Si
» après un tel examen, les deux tiers de
» la Chambre sont pour le projet de Loi,
» il

» il sera envoyé, avec les objections, à » l'autre Chambre, qui en recommencera l'examen de la même manière; et » s'il est approuvé par les deux tiers de » la Chambre, alors il sera converti en » Loi; mais, dans tous les cas pareils, » les votes des deux Chambres seront déterminés par *oui* et par *non*, et les » noms de ceux qui ont voté, pour ou » contre le projet de Loi, seront consignés » dans le Journal de chaque Chambre. » Si un projet de Loi n'est pas renvoyé » par le Président, dans le terme de dix » jours (en exceptant les Dimanches), » depuis le moment où il lui a été présenté, ledit projet sera une Loi, de la même » manière que s'il avait été signé, à » moins que le Congrès, par son ajournement, n'en empêchat le retour; auquel cas le projet ne sera pas une Loi.

» Tout ordre, résolution ou vote, auquel le concours des deux Chambres » pourra être nécessaire, (excepté une » question d'ajournement), sera présenté » au Président des États-Unis; et avant

» d'avoir son effet sera approuvé par lui,
» ou, en cas qu'il le désapprouve, repas-
» sera dans les deux Chambres, selon les
» les formes et limitations prescrites pour
» un projet de Loi.

» *Sect. VIII.* Le Congrès aura le pou-
» voir de mettre et de recouvrer les taxes,
» droits, impôts, accises, de payer les
» dettes, et de pourvoir à la commune
» défense, et à la prospérité générale des
» États-Unis; mais tous les droits, im-
» pôts et accises, seront uniformes dans
» toute l'étendue des États-Unis.

» D'emprunter de l'argent sur le cré-
» dit des États-Unis; de régler le Com-
» merce soit avec les Nations étrangères,
» soit des États entr'eux, soit avec les
» tribus des Sauvages.

» D'établir un mode uniforme pour la
» naturalisation, et des Lois uniformes
» sur les banqueroutes, dans toute l'é-
» tendue des États-Unis.

» De battre monnaie, d'en fixer la
» valeur, ainsi que des monnaies étran-
» gères, et de règler l'étalon des poids et
» mesures.

» De pourvoir à la punition de la con-
» trefaçon des monnaies, soit de papier,
» soit de métal.

» D'établir des Postes et des grandes
» Routes ; de procurer le progrès des
» Sciences et des Arts utiles, en assurant
» pour des termes limités, aux Auteurs
» et Inventeurs, le droit exclusif de leurs
» ouvrages et découvertes.

» De constituer les Tribunaux subor-
» donnés à la Cour Suprême.

» De déterminer et punir les pirate-
» ries et félonies commises en pleine
» Mer, et les offenses contre le droit des
» gens.

» De déclarer la guerre, d'accorder
» des lettres de marque et de représailles,
» de faire des règlemens concernant les
» prises sur Terre et sur Mer.

» De lever et payer les Armées; mais
» aucune somme d'argent ne pourra être
» affectée à cet usage, pour un terme plus
» long de deux années.

» De créer et maintenir une Marine ;
» de faire des règlemens pour l'Ordon-

» nance et le Gouvernement des forces
» de Terre et de Mer.

» De pourvoir à la levée des Milices
» pour l'exécution des Lois de l'Union,
» pour réprimer les insurrections, et re-
» pousser les invasions.

» De pourvoir à l'organisation, l'arme-
» ment et la discipline de la Milice, ainsi
» qu'à la disposition de la partie de cette
» Milice qui pourra être employée au ser-
» vice des États-Unis, réservant, à chaque
» État en particulier, la nomination des
» Officiers, et l'autorité nécessaire pour
» dresser la Milice selon les règles de dis-
» cipline prescrites par le Congrès.

» D'exercer exclusivement la Légis-
» lation dans tous les cas quelconques,
» sur un district (n'excédant pas dix
» milles quarrés) qui, par la cession de
» quelque État particulier, et l'accepta-
» tion du Congrès, pourra devenir le siège
» du Gouvernement des États-Unis ; et
» d'exercer la même autorité sur tous les
» lieux, achetés du consentement de la
» Législature de l'État dans lequel se trou-
» verait ledit siège du Gouvernement,

» pour la construction des Forts, Maga-
» sins, Arsenaux, Chantiers, et autres
» édifices nécessaires.

» De faire toutes les Lois qui seront
» nécessaires et convenables pour mettre
» en exécution les pouvoirs ci-dessus, et
» tous les autres pouvoirs dont le Gou-
» vernement des États-Unis, ainsi que
» tous les Départemens et Officiers sont
» revêtus par la présente Constitution.

» *Sect. IX.* L'immigration, ou impor-
» tation de toutes les personnes que cha-
» cun des États, maintenant existans, ju-
» gera convenable d'admettre, ne pourra
» être prohibée par le Congrès avant
» l'année 1808; mais une taxe ou droit
» pourra être imposé sur cette importa-
» tion, et n'excèdera pas dix dollars par
» personne.

» Le Privilège du *Writ d'habeas cor-*
» *pus* ne sera point suspendu, si ce n'est
» dans les cas de rébellion ou d'inva-
» sion, quand la sûreté publique pourra
» le requérir.

» Il ne sera passé aucun Bill de pros-

» cription (*Bill of attainder*), ou de Loi
» *ex post facto*. Aucune capitation ou
» taxe directe ne sera imposée qu'en pro-
» portion du *Census*, ou dénombrement
» indiqué ci-dessus.

» Aucune taxe ou droit ne sera im-
» posé sur les marchandises exportées
» d'aucun des États. Aucune préférence
» ne sera donnée, par aucun Règlement
» de commerce ou de revenus, à aucun
» des ports des États sur ceux d'un autre;
» et aucun vaisseau, chargé dans l'un ou
» pour l'un des États, ne sera obligé d'en-
» trer dans un autre, ni d'y acquitter ou
» payer aucun droit. — Aucune somme
» ne sera tirée du trésor qu'en conséquence
» d'une destination fixée par la Loi; et un
» état et compte régulier des dépenses et
» recettes du trésor public sera publié de
» tems en tems.

» Aucun titre de Noblesse ne sera
» donné par les États-Unis; et aucune
» personne, pourvue d'un office de pro
» fit ou de confiance, dans les États-
» Unis, n'acceptera de présens, émolu-

» mens, charges, ou titre d'aucune es-
» pèce quelconque, sans le consentement
» du Congrès, d'aucun Roi, Prince, ou
» État étranger.

» *Sect. X.* Aucun État n'entrera en
» aucun Traité, Alliance, ou Confé-
» dération, n'accordera de lettres de
» marque ou de représailles, ne battra
» monnaie, n'émettra de billets de cré-
» dit, n'autorisera le payement des det-
» tes autrement qu'en or ou en argent,
» ne passera aucun bill de proscription,
» ou de Loi *ex post facto*, de Loi qui
» altère les obligations des contrats, et
» n'accordera aucun titre de Noblesse.

» Aucun État, sans le consentement du
» Congrès, ne mettra aucun impôt ou
» droit sur les importations ou expor-
» tations, excepté ce qui pourra être
» absolument nécessaire pour l'exécution
» des Lois de surveillance; le produit
» net de tous les droits et impôts mis
» par chaque État sur les importations
» ou exportations, sera à l'usage du
» trésor des États-Unis; et toutes Lois

» semblables seront soumises à la révi-
» sion et au contrôle du Congrès.

» Aucun État, sans le consentement
» du Congrès, ne pourra mettre aucun
» droit de tonnage, entretenir des trou-
» pes, ou des vaisseaux de guerre en
» tems de paix, entrer dans aucun Traité
» ou Pacte avec un autre État, ou avec
» une Puissance étrangère, ni entrer en
» guerre, à moins qu'il ne soit actuel-
» lement envahi, ou dans un danger si
» imminent qu'il ne puisse admettre de
» délai.

» ART. II. *Sect. Ier.* Le Pouvoir exécutif
» résidera dans la personne du Président
» des États-Unis d'Amérique; il sera élu
» pour quatre ans, et les formes de son
» élection, ainsi que de celle du Vice-
» Président, élu pour le même tems, se-
» ront comme suit.

» Chaque État choisira, de la manière
» qui sera ordonnée par sa Législature,
» un nombre d'Électeurs égal au nombre
» entier des Sénateurs et des Représen-
» tans que cet État aura droit d'élire

» pour le Congrès ; mais aucun Sénateur
» ou Représentant, aucune personne,
» pourvue d'un office de profit ou de con-
» fiance, ne sera nommé Électeur.

» Les Électeurs se rassembleront dans
» leurs États respectifs, et voteront au
» scrutin pour deux personnes, dont
» l'une, au moins, habitera un autre
» État que le leur, et ils feront une liste
» des personnes indiquées avec le nombre
» des suffrages de chacune d'elles, laquelle
» liste ils signeront, certifieront, et trans-
» mettront, cachetée, au Siège du Gou-
» vernement des États-Unis, adressée au
» Président du Sénat. Le Président du
» Sénat ouvrira, en présence du Sénat,
» et de la Chambre des Représentans,
» tous les certificats; et les suffrages se-
» ront comptés alors. — Celui qui réu-
» nira le plus grand nombre de suffrages
» sera Président, si ce nombre fait la ma-
» jorité du nombre entier des Électeurs;
» et s'il y en a plus d'un qui aient cette
» majorité, et que le nombre entier des
» suffrages soit égal entr'eux, alors la

» Chambre des Représentans choisira im-
» médiatement, au scrutin, l'un des deux
» pour Président; et si aucun des indi-
» qués n'a la majorité, le Président sera
» choisi de la même manière par ladite
» Chambre parmi les cinq qui auront le
» plus de suffrages; mais dans l'élection
» du Président les votes seront comptés
» par États; la Représentation de chaque
» État formant un vote.

» Le *quorum*, pour cet objet, consis-
» tera en un, ou plusieurs Membres de
» chaque État, formant les deux tiers
» du nombre total des États, et la ma-
» jorité des États sera nécessaire à l'élec-
» tion.

» Dans tous les cas, après l'élection
» du Président, celui qui aura le plus
» grand nombre des suffrages des Élec-
» teurs, sera *Vice-Président*.

» Mais si deux ou plusieurs ont un
» nombre égal de suffrages, le Sénat éli-
» ra, au scrutin, le Vice-Président en-
» tr'eux.

» Le Congrès pourra déterminer le

» tems de choisir les Électeurs, et le
» jour auquel ils donneront leurs suf-
» frages, lequel jour sera le même dans
» toute l'étendue des États-Unis.

» Nul, sans être né Citoyen des États-
» Unis, ou, sans être Citoyen desdits
» États, à l'époque où la présente Cons-
» titution sera acceptée, ne sera éligible
» pour l'office de Président; et nul ne
» sera éligible pour cet office avant d'avoir
» atteint l'âge de trente-cinq ans, et
» d'avoir résidé quatorze ans dans les États-
» Unis.

» En cas de déplacement du Prési-
» dent, ou de sa mort, ou de sa démis-
» sion, ou de son incapacité à exercer
» les pouvoirs, et les devoirs, dudit office,
» ils incomberont au Vice-Président; et
» le Congrès pourra faire une Loi pour
» pourvoir au cas de déplacement, de
» mort, de démission ou incapacité du
» Président et du Vice-Président ensem-
» ble; déterminant quel Officier doit alors
» agir comme Président, et cet Officier
» agira en conséquence jusqu'à ce que

» l'incapacité ait cessé, ou qu'un Pré-
» sident ait été élu.

» Le Président recevra, à des époques
» marquées, une indemnité pour ses ser-
» vices, laquelle ne pourra être augmen-
» tée ni diminuée pendant la période pour
» laquelle il aura été élu, et il ne rece-
» vra, pendant cette période, aucun autre
» émolument des États-Unis, ni d'aucun
» d'entr'eux.

» Avant d'entrer en exercice de son
» office il fera le serment ou l'affirmation
» suivante :

» *Je jure (ou affirme) solemnellement*
» *que j'exécuterai fidèlement l'office de*
» *Président des Etats-Unis, et que je*
» *conserverai, protégerai et défendrai,*
» *de tous mes moyens, la Constitution*
» *des États-Unis.*

» *Sect. II.* Le Président sera Comman-
» dant en chef de l'Armée et de la Ma-
» rine des États-Unis, et de la Milice
» des diverses États, lorsqu'elle sera ap-
» pellée au service effectif des États-Unis.
» Il pourra requérir l'opinion par écrit,

» du principal Officier de chacun des » Départemens exécutifs, sur tous les » objets relatifs aux devoirs de leurs of- » fices respectifs; et il aura le pouvoir » d'accorder des sursis et le pardon, pour » des offenses contre les États-Unis, ex- » cepté dans les cas d'accusation pour » crime d'État.

» Il aura le pouvoir, par et avec l'avis » et le consentement du Sénat, de faire » des traités, pourvu que les deux tiers » des Sénateurs présens y concourent.

» Il proposera, et par et avec l'avis » et le consentement du Sénat, il nom- » mera les Ambassadeurs et autres Mi- » nistres publics, Consuls, Juges de la » grande Cour de Justice Suprême, et » autres Officiers des États-Unis, dont » les nominations ne sont pas détermi- » nées par la présente Constitution, et » dont le mode sera établi par la Loi; » mais le Congrès pourra, par la Loi, » selon qu'il le jugera convenable, in- » vestir de la nomination des Officiers » inférieurs, soit le Président seul, soit

» les Cours de Justice, soit les Chefs
» des Départemens.

» Le Président aura le pouvoir de rem-
» plir toutes les vacances qui pourront
» arriver pendant le recès du sénat, en
» accordant des Commissions qui expi-
» reront à la fin de la session suivante.

» *Sect. III.* Il rendra compte de tems
» en tems, au Congrès, de la situation
» de l'Union, et recommandera, à la con-
» sidération dudit Congrès, les mesures
» qu'il jugera nécessaires et expédientes.

» Il pourra, dans des occasions extra-
» ordinaires, convoquer les deux Cham-
» bres, où l'une d'elles; et en cas de
» dissentiment entr'elles, sur le tems de
» l'ajournement, il pourra les ajourner
» à l'époque qu'il jugera convenable.

» Il recevra les Ambassadeurs et les
» autres Ministres publics; il veillera à
» ce que les Lois soient fidèlement exé-
» cutées, et donnera les commissions à
» tous les Officiers des États Unis.

» *Sect. IV.* Le Président, Vice-Prési-
» sident, et tous les Officiers Civils des

» États-Unis, seront privés de leur office
» s'ils sont accusés et convaincus de tra-
» hison, corruption, et autres crimes
» d'État, ou malversations.

» ART. III. *Sect. 1re.* Le Pouvoir judi-
» ciaire des États-Unis résidera en une
» Cour Suprême, et dans les Cours infé-
» rieures que le Congrès pourra ordonner
» et établir de tems en tems. Les Juges,
» soit de la Cour Suprême, soit des Cours
» inférieures, conserveront leurs offices
» tant qu'ils se conduiront bien (1), et
» recevront, à des époques fixes, une
» indemnité pour leurs services, laquelle
» ne pourra être réduite pendant qu'ils
» resteront en office.

» *Sect. II.* Le Pouvoir judiciaire s'éten-
» dra à tous les cas, soit de droit, soit
» d'équité, dépendans de la présente
» Constitution, des Lois des États-Unis,
» des Traités faits ou à faire sous leur
» autorité; à tous les cas concernant les
» Ambassadeurs, les autres Ministres

(1) *During good behaviour.*

» publics et Consuls ; à tous les cas de » Jurisdiction de l'Amirauté ou de la » Marine ; aux différens dans lesquels » les États-Unis seront partie ; aux dif- » férens entre deux ou plusieurs États ; » entre un État et des Citoyens d'un » autre État ; entre des Citoyens de dif- » férens États ; entre des Citoyens de » même État réclamant des terres sur » des titres accordés par différens États ; » et entre un État ou les Citoyens du- » dit État, et les États étrangers, leurs » Citoyens ou leurs Sujets.

» Tous les cas concernant les Ambas- » sadeurs ou les Ministres publics et les » Consuls, ou les cas dans lesquels un » État sera partie, seront portés directe- » ment à la Cour Suprême ; dans tous » les autres cas ci-dessus mentionnés, il » y aura appel à la Cour Suprême, soit » pour le droit, soit pour le fait, avec » telles exceptions, et sous tels Règle- » mens que le Congrès établira.

» Le Jugement (1) de tous les crimes,

(1) *Trial.*

» excepté

» excepté dans le cas d'accusations de » crime d'État, se fera par les Jurés; et » l'instruction du procès criminel aura » lieu dans l'État où le crime aura été » commis. Mais quand le crime n'aura » été commis dans aucun des États, l'ins- » truction du procès se fera dans le lieu, » ou dans les lieux, que le Congrès aura » déterminés par la Loi.

» *Sect. III.* La trahison, envers les » États-Unis, consistera seulement à » exciter la guerre contr'eux, ou à se » joindre à leurs ennemis, donnant à » ceux-ci aide et secours. Personne ne » sera convaincu de trahison que d'après » la déposition de deux témoins portant » sur le même acte probant, ou d'après » un aveu fait en pleine Cour.

» Le Congrès aura le pouvoir de dé- » terminer la peine de la trahison; mais » aucune sentence de trahison n'entraî- » nera infamie ou forfaiture que pendant » la vie de la personne condamnée.

» ART. IV. *Sect. Ire.* Il sera accordé » toute foi et créance, dans chaque État,

» aux actes, registres publics, et pro-
» cédés judiciaires de tous les autres
» États, et le Congrès pourra, par des
» Loix générales, prescrire la manière
» de prouver l'authenticité desdits actes,
» registres et procédés, et régler leur
» effet.

» *Sect. II.* Les Citoyens de chaque
» État auront tous les privilèges et im-
» munités de Citoyens dans les différens
» États.

» Une personne, accusée, dans un
» État, de trahison, félonie, ou autre
» crime, qui se soustraira à la Justice,
» et sera trouvée dans un autre État,
» sera rendue à la demande du Pouvoir
» exécutif de l'État d'où elle est sortie,
» pour être transportée dans l'État qui
» a la jurisdiction du crime commis.

» Aucune personne engagée, pour un
» service ou un travail dans un État, à
» forme des Lois dudit État, et qui s'en-
» fuirait dans un autre, ne pourra, en
» vertu d'aucune Loi ou Règlement de
» ce dernier État, être libérée dudit ser-

» vice ou travail, mais sera rendue à la
» réclamation de la partie à laquelle ce
» service ou travail sera dû.

» *Sect III.* De nouveaux États pour-
» ront être admis, par le Congrès, dans
» l'Union; mais aucun État nouveau ne
» sera formé ou érigé dans la jurisdiction
» d'un autre État, ni aucun État ne sera
» formé par la jonction de deux ou plu-
» sieurs États, ou portions d'États, sans
» le consentement des Législatures des
» États intéressés, ainsi que du Congrès.
» — Le Congrès aura le pouvoir de faire
» tous les Réglemens nécessaires par
» rapport au territoire, et autres pro-
» priétés des États-Unis, et d'en dispo-
» ser; et rien, dans la présente Cons-
» titution, ne pourra être interprêté de
» manière à préjudicier à aucune préten-
» tion des États-Unis, ou d'aucun État
» particulier.

» *Sect. IV.* Les États-Unis garantiront
» à chaque État de l'Union, une forme
» Républicaine de Gouvernement. Ils
» protégeront chacun d'eux contre une

» invasion ; et sur la demande d'une » Législature ou du Pouvoir exécutif, » (lorsque la Législature ne pourra être » assemblée) contre les violences inté- » rieures.

» ART. V. Le Congrès, toutes les fois » que les deux tiers des deux Chambres » le jugeront nécessaire, proposera des » amendemens à la présente Constitution, » ou sur la demande des Législatures des » deux tiers des États, rassemblera une » Convention pour proposer des amende- » mens qui, dans l'un ou l'autre cas, » seront valides, à tous égards, comme » faisant partie de cette Constitution, » lorsqu'ils auront été ratifiés par les » Législatures des trois quarts des États, » ou par des Conventions dans les trois » quarts d'entr'eux, selon que l'un ou » l'autre mode de ratification pourra être » proposé par le Congrès : pourvu toute- » fois, qu'aucun des amendemens qui » pourront être faits avant l'an 1808, » n'affecte, en aucune manière, la pre- » mière et quatrième clauses de la neu-

» vième Section du premier Article, et
» qu'aucun État ne soit privé, sans son
» consentement, d'un droit de suffrage
» égal dans le Sénat.

» ART. VI. Toutes les dettes contractées,
» et tous les engagemens pris avant l'adop-
» tion de la présente Constitution, se-
» ront valides contre les États-Unis, sous
» cette Constitution comme sous la Con-
» fédération. La présente Constitution et
» les Loix des États-Unis qui seront faites
» en conséquence d'icelle, tous les Trai-
» tés faits, et qui seront faits sous l'Au-
» torité des États-Unis, seront la Loi
» suprême du Pays; et ils obligeront les
» Juges, dans chaque État, sans égard
» pour aucune chose qui pourrait y être
» contraire, dans la Constitution et les
» Lois dudit État.

» Les Sénateurs et les Représentans ci-
» dessus mentionnés, et les membres des
» diverses Législatures, ainsi que tous les
» Officiers des Pouvoirs exécutif et judi-
» ciaire, soit des États-Unis, soit des
» différens États, seront liés par serment

» ou affirmation, au maintien de la pré-
» sente Constitution : mais jamais aucun
» *Test* (1) religieux ne sera requis comme
» une qualification à aucun office, ou con-
» fiance publique, dans les États-Unis.

» ART. VII. La ratification des Con-
» ventions de neuf États, sera suffisante
» pour l'établissement de la présente
» Constitution, entre les États qui l'au-
» ront ratifiée.

» Fait dans la Convention, par le con-
» sentement unanime des États présens,
» le 17 Septembre 1787, et le dixième de
» l'Indépendance des États-Unis d'Amé-
» rique.

» *Signé*, GEORGE WASHINGTON. »

Le projet de Constitution, ayant été ainsi arrêté, fut envoyé à l'examen du Congrès, accompagné de la Lettre suivante, du Président de la Convention, au Président du Congrès.

---

(1) En Angleterre, le serment du *Test* consiste principalement à renoncer à la primauté du Pape, et au dogme de la Transubstanciation.

En Convention, le 17 Septembre 1787.

« Nous avons maintenant l'honneur de » soumettre à la considération des États-» Unis assemblés en Congrès, cette Cons-» titution qui nous a paru la plus con-» venable.

» Ceux qui veulent le bien de notre pays, » desirent depuis long-tems que le Pou-» voir de faire la Paix, la Guerre, et les » Traités, celui de lever des Impôts, et de » régler le Commerce, ainsi que les Auto-» rités exécutives et judiciaires correspon-» dantes, résident pleinement et effective-» ment dans le Gouvernement général de » l'Union; mais l'inconvenance de délé-» guer une confiance aussi étendue à un » seul et même Corps est évidente; il en » résulte la nécessité d'une organisation » différente. — Il est sans doute imprati-» cable, dans le Gouvernement fédéral des » États, d'assurer à chacun tous les droits » de la Souveraineté indépendante, et de » pourvoir cependant à l'intérêt et à la » sûreté de tous. Les Individus, en entrant » dans la Société, doivent abandonner une

» partie de leur liberté pour conserver le
» reste. La grandeur du sacrifice doit dé-
» pendre tant de la situation et des cir-
» constances, que de l'objet à atteindre.
» Il est toujours difficile de fixer avec
» précision la ligne de démarcation entre
» les droits qui doivent être abandonnés,
» et ceux qui peuvent être conservés ; et
» dans la présente occasion cette diffi-
» culté s'est accrue par les différences de
» situation, d'étendue, d'habitudes et
» d'intérêts entre les divers États.

» Dans toutes nos délibérations sur ce
» sujet, nous avons constamment fixé nos
» regards sur ce qui nous paraît l'intérêt
» le plus grand de tous les vrais Améri-
» cains : la consolidation de notre union ;
» dans laquelle sont compris notre pros-
» périté, notre bonheur, notre sûreté, et
» peut-être notre existence nationale. —
» Cette considération importante, et pro-
» fondément empreinte en nous, a en-
» gagé chaque État dans la Convention,
» à être moins scrupuleux sur les points
» secondaires, qu'on n'aurait dû d'ailleurs

» s'y attendre ; en sorte que la Constitu-
» tion que nous présentons maintenant,
» est le résultat d'un esprit de conciliation, et de cette disposition à la déférence, et aux concessions mutuelles, que la particularité de notre situation politique rendait indispensables. Qu'elle rencontre l'approbation pleine et entière de chaque État, c'est plus peut-être qu'on ne peut espérer ; mais chacun d'eux considérera, sans doute, que si ses intérêts seuls eussent été consultés, il en eût résulté des conséquences désagréables et injustes envers les autres États. Qu'elle soit sujette à aussi peu d'objections qu'on pouvait raisonnablement l'attendre, nous l'espérons et nous le croyons ; qu'elle puisse procurer la félicité durable de ce pays, si chéri de nous tous, et assurer sa liberté et son bonheur, c'est notre vœu le plus ardent.

» *Signé*, GEORGE WASHINGTON,
» Président. »

Le Congrès, en conséquence du desir manifesté dans quelques-unes des Conventions des États, lorsque la Constitution leur fut présentée, y ajouta les articles et les clauses explicatives suivantes, à la majorité des deux tiers des deux Chambres réunies.

« *Articles en addition et en amendement*
» *à la Constitution des Etats-Unis*
» *d'Amérique, proposés par le Con-*
» *grès, et ratifiés par les Législatures*
» *des États, en vertu de l'Article V*
» *de la Constitution originale.*

» ART. Ier.. Après le prochain dénom-
» brement fixé par le premier Article de
» la Constitution, il y aura un Repré-
» sentant pour chaque trente mille, jus-
» qu'à ce que leur nombre monte à cent;
» après quoi la proportion sera réglée
» par le Congrès, de manière qu'il n'y
» aura pas moins de cent Représentans,
» et pas moins d'un Représentant par
» chaque quarante mille individus, jus-

» qu'à ce que le nombre des Représen-
» tans s'élève à deux cents; après quoi la
» proportion sera réglée par le Congrès,
» de manière qu'il n'y aura pas moins de
» deux cents Représentans, et pas moins
» d'un Représentant par chaque cin-
» quante mille individus.

» ART. II. Aucune Loi changeant l'in-
» demnité pour les services des Sénateurs
» et des Représentans, n'aura d'effet
» avant qu'une élection des Représentans
» ait eu lieu.

» ART. III. Le Congrès ne fera aucune
» Loi par rapport à l'établissement de la
» Religion, ou pour gêner le libre exer-
» cice d'icelle, pour altérer la liberté de
» la Parole et de la Presse, ou le droit du
» Peuple de s'assembler paisiblement et
» de présenter des pétitions au Gouver-
» nement pour redressement de griefs.

» ART. IV. Une Milice bien réglée
» étant nécessaire à la sûreté d'un État
» libre, le droit du Peuple d'avoir et
» de porter des armes, ne sera point
» enfreint.

» ART. V. Aucun Soldat ne sera logé,
» en tems de paix, dans aucune maison,
» sans le consentement du Propriétaire ;
» ni en tems de guerre, autrement que
» comme la Loi le prescrira.

» ART. VI. Le droit du Peuple, quant
» à la sûreté des personnes, des maisons,
» des papiers et des effets, contre des
» recherches et saisies déraisonnables,
» ne sera point violé ; et aucun ordre ne
» sera donné que sur une cause probable,
» appuyée de serment ou d'affirmation,
» et définissant particulièrement le lieu
» de la recherche, et les personnes ou ob-
» jets à saisir.

» ART. VII. Aucune personne ne sera
» mise en cause pour un crime capital
» ou infamant ; que sur la dénonciation
» ou l'accusation du Grand-Jury, excepté
» dans les Armées de terre et de mer, ou
» dans la Milice en service actuel, en
» tems de guerre ou de danger public.
» Personne ne pourra être mis deux fois,
» pour le même délit, en danger de perdre

» sa vie ou ses membres (1), ne pourra être
» forcé, dans aucune cause criminelle,
» à servir de témoin contre lui-même,
» ni être privé de la vie, liberté ou pro-
» priété, sans une procédure régulière;
» et la propriété particulière, ne pourra
» être employée à l'usage du Public, sans
» une juste indemnité.

» ART. VIII. Dans toutes les pour-
» suites criminelles, l'Accusé jouira du
» droit d'être examiné (*tried*) prompte-
» ment et publiquement, par un Jury
» impartial de l'État ou District dans
» lequel le crime aura été commis, (le-
» quel District aura préalablement été
» déterminé par la Loi); d'être informé
» de la nature et de la cause de l'accusa-
» tion; d'être confronté aux Témoins qui
» déposent contre lui; de contraindre à
» déposer les Témoins en sa faveur, et
» d'avoir l'assistance d'un Conseil pour
» sa défense.

» ART. IX. Dans les procès civils,
» lorsque la valeur de l'objet en litige

(1) *Put in jeopardy of Life or Limb.*

» excèdera vingt dollars, le droit de l'é-
» preuve des Jurés sera conservé ; et au-
» cun fait qui aura été soumis à l'épreuve
» des Jurés ne sera examiné dans aucune
» Cour des États-Unis, autrement que
» selon les formes du Droit civil.

» ART. X. Il ne sera point exigé de cau-
» tion excessive, point imposé d'amende
» excessive, point infligé de punition
» cruelle et inusitée.

» ART. XI. L'énumération de certains
» droits, dans cette Constitution, ne sera
» pas interprétée de manière à nier ou
» dépriser d'autres droits que le Peuple
» conserve.

» ART. XII. Les Pouvoirs non délégués
» aux États-Unis par la Constitution, et
» non refusés aux différens États par
» icelle, sont réservés respectivement aux
» États ou au Peuple. »

Acceptation de la Constitution.

L'acceptation de la Constitution, soumise à l'examen successif des Conventions des divers États, éprouva des difficultés chez plusieurs d'entr eux. Celle des opposi-

tions, dont l'influence fut le plus sensible sur le sort de l'Union, fut celle de la Pensilvanie, à raison de l'importance et de la population de ce pays; le mécontentement de la minorité produisit quelques mouvemens dans l'Ouest de cet État.

Dans l'État de New-York, les débats furent vifs, et leur résultat long-tems douteux. Dans la Caroline-Nord, la Constitution, après avoir été rejettée par une grande majorité, en Juillet 1788, fut acceptée, dix-huit mois après, par une majorité non moins grande.

Mais l'État de Rhode-Island se distingua dans l'examen de la Constitution, comme il s'était distingué par le refus d'envoyer des Députés à la Convention qui l'avait projettée. Il refusa de soumettre la Constitution à une Convention, mais il en livra l'examen aux Assemblées Populaires des Villes. Elle avait déjà été rejettée dans un grand nombre de ces Assemblées, lorsque le Peuple lui-même dans les Villes de *New-Port* et de *Providence*, prévint les inconvéniens de cette marche, en déclarant qu'il

ne convenait pas qu'il se nantît de cet objet, et que cet examen devait être soumis à une Convention de Députés de l'État.

Le Tableau suivant, en présentant les époques et les majorités de l'acceptation de la Consitution, dans les divers États, peut contribuer à donner une idée des dispositions et des intérêts de chacun d'eux.

États.	*Époque de l'accept.*	*Majorités.*
Delaware	3 Décembre 1787 ..	unanimement.
Pensilvanie	13 Décembre	46 contre 23.
New-Jersey.....	19 Décembre	unanimement.
Georgie	2 Janvier 1788 ..	unanimement.
Connecticut.....	9 Janvier.....	128 contre 40.
Massachusetts ...	6 Février.....	187 contre 168.
Maryland.....	28 Avril.....	63 contre 12.
Caroline-Sud....	23 Mai.....	149 contre 73.
New-Hampshire.	21 Juin	57 contre 46.
Virginie.....	25 Juin	89 contre 79.
New-York	26 Juillet.....	30 contre 25.
Caroline-Nord...	27 Novembre 1789..	193 contre 75.
Rhode-Island....	29 Mai 1790..	
Vermont.....	10 Janvier 1791..	grande majorité.
Kentuky.		

Washington élu Président des États-Unis.

Si l'examen de la Constitution avait excité le combat des opinions et l'opposition des partis dans les différens États, tous

tous les esprits se réunirent sur le choix du Magistrat chargé, par cette Constitution, du Pouvoir exécutif de l'Union. Il n'y avait peut-être pas, dans toute l'étendue de la République, un seul individu instruit (le Général Washington excepté) qui ne desirât, avec une sorte d'impatience inquiète, de voir le Libérateur de l'Amérique élevé au grade suprême du Gouvernement des États-Unis.

Le 3 Mars 1789, l'unanimité des suffrages des onze États qui, à cette époque, avaient accepté la Constitution, l'appela à cette place éminente ; et le 11 Avril suivant, son inauguration eut lieu à New-York, au milieu des transports d'un Peuple innombrable, et avec toutes les circonstances propres à rendre cette cérémonie à-la-fois respectable et touchante.

Ouverture du Congrès.

Dans l'occasion solemnelle de l'ouverture du Congrès, le Président, chargé de donner la première impulsion à la marche du Gouvernement, rendit, avant tout, un éclatant hommage à la protection

Divine, tant éprouvée par la Nation Américaine, et mit sous la sauve-garde de l'Être Suprême cette Constitution destinée à assurer la liberté et le bonheur du Peuple. Puis, signalant les écueils pour une Assemblée délibérante, pourvue d'un grand Pouvoir, et d'une grande responsabilité ; traçant aux Députés leurs devoirs dans les principes mêmes du nouveau Gouvernement Fédéral : « Ces titres » honorables, leur dit-il, me garantissent » que jamais les préjugés de localités, les » vues isolées, les considérations personnelles, les animosités de parti, ne détourneront cette surveillance impartiale » et universelle, qui doit embrasser également tout l'ensemble des Communautés et des intérêts ; que notre Politique » Nationale sera fondée sur les principes » purs et immuables de la Morale privée ; » que vous consacrerez la prééminence » des Gouvernemens libres, en donnant » au nôtre tous les caractères qui pourront lui gagner l'attachement des Citoyens, et commander le respect de

» l'Univers. Ces espérances sur une Pa-
» trie que je chéris, ouvrent mon cœur
» aux plus douces émotions de la joie; car
» s'il est une vérité invariablement prou-
» vée par l'expérience, c'est qu'il existe,
» dans l'Économie de la Nature, une
» union indissoluble entre la Vertu et le
» Bonheur, entre le Devoir et le véritable
» Intérêt, entre les Maximes pures d'un
» Peuple honnête, généreux, et les so-
» lides Récompenses de la prospérité, de
» la félicité publiques. Souvenons-nous
» que jamais le Ciel ne laisse tomber un
» regard favorable sur une Nation qui
» foule aux pieds les Lois d'ordre et de
» justice qu'il a lui-même établies; sou-
» venons-nous enfin, que nous sommes
» maintenant chargés d'entretenir le feu
» sacré de la Liberté, et que, dans cette
» grande expérience confiée à la sagesse
» des Américains, ce Peuple devient peut-
» être désormais responsable de l'existence
» même du Gouvernement républicain
» parmi les Nations. . . . . etc. »

Réflexions. Ici se termine le période qu'embrasse cette Révolution, cimentée du sang de plus de cent mille individus, et dont les neuf premières années avaient coûté à l'Angleterre près de cent millions sterling. Et lorsqu'on vient à penser qu'il est resté douteux si l'Amérique indépendante ne vaut pas plus à l'Angleterre que ne lui valaient ses Colonies, on déplore qu'une généreuse résolution n'ait point épargné tant de trésors et tant de sang. C'est-là le premier sentiment; mais un coup-d'œil jetté sur l'Histoire détourne ce regret pénible, vers des réflexions plus générales, sur la fatalité qui assujettit les Nations à achetter la gloire par les sacrifices; et le bonheur par les épreuves.

Comment, en effet, ces Peuples nouveaux se seraient-ils rendus dignes de l'Indépendance, sans avoir combattu pour elle? Comment auraient-ils su tout ce que vaut la Liberté, s'ils n'en eussent payé le prix? Comment auraient-ils fait l'apprentissage du dévouement à la chose publique? Où eût été le centre commun de tant d'in-

térêts contraires ? Il a fallu qu'une longue suite d'adversités leur rendît plus chère une Patrie à laquelle ils faisaient tant de sacrifices ; il a fallu qu'ils trouvassent, dans le malheur, une énergie nouvelle, et des espérances communes ; enfin la guerre seule pouvait leur faire apprécier l'ame et le génie du Héros qui les a conduits à la victoire. Il fallait qu'il partageât les périls de ses égaux pour acquérir des droits à cet ascendant heureux qui devint ensuite si nécessaire pour les sauver de la guerre civile.

Ce fléau eût été la conséquence presque certaine du don de l'Indépendance, si l'Angleterre l'eût offerte ; et qui sait si la lassitude de ces dissentions qui déchirent les Peuples sans les instruire, n'eût pas fait bientôt passer cette Nation de l'anarchie sous le joug ! Mais n'est-il pas permis de douter aussi, si, à considérer la cause de l'humanité entière, cette issue n'eût pas été plus heureuse, et si d'autres Peuples ne paieront pas bien cher l'imitation du dangereux exemple d'une Révolution si belle ?

Ainsi se balancent et se succèdent les réflexions et les doutes, dans la contemplation des grands évènemens, qui font le destin des Empires ; et tandis que le Politique fait de vains efforts pour prévoir leur enchaînement, tandis que le tableau des malheurs qui les accompagnent désespère l'Homme sensible, le Sage, recueilli dans le sentiment des maux attachés à l'humanité, respecte les Décrets du Souverain Ordonnateur des choses, qui permet ces Révolutions sanglantes, dont résultent quelquefois, dans le cours de l'existence des Peuples, de brillantes époques de gloire, et de longs périodes de félicité.

CHAPITRE II.

VUE GÉNÉRALE.

Géographie. Observations Géologiques. Productions naturelles et cultivées. Quadrupèdes.

Les États-Unis d'Amérique sont situés entre le 31 et le 46e degré de latitude Nord, entre le 64 et le 96e degré de longitude Ouest de Londres. Situation.

Ils sont bornés, au Nord, par l'Amérique Anglaise, ou les Provinces du Haut et du Bas Canada, et de *New-Brunswik ;* au Sud-Est, par l'Océan Atlantique ; au Sud, par la Floride; à l'Ouest, par le Mississipi (1).

Dans une étendue de douze cents cinquante *milles* de long, sur mille quarante de large, c'est-à-dire, une surface Étendue.

(1) Ces Bornes sont fixées par le Traité de 1783.

de six cents quarante millions d'acres (1), M. *Hutchins* estime cinquante-un millions à rabattre pour les Lacs ou Rivières. Sur les cinq cents quatre-vingt-neuf millions d'acres restans, deux cents vingt millions sont peu ou point habités, ou encore entre les mains des Naturels du pays. Cette immense étendue, située principalement au Nord-d'Ouest de l'Ohio, et entre les Lacs et le Mississipi, appartient au Gouvernement Fédéral, soit par les cessions des divers États, soit par le Traité de 1783, et est désignée sous la dénomination générale de *Territoire de l'Ouest non approprié*. Ces Terres sont destinées à être vendues successivement par le Congrès, pour l'amortissement de la dette des États-Unis.

Communications par eau.

Aucune Contrée du Monde n'a, sur les États-Unis, l'avantage des facilités de commerce par eau. La grande étendue de la Côte qui fait participer tous les anciens États aux avantages de la Mer,

(1) L'acre américain contient 38,28 pieds de France de surface.

rapproche, par la Navigation, les extrémités Nord et Sud. L'intérieur est tellement arrosé de Lacs et de Rivières, de toutes les grandeurs, et dans toutes les directions, que la Nature semble avoir destiné à une communication intime toutes les parties de cette immense République.

Lacs. Les Lacs qui en occupent la partie Septentrionale, ressemblent plutôt à des Mers d'eau douce, puisque ceux de la seconde et même de la troisième grandeur, offrent plus de surface que les plus grands Lacs de l'ancien Continent. Ceux qui sont le plus au Nord, ne sont encore que peu ou point connus; tels sont le *Lac des Bois*, le *Lac Winnepeek*, le *Lac Bourbon*, le *Lac Long*, et un grand nombre d'autres plus petits, qu'on trouve à l'Ouest du Lac *Supérieur*. Ce dernier, situé entre le 46 et le 50e degré de Latitude Nord, est la *Mer Caspienne de l'Amérique;* les Cartes Françaises lui donnent cinq cents lieues de circuit; environ quarante Rivières, dont quelques-unes très-considérables, y portent le tribut de leurs

eaux; il renferme un grand nombre d'Isles, dont une en particulier, nommée l'Isle *Royale*, formerait, à elle seule, une grande Province : elle a cent milles de long, sur environ quarante de large. — Les tempêtes du Lac Supérieur sont comparables à celles de l'Océan. Il décharge ses eaux dans le Lac *Huron*, par le Détroit de Sainte-Marie, qui offre un courant assez rapide pour que les canots ne puissent le remonter. On évalue la quantité d'eau qui sort de ce Détroit, à environ la dixième partie de celle que les Rivières y apportent : le reste doit se dissiper par l'évaporation.

Le Lac Huron, le second en grandeur, est situé entre le 43 dég. 30′ et le 46 dég. 30′ latitude Nord ; il a environ mille milles de circuit, et communique, par le Détroit de *Michilli-Mackinak*, de six milles de long, au Lac *Michigan*. Celui-ci est situé entre le 42 dég. 10′ et le 46 dég. 30′ de latitude Nord. Sa longueur est de deux cents quatre-vingts milles ; sa largeur moyenne, soixante-cinq milles. La pro-

fondeur de ses eaux le rend navigable pour les vaisseaux de toutes grandeurs ; il est remarquable par la grosseur et l'excellence des poissons qui y abondent, en particulier des Truites : on en a pêché qui pesaient quatre-vingt-dix livres.

L'autre extrémité du Lac Huron communique au Lac *Saint-Clair*, placé à distance égale entre le premier et le Lac *Erié*, auquel il communique par le *Détroit ;* il a quatre-vingt-dix Milles de circuit, et est navigable pour de gros Bâtimens.

La latitude du Lac *Erié* est entre le 41 et le 43 dég. ; sa longueur est de cent milles, et sa plus grande largeur, de quarante. Sa Navigation est dangereuse ; ses eaux, jusqu'à une grande distance des bords, sont couvertes des feuilles du *Lis des Etangs*, (Nymphæa alba) sur lesquelles des milliers de Serpens prennent le Soleil dans la belle saison.

Les eaux du Lac Érié s'écoulent dans le Lac *Ontario*, par la Rivière de *Niagara* qui coule, vers le Nord, l'espace de trente

milles, et est fameuse par la Cataracte de cent cinquante pieds, appellée le *Saut de Niagara*. Les *rapides* qui se trouvent entre ce Saut et l'entrée du Lac Ontario, sont estimés donner encore, dans une étendue de dix milles, une pente aussi considérable. La masse prodigieuse des eaux rassemblées dans un espace de près de sept cents lieues, et la grande hauteur perpendiculaire de cette chûte, en font un des spectacles les plus imposans de la Nature. Le bruit de cette Cataracte s'entend quelquefois à plus de quinze lieues.

Le Lac Ontario est entre le 43 et le 45 d de Latitude; il a environ six cents milles de circonférence, et il abonde en excellens poissons de diverses espèces. Il termine la grande chaîne des Lacs, et décharge ses eaux dans le Fleuve de *Cataraqui*, qui prend, à Montréal, le nom de *Saint-Laurent*.

Le Lac Champlain, situé à l'Est du Lac Ontario, sépare les États de New-York et de Vermont; il a environ quatre-

vingts milles de long sur quinze dans sa plus grande largeur.

Enfin, le Lac George, nommé, dans les Cartes Françaises, le Lac *du Saint-Sacrement*, situé au Sud du Lac Champlain, n'a qu'environ trente-six milles de long, sur une largeur moyenne de trois milles. On y compte plus de deux cents Isles de diverses grandeurs.

La chaîne de Montagnes, qui court presque parallèlement aux bords de l'Atlantique, dans un espace de neuf cents milles (1), divise les eaux des États- Montagnes

(1) Au vaste champ de conjectures, sur lequel les Amateurs de Géologie exercent leur imagination, me sera-t-il permis d'ajouter une idée que m'a suggérée la direction de ces chaînes ?

Nous les voyons, dans les latitudes moyennes de l'Amérique Septentrionale, affecter, sur une étendue de trois cents lieues, un parallélisme très-marqué, qui semble indiquer l'action d'une cause commune.

Il est à remarquer, de plus, que leur direction est oblique au Méridien en courant du nord-est au sud-ouest. On trouve, en Europe, sous les latitudes moyennes, les chaînes des Alpes, du Jura, des Monts Krapack, qui affectent le même parallélisme et la même obliquité au Méridien; on retrouvera ce même phénomène

Unis en Orientales et Occidentales. Les Rivières navigables, comprises sous la première dénomination, sont en très-grand

---

en Asie, si l'on jette les yeux sur la belle Carte de Russie, qui accompagne les Voyages de Pallas. Cette Carte montrera, de plus, que, dans les hautes latitudes, en approchant du Cercle Polaire, les grandes chaînes redeviennent, pour la plupart, parallèles au Méridien; et l'on sait, d'un autre côté, que la chaîne des Cordelières, la seule des chaînes Équatoriales qui soit bien connue, est aussi parallèle au Méridien.

Si des observations nombreuses venaient encore à l'appui de celles-ci, ne serait-on pas acheminé à conjecturer que les grandes chaînes du Globe furent contemporaines à la création de notre Planète, mais antérieures à sa rotation, et disposées, en général, dans une direction perpendiculaire à celle de la rotation future.

Qu'à l'époque où cette rotation commença, il s'établit une lutte entre quatre forces: la force centrifuge, la pesanteur, la cohésion et l'inertie.

Qu'en supposant que l'adhérence de ces chaînes à la masse sur laquelle elles reposent, fut peu considérable, elles ont dû, en général, par l'effet de leur inertie, tendre à rester en arrière dans la rotation du Globe; mais cet effet a dû être produit d'une manière inégale.

Car, dans les régions Équatoriales, où la vîtesse de rotation est très-rapide et surpasse celle d'un boulet de canon, les Montagnes ont dû tendre à rester plus en arrière qu'ailleurs; et comme les rayons de rotation

nombre : la direction générale de leur cours, depuis les Montagnes à la Mer,

---

ou les cosinus des latitudes, varient peu dans la zône Équatoriale, la chaîne entière a dû garder, d'ailleurs, sa direction méridienne primitive, mais non pas sa situation relative ; telles sont les Cordelières.

Dans les régions polaires, où la pesanteur est plus grande et la vîtesse de rotation beaucoup moindre, la pesanteur et la cohésion réunies ont pu l'emporter sur l'inertie, et faire garder aux grandes chaînes leur direction méridienne primitive, malgré la rotation.

Mais dans les latitudes moyennes, où la vîtesse de rotation était en même tems assez considérable, et sujette à un décroissement sensible dans des Zônes contiguës, chaque partie de la chaîne soumise à la rotation tendait d'autant moins à rester en arrière, par son inertie, qu'elle était plus éloignée de l'Équateur, et la chaîne entière a dû prendre, par cette différence progressive, une direction oblique du Nord-Est au Sud-Ouest.

La disposition générale des deux grands Golphes que présente le Globe Terraquée, savoir, celui du Mexique, et celui compris entre la Côte du Japon et la Nouvelle-Hollande, semblerait encore indiquer que la partie la plus relevée de la Zône Équatoriale est, en général, restée en arrière lorsque la rotation a commencé.

Rien de plus vague, sans doute, que ces conjectures ; aussi n'est-ce qu'avec la plus extrême défiance que je les hasarde auprès des Géologistes. M. A. P.

est du Nord-Est au Sud-Ouest. Cette dernière direction se remarque sur-tout à l'embouchure de toutes ces Rivières. L'examen des prodigieuses facilités de communication et de commerce qu'elles donnent, trouvera sa place dans la description particulière de chaque État ; mais il faut observer, en général, qu'à la distance de cent trente à deux cents milles de la Mer, on trouve, dans presque toutes, le même genre d'obstacles à la Navigation : savoir, des *rapides* ou chûtes plus ou moins considérables, qui obligent à des portages plus ou moins longs.

Baies et Rades.

On doit considérer encore comme un avantage très-remarquable des États-Unis, quant à la Navigation et au Commerce des Contrées de l'Est, le nombre de grandes Baies et de Rades commodes, qui échancrent la Côte dans toute son étendue. La seule Baie de Chésapéak reçoit les eaux de cinq grandes Rivières qui arrosent la Pensilvanie, le Maryland et la Virginie, et établit ainsi, entre ces divers

divers États, une Navigation qui offre tous les avantages de celle de l'Océan, quant au port des vaisseaux, et n'en a point les dangers.

Le *Mississipi* est le Fleuve le plus important de l'Amérique Septentrionale, tant par la masse de ses eaux, la longueur de son cours, le nombre des Rivières qui s'y jettent, que par sa direction du Nord au Sud, qui facilite la communication de tout l'intérieur du Continent avec le Golphe du Mexique. Mississipi.

Sa source est inconnue ; mais les conjectures formées d'après les rapports des Sauvages, la placent à plus de mille lieues de son embouchure. Son cours n'est bien connu que depuis le 45 dég. où se trouve le Saut de *Saint-Antoine*. De là jusqu'au 38 dég., où il reçoit du côté de l'Est, la *Rivière des Illinois*, son cours est égal, et ses eaux limpides. Quelques lieues plus bas le *Missouri*, qui coule de l'Ouest, vient le salir de ses eaux bourbeuses, et fait plus que doubler sa masse. Cette dernière Rivière a

été remontée, par des Français, à plus de mille trois cents milles de son Confluent, et semblait annoncer encore, par sa largeur et la profondeur de ses eaux, la possibilité d'une Navigation beaucoup plus étendue. Vers le 37e d. le Mississipi reçoit, de l'Est, la belle Rivière de l'*Ohio*, qui en accroît considérablement les eaux. Un grand nombre de Rivières de la seconde et de la troisième grandeur, augmentent la majesté de son cours, qui se prolonge vers le Sud, au travers d'épaisses Forêts et des Prairies immenses, jusqu'au Golphe du Mexique, dans lequel il se jette sous le 29e deg. de latitude Nord.

Dans les inondations du Printems, le courant du Mississipi est d'environ cinq milles à l'heure, et ne peut être remonté qu'avec peine. En Automne, la vîtesse du courant, qui n'est guère que de deux milles à l'heure, (excepté dans les Détroits entre les Isles ou les bancs de sable) permet à des bâtimens de quarante tonneaux, pourvus de vingt Rameurs, de remonter depuis la Nouvelle-Orléans

jusqu'à la Rivière des Illinois, dans huit à dix Semaines.

Toute la dernière partie du Cours du Mississipi, depuis la Rivière d'*Iberville*, traverse un Pays plat que le limon du Fleuve, lors des inondations, recouvre périodiquement dans une largeur très-considérable. En approchant de la Mer, ses eaux se séparent en différens canaux, dont le nombre, le lit, la grandeur, varient d'année en année, selon l'accumulation fortuite des arbres que le Fleuve charrie en abondance, et le prompt dépôt des sables qui résulte de ces obstacles.

Ce Fleuve respectable peut, sous plus d'un rapport, être comparé à celui qui arrose l'Égypte; les sources de l'un et de l'autre sont inconnues; l'un et l'autre ont des embouchures nombreuses et variables; les inondations du Nil produisent la fécondité de l'Égypte, celles du Mississipi assureront une fertilité non moins grande aux Plaines immenses qui le bordent, et qui n'attendent que la population et l'industrie humaines. Le

Golphe du Mexique, enfin, peut être considéré comme la Méditerranée de l'Amérique; mais dans les tems à venir, le Mississipi prendra sans doute l'avantage sur le Fleuve d'Afrique; le commerce, les richesses et la puissance du Continent Septentrional, doivent un jour se concentrer sur son cours, et y trouver des moyens de prospérité dont on n'entrevoit point le terme.

Ohio. L'*Ohio* est une très-belle Rivière, formée par l'*Allegany* et la *Monongahela*, qui se rencontrent au Fort *Pitt*: il coule du Nord-Est au Sud-Ouest, et parcourt, dans tous ses détours, une distance de mille cent quatre-vingt-huit milles avant de se jetter dans le Mississipi. Sa largeur varie depuis cent cinquante jusqu'à six cents toises. Tout son cours se trouve compris entre le 41 et le 37 dég. Le climat, le sol, l'aspect de ses bords, la clarté, la profondeur de ses eaux, la douceur de son courant, se réunissent pour rendre sa Navigation aussi agréable qu'elle est facile et sûre. Elle n'est interrompue que par les ra-

pides de *Louisville*, qui exigent un portage très-court ; et elle offre un écoulement prompt et réglé des denrées surabondantes des Établissemens qui s'accroissent journellement sur ses bords, et dans le voisinage des nombreuses Rivières qui lui apportent leurs eaux.

Le Mississipi et ses eaux (1) arrosent les cinq huitièmes du territoire des États-Unis ; et de ces cinq huitièmes, l'Ohio et ses eaux en arrosent deux huitièmes.

Communications entre l'Est et l'Ouest.

Aux considérations générales sur les avantages qui doivent résulter, pour les États-Unis, de la Navigation des eaux de l'Ouest, appartient le tableau des communications que la Nature a établies, ou dont elle a ménagé la possibilité, entre ces eaux et l'Atlantique. Elles sont au nombre de quatre principales ; savoir : la rivière de *Hudson*, la *Patowmack*, *James-River* et le *Saint-Laurent*. Toutes les denrées du Pays compris entre le Missis-

(1) *Les eaux* d'un Fleuve, dans ce sens, signifient toutes les Rivières qui viennent s'y jetter, ou arrosent son *bassin*.

sipi, l'Ohio et les Lacs, peuvent arriver à ceux-ci par des portages très-courts, qui séparent les têtes des Rivières des *Illinois*, *Wabash*, *Musckingum* et *Miami*, des eaux des Lacs *Michigan* et *Erié*. Le Saut de Niagara nécessite un portage de huit milles. Depuis le Lac Ontario à *Albany*, sur la Rivière de Hudson, on trouve encore quatre portages; le premier, d'un quart de mille, sur l'*Onondago*, près d'*Oswego*; le second, de deux milles, depuis *Woodcreek* à la Rivière de *Mohawk*; le troisième, aux petites rapides de la *Mohawk*, d'un quart de mille; et le dernier, de seize milles, de *Shenectady* à Albany.

La route que nous venons d'indiquer est de huit cents vingt-cinq milles, depuis l'embouchure de la *Cahiahoga*, dans le Lac Érié, jusqu'à New-York; et les cinq portages qu'on y rencontre ajoutent à l'incommodité et à la longueur de cette Navigation. Celle qui joint le Lac Érié à la Patowmack, est presque de moitié moins longue, et ne demande que

deux portages ; le premier, depuis la tête de la Cahiahoga, à celle de *Big-Beaver*, qui se jette dans l'Ohio, portage qui peut être supprimé par un Canal que tout invite à entreprendre ; le second, depuis les eaux supérieures de l'Ohio, la *Youhogany* (ou la *Monongahela* et *Cheat-River*), à la Patowmack, sera de quinze à quarante milles, selon les travaux qu'on fera pour le raccourcir. On peut encore communiquer depuis l'Ohio à James-River, en remontant le grand *Kanhawa*(1) *Green-Brier, Howards-Creek ;* de là, par un portage maintenant considérable mais susceptible d'être fort raccourci, à *Carpenter's Creek* et *Jacson's River*, d'où la Navigation souffre encore deux interruptions, par les rapides, avant d'arriver à *Richmond*, qui est au-dessus des chûtes.

Enfin le débouché de tout le voisinage des Lacs, par le Fleuve Saint-Laurent, est bien connu. Les avantages de cette

(1) Voyez les difficultés de la Navigation du grand Kanhawa, dans le Chapitre de la Virginie.

Navigation sont plus particuliers au Canada, et sont d'ailleurs compensés par l'inconvénient des glaces qui la ferment pendant trois ou quatre mois de l'année. La même circonstance contribue encore à donner l'avantage aux deux routes du Sud sur celle de la Rivière d'*Hudson ;* et d'ailleurs cette Navigation étant intérieure, ne peut que très-difficilement être interrompue par la guerre, comme celle de la frontière.

Aspect général du Pays.

C'est une observation générale que, dans toutes les Contrées de la Terre, le Pays s'élève dans une progression plus ou moins régulière, en raison de la distance de la Mer. Cette observation est extrêmement sensible dans le Continent Septentrional de l'Amérique. Des Monts élevés séparent le District de *Main* du Canada ; et les *Montagnes Vertes* s'étendent entre l'État de Vermont et le Lac Champlain. C'est dans le Nord de l'État de New-York que commence la grande chaîne des *Alleganys* ou *Apalaches*, qui se prolonge jusques dans la Georgie, du

Nord-Est au Sud-Ouest. Cette chaîne, qui a depuis soixante jusqu'à deux cents milles de largeur, se compose de plusieurs lignes redoublées et sensiblement parallèles entr'elles. La première ligne qu'on rencontre en s'éloignant de la Mer, dans une partie de la Pensilvanie et la Virginie, à une distance de cent trente à deux cents milles de l'Océan, se nomme *Blue Mountains* (Montagnes Bleues). Au-delà de cette ligne, s'étend une large Vallée que borne la ligne des *North Mountains* (Montagnes du Nord), après laquelle on trouve diverses lignes moins considérables, puis la grande ligne des *Alleganys* proprement dite, et enfin la ligne des *Laurel Mountains* (Montagnes du Laurier). — Dans les Carolines, les diverses Montagnes rapprochées forment une chaîne plus étroite, et conservent la même direction. — De toutes les lignes de Montagnes que nous venons d'indiquer, celle des Alleganys est la seule que les Rivières ne coupent point : c'est l'arrête du Continent.

Montagnes. A leur distance de la Mer, à la grandeur, à la multiplicité des Rivières qui en découlent, on peut juger que leur hauteur est considérable, et cependant elle ne paraît point telle à l'Observateur placé au pied de ces Monts ; et les mesures les plus probables ne portent qu'à quatre mille pieds au-dessus de leur base la hauteur des sommets les plus élevés (1). Mais l'étonnement cesse lorsqu'on réfléchit que le terrain s'élève graduellement depuis la Mer, et que les Vallées comprises entre les lignes des Montagnes, sont déjà à un degré de hauteur assez considérable pour faire varier très-sensiblement le climat sous les mêmes latitudes.

La partie des États du Sud comprise entre les Montagnes Bleues et la Mer, est, en général, un Pays de Plaines unies, dont l'inclinaison, du côté de l'Océan, est à peine sensible à l'œil, et dont le sol grossier, rocailleux, dans le voisinage des Montagnes, s'affine par degrés en se rapprochant de l'Atlantique, jusqu'à

(1) *Notes on Virginia.*

n'être plus qu'une Terre légère, grasse, homogène, et sans mélange d'aucune pierre quelconque.

Observations Géologiques.

Divers phénomènes se réunissent pour indiquer que ces Plaines du Sud ont été soumises à l'action des eaux dans une époque plus récente que notre Continent. Par-tout où l'on creuse la Terre, on trouve, à une profondeur uniforme, c'est-à-dire, à dix-huit ou vingt pieds, des couches de substances marines. Les puits qui, à une profondeur déterminée, donnent une eau douce et saine, se remplissent d'une eau saumâtre, si on la dépasse. Des bancs immenses de coquilles d'Huîtres se trouvent sur la surface de la Terre, et à diverses profondeurs, à plus de trente lieues de la Mer; enfin les escarpemens des Rivières profondément encaissées, offrent fréquemment, dans leurs tranches, des lits alternatifs de sable, de feuilles, et de troncs d'arbres parfaitement conservés, qui semblent avoir été tout-à-coup recouverts, et enterrés à de grandes profondeurs.

Productions naturelles et cultivées.

Toutes les variétés de sol imaginables se rencontrent dans les États-Unis; toutes les plantes cultivées en Europe y réussissent, et l'on y trouve, en outre, un grand nombre de végétaux particuliers au nouveau Continent (1).

Les Grains cultivés dans les États de l'Est et du Centre, sont le Maïs ou Bled Indien, dont les variétés, occasionnées par le sol et le climat, sont infinies; le Seigle d'Hiver et le Seigle d'Été, les différentes espèces d'Orge, le Bled, l'Avoine, et le Bled Sarrasin. Dans les États du Sud, jusques dans le Nord de la Virginie, on cultive, en outre, le Riz, là où le sol lui est convenable : cette culture, ordinairement funeste à la salubrité de l'air, par la stagnation des eaux qu'elle occasionne, a reçu, sous ce rapport, un perfectionnement bien important. Dans les Terres

(1) L'Histoire Naturelle et sur-tout la Botanique des États-Unis, sont encore dans leur enfance. Le Docteur Cutler a donné, dans le premier Volume des Mémoires de l'Académie Américaine des Arts et des Sciences, le résultat de ses premiers travaux, et annonce un complément prochain.

du voisinage de l'Ohio, le Riz réussit très-bien, sans aucune inondation, et dans les mêmes champs que les autres grains. Il paraît que c'est une espèce de Riz différente de celle qu'on cultive dans la Caroline : c'est probablement la même plante qui croît en abondance dans quelques parties intérieures de l'Amérique Septentrionale, et qu'on représente comme une des plus précieuses productions spontanées du Continent.

Toutes les plantes que l'on cultive pour Foins artificiels, dans les États de l'Est et du Centre, sont indigènes : ce sont la *Queue de Renard*, (*Alopecurus Pratensis*), l'*Herbe Bleue*, (*Alopecurus Geniculatus*), plusieurs espèces de *Bent*, (*Agrostis*), la grande et petite *English-Grass*, (*Poa Trivialis et Pratensis.*) *Wire Grass*, (*Poa Compressa*), *Fowl Meadow-Grass*, (*Poa Aviaria Spiculis Subifloris*), le *Trèfle Rouge*, et le *Trèfle Blanc*, (*Trifolium Pratense et Repens*). Selon M. Jefferson, les Foins artificiels de la Virginie, sont la *Luzerne*, le *Sainfoin*,

la *Pimprenelle*, l'*Herbe à Thimothée*, le *Raygrass*, l'*Herbe des Vergers*, les *Trèfles Rouge*, *Blanc* et *Jaune*, le *Green Sword*, l'*Herbe Bleue* et le *Crab Grass*. Dans les États plus Méridionaux on ne cultive guères les Foins artificiels, parce que la douceur des Hivers permet de faire pâturer le bétail toute l'année.

Dans les États de l'Est on trouve une grande variété de *Gramens* et d'autres Herbes, qui donnent, dans les prés naturels, des Foins d'excellente qualité.

Les fruits sauvages sont en grand nombre. Les variétés de Prunes, de Cerises, de Groseilles, de Bayes de toutes espèces, sont infinies; les Pommes sauvages sont en abondance. Parmi les fruits cultivés, les Pommes, dans les États de l'Est; les Pêches, les Abricots, les Figues, les Oranges et les Citrons, dans ceux du Centre et du Sud, sont les plus communs; et les vergers sont, en général, d'un très-grand rapport. — La Vigne doit naturellement devenir un objet de première importance pour l'Amérique;

elle croît d'elle-même dans la plus grande partie des États-Unis, et a, presque par-tout, une force de végétation qui l'élève jusqu'au sommet des plus grands Arbres.

Les Raisins sauvages, qui offrent plusieurs variétés de deux espèces distinctes (*vitis Labrusca* et *vitis Vulpina*,) sont, dans quelques parties, de la plus grande abondance, et donnent un très-bon Vin, ainsi que l'ont éprouvé, en dernier lieu, les Français établis sur les bords de l'Ohio. Il paraît que cette production n'attend que l'industrie humaine, et que sa culture donnera, dans la suite, d'immenses ressources à ces Contrées. On s'étonnera moins de ce qu'avec de tels avantages, l'Art de cultiver la Vigne, de faire et conserver les Vins, a été jusqu'ici, inconnu aux Américains, si l'on réfléchit que les Provinces de l'Amérique Anglaise étaient principalement peuplées de Nations qui ignorent cette industrie; que, dans tous les Établissemens naissans, les soins doivent sur-tout se diriger vers la

culture des Grains dont les produits sont plus nécessaires, et ne demandent qu'une année d'attente; que la Vigne exige des travaux pénibles, longs, assidus, des Établissemens considérables et permanens; et que, dans un Pays où les Terres nouvelles sont infiniment productives, et les Habitans généralement disposés aux émigrations, les cultures plus faciles, plus légères, moins assujettissantes, doivent être préférées.

Les plantes médicinales, parmi lesquelles on distingue le *Pinkroot*, la *Salse Pareille* et le *Ginseng*, les arbres et arbustes à fleurs, et les arbres des Forêts, sont en nombre et en variétés infinis dans les États-Unis; les plus utiles entre ces derniers, comme bois de charpente, de construction, ou de menuiserie, sont l'*Orme rouge* et l'*Orme blanc*, le *Cerisier sauvage* de plusieurs espèces, le *Locust*, (Robinia Pseudo-Acacia) le *Bouleau blanc*, *noir* et *jaune*, le *Chêne noir*, *rouge* et *blanc*, le *Quercus Pumila*, le *Quercus Primus*, le *Chêne verd*, *Quercus*

cus Virginiana, *Quercus Aquatica*, le *Châtaignier*, le *Hêtre*, le *Pin* de sept espèces différentes, le *Cèdre blanc*, le *Cyprès*, le *Saule blanc*, le *Fresne blanc*, et le *Fresne noir;* enfin, l'*Erable* de trois espèces, parmi lesquelles l'*Erable à Sucre*, (Maple-Tree) est un arbre de la plus grande importance pour l'Amérique, à cause de la facilité avec laquelle on en retire, en abondance, un sucre très-sain et de bonne qualité.

Les plantes, fruits de jardins, et légumes d'Europe, réussissent tous en Amérique, sans aucune exception.

L'Amérique produit au moins la moitié, et les États-Unis environ un quart des diverses espèces de quadrupèdes du Monde connu. C'est une observation générale que tous ceux qui sont communs aux deux Continens, se trouvent dans les parties Septentrionales de tous deux, et peuvent être supposés avoir passé de l'un à l'autre. En comparant les individus de même espèce, on en trouve de parfaitement semblables, et d'autres qui dif- Quadrupèdes.

fèrent en taille, en forme, en couleur. Dans quelques cas l'animal d'Europe est plus grand, dans d'autres, l'individu d'Amérique a l'avantage; et, en général, toutes les espèces dont la dépouille est fort recherchée, ont dégénéré sensiblement, quant à la grosseur, depuis l'établissement des Européens en Amérique.

Il n'est aucune branche de l'Histoire Naturelle du nouveau Monde, sur laquelle on ait, en Europe, des connaissances plus incomplettes, que celle des quadrupèdes indigènes. L'incertitude des renseignemens, l'insuffisance des matériaux, ont souvent été suppléées par l'esprit systématique et la brillante imagination du célèbre Naturaliste Français. Il a classé les espèces, présumé les variétés, comparé les individus des deux Continens, de la manière qui convenait le mieux au système qu'il établissait, et que l'observation a fait évanouir.

La liste et les détails suivans ont été recueillis avec tout le soin qu'exige un objet intéressant pour le Commerce des

États-Unis, et sont dus, en grande partie, aux travaux du Docteur *Fisher.*

QUADRUPÈDES (1).

Mammouth.
Hippopotame.
* Bison.
* Margay (espèce voisine de l'Once.)
+ * Kincajou.
* Weasel (*Mustela Martes*) Belette.
* Hermine.
* Martin (Marte.)
+ * Mink.
* Loutre.
* Fisher (Pekan.)
* Skunk (*Viverra Putorius.*)
* Caribou (Renne.)
* Moose (Élan.)
* Red-deer (Cerf.)
* Fallow-Deer (Daim.)

(1) Les noms marqués d'un astérique sont ceux des animaux dont les fourrures sont employées dans le commerce, ou la dépouille dans les manufactures. Les noms marqués d'une croix sont ceux qui ne se trouvent point dans Buffon.

* Roe (Chevreuil.)
* Opossum (Sarigue.)
+ * Wood-Chuck (*Ursi vel Mustelæ species.*)
Urchin (Urson.)
* Hare (Lièvre d'Amérique.) Whabus de Jefferson.
* Rabet (Lapin d'Amérique.) *Idem.*
* Racoon (Raton.) *Ursus lotor* de Linneus.
* Fox Squirrel (Renard-Écureuil.)
* Grey Squirrel (Écureuil gris.)
* Red Squirrel (Écureuil rouge.)
* Striped Squirrel (*Sciurus Striatus.*)
* Ours.
* Wolverine (*Ursus Luscus*) Carcajou, Glouton.
* Loup.
* Renard.
* Flying Squirrel (Polatouche.) Chauve-Souris.
* Rat-des-champs.
* Rat-des-bois.
* Shrew-Mouse (Musaraigne.)
* Taupe rouge.

* Taupe noire.
* Rat-d'eau.
* Castor.
+ * Catamount.
* Cougar (espèce voisine de la Panthère.)
* Mountain-Cat (*Pardalis* de Lin.) Ocelot de Buffon.
* Lynx.
+ * Musquash (*Castor Zibethicus* de Linneus.)
* Morse (Vache Marine.)
* Seal.

Maniti.
Sapajou.
Sagoin.

Le Loup, le Renard, la Belette, l'Hermine, la Loutre, l'Écureuil volant ou Polatouche, la Chauve-Souris et le Rat d'eau, sont des mêmes espèces que les animaux d'Europe de même nom.

Le Daim, le Renard gris, le Martin, la Loutre, l'Opossum, le Wood-Chuck, le Lièvre, divers Écureuils et le Castor, ont été apprivoisés; et en général, on a

observé que les quadrupèdes d'Amérique ne sont pas d'un naturel aussi sauvage que ceux de l'ancien Continent.

Les animaux plus grands en Amérique que dans l'ancien Monde, sont l'Élan, le Daim, l'Ours, la Belette, la Loutre, et le Castor. Ceux qui sont plus petits, sont le Whabus, l'Écureuil et le Musaraigne.

Mammouth. On a donné le nom de Mammouth à un animal inconnu, qui devait être cinq ou six fois plus grand que l'Éléphant, et dont on trouve les os dans les parties Septentrionales des deux Continens depuis le 36e degré et demi de latitude Nord, et plus fréquemment à mesure qu'on se rapproche du Pôle. Ces os, dans le Continent de l'Amérique Septentrionale, se trouvent déposés à différentes profondeurs en terre, quelquefois sur la surface du sol, et le plus souvent dans les lieux tourbeux, où les sources salées se rencontrent en creusant : ce qui a fait conjecturer à quelque Naturalistes que le Mammouth était graminivore,

et recherchait le sel commun, comme tous les animaux de cette classe. Cependant la forme de ses dents molaires a fait croire à d'autres qu'il était carnivore.

Le Mammouth avait des cornes ou des défenses, et plusieurs Naturalistes ont pensé que cet animal n'était autre chose que l'Éléphant dans toute sa grosseur primitive. La comparaison attentive des os du Mammouth avec ceux de l'Éléphant, a fait conclure au célèbre Daubenton que ces deux dénominations appartenaient au même animal. Mais le fameux Anatomiste Hunter a tiré, de cet examen comparatif, et non moins scrupuleux, une conclusion directement contraire. M. Jefferson soutient cette dernière opinion, et lui donne un haut degré de probabilité. Il observe que l'Éléphant que nous connaissons habite entre les Tropiques, tandis qu'on ne trouve les os du Mammouth que depuis le 36e degré 30 minutes, en se rapprochant du Pôle. Si l'on veut expliquer la vie de l'Éléphant, dans les parties Septentrionales, par le

changement d'obliquité de l'écliptique, il faut avoir recours à des suppositions auxquelles répugne une philosophie sage. Ainsi, par exemple, en admettant que la diminution de l'obliquité de l'écliptique est aussi prompte que le supposent ceux qui la hâtent le plus, il se serait écoulé deux cent cinquante mille ans depuis que le Cercle polaire se trouvait entre les Tropiques. Il faudrait donc supposer que les os, trouvés à cette latitude sur la surface de la terre, s'y seraient conservés à l'air libre pendant cet espace de tems; que l'Éléphant aurait pu soutenir le froid excessif des hivers; s'accomoder d'une nuit de six mois; et quoique la chaleur soit absolument nécessaire au développement et à la vie des Éléphans que nous connaissons, ceux-là auraient cependant acquis des dimensions cinq ou six fois plus considérables en vivant la moitié de l'année au milieu des glaces.

Il n'est point démontré que la race du Mammouth soit éteinte, et la tradition des Sauvages s'accorde avec la sup-

position que cet animal, qu'ils nomment le *grand Buffalo*, existe encore dans les parties intérieures les plus septentrionales de l'Amérique, inconnues aux Européens (1).

Hippopotame. Cet animal ne se trouve pas vivant en Amérique ; mais le Docteur Mitchill a publié ses Observations sur des dents trouvées en terre à Long-Island, en 1788, et conservées à Philadelphie, qu'il juge parfaitement conformes aux dents d'Hippopotame, déposées dans les collections de Londres et d'Oxford, ou décrites par le Docteur Grew.

Bison. Cet animal, improprement appellé Buffalo ou Buffle, se trouve dans les États du centre. Il se distingue du Taureau par une substance graisseuse ou charnue qui recouvre ses épaules et une partie de son dos, ainsi que par le poil de sa tête et de toute sa partie antérieure, qui est long, semblable à de la laine, et qui peut se filer et servir à

(1) Voyez *Notes on Virginia.*

faire des chapeaux. Il est d'ailleurs plus gros que le Taureau. Il produit avec la Vache; mais les Veaux qui en proviennent conservent un naturel sauvage.

Moose. Elan, ou *Orignal.* Les Forêts d'Amérique abondent en animaux ruminans, à pied fourchu, du genre des Cerfs, ou Daims. *Le grand Élan noir* est devenu fort rare : On lui donne de huit à douze pieds de hauteur. — L'*Élan gris* est ordinairement de la taille d'un Cheval, quelquefois plus grand. Le bois de l'un et de l'autre est palmé, et pèse de trente à quarante livres. Ils le déposent annuellement au mois de Février. — Cet animal n'a d'autre allure que le pas et le trot. Il se trouve dans la Nouvelle Angleterre.

Caribou. Cet animal est probablement le même que le Renne d'Europe. On le trouve dans le district de Main.

Red-deer. Cette espèce fournit trois ou quatre variétés, dont une qui se trouve dans le voisinage de l'Ohio, est un très-grand animal, appelé communément

Elk, mot que nous traduisons aussi par celui d'Élan. Cet animal paraît tenir le milieu entre l'Élan et le Cerf. Il a, comme le premier, une taille beaucoup plus élevée que le Cerf, les oreilles plus longues, plus larges et plus épaisses, le poil beaucoup plus long, le cou et la queue plus courts, un fanon, et une tache blanche autour de la queue; mais il est nettement distingué de l'Élan par son bois qui n'est point palmé, mais qui ressemble à celui du Cerf (1). Il ne se trouve point dans les parties Septentrionales; mais il est commun dans les États de l'Ouest. Catesby le décrit sous le nom de *Cervus Americanus*. M. Jefferson le désigne sous celui d'*Alces Americanus*, *cornibus teretibus*. Il soupçonne, par tous les renseignemens qu'il s'est procurés, que les dénominations de *Renne* et d'*Élan*, sous lesquelles M. de Buffon comprend le *Caribou*, le Moose noir et gris, l'Orignal et l'Elk, cachent au moins

(1) *Notes on Virginia.*

trois, si ce n'est quatre espèces distinctes.

Fallow-Deer. Daim. Cet animal est, en général, plus grand dans les États-Unis qu'il ne l'est en Europe; sa couleur est différente; et quelques Naturalistes en ont fait une espèce distincte, quoique les caractères généraux, et sur-tout le bois palmé, qui est le caractère le plus apparent du Daim, soient communs à ceux des deux Continens. On trouve, dans les Fôrêts des États du Sud, différens animaux qui paraissent des variétés du Chevreuil.

Ours. On trouve deux espèces d'Ours noirs dans les États du Nord. Le premier est bas sur jambes; son corps est épais et pesant; il est ordinairement gras, ne paraît pas carnivore, et vit de grains, de racines et de fruits. Lorsque la neige commence à tomber il se retire dans sa caverne, et passe l'hiver à sucer ses pattes. — L'autre Ours se nomme *Ranging-Bear*, et semble tenir le milieu entre le premier et le loup. Ses jambes sont plus longues, et son corps plus maigre. Il est carnivore et destructeur.

Il se rapproche du Sud en Hiver. Le premier répond à l'Ours noir d'Europe, le second à l'Ours brun des Alpes.

Wolverine. Cet animal, appelé, en Canada, le *Carcajou*, ou *Beaver-Eater*, semble tenir le milieu entre l'*Ours* et le *Wood-Chuck*, et répond parfaitement au Blaireau d'Europe. Il suit et observe les Chasseurs lorsqu'ils tendent les pièges, et s'empare ensuite de leur proie, particulièrement des Castors. On le trouve dans les États du Nord.

Loup. Cet animal, très-commun dans les États-Unis, varie beaucoup en taille et en couleur. — Dans les États du Nord il est ordinairement d'un fauve sale, avec une raye noire sur le dos. On en trouve, dans les États du Sud, de parfaitement noirs, et beaucoup moins grands que les premiers. Ces animaux produisent, avec la Chienne, une espèce intermédiaire, nommée *Mongrels*, et que les Sauvages préfèrent aux Chiens pour la chasse. On dit qu'avant de connaître les Chiens ils apprivoisaient et dressaient les Loups.

Renard. Il y a une grande variété de Renards dans les États-Unis : tels sont le *Renard argenté*, le *rouge*, le *gris*, le *Cross-Fox*, le *Brant-Fox*, et d'autres encore qui offrent des nuances entre ces variétés. Ceux des États du Nord sont les plus grands.

Catamount. Cet animal, le plus redouté de tous, par les Chasseurs, appartient à la famille des Chats, et est assez rare. Il n'en existe aucune description. Les dimensions d'un Catamount, tué il y a quelques années, dans le Hampshire, étaient les suivantes, autant qu'on pût s'en assurer par la peau. La longueur du corps, y compris la tête, six pieds. La circonférence du corps deux pieds et demi. La longueur de la queue trois pieds, et des jambes environ un pied. Son dos et ses jambes étaient noires, et le reste du corps d'un fauve sombre. Cet animal n'est pas fait pour courir, mais il saute avec un légèreté surprenante. Sa nourriture favorite est le sang, qu'il suce des veines jugulaires

du bétail et des bêtes fauves qu'il surprend, et dont il abandonne ensuite la chair. Il emporte, dans son repaire, les animaux moins pesans ; et on a des exemples d'enfans enlevés par cet animal dangereux. Le feu, qui éloigne les autres bêtes féroces, semble l'attirer, et il ne paraît craindre ni l'homme, ni aucun animal quelconque. On le trouve dans les États du Nord et du Centre.

Cougar. Cet animal, nommé *Tigre* dans les États du Sud, est une espèce voisine de la Panthère. Il a le corps d'environ cinq pieds de long, et est plus haut sur jambes que ne le sont les autres animaux de la famille des chats, auxquels il ressemble par les inclinations et les mœurs. Sa couleur est d'un fauve sombre.

Mountain-Cat. Le corps de cet animal a de trois pieds et demi, à quatre pieds de long ; sa queue environ deux pieds. Il est brun, avec des taches, et des rayes noires. Le mâle a une raye brune sur le dos, et est le plus beau des animaux d'Amérique de la famille

des Chats. Il est extrêmement féroce, mais n'attaque guères l'homme. Il se trouve dans les États du Sud.

Lynx. On distingue trois variétés de Lynx dans les États-Unis, qui sont peut-être des espèces différentes. La première est le *Lupus cervarius* de Linneus (Loup-cervier). Il a deux pieds et et demi, à trois pieds de long; sa queue est d'environ cinq pouces; son poil est long, beau, épais, d'un gris clair, parsemé de quelques petites taches plus foncées et irrégulières : c'est le Lynx de Sibérie et du Nord de l'Europe. On en trouve quelques-uns dans le District de Main; mais il devient plus commun en se rapprochant du Nord.

Le second Lynx est le *Catus cervarius* de Linneus (Chat-cervier), nommé *Wild-cat* dans la Nouvelle Angleterre. Il a deux pieds, à deux pieds et demi de long; sa queue n'a que trois pouces de longueur; son poil est plus court : il est brun, mélangé de gris; il n'a point de houpe au bout de la queue, ni dans

dans les oreilles, comme le Loup cervier. Le troisième Lynx est à-peu-près de la grosseur d'un Chat ordinaire. Le mâle est d'un bay clair, avec des taches noires sur les jambes ; sa queue a quatre pouces de long, et est couverte de huit anneaux blancs. La femelle est d'un gris rougeâtre. Il se trouve dans les États du Centre et du Sud.

Margay. Cet animal ressemble beaucoup au Chat sauvage d'Europe en forme et en couleur ; il est fauve ondoyé de brun. Il se trouve dans les États du Sud.

Kinkajou. (1) Cet animal est de la famille des Chats. Il est de la grosseur d'un Chat ordinaire, et plutôt construit pour être léger que fort. Sa queue, qui se termine en pointe, est aussi longue que son corps, et lui sert à se suspendre aux arbres. Il est de couleur jaune. Il y a, entre lui et le Renard, une guerre

(1) Il est confondu, dans Buffon, avec le Carcajou ou Glouton.

continuelle. Il attaque les Daims et parvient à leur ouvrir la veine jugulaire pour sucer leur sang. On dit qu'il réussit à tuer de même le gros bétail. Il est commun en Canada : on le trouve quelquefois dans le Nord du New-Hampshire.

Weasel. Belette. Cet animal est, en tout, semblable à la Belette d'Europe, mais il est sensiblement plus gros.

L'Hermine ne diffère pas essentiellement de la Belette, et en Été sa couleur est la même, excepté le bout de sa queue qui est noir, et le bord des oreilles et des pieds, qui est blanc. En Hiver l'Hermine devient blanche. Il y a une variété de cet animal qui est blanche toute l'année. L'Hermine se trouve en Canada, et quelquefois dans le New-Hampshire.

Martin. Marte. Cet animal a ordinairement seize pouces de long. Il est de couleur fauve, mais les nuances de cette couleur varient selon les lieux et le climat. Quelques Martes ont une tache blanche,

d'autres une tache jaune sur la poitrine. La Marte a la construction et les habitudes de la Belette, et vit de chasse. On la trouve dans les États du Nord.

Le *Mink* a à-peu-près la taille et la forme de la Marte. Le poil de sa queue est plus court. Il est ordinairement noir. Il a quelquefois une tache blanche sous le cou. Il fait des trous en terre pour s'y retirer, et poursuit sa proie dans l'eau douce ou salée. Le Mink, qui vit près de l'eau salée, est plus gros, moins noir, et sa fourrure est moins belle. Ces animaux sont abondans dans tous les Etats.

Otter. Loutre Cet animal ressemble au Mink par la forme et les habitudes, mais sa couleur est moins sombre, et sa taille beaucoup plus grosse. Elle a environ trois pieds de long et quinze pouces de circonférence. Elle se retire dans les trous auprès des eaux, et vit de poisson, ou d'autres animaux amphibies. On la trouve dans tous les États.

Le *Fisher*, appelé, en Canada, *Pékan*, a quelque ressemblance à la Marte,

mais il est beaucoup plus gros, Sa queue est de la moitié de la longueur de son corps, et garnie de longs poils. Ses jambes de devant ont quatre pouces et demi de long; celles de derrière six pouces. Ses oreilles sont courtes et rondes. Il a le corps noir; la tête, le cou, et les épaules d'un gris foncé. Il vit de chasse, et poursuit sa proie dans l'eau. On le trouve dans les États du Nord.

Le *Skunk* (*Viverra putorius de Lin.*) a environ un pied et demi de longueur. Sa queue est longue, et garnie d'une belle fourrure. Le poil de son corps est long et noir; sa tête, son cou, et son dos sont garnis de tâches blanches sans régularité. Il paroît ne pas voir bien clair quand le soleil luit, et ne sort de son trou que le soir. Il se nourrit principalement d'escarbots et d'autres insectes. Il est aussi très-friand des œufs et des poulets. Sa chair passe pour assez bonne à manger, et sa graisse est un émollient. Ce qui distingue cet animal c'est la secrétion d'une liqueur fétide qu'il lance par l'anus, à une distance

assez considérable lorsqu'il est poursuivi. Cette liqueur passe pour un anti-spasmodique. On trouve le Skunk dans tous les États.

L'*Opossum* (Sarigue), a environ un pied et demi de long. Il a le museau allongé, pointu, et garni de poils rudes et long. Ses oreilles sont minces et nues, ainsi que sa queue qui est presque aussi longue que son corps, et par laquelle il peut se tenir suspendu. Ses jambes sont courtes et nues; il se sert de ses pieds de devant comme le Singe. Il est couvert d'une fourrure cotonneuse, blanche à la racine, et noire en dessus. Son poil est long, rare et grossier, sa couleur grisâtre, et de différentes teintes. — La partie la plus singulière de cet animal est une poche, ou faux ventre, dans laquelle la femelle loge ses petits. Cette duplicature de la peau leur sert d'abri contre le froid lorsqu'ils viennent de naître, et ils tettent leur mère sans en sortir. Lorsqu'ils ont acquis une certaine grosseur ils s'exercent à courir çà et là, et rentrent dans cette

retraite à la crainte de quelque danger.

L'Opossum se nourrit de végétaux et de fruits. Il suce le sang de la volaille quand il peut l'atteindre, et mange les œufs. On se sert de sa graisse en place de beurre ou de lard. Il se trouve dans tous les États.

Le *Wood-Chuck* a le corps d'environ seize pouces de long, et d'une circonférence à-peu-près égale. Sa queue, garnie de poils, est d'une longueur médiocre. Sa couleur est un brun mélangé de gris. Il se creuse un terrier dans le voisinage des champs cultivés, et se nourrit de graines légumineuses et de trefle. Il est fort gras excepté au Printems. Cet animal, lorsqu'il est jeune, est bon à manger. Dès le commencement d'Octobre le Wood-Chuck se retire dans son trou, et y passe six mois dans un état d'engourdissement. Il diffère, à plusieurs égards, de la Marmotte des Alpes, avec laquelle on l'a confondu. — Un autre animal, assez semblable, mais qui forme probablement une autre espèce se trouve dans les États du Sud.

L'*Urchin* (Urson), a environ deux pieds de long, et la même circonférence lorsqu'il est gras. On l'appelle communément Hérisson ou Porc-Épic, mais il diffère de ces deux animaux dans tous ses caractères, excepté dans les piquans dont il est couvert. Ces piquans sont à-peu-près de la grosseur de la paille de bled, de quatre à cinq pouces de long, et recouverts du poil de l'animal ; leur pointe est fort dure, et garnie d'un nombre infini de petites barbes ou crochets retournés en dedans. Lorsque l'Urchin est attaqué par un loup, ou un chien, il cache sa tête, et dresse ses piquans qui se plantent bientôt dans la bouche, les pattes, et les autres parties du corps de l'assaillant. Ces piquans pénètrent dans la chair avec une grande promptitude par les mouvemens mêmes qu'on fait pour s'en débarrasser; ils se logent entièrement dans les muscles, causent quelquefois des accidens graves, et d'autres fois ressortent en perçant la peau, après avoir traversé, de part en part, des parties charnues. L'Urchin est

d'ailleurs un animal inoffensif et paisible. Il vit dans un trou qu'il se choisit pour retraite, et ne mange que des fruits ou des écorces. Sa chair ressemble à celle du Cochon de lait. On le trouve dans les États du Nord.

Le *Whabus*, le Lièvre ou Lapin d'Amérique, offre deux espèces différentes. L'une, plus grande de moitié, habite les États du Nord, prend, pendant l'Hiver, une fourrure blanche, et ne s'enterre point. L'autre, qui se trouve dans tous les États, se creuse des terriers comme nos Lapins. L'un et l'autre paraissent des variétés du Lièvre et du Lapin d'Europe, et sont d'une taille plus petite. Ils ont encore cette analogie avec ces deux espèces de notre Continent, qu'ils ne communiquent point ensemble.

Racoon. Raton. — Cet Animal ressemble au Renard, par sa forme et sa taille. Ses jambes sont plus courtes et plus renforcées ; il est armé de griffes aiguës ; son corps est gris ; sa queue garnie d'anneaux noirs et bruns. Il ressemble

à l'Écureuil pour les mœurs. Il vit sur les arbres, se nourrit de Maïs et de Glands, et se sert de ses pieds de devant de la même manière. Sa chair est bonne à manger, et son poil sert à faire des chapeaux. Il se trouve dans tous les États.

Le *Fox-Squirrel* offre plusieurs variétés. Il y en a de noirs, de gris et de rouges; il est plus gros, du double, que l'Écureuil gris: c'est un animal particulier à l'Amérique.

Le *Grey-Squirrel* n'est pas parfaitement semblable à l'Écureuil gris d'Europe, mais on les considère comme le même animal. On trouve un Écureuil gris en Virginie, qui est de moitié plus gros.

Le *Red-Squirrel* est plus petit que le précédent, et on le regarde comme le même animal que l'Écureuil commun d'Europe.

Le *Stripped-Squirrel* est encore plus petit. Le fond de sa couleur est rouge. Il a, sur le dos, une raie noire et étroite;

puis, sur les côtés, deux raies blanches bordées de noir, et son ventre est blanc. Les couleurs sont plus vives et plus tranchées dans les mâles. Il se creuse un trou en terre; mais ressemble, d'ailleurs, aux autres Écureuils, par les mœurs et la manière de se nourrir. Il se trouve dans tous les États.

Le *Flying-Squirrel*, le plus petit de tous, est distingué par une membrane qui unit les pattes de devant à celles de derrière, et qui, par son extension, lui procure la facilité de sauter à une beaucoup plus grande distance, et de tomber plus doucement. Il se trouve dans tous les États.

Les diverses espèces de *Rats* paraissent semblables à celles d'Europe.

Les *Taupes* noires et rouges en diffèrent sensiblement.

Le *Castor*, dont tout le monde connaît l'histoire et l'industrie, se trouve dans tous les États. Les plus gros n'ont qu'environ trois pieds de long, et pèsent de vingt-cinq à trente livres. Autrefois ils

avaient jusqu'à quatre pieds de longueur, et pèsaient de cinquante à soixante livres. Le Castor d'Amérique, quoique de même espèce que celui d'Europe, lui est supérieur, soit pour la taille, soit pour la beauté du poil.

Le *Musquash* a environ quinze pouces de long, et un pied de circonférence. Sa queue est d'un pied de longueur ; son poil est ras ; il est brun sur le dos, rougeâtre dans les côtés. Sa tête et sa queue ressemblent beaucoup à celles du Rat. Il a une forte odeur de musc. Il imite, de loin, l'industrie du Castor, en se bâtissant une petite cabane dans les étangs. Il se trouve dans les États du Nord et du Centre.

Le *Morse*, (Vache Marine) animal amphibie, serait mieux nommé l'Éléphant de Mer, à cause de la forme de sa tête qui est garnie de défenses, et ressemblerait parfaitement à celle de cet animal, si elle avait une trompe. Le Morse a deux bras et deux jambes renfermés dans sa peau, et l'on ne voit que

ses mains, et ses pieds. Son corps est long et se termine en pointe. Ses pieds et ses mains sont garnis de membranes, et d'ongles pointus. Il vit le plus souvent dans la Mer, et aborde quelquefois pour manger des plantes marines sur le rivage. Cet animal, autrefois commun sur les Côtes du Nord, les a presqu'entièrement abandonnées.

Le *Seal* ressemble beaucoup à la Vache Marine, mais il est privé de défenses et de dents incisives.

Le *Manati* forme le chaînon entre les animaux terrestres et les poissons. Il a deux mains, mais il est dépourvu de pieds ; et son corps se termine par une queue de poisson, qui a la forme d'un éventail. Il a environ quinze pieds de long, et six de large. La femelle allaite ses petits, et a le sein formé comme celui d'une femme. La chair de cet animal ressemble beaucoup à celle du Bœuf. Il se trouve quelquefois sur les Côtes des États du Sud.

CHAPITRE III.

VUE GÉNÉRALE.

Caractère National. Peuples Indigènes. Agriculture. Navigation. Commerce. Manufactures. Militaire. Finances. Esclavage. Religion.

Caractère National.

Les mœurs, les habitudes, l'origine, les causes d'émigration des Habitans rassemblés en Amérique, sont trop diverses, leur réunion en Corps de Nation est trop récente, pour que les traits du Caractère National puisent être déjà fortement prononcés. Mais la nature même des circonstances de la longue lutte de ces Peuples pour l'Indépendance; les épreuves qui ont accompagné leur apprentissage de la Liberté; l'heureuse obligation du travail; les salutaires effets des propriétés et de la vocation agricoles sur la grande majorité de la population; et sur-tout cette influence lente et sûre d'une Légis-

lation qui laisse l'essor aux vertus, et d'un Gouvernement qui comprime les Méchans, commencent à marquer le caractère de cette Nation par des traits intéressans et respectables.

Il en est un qui est commun à la très-grande pluralité des Américains, soit qu'ils habitent les Villes, soit qu'ils mènent la vie Patriarchale des champs : c'est l'hospitalité; elle s'exerce avec un empressement, une cordialité, une délicatesse qui préviennent les Immigrans en faveur d'un Pays que chacun s'empresse de leur rendre aimable, et assurent aux Voyageurs, comme à ceux qui forment des Établissemens dans les parties les plus reculées des États, tout ce qui adoucit les privations, répare les fatigues et soutient le courage.

L'aisance générale; la multiplicité des Établissemens d'Éducation; l'habitude de s'occuper des affaires publiques, à la discussion desquelles chacun se sent intéressé; le nombre prodigieux des papiers publics de tous genres, qui circulent dans les États, répandent les connaissances chez la masse

du Peuple d'une manière plus universelle et plus égale que dans aucun Pays du Monde. Cela est sur-tout vrai des États de l'Est et du Centre, où les secours de l'éducation sont plus nombreux, où la population, plus rassemblée, donne plus d'activité aux relations sociales, où l'esclavage moins commun, où le climat moins amolissant, laissent à l'Homme l'exercice des facultés que le repos énerve.

La langue et la teinte des mœurs Anglaises dominent plus ou moins sensiblement dans toute l'étendue des État-Unis. Les Villes populeuses rassemblent les avantages, les inconvéniens, les plaisirs, les ressources, les vices de celles d'Europe. Dans quelques-unes, la Société offre de grands attraits. Les femmes, qui, dans tous les Pays civilisés, en font le véritable charme, y réunissent, en général, les agrémens extérieurs à ceux d'une éducation simple et soignée, dans laquelle l'instruction et les talens ne s'acquièrent point aux dépends du naturel et de la modestie, et où les accessoires sont toujours subordonnés aux qualités et aux

vertus qui font les mères de famille respectables. Les Hommes solidement instruits y sont nombreux. Les Négocians qui forment une partie considérable de la population des Villes, ne sont pas tellement absorbés par leurs affaires, qu'ils ne participent et n'ajoutent aux ressources de la Société. L'esprit d'entreprise, quelquefois séparé de l'esprit de conduite et de persévérance, leur a été reproché; mais on peut remarquer, à l'éloge de cette classe nombreuse, que le patriotisme y est allié au génie mercantile, et que les spéculations, qu'on peut qualifier de hasardeuses, ont le plus souvent pour objet des Établissemens d'un intérêt public (1).

Les Agriculteurs, dont la masse compose au moins les trois quarts de la population des États-Unis, participent aux avantages et aux défauts de ceux qui

(1) Il s'est souscrit, en Pensilvanie, dans une seule année, une somme de *onze cents mille* dollars, pour la confection ou la réparation des routes, des canaux et des rivieres. (*Tench Coxe.*)

vivent

vivent près de la Nature, et éloignés de la Société. Le sentiment de la Liberté, les habitudes rustiques et indépendantes, leur donnent une teinte de rudesse qui s'allie à la bonhomie.

La facilité avec laquelle le travail produit l'abondance, les tente trop souvent de négliger l'économie qui l'entretient; le plaisir qu'ils ont à traiter leurs Hôtes, les conduit à une habitude de bonne chère qui devient souvent un besoin, et dégénère quelquefois en débauche. Les agrémens, le profit, les ressources de subsistance qu'offre la chasse, principalement dans les Contrées les moins habitées, rendent ce goût très-commun parmi les Colons, et il se change en passion chez un grand nombre d'entre eux : souvent alors il occasionne l'intempérance, entraîne la négligence des affaires, et la ruine de ceux qui s'y livrent. C'est-là une des causes de ces fréquentes émigrations, des États plus peuplés vers ceux qui le sont moins, qui ont fait accuser trop généralement les Cultivateurs Américains d'inconstance et de

légéreté. Sans doute que ces déplacemens sont souvent dus à l'espérance peu raisonnée de biens nouveaux que l'imagination exagère, mais plus souvent encore ils sont le résultat naturel de l'augmentation des familles, et d'un calcul sage des pères, qui trouvent, dans le prix de leurs anciens Établisemens, de quoi en former ailleurs de beaucoup plus vastes.

Il est une observation intéressante à faire sur les mœurs des Américains, parce que la circonstance qui la fait naître, affecte plus qu'aucun autre le bonheur des individus; c'est que la fidélité conjugale y est généralement respectée. Soit que l'éducation des femmes, qui se dirige à-la-fois sur des objets solides et sur les Arts d'agrément, leur donne de l'attrait, sans les rendre légères, et les prépare à plaire long-tems à un mari; soit que le grand nombre des enfans que favorise la certitude de se les rendre utiles, occupe les années fragiles, et resserre, par la douce communauté des soins, les liens formés, d'ordinaire, par les intérêts

du cœur, plutôt que par ceux de la fortune; soit que la convenance de se marier jeune, et que l'obligation ou l'habitude du travail, éloignent les occasions de vice qui naissent, ailleurs, de l'oisiveté de certaines classes de célibataires; soit enfin que, dans l'ignorance de ces sentimens factices, de ces prestiges de l'imagination, qui dans les Sociétés corrompues, égarent les Hommes loin de la Nature, les heureux Américains sentent encore le prix des plaisirs simples, consacrés et rendus plus doux par le devoir même; c'est un fait constant qu'aucun Pays n'offre si fréquemment à l'Observateur ces ménages dans lesquels la tendresse et les égards assurent la paix et l'union des familles.

Enfin, il est une vertu qui forme un trait prononcé dans le Caractère National des Américains libres, et qu'on doit se plaire à voir ressortir en opposition avec les éclatans exemples du vice contraire: c'est la reconnaissance de cette Nation envers les Citoyens qui l'ont

servie. Car, tandis que les Républiques de l'Ancien Monde s'excusant, de siècle en siècle, sur l'exemple de celles qui ont précédé, dispensent le mépris, l'exil ou l'échafaud aux Citoyens qui ont le mieux mérité d'elles, les Américains récompensent les services des Chefs vertueux qui les ont conduits à la prospérité par l'honorable soin de la maintenir, et les Monumens élevés à la mémoire de ceux d'entr'eux qui ont payé le tribut à la Nature passeront, avant que le souvenir de leurs bienfaits s'efface parmi ce Peuple généreux.

Le système imaginé par le célèbre Naturaliste Français, pour annoblir les espèces et les individus de l'Europe, aux dépens des espèces et des individus correspondans du Nouveau Monde, avait été étendu, par l'Auteur de l'Histoire philosophique et politique, aux Habitans transplantés en Amérique. Il suppose l'action d'une force dégénératrice qui pèse constamment sur eux; et, à l'appui de cette idée, il affirme que l'Amérique n'a pas produit un bon Poëte, un

Mathématicien distingué, un Homme de Génie, dans aucun Art ni aucune Science. M. Jefferson répond ainsi à ce reproche :

« On peut faire plus d'une réponse à » cette assertion. D'abord, quand nous » aurons existé en Corps de Nation, aussi » long-tems que les Grecs ont fait avant » d'avoir un Homère, les Romains avant » d'avoir un Virgile, les Français avant » d'avoir un Racine et un Voltaire, les » Anglais avant d'avoir un Shakespear et » un Milton, alors, et non auparavant, » on sera en droit de montrer l'étonne- » ment qu'exprime l'Abbé Raynal.

» En second lieu, si le reproche qu'on » nous fait est juste, je demanderai pour- » quoi beaucoup de Contrées de l'Europe, » peuplées depuis tant de siècles, autant » que l'est aujourd'hui notre Amérique, » n'ont pas produit de Poëtes qu'on » puisse mettre à côté de ceux qu'on » vient de nommer; et quelles sont les » causes de cette stérilité que nous ne » puissions alléguer aussi sans convenir » de ce système de dégénération?

» Quant aux autres genres de talens, » nous pouvons opposer à l'Abbé Raynal » un Washington, dont le nom, triom- » phant du tems et des siècles, vivra tant » qu'il y aura sur la Terre des Amis de » la Liberté, et qui conservera son rang » parmi les plus grands Hommes qui » ont honoré l'humanité, lorsqu'on aura » oublié cette misérable Philosophie qui » ose le placer dans l'espèce humaine » comme un être dégénéré. — Nous lui » opposerons un Franklin qui a enrichi » le Monde des plus importantes décou- » vertes, et des explications les plus in- » génieuses des grands phénomènes de » la Nature.

» Notre Ritenhouse ne le cède, je » pense, à aucun Astronome vivant: » Génie d'autant plus étonnant, qu'il n'a » eu de maître que lui-même. Peut-être » aucun Artiste n'a montré, dans la » Science de la Mécanique, un aussi » grand talent que celui qu'il a déve- » loppé dans la machine qui représente » et exécute tout le système planétaire.

» Il est vrai qu'on a fait ce qu'on a pu
» pour lui dérober cette gloire, en appe-
» lant sa machine, vraiment nouvelle,
» du nom d'un *Orery*, comme le quart
» de cercle de Godefroy (autre Amé-
» ricain), à l'aide duquel les Nations
» Européennes traversent aujourd'hui les
» Mers, est appelé *Hadley's Quadrant.*

» Ainsi que dans l'Art de la Guerre,
» et dans l'Étude des Sciences Naturelles,
» l'Amérique, qui ne fait que de naître,
» a produit aussi des Hommes de Génie
» dans les Sciences du Gouvernement,
» dans l'Éloquence, la Peinture et la
» Sculpture; mais elle a montré encore,
» s'il m'est permis de m'exprimer ainsi,
» des Ouvrages d'un plus noble genre,
» dans les actions qu'enfantent les plus
» beaux sentimens dont l'Homme soit
» capable, celles qui lui assurent sa Li-
» berté, et qui conduisent les Sociétés au
» bonheur. . . . . »

Sauvages.

L'enceinte des États-Unis comprend un grand nombre de Tribus Indiennes ou Sauvages, et plusieurs autres encore

errent ou habitent sur les confins des Terres de l'Union. L'Histoire du caractère et des mœurs de ces Peuples, encore mal connus, quoique souvent dépeints, doit trouver place dans le grand tableau qui nous occupe ; et l'on doit également chercher à se faire une idée juste de leur situation actuelle, parce que l'une et l'autre sont essentiellement liées aux intérêts politiques de la République Américaine.

Une première observation qui se présente, c'est que, dans une étendue qui comprend plus de quinze degrés de latitude, les principaux traits qui conviennent à une Peuplade, peuvent également s'appliquer à toutes les autres. On ne trouve, entre ces Tribus, que des diversités ou des nuances qui semblent moins inhérentes à leur nature, ou dépendantes de l'influence du climat, qu'elles ne paraissent l'effet des localités, ou de la fréquentation plus ou moins intime des Européens.

Les Indigènes de l'Amérique Septen-

trionale, à l'Est du Mississipi, et dans les bornes que nous avons indiquées, sont d'une stature élevée ou moyenne, et bien pris dans leur taille; leur teint est rougeâtre : leurs cheveux sont généralement noirs et plats. Tous sont imberbes, mais par artifice, car ils tiennent de la Nature les mêmes signes de puberté que les autres Peuples. Leurs facultés physiques sont en rapport avec leurs exercices habituels. Adroits et robustes, mais moins forts que légers, ils supportent des courses, des fatigues inouies, et sont incapables de porter de lourds fardeaux, ou de manier des armes pesantes.

Une seule passion, chez ces Peuples, absorbe et domine toutes les autres : c'est celle de la réputation guerrière. — C'est sur-tout pour s'étudier à surprendre son ennemi, et à le vaincre, que le jeune Sauvage recherche les fatigues et les dangers à la poursuite des animaux féroces.

Plein de cette ambition de gloire, à laquelle son éducation le porte uniquement, l'Adolescent dédaigne jusqu'aux séduc-

tions de l'amour, avant que les trophées de la victoire lui en aient mérité les faveurs. — Le Guerrier se distingue par tous les maux qu'il peut faire au Peuple qu'il combat, soit en bravant, soit en évitant le danger. Le stratagême, la perfidie même, quand le succès les couronne, sont honorés par eux plus que le courage inutile, et, dans la destruction de l'ennemi, tous les moyens sont justifiés par la réussite.

C'est sur-tout de la soif de réputation guerrière que naît, chez le Sauvage, cette espèce d'indifférence pour les femmes, qui l'a fait accuser de manquer de la plus précieuse étincelle du feu de la Nature. L'apprentissage et la pratique de la Guerre, l'exercice continuel de la Chasse, et la vie errante de ces Peuples, les exposent à des fatigues et à des privations qui amortissent le desir. Mais ce n'est point-là un trait caractéristique des Sauvages d'Amérique; et cette froideur qu'on leur a reprochée leur est commune avec tous les Peuples errans et Chasseurs,

dévoués aux mêmes besoins habituels et aux mêmes travaux. — Leur dureté envers leurs femmes qu'ils chargent de la culture de la Terre, et du transport des fardeaux dans les voyages, est l'injustice de tous les Peuples Barbares chez lesquels la force seule fait la Loi. — Cette injustice, qui naît de l'indifférence, contribue à la nourrir. Des femmes, sans cesse occupées d'ouvrages de force, exposées à toutes les fatigues et à toutes les intempéries, doivent conserver peu de moyens de ranimer le feu des sens par le prestige des graces. Elles réunissent, dans leurs mœurs, des disparates remarquables. Soit habitude de soumission, soit instinct de modestie, elles ne regardent jamais les hommes en face, et lèvent rarement les yeux en leur présence ; et cependant il n'est pas rare de les voir solliciter les préférences des Guerriers qui se rendent célèbres. Elles sont épouses fidelles ; et lorsque les hasards de la Guerre enlèvent à une jeune femme son époux, elle satisfait au sentiment et à

l'usage en s'affligeant avec éclat ; mais elle se hâte, d'ordinaire, d'user sa douleur en peu de jours, pour pouvoir décemment épouser un autre Guerrier de son choix (1).

Les familles nombreuses sont rares parmi les Sauvages. Les femmes, épuisées par des travaux excessifs et les fatigues de la vie ambulante, n'élèvent que peu d'enfans. — Le Sauvage d'Amérique a été représenté comme indifférent au sentiment de la paternité, et aux autres relations du sang. Il paraît, au contraire, par le rapport de ceux qui connaissent le mieux ces Peuples, que les Pères aiment tendrement leurs enfans, les traitent avec beaucoup d'indulgence, déplorent amèrement leur perte, et que l'affection entre les parens y est, en général, proportionnée, comme parmi nous, au degré de la parenté.

On a représenté l'Américain Indigène comme essentiellement apathique et lâche, comme possédant dans un degré

(1) *Notes on Virginia.*

très-inférieur à l'Européen, l'irritabilité qui donne lieu à la douleur physique, et n'ayant d'autre principe actif que la faim et la soif. — Le repos doit sans doute être délicieux pour des hommes dont l'état habituel est un exercice violent, et cette disposition à trouver la jouissance dans la cessation de la fatigue, ne leur est point particulière; mais ce qui prouve que ces Peuples sont susceptibles d'être mus par un autre principe que par celui du besoin, c'est l'intérêt vif qu'ils mettent aux jeux de hasard, et les mouvemens violens auxquels ils se livrent dans leurs jeux Athlétiques et leurs danses.

Le reproche de lâcheté paraît également fondé sur des notions erronées. Le Guerrier Sauvage, qui affronte tous les dangers pour détruire son ennemi, fuit lorsqu'il se sent le plus faible, parce que ses principes d'honneur le portent à ne point s'exposer inutilement; mais s'il a perdu l'espoir d'échapper, il se défend avec acharnement plutôt que de tomber vivant entre les mains de son ennemi. Si ce

malheur lui est réservé, il le brave avec un courage plus qu'humain, et conserve, au milieu des tourmens, une héroïque constance. Ce mépris de la mort et de la douleur, est le triomphe du fanatisme Guerrier, vers lequel tendent, chez ces Peuples, toutes les puissances de l'Ame, et non le résultat d'une prétendue insensibilité physique, dont rien d'ailleurs ne justifie la réalité.

Dans l'état d'ignorance profonde où sont ces Peuples, il est difficile de les juger comparativement avec d'autres, par rapport à la somme de facultés qu'ils ont reçue de la Nature; mais ceux qui les fréquentent ont souvent eu occasion de remarquer en eux le germe de divers talens. Privés de l'Art de l'Écriture, ils y suppléent souvent par des peintures hiéroglyphiques, grossières à la vérité, mais qui décèlent de l'invention. — Comme ils ne connaissent aucune Loi de contrainte, et ne se soumettent jamais qu'à la persuasion, l'Éloquence, qui sert à éclairer les Conseils, à déterminer l'action, à

exalter la bravoure, est en honneur parmi eux. Elle offre souvent des traits d'une originalité vigoureuse ; et dans les occasions fortes, le Sauvage s'exprime quelquefois avec une sensibilité touchante, et une simplicité sublime, qui montrent que le sentiment, l'imagination, le génie même, ne lui sont point étrangers. Témoin le discours de *Logan, Chef des Mingos*, au Lord Dunmore, Gouverneur de la Virginie.

Ce Chef, connu autrefois pour son amitié envers les blancs, avait vu massacrer toute sa famille par un parti de Virginiens, en représailles d'autres meurtres. Il avait provoqué l'intervention des Tribus voisines pour venger cette atrocité; mais la Guerre qui la suivit fut aussi malheureuse qu'elle était juste, et les Chefs des trois Nations confédérées vinrent solliciter la Paix. Logan dédaigna de se joindre à eux ; mais pour que son absence n'excitât aucune défiance, il fit prononcer au Lord Dunmore le discours suivant :

« Y a-t-il un Homme blanc qui puisse » dire être entré dans la cabane de Logan, » ayant faim, et que Logan n'ait pas » nourri ; ayant froid, et que Logan n'ait » pas vêtu? Pendant le cours de la der- » nière Guerre, longue et sanglante, » Logan est resté oisif dans sa cabane, » exhortant ses Compatriotes à la Paix. » Telle était son amitié pour les blancs, » que ses frères, le montrant au doigt, » disaient : Logan est l'Ami des blancs. » Je pensais même à aller vivre parmi » les blancs, mais la cruauté de l'un d'en- » tr'eux a changé mon cœur. Le Colonel » *Crésap*, de sang-froid, et sans provo- » cation, a assassiné tous les parens de » Logan, sans épargner sa femme et » ses enfans. Il ne coule plus mainte- » nant une seule goutte de mon sang » dans les veines d'aucune créature vi- » vante. Cet acte appelait ma vengeance : » je l'ai assouvie ; j'ai tué un grand nom- » bre de blancs. Je me réjouis, pour mon » Pays, des approches de la Paix ; mais » ne pensez pas que cette joie soit celle

de

» de la crainte. Logan n'a jamais connu
» la crainte : il ne tournera jamais ses
» pieds pour sauver sa vie. Qui reste-t-il
» pour pleurer Logan ? Personne. »

Ces Peuples honorent l'hospitalité, autant qu'aucune Nation civilisée. Un Étranger, que le hasard conduit parmi eux, y reçoit l'accueil le plus fraternel, et la Nation respecte envers lui, dans tous les cas, la foi jurée, ou l'amitié promise par un de ses Membres, lors même que la vengeance, une de leurs plus ardentes passions, les solliciteroit de la violer.

Le Colonel *Byrd* avait été envoyé en ambassade auprès des Chiroquois. Pendant son séjour chez eux, un Indien de la Tribu fut tué par un Anglo-Américain. Le Conseil de la Nation s'assembla aussi-tôt pour délibérer si le Colonel Byrd devait être mis à mort en représailles. Un des Chefs, nommé *Siloué*, qui, dans une occasion précédente, avoit contracté amitié avec lui, vint le trouver pour l'assurer qu'on ne le tuerait point.

La délibération se prolongea plusieurs jours, et chaque nuit Siloué se rendait dans la tente de Byrd pour l'assurer que le résultat lui serait favorable.

Cependant la mort de Byrd fut résolue, et on envoya des Guerriers chargés de le faire périr. Siloué les accompagna; lorsqu'ils entrèrent dans la tente, il se jetta au devant d'eux, et couvrant l'Étranger de son corps, il leur dit: « Cet Homme » est mon Ami; avant de parvenir à lui, » vous m'ôterez la vie. » Les Guerriers étonnés retournèrent au Conseil, qui révoqua l'ordre, en respect d'un principe sacré pour ces Peuples.

Ces dispositions généreuses s'allient, dans leurs mœurs, à tout ce que la barbarie a de plus révoltant; et si le Sauvage est fidèle dans l'amitié, il est implacable, furieux, et aveuglement sanguinaire lorsque la haine ou la vengeance l'anime. Une offense reçue par un individu, réjaillit sur le Peuple entier; et celui-ci dévoue à la mort ou aux tourmens tous les Compatriotes de l'agresseur, sans distinction

de sexe ni d'âge. — S'il est le plus faible, il dissimule jusqu'à ce que son ennemi soit engagé dans quelque querelle embarrassante, ou endormi par la sécurité; alors sa vengeance éclate d'ordinaire par le massacre nocturne de tous les êtres vivans qui s'offrent à sa rage, par le pillage, l'incendie des habitations, et les ravages de la culture.

L'anecdote suivante montre que leurs femmes, souvent victimes aussi des fureurs de la guerre, chérissent la vengeance comme eux, et ne manquent, dans l'occasion, ni de constance, ni de force, ni de résolution pour la satisfaire.

Une Algonquine, enlevée par les Iroquois, fut déposée nue dans une de leurs huttes, avec les pieds et les mains liés. Pendant dix jours qu'elle passa dans cette position, elle ne reçut de nourriture que ce qu'il en fallait pour l'empêcher de périr. A la onzième nuit, pendant que ses ennemis dormaient autour d'elle, elle parvint à dégager une de ses mains, et bientôt après, à se délier tout-à-fait. —

Son premier mouvement fut d'assurer sa liberté par la fuite, mais elle ne put se résoudre à laisser échapper l'occasion de la vengeance; elle rentra dans la hutte qu'elle avait quittée, saisit une hache, assomma celui de ses ennemis qui était le plus à sa portée, s'élança au-dehors, et alla se cacher dans un arbre creux qu'elle avait remarqué. — Ses ennemis, réveillés par les gémissemens du mourant, se hâtèrent de la poursuivre. Elle attendit qu'ils se fussent éloignés, pour diriger sa course d'un autre côté, et elle s'enfonça dans les bois. Elle y errait depuis deux jours, lorsqu'elle découvrit les Iroquois qui suivaient la trace de ces pas. Elle se plongea auss-tôt dans un étang couvert de roseaux, qui se trouvait à sa portée, et y resta, dans une attitude qui lui permettait de respirer sans être apperçue, jusqu'à ce que ses ennemis, lassés d'une recherche inutile, se fussent éloignés.

Pendant trente-cinq jours entiers, elle parcourut les Forêts et les Déserts, vivant de racines et de fruits sauvages.

Parvenue au bord du Saint-Laurent, elle fit, avec des osiers, une espèce de radeau qui lui servit à traverser le Fleuve. La vue d'un canot rempli de Sauvages, qu'elle prit pour des Iroquois, la fit fuir de nouveau dans les bois; mais bientôt après elle vit s'approcher un parti de Hurons, Peuple allié des Algonquins. Elle se cacha derrière un buisson; et lorsqu'ils furent à portée de la voix, elle leur cria qu'elle n'osait se montrer à eux, parce qu'elle était nue. Ils lui jettèrent des habillemens, et la conduisirent au Fort *des Trois Rivières*, où elle raconta son histoire.

La Religion de ces Peuples se compose de quelques notions incohérentes et grossières (1), auxquelles ils assortissent leur Politique et leur Morale, et ils ne rendent aucun culte à la Divinité qu'ils reconnaissent.

Leur Gouvernement est patriarcal et

(1) Voyez, dans le Chapitre de New-York, l'Article des Sauvages.

militaire. Les *Sachems* ou Chefs élus, gouvernent la Tribu pendant la paix, la conduisent pendant la guerre, et disposent, dans les traités, des intérêts de la Nation.

La fréquentation des Européens, loin d'avoir développé chez eux les principes de la sociabilité, et contribué à leur bonheur, a sensiblement accru la masse de leurs misères par l'alliage monstrueux des vices des Nations polies avec la barbarie des Peuples sauvages.

Les Européens ont si souvent abusé de leur bonne foi, qu'ils les ont forcés à la ruse, et encouragés à la perfidie. Ils leur ont fait connaître des besoins nouveaux, et les ont rendus dépendans de certaines superfluités, dont les principales sont le tabac et l'eau-de-vie. — Le tabac, à la verité, fournit à une de leurs plus douces habitudes. L'usage du calumet se lie toujours, dans leur imagination et dans leur langage, au sentiment de l'aise et du repos ; cet instrument est leur symbole de paix ; et l'offre de fumer

dans leur calumet est, parmi eux, le signe de l'alliance, comme le témoignage de la fraternité. Mais les liqueurs spiritueuses sont, pour le Sauvage, un poison funeste; il les desire avec une ardeur dont les Blancs abusent trop souvent pour le tromper; il en use avec un excès qui l'abrutit et le tue. Enfin les Indigènes Américains tiennent, de notre Continent, le fléau de la petite-vérole, qui exerce parmi eux les plus affreux ravages, et contribue, aussi efficacement qu'aucune autre cause, à faire promptement disparaître ces Peuples de dessus la surface du Globe. On jugera, par les Tableaux ci-joints, du déclin rapide de ces Nations jadis nombreuses et redoutables, dont plusieurs sont déjà anéanties, et d'autres réduites maintenant à un petit nombre de familles.

Ce décroissement graduel de population n'est pas difficile à expliquer après l'esquisse que nous venons de tracer. Une vie qui se compose de privations et d'excès chez les pères, des fatigues ex-

trêmes, des déplacemens forcés et fréquens chez les mères ; une maladie meurtrière qui vient périodiquement enlever une partie des enfans et des adultes ; des guerres auxquelles tout sert d'occasion ou de prétexte, qui se font avec un acharnement auquel rien n'échappe, et qui, par une fatalité remarquable, semblent être l'état habituel de ces Peuples : telles sont les causes de la destruction graduelle qu'ils éprouvent.

Si le Tableau de cette décadence rapide des Indigènes dispose l'ame à la tristesse, celui des accroissemens du Peuple naturalisé qui les remplace, soulage bientôt ce sentiment. Une race errante, infortunée, barbare, qui n'existait que pour détruire, fait place à des hommes laborieux, utiles, éclairés, qui vivent de paix, qui créent et conservent.

Ce sol fertile, qui, depuis tant de siècles, attendait la main de l'homme, et que l'inutile Sauvage ensanglantait au lieu de le cultiver, prodigue maintenant ses trésors au Laboureur industrieux et

tranquille. Hélas ! puisqu'il faut que les Peuples passent, puisque les Nations sont soumises, comme les individus, à cette grande Loi de décadence et de mort, il est consolant, du moins, de voir ici les Peuples destructeurs s'anéantir devant la Nation paisible. Trop souvent les annales du Monde offrent un spectacle contraire.

ÉTAT des Tribus Sauvages comprises dans les États-Unis, ou voisines de la République, d'après les meilleures Autorités; tiré des Observations sur la Virginie.

Tribus.	Croghan 1759.	Bouquet 1764.	Hutchins 1768.	Dodge 1779.	Lieux de leur résidence.
Oswegatchies. .	. . . .	. . . .	100	. . .	Swegetchée, sur le St-Laurent.
Connasedagoes..	. . . .	. . . .	300	. . .	près de Montréal.
Cohunnewagoes.	. . . .	200			
Oroadocs	. . . .	. . . .	100	. . .	près de trois Rivières.
Abenakies. . . .	. . . .	350	150	. . .	*ibid.*
Petits Algonkins.	. . . .	. . . .	100	. . .	*ibid.*
Mickmacs. . . .	. . . .	700	. . . .	. .	St-Laurent.
Amelistes	. . . .	550	. . . .	. . .	*ibid.*
Chalas	. . . .	130	. . . .	. . .	*ibid.*
Nipissins	. . . .	400	. . . .	. . .	près des Sources de l'Ottawas.
Algonkins. . . .	. . . .	300	. . . .	. . .	*ibid.*
Round Heads. .	. . . .	2500	. . . .	. . .	Rive de l'Est du Lac Supérieur.
Messasagues . .	. . . .	2000	. . . .	. . .	Lac Huron et Lac Supérieur.
Christinaux, ou Kris	. . . .	3000	. . . .	. . .	Lac Christinaux.
Assinaboes . . .	. . . .	1500	. . . .	. . .	Lac Assinaboès.
Blancs ou Barbus.	. . . .	1500	. . . .	. . .	
Sioux des Prairies. . . .	10000	2500	. . . .	. . .	vers les Sources du Mississipi, à l'Ouest du Fleuve.
Sioux des Bois. .		1800	. . . .	. . .	
Sioux.					
Ajones	. . . .	1100	. . . .	. . .	au Nord des Padoucas.
Panis-Blancs . .	. . . .	2000	. . . .	. . .	au Sud du Missouri.
Panis-Tatoués. .	. . . .	1700	. . . .	. . .	*ibid.*
Padoucas	. . . .	500	. . . .	. . .	*ibid.*
Indiens des grandes Eaux. . .	. . . .	1000			
Canses	. . . .	1600	. . . .	. . .	*ibid.*
Osages	. . . .	600	. . . .	. . .	*ibid.*
Missouris. . . .	4000	3000	. . . .	. . .	sur le Missouri.
Arkansas	. . . .	2000	. . . .	. . .	sur l'Arkansas.
Couitas	. . . .	700	. . . .	. . .	à l'Est des Alibamous.
Mohawks. . . .			160	100	sur la Mohawk.
Oneïdas.			300		Lac Oneïda, et Branches supérieures de la Susquehanna.
				400	
Tuscaroras . . .	. . . .	1550	200		
Onondagas . . .			260	230	près du Lac Onondago.
Cayugas.			200	220	sur le Lac Cayoga.
Senecas.			1000	650	la Sushanna, le Lac Ontario et les Sources de l'Ohio.
Aughquagas. . .	. . . .	. . . .	150	. . .	Br. de l'Est de la Susquehanna.
Nantikoes. . . .	. . . .	. . . .	100	. . .	Utsanango, br. de l'Est de la Susquehanna.
Mohiccons . . .	. . . .	. . . .	100	. . .	*ibid.*
Conoies.	. . . .	. . . .	30	. . .	*ibid.*

Tribus.	Croghan	Bouquet.	Hutchins.	Dodge.	Lieux de leur résidence.
Saponies. . . .	. . . .	. . . .	50	. . .	Susquehagc, Br. Nord de la Susquehanna.
Munsies.	. . . .	. . . .	150	150	*ibid.*
Delawares, ou Linnelinopolis.	. . . .	. . . .	150	500	entre l'Ohio, le Lac Erié, la Cahahoga et le Muskinghum.
Delawares, ou Linnelinopolis.	600	600	600		
Shawanées . . .	400	500	300	300	Scioto et Muskinghum.
Miagoès.	. . . .	. . . .	. . . . .	60	Branche du Scioto.
Mohiccous . . .	. . . .	. . . .	. . . .	60	
Cohunnewagos..	. . . .	. . . .	300	180	Sandusky. près du Fort St-Joseph et Détroit.
Wyandots. . . .	300	300	250		
Twightwées. . .	500	. . . .	250		
Miamis	. . . .	550	. . . .	300	Rive de Miami.
Ouitanous. . .	200	400	500	300	Wabash, près de Ouitanon.
Piankiskas . . .	300	. . . .	. . . .	. . .	*ibid.*
Shakies	. . . .	. . . .	200	. . .	*ibid.*
Kaskaskias . . .	. . . .	600	300	. . .	près de Kaskaskia.
Illinois	400		500	. . .	*ibid.* Peut-être les mêmes que les Michigamis.
Piorias	. . . .	800	. . . .	. . .	Rivière des Illinois.
Pouteotamies . .	. . . .	350	200	450	St-Joseph et Détroit.
Ottawas.	. . . .	. . . .	550	300	*ibid.*
Chippawas . . .	. . . .	. . . .	. . . .	. .	Lac Huron et Supérieur, et Michilli-Makinac.
Chippwas. . . .	. . . .	. . . .	400	. . .	Ste-Marie, Lac Supérieur.
Shakies	200	400	550	. . .	
Mynonamies . .	. . . .	. . . .	. . . .	. . .	*ibid.*
Ouisconsings . .	. . . .	550	. . . .	. . .	Riv. d'Ouisconsing.
Kickapous . . .	600	500		250	
Otogamies, ou Foxes.	. . . .	. . . .			Lac Michighan, et entre ce Lac et le Mississipi.
Mascoutens. . .	. . . .	500	4000		
Miscothins . . .	. . . .	. . . .			
Outimacks . .	. . . .	. . . .			
Musquakies . . .	200	250		250	
Sioux de l'Est . .	. . . .	. . . .	Galphin. 1768	5000	Br. Est du Mississipi, et Lac Supérieur.
Cherokées. . . .	1500	2500	3000	. . .	Caroline Nord, partie Occidentale.
Chickasaws . .	. . . .	750	500	. . .	Georgie, parties Occidentales.
Catawbas. . . .	. . . .	150	. . . .	. . .	Rivière de Catabaw.
Chacktaws. . .	2000	4500	6000	. . .	Georgie, partie Occidentale.
Upper Creeks . .	. . . .	1180			
Lower Creeks. .	. . . .		3000	. . .	*ibid.*
Natchés.	. . . .	150			
Alibamous. . . .	. . . .	600	. . . .	. . .	sur l'Alibama.

Agriculture. La richesse du sol qui, dans toutes les parties des États, récompense abondamment les peines du Cultivateur; la nature du climat qui permet un travail soutenu; le bas prix des terres qui encourage les immigrations et les achats des étrangers; l'immense étendue du territoire des États-Unis; enfin la facilité des débouchés, et la certitude du débit avantageux des produits naturels les plus variés, tout concourt à placer l'Agriculture au premier rang des intérêts politiques des Américains. Elle emploie les bras et les capitaux des trois quarts de la population. Après avoir nourri tous les habitans, elle fournit aux cargaisons de tous les vaisseaux américains, et des vaisseaux étrangers qui abordent dans les ports de la République; elle donne les matières premières des fabriques qui existent, et en fait naître tous les jours; elle favorise la population et l'épure; elle attache les hommes au sol qui les nourrit, aux Loix qui les rendent heureux; elle est à-la-fois le ressort du

Commerce, la gardienne des mœurs, la base de la prospérité de l'Amérique.

Cependant l'Agriculture, considérée comme science, y est encore dans l'enfance; et l'on s'en étonnera peu, si l'on réfléchit que, jusqu'ici, dans la plus grande partie des États, l'intérêt du Cultivateur n'a pas dû en favoriser les progrès. En effet, tant que les possessions sont vastes, et les terres productives sans beaucoup de soins, l'Agriculteur doit préférer une culture légère pour un grand terrain que ses forces ne suffiraient pas à cultiver, s'il changeait de méthode. D'ailleurs, l'espèce d'incertitude sur la permanence des possessions, qui naît des facilités que le propriétaire entrevoit toujours d'échanger son domaine contre des terres plus vastes, plus neuves, et par conséquent plus productives, nuit au perfectionnement de l'Agriculture, en le détournant des améliorations coûteuses, dont l'effet est éloigné, et en se rendant moins scrupuleux sur l'épuisement du sol, par des récoltes répétées:

En un mot, si l'Agriculture est imparfaite, cette imperfection n'est point l'effet de l'ignorance : elle est raisonnée ; elle cède déjà dans quelques Cantons, et cèdera tous les jours davantage, au cours naturel des choses, qui, dans les États bien ordonnés, fait toujours converger les intérêts de la majorité des individus vers l'intérêt de la Société entière.

Commerce. C'est par le Commerce qui assure un marché aux denrées, que l'Agriculture prend son essor. La Nature a tout fait pour faciliter le Commerce de l'Amérique; l'inspection seule de la carte suffit pour en convaincre ; et les progrès rapides qu'il fait d'année en année, surtout depuis la Constitution qui a donné de l'unité à cette Puissance, prouvent que le génie des Américains libres ne reste point en arrière des moyens que leur prodigue la Nature.

Les tableaux des exportations montrent l'étendue qu'ont déjà acquise certaines branches de Commerce. L'article des pêcheries, en particulier, mérite l'at-

tention du Lecteur, parce qu'il donne une idée du nombre des Matelots qu'elles emploient (1); et si l'on considère qu'il se vend annuellement, dans la seule Ville de Philadelphie, cinquante mille bariques de divers poissons frais ou salés, sans compter le poisson sec, l'huile de baleine, et divers autres produits de la pêche; que les autres grandes Villes font une consommation proportionnée; qu'à mesure que la population y augmente et que la demande de ces denrées s'y accroît, les vaisseaux se construisent, et les Matelots se multiplient, on comprendra que cette industrie doit fournir au Commerce des ressources immenses. — Il est

(1) Les Pêcheurs des comtés de Suffolk, Essex et Midlesex, en Massachusets, convertis en Corsaires, ont pris et amené dans les ports, pendant le cours de la guerre de l'indépendance, 1108 vaisseaux marchands anglais, c'est-à-dire, environ la sixième partie de la Marine marchande anglaise de ce temps-là. — Tant que les États-Unis n'auront point de Marins militaire pour protéger les Pêcheurs, l'interruption de cette industrie, par la guerre, convertira nécessairement tous les Pêcheurs en Corsaires lors d'une rupture avec une Puissance maritime. (*Tench Coxe.*)

un autre objet d'exportation qui n'a point acquis toute l'importance que le tems doit lui donner : c'est l'article des pelleteries. Depuis le Traité de 1763, le Canada a joui, presque exclusivement, de ce Commerce lucratif. La moyenne de l'exportation annuelle des peaux de daims et des fourrures, des ports de l'Amérique anglaise, pour les années 1768, 1769 et 1770, monte à soixante-quatorze mille livres sterlings, et les ventes publiques de Londres, pour ces objets, dans l'année 1784, ont passé la somme de deux cents quarante-cinq mille livres sterlings. —Or, ce Commerce, qui se fait par Quebec, doit tomber, en très-grande partie, entre les mains des Américains, après la remise des Forts de *Niagara*, des *Heights* et de *Michilli Makinac*, en exécution du Traité. Nous avons vu comment la communication, par les Lacs, doit attirer les produits naturels de l'intérieur de l'Amérique vers les États de l'Est. Le Canada, à la vérité, conservera exclusivement le Commerce avec les Sauvages du Nord, par

par la grande Rivière des *Ottawas*, qui se jette dans le Saint-Laurent, près de Montréal; mais cette Rivière, coupée par de nombreuses chûtes, et souvent embarrassée par les glaces, ainsi que toutes celles du Canada, n'offre point des facilités comparables à la navigation des Lacs. De tels avantages, dont les effets prochains sont pressentis par les Spéculateurs, ont puissamment encouragé, depuis quelques années, les établissemens dans le Nord de l'État de New-York, dans le voisinage des Lacs *Erié* et *Ontario*, et sur les branches supérieures de l'Ohio.

Comprimée par le monopole, l'Amérique anglaise n'avait eu qu'un Commerce restreint; devenue indépendante, elle languit accablée du poids de sa dette, de la perte de son crédit, de la divergence des vues, de la faiblesse de son Gouvernement, jusqu'à l'époque qui serra le faisceau de tous les intérêts. Dès-lors les Lois financières et commerciales, données par le Congrès, ont

assuré les Impôts, rétabli le crédit, remplacé les rivalités destructives par une émulation vivifiante, et mis la République des États-Unis à portée de combattre les ennemis de son Commerce sur leur propre terrain.

Extrait du produit des droits de tonnage sur les vaisseaux entrés dans les États-Unis, depuis le 1er Octobre 1790, au 30 Septembre 1791.

VAISSEAUX DES ÉTATS-UNIS.	CABOTAGE DES ÉTATS-UNIS.		PÊCHERIES DES ÉTATS-UNIS.		FRANCE.		ANGLETERRE.		ESPAGNE.		PORTUGAL.		HOLLANDE.	
	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents
New-Hampshire	12,850.	680. 85	1,960.	91. 60	329.	57. 71	2,[illegible].	130.	1,[illegible].	69.[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Massachussets	98,364.25	5,822. 11	49,[illegible].	2,[illegible]. 56	29,000.27.	1,774. 70	[illegible],[illegible].	202. 28	22,[illegible].	11,251. 21	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Rhode-Island	13,[illegible].	1,151. 80	[illegible],[illegible].	396. 95	810.87.	48. 65	88.18.	20. 36	[illegible].	1,[illegible]. 58	[illegible].	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Connecticut	19,728.67.	1,185. —	8,[illegible].	480. 70	917.52.	54. 80	[illegible]	[illegible]	5,[illegible].	1,[illegible]. 25	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
New-Yorck	40,364.47.	2,420. 87	5,226.	305. 58	507.24.	30. 3	1,[illegible].	7[illegible]. 60	33,[illegible].	17,[illegible]. 56	2,[illegible].	[illegible]. 62	1,[illegible].	[illegible]
New-Jersey	1,215.24.	72. 90	4,[illegible].	254. 54	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Pensylvanie	50,320.64.	3,[illegible]. 5.	3,[illegible].	255. 45	[illegible]	[illegible]	[illegible].	483. 50	27,[illegible].	15,[illegible]. 12	2,062.[illegible]	1,[illegible]. 90	2,[illegible].	[illegible]
Delaware	4,610.23.	276. 61	1,187.	71. 22	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	1,[illegible].	[illegible]. 62	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Maryland	33,[illegible].	2,029. 51	[illegible].	420. 15	557.47.	32. 25	1,[illegible].	35[illegible]. 20	18,[illegible].	9,[illegible]. 70	503.	251. 50	589.	294. 50
Virginie	32,041.6.	1,922. 56	10,[illegible].	628. 77	72.71.	4. 36	2,[illegible].	1,207. 18	4,[illegible].	23,[illegible]. 70	1,[illegible].	52. 89	[illegible]	[illegible]
Caroline-Nord	27,[illegible].	1,[illegible]. 80	[illegible].	428. 57	[illegible]	[illegible]	[illegible].	218. 42	15,[illegible].	6,851. 52	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Caroline-Sud	22,[illegible].	1,[illegible]. 85	4,[illegible].	280. 77	25.	1. 50	[illegible].	160. 52	2,[illegible].	10,[illegible]. 47	1,[illegible].	355. 14	38. 21.	28. 11
Georgie	[illegible].	42[illegible]. 80	[illegible].	45. 06	[illegible].	195. 82	16,[illegible].	8,082. 88	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Total	501,754.28	22,270. 54	110,906.77.	6,691. 67	35,110.5.	1,983. 5	7,[illegible].	3,[illegible]. 3	206,[illegible].	105,[illegible]. 28	4,[illegible].	[illegible]. [illegible]	5,[illegible].	[illegible]. [illegible]

Suite de l'Extrait du produit des droits, etc.

ALLEMAGNE.		VILLES ANSÉATIQUES.		DANEMARKC.		SUÈDE ET RUSSIE.		TOTALITÉ DU TONNAGE AMÉRICAIN.		TOTALITÉ DU TONNAGE ÉTRANGER.		TOTALITÉ DU TONNAGE	
	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents	Tonneaux. 95e.	Dollars. cents
New-Hampshire									13,628.	781. 68	1,812.	88. 20	15,[illegible].	1,[illegible]. 8
Massachussets					531.16	265. 68	519.92.	160.	172,084.51.	10,[illegible]. 13	24,[illegible].	12,[illegible]. 10	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Rhode-Island									23,110.80.	1,[illegible]. 90	[illegible].	[illegible]. 60	[illegible].	[illegible]. 50
Connecticut									28,740.48.	1,[illegible]. 23	4,[illegible].	2,[illegible]. 14	[illegible].	[illegible]. [illegible]
New-Yorck									46,626.71.	3,[illegible]. 26	[illegible].	[illegible]. 8	[illegible].	[illegible]. 34
New-Jersey									[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Pensylvanie					219.	109. 50	225.32.	112. 67	53,186.24.	3,[illegible]. 80	35,[illegible].	16,[illegible]. 80	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Delaware									[illegible].	[illegible].	[illegible].	[illegible]. 8	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Maryland	463.	231. 50			497.	248. 50			4,[illegible].	2,[illegible]. 25	22,[illegible].	10[illegible].	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Virginie					194.43.	97. 25			42,[illegible].	2,[illegible]. 60	47,[illegible].	23,[illegible]. 89	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Caroline-Nord							136.64.	68. 31	30,[illegible].	1,[illegible]. 57	1,[illegible].	[illegible]. 57	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Caroline-Sud					2,607.01.	1,301. 50	76.24.	38. 28	27,[illegible].	1,[illegible]. 2	23,[illegible].	12,[illegible]. 78	52,[illegible].	[illegible]. [illegible]
Georgie					218.54.	109. 28			7,796.60.	46[illegible]. 76	12,[illegible].	8,[illegible]. 20	[illegible].	[illegible]. [illegible]
Total	463.	231. 50	2,821.63.	1,410. 78	1,441.69.	720. 93	768.32.	379. 26	504,061.76.	30,[illegible]. 72	135,[illegible].	11,[illegible]. 72	[illegible].	[illegible]. [illegible]

Département de la Trésorerie. Bureau des registres, le 9 Mars 1792.

Joseph NOURSE, *secrétaire.*

EXTRAIT DU PRODUIT DES DROITS D'ENTRÉE SUR LES MARCHANDISES OU DENRÉES IMPORTÉES DANS LES ÉTATS-UNIS, depuis le 1er Octobre 1790, au 30 Septembre 1791.

ÉTATS.	PREMIER PRODUIT des DROITS.	ESCOMPTE de 10 pour cent pour les Marchandises importées sur des vaisseaux Américains.	ADDITION de dix pour cent sur les Marchandises importées dans des vaisseaux Etrangers.	PRODUIT TOTAL des DROITS.	FRAIS de PERCEPTION.	REMISES.	PRIMES D'ENCOURAGEMENT.	PRODUIT NET des DROITS.
	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.	Dollars. cents.
New Hampshire	29,429. 44	455. 24	86. 49	29,010. 69	1,553. 81	144. 91	311. 68	27,000. 29.
Massachussets	480,129. 47	10,528. 97	1,448. 95	471,049. 45	25,953. 83	11,130. 45	13,258.	420,707. 17.
Rhode-Island	115,550. 42	1,906. 37	15. 68	113,459. 72	4,924. 88	389. 10	1,943. 59	107,102. 35.
Connecticut	112,728. 47	1,762. 49	1,653. 4	112,619. 2	5,563. 29		674. 19	106,351. 53.
New-York	639,165. 53	5,202. 65	15,565. 50	649,528. 38	13,460. 45	16,416. 33	117. 44	619,553. 16.
New Jersey	7,162. 56	214. 49		6,948. 7	349. 38			6,598. 68.
Pensylvanie	727,133. 57	10,162. 29	13,179. 85	750,151. 3	15,280. 48	6,915. 26		707,955. 29.
Delawarre	20,036. 52	571. 5	203. 67	19,669. 14	1,246. 96	138. 32		18,285. 86.
Maryland	338,035. 25	4,798. 2	6,009. 70	339,246. 93	11,223. 62	5,058. 38		322,964. 92.
Virginie	340,303. 3	5,145. 70	11,502. 56	346,661. 88	11,176. 49	461. 66	27. 90	334,995. 83.
Caroline-Nod.	62,065. 11	781. 97	1,788. 52	63,071. 66	4,180. 78	29. 45		58,861. 42.
Caroline-Sud.	239,912. 99	3,118. 33	8,166. 95	244,961. 61	10,879. 58			234,082. 23.
Georgie	43,634. 91	334. 87	1,796. 59	45,096. 63	2,692. 77	188. 7		42,285. 6.
TOTAL	3,155,087. 9	44,980. 35	61,367. 5	3,171,474. 25	108,516. 16	40,802. 62	15,432. 61	3,006,722. 85.

Département de la Trésorerie, Bureau des registres, le 15 Mars 1792.

JOSEPH NOURSE, *secrétaire.*

EXPORTATIONS
DES DENRÉES ET MARCHANDISES
DES ÉTATS-UNIS,
Depuis le 1er octobre 1790, au 30 septembre 1791.

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
Potasse.	308,382.
Cendres perlées.	431,66-6.
Pommes.	12,302.
Briques.	2,582.
Chaloupes.	2,970.
Soufflets de forges.	120.
Bière, ale, et porter en barils.	8,905. 24
Ditte en bouteilles.	1,438.
Bottes.	2,892.
Bois de bottes.	34.
Soufre.	98.
Noir de fumée.	2,850.
Baies de laurier.	9.
Cidre en barils.	2,541.
Cidre en bouteilles.	510.
Craie.	180.
Coton.	47,329.
Café.	144,446. 55
Cacao.	832. 20
Chocolat.	3,832.
Bougies de myrtes.	2,088.
Bougies.	1,665.
TOTAL, dollars.	977,551. 99

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
De l'autre part, dollars. . .	977,531. 95
Chandelles, ...	13,725.
Cables et cordages.	27,264,
Mines de cuivre.	300.
Cuivre en saumons.	4,320.
Cuivre en feuilles.	7,992.
Cuivre manufacturé.	493. 33
Charbon.	758.
Baies d'airelle *(racinium)*.	360.
Vans.	16.
Liége.	45.
Cannes et joncs.	153.
Outils à carder.	2,350.
Carrosses et voitures.	12,300.
Chars et charrettes.	1,280.
Ducks d'Amérique	4,780.
Dits de Russie.	2,350.
Sel de glauber, ...	158.
Pinck root, *Ghina root*, Coluvrine. . .	3,000.
Sassafras (écorce).	590.
Sassafras (racine ou bois).	685.
Faïance dite de cailloux.	100.
Faïance jaune.	1,884.
Graine de lin.	327,555. 53
Plumes.	1,488.
Pierres à feu.	420.
Modèles de vaisseaux.	400.
Dits de senaux.	300.
Dits de chal upes.	150.
TOTAL, dollars.	1,392,548. 81

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
Ci-contre.	1,392,548. 81
Dits de maisons.	9,750.
Portes et fenêtres.	46.
Tables.	750.
Bois de lits.	180.
Pupitres.	1,560.
Bureaux.	294.
Chaises longues.	834.
Pendules.	640.
Caisses de pendules.	90.
Armoires.	1,410.
Chaises (de Windsor).	5,134.
Chaises de joncs.	224.
Poisson sec.	958,092. 50
Poisson salé.	172,272.
Huile de baleines.	89,464. 60
Blanc de baleine.	53,838.
Chandelles de blanc de Baleine.	54,720.
Baleines.	24,965. 80
Genseng.	7,682. 80
Pierres meulières.	187. 50
Verres.	84.
Vitres.	920.
Casse et Canelle.	3,389.
Clous de girofle.	1,150.
Piment	22,672.
Poivre	246.
Sucre brun.	5,864. 32
Sucre en pains.	231. 33
Autres sucres.	132.
TOTAL. Dollars.	2,809,372. 66

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
De l'autre part, dollars. . .	2,803,372. 66
Raisins.	64.
Blé.	1,018,339.
Seigle.	19,470. 61
Orge.	23. 33
Maïs.	856,620. 50
Avoine.	23,526. 80
Blé sarrasin.	4,784. 67
Pois et fèves.	123,954. 75
Cornes.	1,348.
Peaux brutes	1,408.
Chapeaux.	1,305.
Miel.	1,044.
Houblon.	200.
Chanvre.	103.
Foin.	25,075.
Haches.	979.
Haches.	99. 36
Couteaux à gaines.	4.
Faux.	48.
Serrures et verroux.	600.
Faux.	130. 50
Fourmoires et cuillers.	50.
Ancres.	5,300.
Grains	244.
Mousquets.	800.
Sabres.	144.
Couteaux et Fourchettes.	10.
Outils de Charpentiers.	200.
Boîtes de charrettes	83.
TOTAL, dollars	4,895,151. 78

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
Ci-contre, dollars.	4,895,131. 78
Pots, chaudrons, etc.	600.
Canons	1,110.
Pierriers.	24.
Boulets.	150.
Fer en saumons.	108,647. 50
Fer en barres.	27,960.
Verges à cloux.	800
Cercles de fer.	1,980.
Indigo.	570,234.
Cuirs tannés et apprêtés.	1,356.
Chaux.	198.
Plomb en feuilles.	1,650.
Plomb en saumons.	1,848.
Plomb en dragée.	388. 38
Gros bétail.	84,442. 67
Chevaux.	279,000.
Mulets.	17,760.
Moutons.	17,640. 90
Daims.	16.
Cochons.	45,368. 10
Volailles.	15,325. 50
Quincaillerie étrangère.	120,000.
Mélasse.	2,540, 20
Pierres de moulins.	200.
Moutarde.	590.
Garance.	258. 50
Cloux.	19,543. 96
Nègres.	5,808.
Nankins.	10,605.
TOTAL, dollars.	6,228,976. 48

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
De l'autre part, dollars. . .	6,228,976. 48
Noix.	1,240.
Poix.	6,681. 50
Gaudron.	76,566.
Résines	570.
Thérébentine.	116,214.
Essence de Thérébentine.	586.
Huile de lin.	45.
Porcelaine.	24.
Poudre à canon	1,405. 60
Poudre à poudrer.	519.
Pommade.	22. 50
Fard	504.
Pipes.	2.
Presses à imprimer.	200.
Plâtre de Paris.	32.
Ris.	1,136.599. 50
Farines.	3,408,245. 50
Provisions de vaisseaux (ship stuff), . .	12,968.
Gruau de seigle.	60.155.
Gruau de maïs	140,678.
Gruau de blé-sarrasin.	1,603. 60
Gruau d'avoine.	16.
Pain.	250,697. 50
Bœuf.	374,226.
Porc.	266.350.
Canards (crackers).	6 178. 40
Jambons.	26,590. 23
Venaison.	120.
Fromage.	8,463. 7
TOTAL, dollars.	12,126,058. 88

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
Ci-contre, dollars.	12,126,038. 88
Lard.	41,817. 20
Beurre.	91,085.
Saucisses.	25.
Bœuf frais.	3,690. 76
Porc frais.	1,760. 4
Mouton.	2,805.
Langues.	1,200.
Huîtres.	2,456.
Patates.	5,565. 75
Oignons.	21,210.
Divers végétaux.	1,000.
Roseaux.	77. 50
Rum d'Amérique.	205,293. 60
Rum des Isles.	3,793. 60
Eau-de-vie de pêche et liqueurs.	960.
Eau-de-vie.	158.
Gin.	23,279. 35
Selles.	4,968.
Brides.	458.
Harnois de carrosses.	1,740.
Dits de chars ou charrettes.	50.
Souliers d'hommes et de femmes. . . .	6,341. 40
Savon.	2,764.
Sagou.	382. 82
Empois.	90. 60
Tabac en poudre.	3,137. 80
Acier.	7,333. 33
Soies crues.	425. 34
Argent.	103.
TOTAL, dollars.	12,560,609. 97

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
De l'autre part, dollars. . .	12,560,669. 97.
Sel.	1,052.
Essence de bourgeons de sapin.	517.
Graines de jardin.	1,060.
Graine de foin.	8.
Coton (graine).	104. 99
Maroquin	264.
Peaux de veaux en poil.	321. 60
Peaux d'élans et de daims.	563.
Peaux de veaux marins.	13,360.
Peaux d'ours, de loups et de tigres. . .	56. 57
Peaux de loutres.	166. 67
Peaux de daims.	24,555. 50
Peaux et fourures inconnues.	132,000.
Tabac brut.	3,469,448.
Tabac manufacturé.	12,168. 60
Caractère d'imprimerie.	300.
Suif	28,547. 55
Twine (fil retors).	441. 86
Toiles d'étoupes.	1,233.
Badinages d'enfans.	225.
Etain.	820.
Dit manufacturé.	80.
Thé (bohea).	1,750.
Thé (souchong).	24,600.
Thé verd	5,340.
Thé (hyson).	145,323. 75
Vinaigre.	561.
Vernis.	20.
TOTAL, dollars. . . .	16,424,799. 6

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
Ci-contre, dollars.	16,424,700. 6
Vin de Madère.	99,405. 80
Autres vins	24,294.
Cire d'abeilles.	53,889. 12
Cire de myrthes.	272. 64
Fouëts.	26.
Palissades	360,663.
Lattes.	133,570.
Tonneaux (shook casks).	29,422. 40
Barils	297.
Perches	20. 40
Cercles.	14,221. 56
Plantons pour cercles.	2-. 60
Mâts.	3,645.
Civadières.	400.
Vergues.	148.
Barres.	7,474. 50
Leviers de bois.	1,529. 75
Pompes	120.
Batroirs pour le chanvre.	14[illegible]
Poulies.	2,000.
Rames.	5,691. 20
Solives.	2,616.
Trunels	137. 72
Courbes de chêne et de cèdre.	746. 90
Courbes de l'avant.	100.
Carlings (traversins des baux).	13.
Jâs d'ancres.	404. 50
Poteaux de cèdre.	297. 50
Planches de chêne.	9,658. 22
TOTAL, dollars.	17,181,904. 85

MARCHANDISES.	Valeurs en doll. cent.
De l'autre part, dollars.	17,184,904. 85
Planches de sapin.	225,733.
Chevrons.	31,187. 48
Planches de divers bois.	34,636. 73
Bois de construction.	63,126. 37
Mahogony, Campèche et Nicaragua. . .	3,007. 36
Lignum vitæ	354.
Chêne et sapin, etc.	18,418. 56
Bois à brûler	748. 50
Ecorces brutes.	114.
Ecorces pilées.	6,240.
Cercles de mâts.	111.
Manches de haches.	74. 50
Cercles de trousses.	37. 50
Jougs de bœufs	295. 50
Serrures d'entrée.	60.
Serpentins.	30.
Brouettes.	9. 60
Roues de chars et charrettes.	300.
Rais et jantes.	1,621. 50
Rouëts.	51.
Tuyaux et seaux.	150.
Jattes, plats et tranchoirs.	340.
TOTAL, dollars.	17,571,551. 45

M. B. Il manque à ce tableau le rapport de deux quartiers de Charlestown, montant à 827,651 dollars, qu'il faut ajoute à la somme totale. *(Tench Coxe.)*

SOMME DES EXPORTATIONS.

Des Etats-Unis, et de leur destination, conformément à la Table ci-dessus.

	Dollars.	cent.
Russie.	3,570.	
Suède.	21,866.	2
Danemarck.	277,273.	53
Hollande et ses possessions. .	1,634,825.	6
Angleterre et ses colonies. . .	7,953,418.	21
Pays-bas Autrichiens et Allem.	362,010.	21
Hambourg, Brême et autres Villes anséatiques.	64,259.	25
France et ses colonies.	4,298,762.	26
Espagne et ses colonies. . . .	1,301,286.	95
Portugal et ses colonies. . . .	1,039 696.	47
Ports d'Italie.	31,726.	90
Maroc.	3,660.	50
Indes orientales.	318,628.	46
Afrique.	168,477.	92
Indes occidentales.	59 434.	36
Côte nord-ouest d'Amérique. .	3,380.	
Europe et Indes occidentales.	29 274.	5
TOTAL, dollars. . . .	17,571,551.	45

N. B. La valeur totale des exportations de l'année, finie le 30 septembre 1792, montoit à 21,005,568 dollars. La somme des exportations de l'année suiv. monte à 26,000,000 de dollars, dont 8,431,259 ont été exportés dans les possessions de la Grande Bretagne, et 7,050,498 dans les possessions de la France. *(Tench Coxe.)*

Manufactures.

Les Manufactures naissent de l'abondance des produits de la terre, et fleurissent par l'excès de la population : les Manufactures de l'Amérique doivent donc être dans l'enfance ; mais tout annonce que leurs développemens seront rapides, et que la gradation de leurs succès hâtera la marche progressive des prospérités de l'Amérique.

Les objets de fabrication les plus considérables jusqu'ici, sont les cuirs tannés, les peaux préparées, les souliers, les bottes, les gants, les harnois, et différens ouvrages en cuirs, et en peaux ; les fers en barres et en plaques ; les cloux, les fourneaux et les pots de gueuse ; les garnitures nécessaires à toutes sortes de voitures, et à la construction des vaisseaux ; les ancres, les différens outils de fer, et les armes de toutes espèces ; les vaisseaux ; les ouvrages de boiserie, et de tournerie ; les instrumens à carder la laine et le coton ; les ustensiles de ménage, les tonneaux, les outils d'agriculture, les instrumens de mathématiques, les cables,

cordages, fils, et toiles à voiles; les briques, tuiles, et poteries de terre; les liqueurs fortes; le papier à écrire, à imprimer, à emballer; le carton, et les papiers de tapisserie; les chapeaux de poil ou de laine; certaines parures de femmes, et les souliers de soie; les sucres raffinés; le chocolat; les huiles d'animaux et de graines; le savon; les chandelles de suif et de blanc de baleine; les ustensiles de cuivre et de fonte pour les distilleries et raffineries; les fers à repasser, et autres articles de ménage; les pendules et instrumens de physique; les ustensiles d'étain de toutes sortes; les voitures de toute espèce; le tabac en poudre, le tabac à chiquer, et à fumer; l'amidon et la poudre à poudrer; le noir de fumée, et diverses couleurs à l'usage des peintres; enfin la poudre à canon.

Outre la fabrication de ces articles qui fournissent à un commerce régulier, il se manufacture, dans toute l'étendue des États-Unis, et dans l'intérieur des ménages, une quantité très-considérable de

draps communs, serges, flanelles, cotonnes, futaines, mousselines, couvertures, tapis, bonnetteries, toiles de chanvre et de lin, chemises, draps, linge de table, et différens tissus de coton et de lin mélangés. On estime que, dans un grand nombre de districts, les trois quarts, et même les quatre cinquièmes, des habillemens des habitans, sont fabriqués par eux-mêmes : cette industrie est à-la-fois intéressante sous le rapport de la politique, et sous celui des mœurs américaines (1).

Enfin, il y a des articles de consommation ou d'exportation, manufacturés

(1) La moyenne pour l'année 1790 du produit du travail intérieur de 40 familles de la Virginie, prises au hasard, riches et pauvres, près de la mer et dans les terres, a été de 83 dollars et demi par famille, en ouvrages de laine, coton, chanvre ou lin. Comme la Virginie n'est pas un des Etats où ces travaux ont le plus d'activité, on resteroit probablement au-dessous du vrai, en estimant, d'après cette donnée, la valeur annuelle des produits du même genre, manufacturés dans la république à 20 millions de dollars. (*Tench Coxe.*)

dans

dans les États-Unis, qui ne sont point compris dans l'énumération ci-dessus, parce qu'ils tiennent plus directement à l'Agriculture, et en sont, en quelque sorte, une dépendance; tels sont les farines, les potasses, la poix, le goudron, la thérébentine, les vins, et le sucre d'érable.

Ce dernier objet mérite toute l'attention du public. — L'érable à sucre est très-commun dans les États de l'Est et du Centre; mais l'art d'en retirer et fabriquer le sucre, est tout nouveau. — Les incisions qui fournissent la sève n'altèrent point la santé de cet arbre; les Agriculteurs recueillent cette substance pendant cinq ou six semaines de la saison morte pour les ouvrages rustiques; et il est prouvé, par l'expérience, que quatre hommes, pourvus des ustensiles nécessaires, qui se réunissent pour s'entr'aider, peuvent faire, dans le court espace de tems qu'on donne à ce travail, *quarante quintaux* de sucre d'excellente qualité. La consommation du sucre et des

mélasses des Isles, dans les États-Unis, en y comprenant les distilleries, montait annuellement à deux cent soixante mille quintaux. L'Humanité et la Politique jouissent également de la perspective qu'ouvre cette heureuse industrie.

Les fabriques dont les matières premières sont dans le pays, qui s'allient le mieux avec les mœurs agricoles, qui admettent les machines pour supplément de la main-d'œuvre, qui offrent des usages très-étendus, et dont les produits ont quelque utilité relativement à la défense nationale, sont particulièrement celles qui méritent des encouragemens publics bien ménagés. De ce genre sont les Manufactures qui ont pour matière ou pour objet, le fer, l'acier, le cuivre, la fonte, le plomb, les charbons, les bois, les peaux, les grains, le lin, le chanvre, le coton, la laine, la soie, le verre, la poudre à canon, le papier, l'imprimerie, les sucres de canne et d'érable, le chocolat, et les vins.

Réflexions. Les Américains peuvent concevoir les

plus hautes espérances du degré de prospérité auquel le cours des choses doit amener, un jour, certaines manufactures de leurs matières premières, en réfléchissant combien, à cet égard, ils sont favorisés de la Nature. Elle leur donne les charbons fossiles, et les bois, pour la fabrication du fer que leurs mines produisent en abondance, et d'une qualité supérieure. Le ver à soie et le cotonnier sont indigènes dans les États du Sud; et à mesure que la science de l'Agriculture se perfectionnera, les laines, déjà très-abondantes, augmenteront en quantité, et gagneront en finesse. Ainsi les élémens de richesse nationale que la Nature a répartis, entre les Nations d'Europe, d'une main parcimonieuse, elle les a prodigués à la République des *Etats-Unis*. Si la fabrication des fers de Suède, des soies du Midi, des cotons du Levant, a produit, dans quelques provinces d'Angleterre, une population et des richesses immenses; si c'est, en grande partie, à ses nombreux troupeaux, et aux res-

sources infinies de l'industrie des laines, que ce Royaume doit son lustre et son opulence, combien l'Amérique, qui possède dans son sein ces grands moyens de puissance nationale, avec tant d'autres qui lui sont propres, ne devra-t-elle pas l'emporter un jour sur les vieux États de l'Europe! Mais si dans leur zèle patriotique les Américains anticipent l'époque de cette prospérité, le Philosophe en calcule mieux la distance, en juge mieux les effets. Il sait que la marche des développemens du Corps politique est réglée par la Nature; qu'envain les Gouvernemens, les associations, les Particuliers, réuniraient les récompenses, les encouragemens, les efforts, pour appeller certains arts, pour créer certaines manufactures, si la rareté des bras, si la cherté de la main-d'œuvre s'y opposent; si d'autres canaux vers lesquels se dirigent les capitaux des Négocians par la pente naturelle de l'industrie, ne sont pas encore remplis; si, par la gradation méthodique et lente de la civilisation et des arts, le moment du

succès n'est point encore venu ; il sait enfin que le tems, qui mûrit les États, amène aussi leur décadence ; que les Nations ne brillent que pour périr ; et, maintenant que l'Europe lui offre l'attristant tableau des Peuples qui ont dépassé le méridien de leur grandeur, il aime à reposer ses regards sur la République du nouveau Monde ; il se plaît à ne voir le terme de l'ascendance de ses prospérités, que dans un lointain avenir, pour éloigner, dans la même proportion, l'époque de son déclin.

Militaire. L'Armée des États-Unis est la masse de leurs Citoyens. Le dernier dénombrement porte à huit cents quatorze mille le nombre des Blancs au-dessus de seize ans. En défalquant ceux que l'âge ou les emplois dispensent du service militaire, il reste sept cents mille hommes en état de porter les armes. — Cette Milice, régulièrement organisée, s'exerce annuellement, dans toute l'étendue des États, sur des principes communs ; et dans le tems des rassemblemens, elle est soumise

à la même discipline militaire. Le nombre des Officiers instruits, et des Vétérans qui ont fait la guerre de l'indépendance; l'espèce d'hommes que l'agriculture fournit à cette Armée; l'esprit de règle, et le courage de la liberté qui les animent; la masse énorme de cette force militaire, tout concourt à la rendre imposante et redoutable.

Finances. Les revenus des États-Unis consistent dans le tonnage et la douane des vaisseaux, et marchandises qui entrent annuellement dans les ports, et dans les droits d'accise sur quelques articles de consommation.

Dans l'année commencée le premier Octobre 1789, et finie le 30 Septembre 1790, le droit de tonnage produisit . . . . 165,465 dollars.

Le droit de douane sur les importations, .. 1,903,790 d.

Total . . . . 2,069,255 d.

Dans la même année, les dépenses, sans le paiement des intérêts, montèrent à 740,232 dollars.

L'année suivante, le droit

de tonnage produisit. . . . 145,347 d.

Les droits de douane, sur les importations, ... 3,006,722.

Le produit des droits d'accises, dans cette année-là, n'est pas connu ; Massachusetts seul rendit 200 mille dollars ; en supposant, comme on le croit, qu'il fasse la sixième du tout, ce serait, pour tous les États, 1,200,000

Total . . . . . 4,352,069 d.

Par le rapport du Secrétaire de la trésorerie, du 23 janvier 1792, il paraît que la dette intérieure des États-Unis, capital et intérêts, à cette époque, montait à 31,797,481 dollars. Cette dette, en grande partie, composée des sommes que devaient les différens États, et de l'acquittement desquelles le Congrès s'est chargé, a été constituée en fonds publics, dont 14,177,450 d. portent int. à 6 p. 100.

10,531,333 d. portent int. à 3 p. 100.

et 7,088,698 d. porteront int. à 6 p. %. dès le 1er janvier 1801.

Tot. 31,797,481 dollars.

Les intérêts annuels de cette somme montent à	1,166,586.
La dette étrangère est d'environ 12 millions de dollars, dont un peu plus de la moitié est dû à la France, et le reste à la Hollande. En supposant l'intérêt à 5 p. 100, ce serait annuellement.	600,000.
Total des intérêts annuels de la dette, ...	1,766,586.
En supposant la moyenne des dépenses publiques de l'année, égale à la dépense publique de celle citée ci-dessus, ce serait	740,232.
Total.	2,506,818.

Enfin, en supposant que les impôts ne rendent, année commune, que 5,000,000 de dollars, ce qui est à peu-près la moyenne des dernières années, (et on sent combien cette supposition doit être au-dessous de la vérité, puisque le commerce et la population s'étendent tous

les jours) il y aurait encore un excédent annuel d'eviron 2,500,000 dollars pour le fonds d'amortissement, auquel on a affecté, d'ailleurs, le produit de tout le territoire de l'Ouest non approprié.

Ces impôts sur les consommations, qui suffisent à l'entretien de tous les Officiers civils et militaires, de tous les établissemens publics, au paiement de l'intérêt de la dette, et à l'extinction graduelle du capital, reviennent à un dollar et un quart par individu; c'est-à-dire, à la valeur de deux journées de travail. Pendant les neuf années de guerre, les impôts montaient annuellement à environ quatre dollars par individu, et se recueillaient par taxes directes, c'est-à-dire, d'une manière infiniment plus sensible pour le Peuple, que dans la forme actuelle.

La banque des États-Unis, créée par acte du Congrès, du 25 février 1791, avec un privilége exclusif, jusqu'au 4 mars 1811, possède un fonds capital de 10,000,000 de dollars, dont un quart est en or et en argent, les trois autres quarts

dans les fonds publics qui portent 6 pour 100 d'intérêt. Les quatre grands bureaux de cette banque sont à *New-York*, *Boston*, *Baltimore* et *Charlestown*. Elle est restreinte, par son privilége, au commerce des lettres de change, et des matières d'or et d'argent. Les avantages de cet établissement, quant au commerce, sont déjà très-sensibles.

Esclavage. La population des États-Unis est mêlangée d'environ sept cents mille Noirs, principalement rassemblés dans les États du Sud.

Ce peut encore être, pour le Politique, une question douteuse de savoir s'il eût été possible à des Européens, sur-tout à des habitans des Isles britanniques, de suffire aux travaux des premiers défrichemens, sous un climat énervant ou mal-sain, sans le secours d'une race accoutumée à braver les feux d'un soleil ardent, et qui trouvait, dans la crainte du châtiment, une activité productive. Mais si l'on peut soutenir avec vraisemblance, que le secours des Nègres a été

nécessaire à l'établissement, et au prompt développement des Colonies du Sud, on sent généralement aujourd'hui que ce supplément à la population et aux travaux des Blancs est devenu une véritable plaie pour la République.

L'histoire des Nègres a été traitée par des Écrivains éloquens, et leur cause victorieusement plaidée au nom de l'humanité. — Il n'entre pas dans notre sujet d'examiner si, dans le but louable de préparer l'abolition de l'esclavage, on n'a point affaibli ou exagéré certains traits du caractère moral des Noirs; si leur organisation est plus ou moins parfaite qu'on ne l'a représentée; si leurs défauts et leurs vices appartiennent à l'esclavage plus qu'à la Nature. Tout ce qu'on a dit en faveur de cette race malheureuse, s'applique principalement à la partie des esclaves employée dans les Isles, et dans les établissemens espagnols du Continent, à pourvoir l'Europe de superfluités.

Les principes républicains, et la pente de l'opinion publique qui mène insen-

siblement à la suppression de l'esclavage, assurent aux Nègres des États-Unis un traitement généralement plus humain. A quelques exemples près, qui deviennent de plus en plus rares, les esclaves y sont occupés d'un travail qui n'excède point leurs forces, abondamment nourris, suffisamment vêtus; ils s'allient librement entr'eux, et goûtent les douceurs de la paternité, sans les racheter par ses inquiétudes. La sollicitude du maître sur leur santé, est garantie par son intérêt. Ils ne connaissent ni le sentiment du besoin, ni le tourment de la prévoyance. Si la liberté pouvait se suppléer, si, pour celui qui l'a goûtée, son charme pouvait se séparer de celui de l'existence, le sort des Noirs qui ne l'ont jamais connue, et que des maîtres humains associent à leurs travaux, pourait encore être envié.

Mais l'abolition de l'esclavage est surtout réclamée au nom de l'intérêt même de la Nation américaine, des vertus qu'il éteint, des qualités qu'il corrompt, de l'énergie qu'il engourdit, des véritables

jouissances de la société qu'il altère, ou empoisonne.

Par-tout où l'esclave cultive la terre, l'homme libre croit s'avilir en partageant ses travaux : ainsi l'occupation manuelle de l'agriculture, cette source de santé, de plaisirs, de vertu, lui est interdite par un préjugé que favorise l'indolence, et qui l'entretient. Cette circonstance suffirait seule pour condamner au vice et à la nullité une portion nombreuse de la Nation qui admet l'esclavage ; mais, sous d'autres rapports, l'influence de cette institution n'est pas moins funeste.

Comme il n'existe aucun contrat entre le maître et l'esclave, la force maintient seule les relations qu'elle a établies. Dans cet état d'une guerre sourde, l'esclave tend constamment à se soustraire à un travail que n'encourage point l'espérance, et à enfreindre, à son profit, les lois de la propriété qui lui sont étrangères : il est essentiellement parresseux et voleur. — Ces vices, qu'il faut sans cesse combattre, aigrissent la surveillance ; et, dans l'exer-

cice journalier d'une autorité corruptrice, le caractère prend une teinte de dureté despotique, le cœur se ferme, par degrés, aux affections tendres, aux sentimens délicats, aux mouvemens généreux.

Dès la première enfance des Blancs, et dans tout le cours de leur jeunesse, l'esclavage tend à les infecter de vices ou de défauts. Souvent l'allaitement des enfans est confié aux Négresses ; et si l'on peut contester l'action physique de cet allaitement, sur le moral de l'enfant, on ne peut nier l'influence de cet usage sur le caractère.

L'habitude d'une soumission servile, chez la Négresse, avertit bientôt le nourrisson de son empire. A mesure que les facultés se développent, cet instinct précoce de domination se fortifie. Les jeux de l'enfance qui sont, pour les égaux, l'apprentissage des qualités sociales et de la liberté, ne sont, entre les enfans du maître et de l'esclave, que l'école du caprice, et de la tyrannie. Dans cette communication de tous les jours et de tous

les momens, les inclinations s'avilissent, les habitudes vicieuses se propagent; et les jeunes hommes, à peine parvenus à l'adolescence, se livrent à des plaisirs faciles, dont l'abus ou l'usage prématuré, relâche tous les ressorts de l'ame, et les condamne, pour la vie, à languir dans une inutile mollesse.

Tels sont les déplorables effets de l'esclavage des Nègres, sur une portion des habitans de cette République. En parcourant le tableau des divers États, nous aurons occasion de particulariser ces observations générales.

La Constitution, excluant toute loi relative à la Religion, la laisse reposer sur ses véritables bases, sa propre évidence, et la vie exemplaire de ses Ministres. Religion.

Cette liberté indéfinie des cultes, les multiplie à l'infini, mais sans qu'il en résulte aucune difficulté, aucun choc, aucun inconvénient sensible, dans l'action du Gouvernement, ni dans les diverses relations de la Société. Les Sectes chrétiennes sont les Congrégationalistes,

les Presbytériens, l'Église hollandaise réformée, les Épiscopaux, les Baptistes, les Quakers, les Méthodistes, les Catholiques romains, les Luthériens, les Calvinistes, les Moraves, les Tunkers, les Mennonistes, les Universalistes, et les *Shakers*.

De toutes ces Sectes, la plus nombreuse est celle des Congrégationalistes; les seuls États de la Nouvelle-Angleterre renferment mille congrégations, et un grand nombre d'autres sont disséminées dans le reste des États. Les Congrégationalistes sont divisés d'opinions sur divers points de doctrine; le plus grand nombre suit les opinions de Calvin, mais ils ont deux manières différentes de les expliquer : quelques-uns sont Arminiens, d'autres Sociniens, d'autres Ariens, d'autres, enfin, suivent les opinions du Docteur *Chauncy* (1).

Les Presbytériens forment la Secte la plus nombreuse après les Congrégationalistes; c'est celle de toutes qui a con-

(1) Voyez *H. Adam's View of Religions.*

servé

servé le plus d'ordre et le plus d'ensemble dans la conduite des affaires religieuses, au moyen d'une Constitution ecclésiastique bien réglée, et d'une Confession de foi que tous les membres de l'Église sont obligés de signer. La grande masse des Presbytériens habite les États du Centre et du Sud, et leur Église se divise en quatre Synodes, et dix sept Presbytères. Les Synodes de *New-York*, de *Philadelphie*, de *Virginie*, et *des Carolines*, s'assemblent une fois l'année, et se réunissent, en outre, par Députés, à Philadelphie, pour le réglement général des affaires de l'Église. La Confession de foi des Presbytériens comprend la doctrine de Calvin, et la croyance de cette doctrine est nécessaire pour l'admission dans l'Église.

Les Réformés hollandais, qui suivent la doctrine du Synode de *Dort*, ont soixante-dix à quatre-vingts Églises, six Classes, et un Synode. Ils entretiennent une correspondance très-intime avec le Synode de la *Nord-Hollande*, et la Classe d'Amsterdam.

Les *Episcopaux* ont réglé définitivement la constitution et la discipline de leur Église, dans la Convention tenue à Philadelphie en 1789. Leurs Canons établissent trois ordres de ministère; savoir: les Évêques, les Prêtres et les Diacres. Ils se rassemblent, tous les sept ans, en Convention générale; et dans ces assemblées, les Évêques, au nombre de trois, ou plus, forment une Chambre séparée, qui a une initiative et un *veto* sur les propositions de la Chambre des Députés qui n'y réunissent pas les quatre cinquièmes des suffrages. Les Évêques de Connecticut, de New-York, de Pensilvanie et de Virginie, ont été élus par les Conventions respectives de ces États; le premier a été consacré par les Évêques de l'Église écossaise, les trois autres, par les Évêques de l'Église anglaise: ces quatre Évêques réunis, ont ensuite consacré l'Évêque de Maryland.

Les *Baptistes* adoptent, en général, la doctrine de Calvin; ils ont neuf cents soixante Églises, mille cent trente-deux

Ministres ordonnés, ou licenciés, et sont au nombre de soixante-six mille dans les divers États.

La doctrine et les mœurs des *Quakers*; ou *Amis*, sont assez généralement connues. Une extrême simplicité, la bonne foi, les inclinations douces, sérieuses et pacifiques, l'amour de l'égalité poussée jusqu'à l'affectation, sont les caractéristiques de cette Secte estimable. C'est sur-tout dans la Pensilvanie qu'ils abondent; on leur doit les premiers et les plus grands efforts pour l'abolition de l'esclavage des Nègres. Un certain nombre d'entr'eux forment une dissidence, sous le nom de *Fighting Quakers*, (Quakers combattans) pour avoir combattu dans la guerre de l'indépendance, malgré les statuts de leur Secte qui leur défend de porter les armes.

La Secte des *Méthodistes épiscopaux* ne date que d'environ vingt-cinq ans dans les États-Unis; elle se divise en Méthodistes-Calvinistes, et en Méthodistes-Arminiens. Le nombre des Méthodistes,

dans les divers États, monte à environ cinquante-sept mille. En 1788, deux Évêques, trente Anciens, et cinquante Diacres dirigeaient cette association religieuse. Elle entretient d'étroites relations avec la même Secte en Angleterre et en Irlande.

On estime que le nombre des Catholiques-Romains, dans tous les États-Unis, est d'environ cinquante mille, et la moitié d'entr'eux se trouvent réunis dans le Maryland. Leur Évêque siége à *Baltimore*.

Les Allemands établis dans les États-Unis, et principalement rassemblés dans la Pensilvanie, et New-York, suivent presque tous les dogmes de Luther et de Calvin. Ces deux Sectes vivent dans la plus grande union; elles célèbrent souvent leur service religieux dans les mêmes églises, bâties à frais communs.

Les *Moraves*, ou *les Frères unis de l'Eglise protestante épiscopale*, suivent la Confession d'Augsbourg; ils ont formé plusieurs établissemens en Pensilvanie, tels que *Bethléem* et *Nazareth*, où ils

vivent dans une harmonie et une simplicité exemplaires. Un assez grand nombre de Moraves se trouvent répandus dans les villes des États du Centre.

La dénomination dérisoire de *Tunkers*, vient du mot *tunken (tremper dans la sauce)*, à cause de leur manière d'administrer le baptême, en plongeant, dans l'eau, la tête du Prosélite à genoux. Cette Secte est peu nombreuse ; son principal établissement est à *Ephrata* en Pensilvanie. En général ils sont doux, simples, et bien intentionnés : on les nomme *the harmless Tunkers*, (les Tunkers sans malice).

Les *Mennonites* tirent leur nom du Réformateur *Menno*. Leur principale Congrégation est à *Germantown* en Pensilvanie, et leur nombre total est d'environ quatre mille. Ils ont en commun, avec quelques-unes des Sectes précédentes, la régularité, la douceur, et l'affectation de la simplicité.

L'idée fondamentale de la doctrine des *Universalistes*, qui est soumise à plusieurs

modifications, c'est que tous les hommes seront sauvés, plutôt ou plus tard, en passant par des épreuves plus ou moins longues, et proportionnées à leur méchanceté. Cette Secte se divise principalement entre les Adhérens du Docteur *Chauncy*, et ceux de *John Murray*.

Les *Shakers* forment une Secte peu nombreuse, et dont la doctrine et le culte offrent des singularités remarquables. Ils se croient le don des langues, le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les Diables, de converser avec les Esprits; leur culte consiste principalement en chants, en danses, ou plutôt en sauts uniformes, et long-tems répétés, quelquefois en un pirouettement qui dure une heure ou deux, en mouvemens et en cris forcénés qui servent, disent-ils, à prouver la victoire sur le péché, et la grande puissance de Dieu.

Les Juifs sont peu nombreux dans les États-Unis; ils n'y possèdent que cinq Synagogues, savoir : à *Savanah*, *Charlestown*, *Philadelphie*, *New-York*, et *Newport*.

CHAPITRE IV.

Divisions géographiques. Nouvelle-Angleterre. Climat. Aspect du pays. Rivières. Population. Caractère. Mœurs. Histoire.

La République américaine comprend trois grandes *divisions*, qui se composent chacune de plusieurs États ; savoir : la division du *Nord ou de l'Est*, celle du *Centre ou de l'Ouest*, et celle du *Sud*.

La première division comprend les États de la Nouvelle-Angleterre ; savoir :

Vermont,
New-Hampshire,
le District de Main (dépendant de Massachusetts),
Massachusetts,
Rhode-Island,
Connecticut.

La seconde division comprend,

New-York,
New-Jersey,
Pensilvanie,
Delaware,
le Territoire nord-ouest de l'Ohio.

La troisième division comprend,

Maryland,
Virginie,
Kentuky,
Caroline-Nord,
le territoire de l'Ohio,
Caroline-Sud,
Georgie.

Nouvelle-Angleterre.

La Nouvelle-Angleterre est située entre le 41 et le 46e d. latitude Nord, et entre 1 d. 30′ et 8 d. de longitude Est de Londres. Elle est bornée, au Nord, par le bas Canada; à l'Est, par la province de *New-Brunswick*, et l'Océan atlantique, qui la borne de même au Sud; et à l'Ouest, par l'État de *New-York*.

Climat.

Le climat de la Nouvelle-Angleterre est très-sain; il n'est point de pays où les

exemples de longévité soient plus communs. Les vents d'Ouest, de Nord-Ouest, et de Sud-Ouest, sont les plus ordinaires. Les vents d'Est et de Nord-Est soufflent souvent sur les côtes; ils sont pesans et désagréables (1). Le tems, quoique plus variable qu'en Canada, l'est sensiblement moins que dans les États du Centre, et

(1) Les vents soufflant des mêmes plages, n'ont point le même caractère météorologique, en Europe et dans l'Amérique septentrionale. Nous voyons ici les vents d'Est et Nord-Est indiqués comme pesans et désagréables; tandis qu'en Europe ces mêmes vents sont, au contraire, secs et agréables; c'est-à-dire, ont le caractère des vents d'Ouest d'Amérique, lesquels, à leur tour, et particulièrement le Sud-Ouest, sont pluvieux chez nous. La cause de cette différence est facile à concevoir; elle paraît dépendre en entier de la situation relative des mers. Le vent d'Est et de Nord-Est est un vent de mer pour l'Amérique; et ce vent, au contraire, ne souffle en Europe, qu'après avoir parcouru un vaste Continent. Le vent d'Ouest et de Sud-Ouest apporte à l'Europe les vapeurs de l'Océan et de la Méditerranée; mais il est, pour les États-Unis, un vent de terre aussi sec, que le Nord-Est l'est en Europe, parce qu'il ne leur arrive qu'après avoir traversé tout le Continent de l'Amérique septentrionale.

M. A. P.

sur-tout que dans ceux du Sud. Le thermomètre de Farenheit varie depuis 20° au-dessous de glace, à 100 (1) au-dessus, et la moyenne (2) de la température est

(1) 9 au-dessous et 30 au-dessus de 0 de Réaumur.

(2) A mesure que les instrumens météorologiques se perfectionnent, si la méthode d'observer ne fait pas les mêmes progrès, les pas de cette science, déjà naturellement très-lents, le seront encore davantage; l'expression *Température moyenne* d'un climat, d'une année, d'une journée même, est une expression vague et qui ne permet pas d'asseoir des comparaisons, si l'on ne désigne pas jusqu'à un certain point la position de l'instrument qu'on a observé, ainsi que le nombre et les époques des observations journalières desquelles la moyenne dépend absolument.

La désignation de ces époques suffira bien pour rendre comparables entr'elles des observations faites dans divers endroits, aux mêmes heures; mais pour que leur moyenne annuelle représente bien la température moyenne du climat, il faut que la moyenne des observations de chaque jour représente exactement la vraie température moyenne des vingt-quatre heures.

Or, quelle sera cette température? Sera-ce la moyenne arithmétique entre la plus chaude et la plus froide, observée dans cet intervalle? Sera-ce la moyenne entre trois observations? A quelles époques du jour faudra-t-il les faire? Ces époques seront-elles les mêmes en toutes saisons? Enfin, n'y auroit-il point

de 48 à 50° (1). L'athmosphère est habituellement d'une sécheresse remarquable,

d'heure, dans la journée, dont la température représentât assez constamment la moyenne des vingt-quatre heures pour qu'on pût se contenter d'une seule observation à cette heure-là ?

Ces questions s'étoient offertes à moi, dans un tems où je m'occupais beaucoup de Météorologie, et j'ai consigné, dans mon *Essai sur le Feu* (*), § 145—151, les recherches que je fis alors pour essayer de les résoudre ; en voici les principaux résultats.

La vraie moyenne des vingt-quatre heures s'obtiendrait, à la rigueur, de la somme des degrés d'un très-grand nombre d'observations faites, à intervalles égaux, dans ces vingt-quatre heures, divisée par le nombre des observations ; et plus la marche qu'on suivra pour la déterminer par le fait, s'approchera de ce principe rigoureux, plus son résultat sera voisin de la vérité.

J'ai fait plus d'une fois, dans ce but, quatre-vingt-seize observations du thermomètre, dans les vingt-quatre heures ; c'est-à-dire, une tous les quarts d'heure : l'instrument était à l'ombre, en plein air, à cinq pieds de terre. La moyenne obtenue de ce nombre d'observations, doit approcher physiquement de la moyenne rigoureuse.

J'ai comparé ensuite cette moyenne, que j'appellerai *véritable*, avec celles conclues par deux observations

(*) On le trouve à Paris, chez Cuchet, rue et hôtel Serpente.

(1) 7 et demi au-dessus.

et on attribue à cette circonstance la facilité avec laquelle on y supporte les grandes

faites dans les températures extrêmes de ces mêmes journées, ou par trois observations faites au lever et au coucher du soleil, et au moment le plus chaud du jour; ce sont là les époques choisies par la plupart des Observateurs sédentaires.

J'ai vu que, dans les journées d'Eté, la moyenne entre les températures extrêmes, indique à peu-près la moyenne véritable; que celle entre les trois époques indiquées s'en éloigne peu aussi.

Mais, dans les journées de Printems et d'Automne, la moyenne entre les températures extrêmes diffère, en excès, de plus de deux degrés, de la moyenne des vingt-quatre heures; et la moyenne entre les trois périodes désignées, pèche encore davantage en excès.

J'ai conclu de ces essais, qu'il serait difficile de trouver une formule simple, applicable à toutes les saisons, qui, d'après deux ou trois observations faites à certaines époques de la journée, indiquât à peu-près la température moyenne des vingt-quatre heures, et que, par conséquent, on ne peut obtenir, par les procédés ordinaires, la température moyenne d'un climat.

Mais le hasard m'a présenté un résultat singulier qui vérifiait ma conjecture, qu'il existerait peut-être telle heure de la journée où la température de l'air représenterait la véritable moyenne; et effectivement mes observations indiquent que dans des saisons très-différentes, sous le rapport de la marche diurne de la chaleur, telles que le mois de Mars et le mois d'Août,

chaleurs Il tombe annuellement quarante-huit pouces d'eau, tandis qu'en Angleterre il n'en tombe que vingt-quatre, et en France que dix-huit. Cependant on s'y plaint plus de la sécheresse, que dans les contrées d'Europe. L'hiver commence ordinairement au milieu de Décembre. Les bestiaux sont nourris dans des étables, depuis le 20 Novembre jusqu'au 20 Mai dans les parties septentrionales de la Nouvelle-Angleterre, et un peu moins longtems dans les méridionales. — On a observé des gelées légères dans tous les mois, pris sur différentes années.

Aspect du Pays.

La Nouvelle-Angleterre est un pays élevé, inégal, montueux, destiné, par la Nature, à être habité par une race hardie, vigoureuse, et libre. En général, les montagnes ne sont pas hautes, et la direction de leurs lignes, sensiblement pa-

---

et dans notre latitude (46 deg. 12 min.), l'observation unique, faite à *huit heures du matin*, représente, d'une manière très-approchée, la moyenne des vingt-quatre heures, et peut servir commodément à donner celle du climat, par une suite d'observations diurnes faites à cette heure-là seulement.

M. A. P.

rallèles, est du Nord au Sud. Les vallées, qui varient en largeur, depuis deux milles jusqu'à vingt, sont arrosées par de grandes rivières, et de nombreux ruisseaux. — Les renflemens et les dépressions du terrain dans celles de ces immenses vallées qui sont encore couvertes de bois épais, présentent, du sommet des montagnes, un spectacle assez semblable à celui d'une mer orageuse qui, au milieu de ses agitations, se serait soudainement fixée. Cet aspect, uniformément sauvage, se change en tableaux riches et variés, là où la main du Cultivateur industrieux a transformé les forêts en champs fertiles, en riches vergers, en prairies que couvrent de nombreux troupeaux. En général le sol des vallées est gras et productif; les plaines du voisinage de la mer sont sablonneuses; plusieurs montagnes offrent de grandes ressources à la végétation, et on en voit qui sont cultivées jusqu'au sommet.

Rivières. Les grandes rivières de la Nouvelle-Angleterre sont la *Penobscot*, la *Kenebek*, l'*Ameriscoggin*, la *Saco*, la *Mer-*

rimack, la *Connecticut*, la *Honsatonick*, et la rivière d'*Onion*.

Les prés font une très-grande partie de la culture de la Nouvelle-Angleterre ; presque tous les bords des nombreux ruisseaux qui coupent ses vallées, sont garnis de riches prairies. Les terreins plus élevés produisent des treffles, et des pâturages excellens : il n'est donc pas étonnant que la Nouvelle-Angleterre se vante de fournir les plus beaux bestiaux de l'Univers (1). La culture des moutons, trop long-tems négligée, devient de jour en jour davantage l'objet des soins des fermiers du pays.

Le dénombrement de l'an 1790, donne à la Nouvelle-Angleterre un million neuf mille cinq cents vingt-deux habitans ; c'est la pépinière des États-Unis ; chaque année, depuis la guerre, en a vu sortir un grand nombre, qui se sont répandus dans le Nord de l'État de New-York, dans le Population.

(1) On a tué des bœufs, dans Rhode-Island et Connecticut, qui pesaient jusqu'à deux mille cinq cents livres. (*Notes on Virginia* de M. Jefferson.)

Kentuky, le territoire de l'Ouest, et la Georgie; on en trouve, d'ailleurs, dans toutes les villes considérables de la République.

Caractère et mœurs

Les habitans de la Nouvelle-Angleterre, presque tous d'origine anglaise, ont conservé, mieux qu'aucune autre partie de l'Amérique, la langue, la teinte, les mœurs, les habitudes anglaises. — C'est, en général, une belle espèce d'hommes. La jalousie du pouvoir les tourmente, l'inquiétude de la liberté les travaille; les mouvemens s'excitent et s'appaisent avec une égale facilité parmi eux. L'universalité d'une certaine instruction les rend curieux à l'excès. Les papiers publics pénètrent dans tous les villages. Chacun veut connaître ce qui intèresse l'État, dans lequel il se sent une existence politique, et se croit une importance proportionnée.

Avant la guerre, les idées et les pratiques religieuses marquaient, plus qu'aujourd'hui, parmi les traits distinctifs de ce Peuple; elles avaient un caractère exclusif

clusif et sérieux, qui s'est adouci par la fréquentation plus habituelle des Étrangers, et a presque entièrement disparu devant les principes de la tolérance universelle.

Il est, dans la Nouvelle-Angleterre, une Coutume religieuse, à laquelle participent indistinctement toutes les sectes : c'est la célébration des jeûnes solemnels. Dans le cours du printems et de l'automne, deux jours sont fixés, dans toute l'étendue des divers États (1), pour l'accomplissement de ce devoir. A la première époque, ce Peuple agricole s'humilie devant le Dieu des tempêtes ; dans la seconde, il rend graces au Dieu des moissons.

La richesse et la misère sont également rares dans la Nouvelle-Angleterre. Les Lois pourvoyant à une répartition uniforme des biens entre tous les enfans (2),

(1) L'État de Rhode-Island ne participe point aux jeûnes solemnels.

(2) L'aîné a deux portions, excepté dans Massachusetts, où les enfans partagent également.

donnent à la masse des habitans une médiocrité qui nécessite le travail, et n'en assure que mieux le bonheur. Une frugale abondance, une simplicité cordiale et franche, une hospitalité plutôt bienveillante qu'empressée, de la familiarité sans impertinence, et des égards sans politesse, voilà ce que l'étranger trouve partout dans les campagnes; et il y observe, avec plaisir, que les enfans, élevés dans une heureuse subordination, y ont l'habitude d'un respect décent pour les personnes âgées. Les belles femmes sont en grand nombre dans la Nouvelle-Angleterre; en général elles allient l'air de santé, la fraîcheur, la beauté du teint, avec les graces féminines, et la délicatesse des traits. Celles qui ont l'avantage d'une éducation soignée, ont de l'aisance et de l'agrément dans les manières, une conversation vive et intéressante; on les instruit de bonne heure des détails économiques du ménage. Celles qui ont le plus de fortune, ne dédaignent point de surveiller l'intérieur de leur maison, de soigner elles

mêmes leurs enfans, de travailler à l'aiguille et au rouet ; et tous ces soins honorables, conservateurs des mœurs, et de la félicité des familles, sont à la mode parmi elles.

L'amusement favori de la jeunesse des deux sexes, dans tous les états de fortune, c'est la danse. Le jeu, même dans les grandes villes, a peu de partisans, et les joueurs d'habitude sont généralement méprisés. Les exercices du corps, les jeux athlétiques, tels que le criquet, le ballon, la course, le saut, la lutte, sont l'objet de la passion des jeunes gens, soit dans les villes, soit dans les campagnes.

Histoire.

En 1620, vingt-quatre Chefs de familles, et dix-sept Célibataires protestans, persécutés pour la Religion, s'embarquèrent à Plimouth, pour aller s'établir à l'embouchure de la rivière de Hudson. Le Capitaine de leur vaisseau, gagné par les Hollandais qui y projettaient un établissement, les conduisit au *Cap Cod*, où il les débarqua, à l'entrée de l'hiver, sur une terre stérile, peuplée de sauvages qui

les reçurent en ennemis. La faim, les maladies, et la misère, réduisirent leur nombre de moitié, avant le printems; mais cette petite Colonie, soutenue par l'espérance, consolée par le libre exercice d'un culte qu'on lui interdisait en Europe, surmonta tous les obstacles, et fonda la ville de *Plimouth*, à laquelle le Roi Jacques Ier affecta, dans la même année, un Conseil composé de la première Noblesse, pour le Gouvernement de la Nouvelle-Angleterre. L'intérêt vague de la Cour, et les faibles secours d'Europe, n'auraient point suffi, sans doute, pour donner à l'établissement de Plimouth, une existence permanente, sans l'amitié active du Sagamore *Massassoit*, l'un des Chefs des Peuples indiens de la côte. — Il fit, avec les Anglais, un traité qui lui attira, pour ennemis, les Tribus qui l'entouraient. Aucune épreuve, aucun péril, ne purent le tenter de violer sa foi; il persista à protéger la peuplade naissante, et pendant plus de cinquante années, sa parole d'alliance fut fidellement gardée par lui,

et ses successeurs. On voit, à *Pakanokit*, sur la rivière de *Namasket*, le lieu qu'habitait ce Chef célèbre ; ses bienfaits et ses vertus vivent encore dans la mémoire des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

En 1624, un Agent de la Colonie amena d'Europe un taureau et trois genisses, les premiers bestiaux de ce genre qui aient paru dans ces contrées. La ville de Plimouth consistait alors en trente-deux maisons habitées par cent quatre-vingts personnes. — En 1629, un renfort de Puritains d'Europe, donna à la prospérité de la Nouvelle-Angleterre, un mouvement nouveau ; et quinze ans après, la persécution de *Laud* fit affluer les Colons. Le fanatisme qui bouleversait l'Angleterre devint un principe de vie pour l'Amérique. Dans l'espace de quarante années, cent vingt villes se fondèrent, les progrès de plusieurs d'entr'elles furent rapides. Les plus importantes se lièrent, en 1643, par une Confédération défensive, sous le titre de *Colonies-Unies de la Nouvelle-Angleterre ;* Elles formèrent

un Congrès dont les Délégués avaient des pouvoirs assez semblables à ceux qu'on a donnés depuis aux Membres du Congrès de la Confédération.

Le tableau, si intéressant à tant d'égards, des prospérités croissantes de la Nouvelle-Angleterre, dès cette époque jusqu'à la fin du siècle dernier, offre des traits que l'ami de l'humanité voudrait effacer, s'il ne conservait l'espérance que l'histoire des égaremens et des crimes, ne sera pas toujours sans utilité pour les hommes.

Les Puritains, que la persécution avait chassés d'Europe, devinrent persécuteurs à leur tour; les Quakers et les Anabaptistes, furent successivement les victimes de ce zèle âcre et furieux, dont les Puritains eux-mêmes avaient été autrefois les objets. L'ignorance alimenta le fanatisme. Les imaginations échauffées des Religionnaires ardens, se jettèrent dans des écarts aussi étranges que déplorables, et dont quelques villes d'Europe, où dominaient les opinions de Calvin, avaient déjà offert le

funeste exemple. La manie de croire aux sorciers, se répandit parmi le Peuple. Les soupçons de sortilège se dirigèrent d'abord sur un petit nombre de personnes, qui furent sacrifiées à la prévention populaire; mais bientôt la rage d'accuser gagna comme un incendie; le soupçon devint un instrument de haine, qui servit à tous contre tous, multiplia les emprisonnemens, les jugemens arbitraires, les assassinats juridiques, et répandit, dans toute la Colonie, le deuil et la consternation. — Puis, tout-à-coup, comme si l'excès de l'égarement eût été nécessaire pour ouvrir les yeux du Peuple, la raison reprit ses droits, les prisons s'ouvrirent, les soupçons se dissipèrent; il ne resta, du souvenir de cette frénésie stupide, que l'étonnement, les remords, et la honte. . . . . Ainsi, dans tous les tems, dans tous les lieux, sur le sol de la liberté comme sous l'empire des tyrans, sous l'influence d'une Religion douce et pure comme sous le despotisme d'une superstition sanguinaire, la malheureuse espèce humaine est

condamnée à passer par tous les excès, à connaître toutes les folies, à déplorer toutes les fureurs ! Heureuses encore les Nations chez lesquelles ces crises terribles sont passagères comme les orages, et qui savent tirer de leurs épreuves d'utiles leçons pour l'avenir !

CHAPITRE V.

VERMONT.

Étendue. Bornes. Division. Rivières. Lacs. Climat. Agriculture. Population. Caractère. Milice. Instruction. Villes. Constitution. Histoire.

LONGUEUR, cent vingt milles; largeur, soixante-dix milles.

Entre le 42e d. 44′ et le 45e d. latitude Nord, le 1er d. 35′ et le 3e d. 30′ longitude Est de Philadelphie.

Les bornes de l'État de Vermont sont, au Nord, le bas Canada; à l'Est, la rivière de Connecticut; au Sud, Massachusetts; à l'Ouest, l'État de New-York.

Les montagnes vertes, dont le pays tire son nom, le séparent, du Nord au Sud, en deux parties presque égales.

Les Comtés de l'Est sont ceux

d'Orange,
de Vindsor,
et de Vindham.

Ceux de l'Ouest sont,

Bennington,
Rutland,
Addisson,
et Chittendon.

Ces Comtés se divisent en plus de deux cents arrondissemens (townships), de six milles quarrés. Dans chaque arrondissement, deux portions de terres, de trois cents cinquante acres chacune, sont réservées, l'une pour l'entretien des Écoles publiques, l'autre pour le Ministre qui viendra s'y établir le premier.

Rivières. Les principales rivières de cet État sont celles de *Michiscouï, Lamoille, Onion, Otter-Creek, West-River, Black-River, Sexton, Vatter-Quechée, White-River, Ompompanoôsuck, Weld, Waïte,* et *Passumsik.* Plusieurs autres rivières peu considérables se jettent dans la Connec-

ticut. Otter-Creek est navigable, pour les canots, dans un espace de cinquante milles; ses fréquentes inondations enrichissent ses bords d'un limon gras, très-favorable à la végétation. La plupart de ces rivières sont remarquables par l'abondance et la qualité du poisson qu'elles produisent, et quelques-unes arrosent des cantons très-fertiles.

Les lacs de *Memphremagog*, et de *Willoughby*, communiquent par une rivière; le premier est le plus considérable, et le dernier est remarquable par l'excellence du poisson qu'il fournit. La ligne des montagnes vertes se prolonge à distance à peu-près égale, c'est-à-dire, de vingt à trente milles, entre le lac Champlain et la rivière de Connecticut. Les parties les plus élevées conservent de la neige jusqu'au mois de Mai, quelquefois jusqu'en Juin, et leur pente, du côté de l'Ouest, est couverte d'arbres toujours verds. Lacs.

La neige tombe quelquefois dès le commencement de Novembre; mais ce n'est Climat.

que vers le 10 Décembre qu'elle couvre la terre d'une manière permanente, et empêche la gelée de pénétrer à une grande profondeur ; elle fond graduellement au mois d'Avril, et les progrès de la végétation sont ensuite d'une rapidité surprenante.

Les rochers sont aussi rares en Vermont, que les montagnes et les collines y sont communes ; le Comté de Rutland est cependant un pays de plaines très-propre au labourage. L'abondance et la qualité des pâturages, produisent du bétail de la plus grande beauté, et des chevaux dont on fait commerce.

Agriculture. La culture ne s'étend guères à une grande distance des rivières ; elle a principalement pour objet, outre les prairies et les pâturages, le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, le maïs, le lin, et le chanvre.

C'est sur-tout à New-York, Hartford, et Boston, que les habitans exportent les cendres, la potasse, les grains, le bœuf, les chevaux, le beurre, le fromage, et les bois. Les grains ont été si abondans

depuis quelques années, qu'il s'est établi des distilleries d'eau-de-vie suffisantes pour la consommation du pays. La fabrication du sucre d'érable prend un degré d'activité considérable en Vermont. Au printems de l'année 1791, quarante familles du Comté d'Orange ont fabriqué cent trente quintaux, et un homme seul cinq cents cinquante livres de ce sucre, égal, en qualité, au sucre brut des Isles. On commence à border les routes, et à former d'autres plantations de cet arbre précieux; en sorte que son produit deviendra probablement, dans peu d'années, un objet d'exportation.

Population. Le dénombrement de 1790 donnait à cet État quatre-vingt-cinq mille cinq cents trente-neuf habitans, presque tous émigrés de diverses parties de la Nouvelle-Angleterre, ou d'Écosse. La population augmente rapidement. L'arrondissement de *Danville*, dans le Comté d'Orange, qui fournit, à présent, trois compagnies de milice, était un désert il y a cinq ans.

Caractère. L'activité ordinaire aux Colonistes distingue particulièrement les Vermontais, et leur bravoure a passé en proverbe ; leur milice est de dix-sept mille hommes, organisés en vingt-deux régimens.

Instruction. Les moyens d'instruction publique d'un État encore dans son enfance, ne peuvent être très-étendus ; mais les mesures prises par la Législature, pour cet objet, promettent des succès ; nous avons vu que des terrains sont réservés, dans chaque arrondissement, pour le maintien des écoles publiques ; elle a voté l'établissement d'un collége à Burlington, sur le lac Champlain, et les dons gratuits des particuliers, font espérer que cette institution prendra bientôt de la consistance. Le Gouvernement s'est occupé d'ouvrir la communication entre le lac Champlain et la rivière d'Hudson, et de faciliter la navigation de la Connecticut, par des écluses, à la chûte de *Bellow*. Une Compagnie a entrepris ce dernier ouvrage.

Villes. Dans un pays neuf, et intérieur, on ne doit pas s'attendre à trouver de grandes

villes. Celle de *Bennington*, qui comprend deux mille quatre cents habitans, est une des plus considérabes. *Windsor* et *Rutland* sont alternativement, chacune pour huit ans, le siége du Gouvernement. Des villes très-prospères, au nombres de neuf, sont situées sur la Connecticut; et huit autres villes, situées à l'Ouest des montagnes, ne leur cèdent à aucun égard.

Les Députés Vermontais, rassemblés en Convention, à Windsor, le 25 Décembre 1777, proclamèrent l'indépendance de l'État, et arrêtèrent la déclaration des Droits, qui sert de base à la Constitution. Le Pouvoir législatif réside dans la Législature, ou Assemblée des Représentans élus annuellement, par le Peuple, le premier mardi de Septembre. Les deux tiers des Membres élus sont nécessaires pour former le *Quorum*. Le Pouvoir exécutif réside dans un Gouverneur, un Vice-Gouverneur, et douze Conseillers élus annuellement de la même manière. Constitution.

Tout homme de vingt-un ans, qui a

séjourné un an dans l'État, qui s'y est conduit avec sagesse, et qui consent à se lier, par serment, à procurer le bien de l'État de tout son pouvoir, acquiert tous les droits de Citoyen. Les Protestans seuls peuvent siéger dans la Législature ; et chaque Membre, avant d'entrer en fonction, est tenu de déclarer qu'il croit à un seul Dieu, aux peines et aux récompenses d'une autre vie, et à la sainteté des Écritures.

Chaque Comté possède une Cour de Justice, d'où il y a appel à une Cour suprême. La poursuite des crimes se fait au nom du Peuple. Les Officiers militaires, de tous grades, sont élus par la Législature, et reçoivent leurs brevets du Gouverneur. Un Conseil de Censeurs, composé de treize Membres, (qui ne peuvent être ni du Conseil, ni de la Législature) est élu tous les sept ans, pour surveiller le maintien de la Constitution, l'exercice des Pouvoirs, la répartition des impôts, l'emploi des finances, l'exécution des Lois, pour censurer les Administrateurs, les

les décréter même d'accusation, recommander la suppression des Lois vicieuses; enfin, pour convoquer, à une époque qui ne peut être plus prochaine que deux ans, une Convention destinée à changer la Constitution sur des bases publiées au moins six mois à l'avance. Les pouvoirs du Conseil des Censeurs, ne durent qu'une année.

Jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, le pays de Vermont avait été un objet de jalousie, entre les provinces de New-York et de New-Hampshire, qui en réclamaient également la possession. Les Vermontais profitèrent de l'époque des premières hostilités, pour se déclarer indépendans, et se donner une Constitution. Le 4 Mars 1791, cet État a été aggrégé à l'Union américaine. Histoire.

CHAPITRE VI.

NEW-HAMPSHIRE.

Étendue. Bornes. Division. Aspect du pays. Montagnes. Rivières. Commerce. Manufactures. Population. Instruction. Villes. Religion.

LONGUEUR, cent soixante-huit milles; largeur, soixante milles.

Entre le 42e d. 41′ et le 45e d. 11′ latitude Nord; et entre le 4e d. 30′ et le 6e d. 17′ longitude Est de Philadelphie.

Le New-Hampshire est borné, au Nord, par le bas Canada; à l'Est, par le district de Main et l'Atlantique; au Sud, par l'État de Massachusetts; à l'Ouest, par la rivière de Connecticut.

La division des Comtés, leur population, et celle des villes, sont comme suit:

Comtés.	Arrondissemens.	Habitans.	Villes principales.	Habitans.
Rockingham...	46.....	43,169...	Portsmouth.....	4,720.
			Exester.....e	1,722.
			Concord.....	1,747.
Stafford.....	24.....	23,601...	Dover.....	1,998.
			Durham.....	1,247.
Hilsborough...	37.....	28,722...	Amherst	2,369.
Cheshire.....	34.....	32,871...	Keen.....	1,314.
			Charleston.....	1,093.
Grafton.....	50.....	13,472...	Haverhill	552.
			Plimouth.....	625.
	221.....	141,885.		

Aspect du pays.

Cet État, sur dix-huit milles de côtes, n'a qu'un seul port à l'embouchure de la *Piscataqua*. La côte est basse, et ne présente que des plaines plus ou moins sablonneuses, à la distance de vingt ou trente milles de la mer. Quatre lignes de montagnes redoublées, à des distances inégales, se présentent en amphithéâtre. La chaîne se prolonge, et s'élève, de plus en plus, vers le Nord de cet État, en séparant les eaux de la Connecticut de celles des rivières de *Merrimac* et de *Saco*. Le pays situé à l'Ouest de cette chaîne, donne d'excellens pâturages, qui bordent sur-tout la rivière de Connecticut. La montagne

Montagnes.

de *Monadnock*, qui appartient à la grande chaîne, est élevée de trois mille deux cents cinquante-quatre pieds au-dessus du niveau de la mer, et a quelques apparences volcaniques. Celle d'*Ossapi* offre à ses habitans le singulier phénomène des coups de vent furieux et imprévus, qui sont quelquefois assez violens pour enlever les toîts des maisons. La montagne de *Moose-Hillock*, ainsi nommée à cause de la quantité d'*élans* (moose) qu'elle nourrit, a la singulière propriété d'avertir des orages les habitans voisins, jusqu'à la distance de dix ou douze milles, par un bruit sourd qui les précède de plusieurs heures.

Les *Montagnes-Blanches* sont probablement les plus élevées de tous les États-Unis. On les voit à la distance de quatre-vingt milles, et on assure qu'on les apperçoit depuis les environs de Quebec (1). Les Sauvages ont une ancienne tradition qui dit que le pays entier ayant été submer-

(1) Docteur *Belknap*.

gé, *Powaw* et sa femme furent préservés des flots (1), sur le sommet le plus élevé de ces montagnes. Ils ont conservé une vénération superstitieuse pour ces lieux élevés, dont les neiges défendent l'accès, et s'interdisent toute tentative pour y pénétrer. L'aire qui forme la base de cette masse énorme de montagnes, n'a pas moins de soixante milles de circuit, et le pays qui l'entoure est encore couvert d'épaisses forêts. Parmi les nombreux sommets qui se découvrent au loin, le mont *Washington*, l'un des plus apparens, est accessible. Une pente égale, de dix milles de longueur, conduit de la plaine de *Pigwacket* aux hauteurs où se divisent les eaux de la *Saco*, qui coulent au Sud, et celles de l'*Ameriscoggin*, qui coulent vers le Nord : ce replat est estimé à la hauteur de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. On monte de-là par un arrête rapide, au milieu des bois de sapins, sur une mousse verte, épaisse et

(2) *Josselyn's voyage to N. England.*

longue, qui réunit les fragmens de roc, et peut supporter le poids d'un homme. Les rochers de cette arrête n'offrent aucune pierre calcaire ; ce sont des *schistes* d'abord, puis des *pierres siliceuses*, et en particulier du *quartz*, mêlangé de *mica*, lorsqu'on approche du sommet (1). Il faut cinq à six heures de marche, au milieu de dangereux précipices, pour parvenir

(1) Les Naturalistes d'Europe qui liront cet ouvrage, regretteront souvent que les Auteurs américains n'aient pas joint à leurs descriptions plus de détails géologiques ; ils auraient ouvert une source féconde de comparaisons entre l'ancien Monde et le nouveau, et la science aurait fait sans doute quelques pas de plus. Nous voyons ici, par exemple, que la plus haute des montagnes connues dans le continent des Etats-Unis, est un *pain de sucre granitique ;* les Alpes, qui forment probablement la chaîne la plus élevée de l'ancien Monde, offrent aussi, dans presque tous leurs sommets, des *pains de sucre granitiques ;* les Cordillières présentent, dans l'Amérique Méridionale, la même structure et la même substance ; mais il y a plus ; les chaînes centrales des Alpes ont toujours pour *avant-corps*, des schistes, puis des roches feuilletées, composées de quartz et de mica ; et l'Auteur nous apprend ici que des pierres de même nature environ-

au replat le plus élevé. C'est une plaine assez étendue, et couverte de bruyères; sur cette plaine s'élève un pic de rochers granitiques, nommé *le Pain-de-Sucre*, au sommet duquel on peut arriver en une heure et demie. Le voyageur qui a la force et la persévérance nécessaires pour y parvenir, est bien récompensé par le spectacle qui s'offre à sa vue si le ciel est serein. Au Sud-Est, à la distance de soixante-cinq milles, il découvre l'océan; au Nord et à l'Ouest, sa vue s'étend jusqu'à la chaîne des montagnes de Vermont. Au Sud, elle domine sur toutes les montagnes du Hampshire, jusqu'au Lac *Vinipiscoggee*.

Au mois de Juillet 1784, quelques Physiciens, pourvus des instrumens nécessaires, se réunirent pour aller faire des observations sur cette montagne; mais la continuité des brouillards rendit leur

---

nent le mont Washington. La gradation de ces substances autour des montagnes granitiques, n'est donc pas un phénomène particulier à nos Alpes, mais on le retrouve dans un autre Hémisphère.

M. A. P.

voyage inutile. Sa hauteur a été estimée a environ dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer (1).

Les neiges de ces masses énormes qui composent les montagnes blanches, sont les inépuisables réservoirs des grands fleuves qui en découlent. Les eaux dont la réunion doit les former, offrent, dans leur cours et dans leurs chûtes, au travers des bois épais, parmi les rochers et les précipices, mille accidens divers, mille tableaux variés, propres à servir le talent du Peintre, et l'imagination du Poëte. La nature a tout fait sur une grande échelle dans ces contrées sauvages; elle y a prodigué ces beautés fortes qui commandent l'admiration, et impriment le respect. — C'est sur-tout au milieu de ces antiques chefs-d'œuvres de la création, que l'homme se sent un être faible et passager. L'espace qu'il occupe est si étroit! ses jours sont si courts, si incertains! . . . . Mais il a

(1) Docteur *Cutler*. *Nota*. Celle du Mont-Blanc est d'environ 15680 pieds anglais au-dessus du même niveau. M. A. P.

reçu, de celui qui fonda ces monumens durables, la faculté de les admirer, et ce sentiment le console.

La chaîne de ces montagnes présente dans la partie de l'Ouest, un passage nommé le *Notch*. C'est un défilé étroit et profond, entre des rochers à pic, où, à côté d'un ruisseau qui le resserre encore, on a pratiqué, à grands frais, un chemin qui communique au district des *Upper-Coos :* ce passage servoit autrefois aux Sauvages pour passer dans le Canada.

Cinq des plus grandes rivières, de la Nouvelle-Angleterre ont leur source dans le New-Hampshire, savoir : la *Connecticut*, l'*Ameriscoggin*, la *Saco*, la *Merrimack*, et la *Piscataqua*. Rivières.

La Connecticut prend sa source entre le district de Main et le Canada, coule d'abord au Sud-Ouest, puis au Sud ; elle reçoit, des montagnes du Hampshire, sept rivières plus ou moins considérables, dont quelques-unes arrosent des cantons très-fertiles, principalement des prairies. — Dans l'espace qui sépare les États de

Vermont et de New-Hampshire, la Connecticut a deux grandes chûtes, à l'une desquelles (*Bellow's Fall*), nous avons vu qu'on travaille à former des écluses.

L'encaissement étroit de la rivière au-dessus de cette chûte, et une masse de rochers qui sépare le canal en deux parties, ont facilité le jet d'un pont de bois de 365 pieds de long, qui fut construit par le colonel *Hale* en 1784. C'est dans ce lieu que les pêcheurs se suspendent sur des fauteuils, liés à des échelles contre des rochers à pic, pour prendre le saumon qui a remonté le courant, malgré l'excessive rapidité de la chûte.—Cette belle rivière est garnie dans presque toute sa longueur, et sur ses deux rivages, de villes nouvelles et florissantes.

La *Merimack* prend sa source dans les montagnes blanches, et se jette dans l'océan à *Newbury*. Dans un cours de quatre-vingt-dix milles, elle reçoit douze rivières, et sa navigation est embarrassée par trois chûtes considérables.

Sur une de ces chûtes, on a construit un pont de bois de 556 pieds de long, et l'État de Massachusetts en fait actuellement construire d'autres.

A l'endroit où la *Contoo-Coock* se jette dans la Merimack, on voit une petite isle, devenue célèbre par l'action courageuse d'une femme, nommée *Donstan*. Cette femme, enlevée par un parti de huit Sauvages, avait été conduite dans cette isle. La fatigue et la sécurité endormirent ses ravisseurs; elle profita d'une occasion si belle d'assurer sa vengeance et sa fuite; le casse-tête de l'un d'eux fut l'instrument de la mort de tous, et avant que de détacher leur canot qui la reconduisit à *Haverhill*, elle enleva leurs chevelures en témoignage de son exploit.

Le cours entier de la Piscataqua est dans le New-Hampshire, qu'elle sépare du district de Main. Sa source est près de *Vakefield*, d'où elle coule l'espace de quarante milles au Sud-Sud-Est jusqu'à la mer, en recevant plusieurs rivières, et changeant plusieurs fois de nom. Elle

s'unit près de la mer, avec un grand nombre de baies, où la marée pénètre, et facilite les communications du commerce de l'intérieur, avec le Port de *Portsmouth*, situé à son embouchure. Les rivières de Saco et d'Ameriscoggin coulent principalement dans le district de Main, et leur description y trouvera sa place.

Les principaux Lacs du N. Hampshire sont ceux de *Vinipiscoggee*, de *Squam*, de *Sunnapee* et *d'Ossappee*. Le premier est le plus considérable : il a environ cinquante milles de circuit ; sa navigation est facile, et la communication entre les villes qui l'entourent n'est pas moins active, au moyen des traîneaux, pendant les trois mois où la glace le recouvre.

Les bords des rivières, sujettes à des inondations réglées, sont les plus fertiles de tous les cantons de cet État. Le sol des vallées est, en général, riche et profond ; toutes les productions de Vermont sont cultivées avec succès dans

le New-Hampshire, et les arbres fruitiers y réussissent beaucoup mieux : il n'y a aucun Agriculteur qui n'ait son verger.

Commerce. Les villes de Boston, de Portland et de New-Yorck, attirent la plus grande partie du superflu des produits du New-Hampshire. Les articles d'exportation sont principalement les bois, les vaisseaux, les cendres, la potasse, les chevaux, les provisions salées et le poisson. Le commerce de Portsmouth, ou Piscataqua, avec les isles françaises, est assez considérable. Dans les deux années qui suivirent le premier Octobre 1789, les exportations (dont une grande partie avait cette destination) montèrent à 296,839 dollars. Les objets importés sont principalement le rhum, les eaux-de-vie, les vins, le sucre brut, le café, le thé, le coton, le sel, les cloux et l'acier. Pendant le cours des deux mêmes années, le nombre des vaisseaux employés au commerce ou à la pêche, et qui mouillaient dans le port de Piscataqua, monte

à deux cent soixante-dix-sept, dont les $\frac{2}{3}$ étaient Américains.

La construction des vaisseaux prend annuellement plus d'activité. En 1790, le nombre des vaisseaux construits dans la *Piscataqua*, fut de huit, et dans le cours de l'année suivante la construction monta à vingt vaisseaux.

Manufactures. Les étoffes fabriquées dans l'intérieur des maisons suffisent à la consommation des habitans. Les autres manufactures sont celles de potasse, de briques, de poteries, de sucre d'érable, et de fers. Ces dernières, qui pourraient fournir à l'exportation, ne suffisent pas à la consommation intérieure.

En 1792, la Législature institua une banque, pour la facilité du commerce, avec un privilège de cinquante années; son fonds est de soixante mille dollars.

La population du New-Hampshire a plus que doublé depuis 1771 à 1790; elle montait alors à cinquante-deux mille sept cens personnes. Les exemples de longévité sont très-communs dans cet

État; mais ce qui est plus précieux encore, c'est que la santé se prolonge dans un âge avancé. Tous les vieillards, cependant, ne jouissent pas des mêmes forces que *Robert Matlin*, et ne parviennent pas au même âge. Ce Patriarche, de la Nouvelle-Angleterre, qui mourut en 1787 à l'âge de cent quinze ans, fit encore à quatre-vingt ans le voyage, à pied, depuis Boston à Portsmouth, c'est-à-dire, soixante-six milles dans un jour, et revint le lendemain de la même manière.

Les habitans de New-Hampshire sont hardis, robustes, et actifs, et les moyens d'instruction se multiplient tous les jours parmi eux. L'usage général des liqueurs spiritueuses y dégénère quelquefois en abus, sur-tout dans le voisinage de la rivière de Piscataqua, où l'on se les procure à moindres frais, et avec une facilité qui tourne à piège.

Le seul Collège de cet État est dans l'arrondissement de *Hanovre*, près de la Connecticut; il date de 1769, et porte le nom de son principal bienfaiteur, Instruction.

Darmouth. La dot de cet Établissement consiste en quatre-vingt mille acres de terres, dont la valeur augmente annuellement à proportion du nombre des habitans, et dont la rente fournit la paye des Professeurs. Dans les vingt-deux premières années de l'existence de ce Collège, quatre cent soixante-dix-neuf Étudians y ont pris leurs degrés, et sur ce nombre, on compte cent quarante Ministres. L'Établissement possède une belle Bibliothèque, et un Cabinet de Physique assez complet.

La principale Académie de New-Hampshire est à *Exeter;* elle a un fonds de dix mille livres sterling; elle a ordinairement cinquante à soixante Étudians.

New-Ypswich, Atkinson et *Amherst* possèdent aussi des Établissemens du même genre, mais moins considérables, et la Législature favorise avec soin la fondation des Écoles, et des Bibliothèques à l'usage du Public.

Villes. Portsmouth, la ville la plus considérable du New-Hampshire, doit cet avantage,

tage à la sûreté de son Port, l'un des meilleurs des États-Unis. *Exeter*, sur la rivière de ce nom, est sur-tout remarquable par le nombre des moulins, de divers genres, qui servent à la fabrication de différens objets de commerce.

Concord est une Ville intérieure, agréable et florissante, sur les bords de la Merimack. Sa situation centrale, et la prospérité du pays qui l'entoure, en feront probablement, dans peu d'années, le siège du Gouvernement.

Plusieurs autres Villes de cet État promettent des accroissemens rapides.

On compte sept différentes Sectes chrétiennes dans le New-Hampshire. Les Citoyens de cet État ont refondu dernièrement leur Constitution politique, et elle n'est point encore publiée. Religion.

Le premier établissement, dans le New-Hampshire, date de 1623; quoique sous le Gouvernement de Massachussetts, cette Province avait une Législature séparée. Dans toutes les époques de l'Histoire de la résistance à l'oppression du

Parlement, les habitans se sont distingués par un amour ardent pour la liberté; et dans le cours de la guerre de l'indépendance, ils ont acquis, par leur zèle constant, par leur dévouement aux périls et aux fatigues, leur juste part de la gloire des Américains (1).

(1) Voyez l'Histoire du Docteur *Belknap*.

CHAPITRE VII.

DISTRICT DE MAIN,

(DÉPENDANT DE MASSACHUSSETTS).

Etendue. Bornes. Division. Population Aspect du Pays. Ports de Mer. Rivières. Productions. Instruction. Villes. Caractère. Indigènes. Religion. Histoire.

LONGUEUR, cent soixante-dix milles ; largeur, cent vingt-cinq milles.

Entre le 4e d. et le 9e d. de longitude Est de Philadelphie ; et entre le 43e d. et le 48e d. latitude Nord.

Le district de Main est borné, au Nord, par le bas Canada ; à l'Est, par la rivière de *Sainte-Croix*, et une ligne qui se dirige au Nord depuis la source de cette rivière, jusqu'aux montagnes nommées *Highlands*, laquelle ligne sépare cet État de N. Brunswick ; au Sud, par l'Océan Atlantique ; à l'Ouest, par le New-Hampshire.

Division et Population.

Comtés.	Habitans.	Princip. Villes.	Habitans.
Yorck.....	28,821...	Yorck.....	2,900.
Cumberland...	25,450...	Portland.....	2,240.
		Pownalboroug...	2,055.
Lincoln.....	29,962...	Hallowel.....	1,194.
		Waldoboroug...	1,210.
Hancok.....	9,549...	Penobscot.....	1,048.
Washington...	2,768...	Machias.....	818.
TOTAL...	96,540.		

Aspect du pays.

Quoique le district de *Main* soit un pays élevé, il n'est pas proprement montueux. La plus grande partie est propre à la culture des grains, et excessivement fertile, particulièrement entre les rivières de *Penobscot*, et de *Kenebeck*. Les terres du voisinage de la Mer sont d'une qualité fort inférieure, mais elles jouissent comme par compensation, de l'avantage de l'engrais que donnent très-abondamment certains varecs, qui croissent sur les bords de la Mer, dans toute la partie recouverte par la marée. Le desséchement des marais qui s'exécute en général

avec facilité, procure un sol gras et riche. Le climat ne diffère pas essentiellement de celui du reste de la Nouvelle-Angleterre, mais il a plus de stabilité. Pendant trois mois et demi, la constance de la neige et des glaces permet l'usage des traîneaux. Si la végétation du printems est moins hative, que dans les États plus au Sud, elle a une rapidité bien plus grande. L'élévation du pays, le nombre et la qualité des végétaux, la multiplicité des eaux courantes, et la stabilité de la température, font de cette contrée un des pays les plus salubres de la Terre.

Sur deux cent quarante milles de côtes, le district de Main présente un grand nombre de Ports sûrs et commodes ; les rivières y sont nombreuses ; la *Penobscot*, la *Kenebeck*, l'*ameriscoggin* (ou *Andros-coggin*), et la *Saco*, sont les plus considérables. La première prend sa source dans les montagnes qui bornent le Canada, et à vingt milles seulement, dit-on, des eaux qui coulent dans le Saint-

Ports de Mer. Rivières.

Laurent. Sa navigation est obstruée par une chûte à cinquante-cinq milles de la Mer ; son cours est navigable, pour les bateaux, dans un espace de treize milles ; enfin depuis l'endroit où la marée est sensible, jusqu'à la Mer, c'est-à-dire, dans un espace de cinquante-cinq milles, les vaisseaux de trente tonneaux y naviguent en sûreté. La Kenebeck, plus considérable encore, prend sa source dans la même ligne de Montagnes, près de la rivière *Chaudière*, qui coule dans le Saint-Laurent, Les vaisseaux de cent cinquante tonneaux la remontent à quarante milles. L'Andros-coggin, qui prend sa source dans les Montagnes blanches, n'est en quelque sorte qu'une branche occidentale de la *Kenebeck* dans laquelle elle se jette, à vingt milles de la Mer. La Saco ne peut être remontée par les vaisseaux qu'à six milles de l'Océan. La chûte, qui barre la navigation à cette distance, est garnie de moulins à scie, qui emploient les sapins flottés que la Rivière apporte de très-loin. Parmi les nom-

breuses baies qui garnissent la côte, celles de *Penobscot* et de *Casco*, offrent les ancrages les plus sûrs et les plus étendus.

Le bled, le seigle, l'orge, l'avoine, les pois, le lin et le chanvre, ainsi que les racines de jardin, réussissent également bien; mais excepté les Comtés de Yorck, de Cumberland, où les fruits sont abondans, il paraît que les vergers ont peu de succès dans cette Province; le houblon y croit naturellement, et la culture des prés y a de grands avantages. Productions.

Les pins et sapins de diverses espèces et qualités, le chêne, l'orme, le bouleau, et l'érable à sucre, sont les principaux arbres des forêts; les Rivières abondent en poissons, principalement en saumons et aloses, et en oiseaux d'eau du genre des canards. Les bêtes fauves, du genre des daims, sont en très-grand nombre dans les bois.

Avant la dernière guerre, le pays de Main ne produisait pas des grains pour la consommation de ses habitans, presque uniquement occupés de la coupe et du

commerce des bois. Quoiqu'un grand nombre préfère encore la hache à la charrue, parce que son produit est plus prompt, cependant l'Agriculture s'étend tous les jours. Les laines et le lin y sont de très-bonne qualité, et les habitans, généralement assez industrieux pour façonner eux-mêmes tous leurs outils de campagne, fabriquent aussi des étoffes pour leur usage. Les articles d'exportation se réduisent au bois et au poisson sec. Le fer, dont on trouve plusieurs mines, commence à être un objet d'industrie.

Instruction. Quatre Académies ont été fondées en dernier lieu, et dotées avec des terres assez étendues. On s'occupe de l'établissement d'un Collège, près de la baie de Casco. Les Ecoles sont en grand nombre, et en général, il y a une tendance très-marquée vers l'instruction et le perfectionnement.

Villes. Portland, sur la baie de *Casco*, est la Capitale du pays. Elle fut brûlée, en très-grande partie, par les Anglais, il y a vingt ans; mais elle est rebâtie à neuf; et l'avantage d'un Port très-étendu et

très-sûr, augmente rapidement sa richesse et son importance. Quelques autres Villes, telles que *Yorck*, sur la Rivière de ce nom; *Hallowel*, sur la Kenebeck; *Bangor*, sur la Penobscot, sont dans un état de prospérité croissante.

Les traits marquans des Vermontois et des habitans du New-Hampshire, sont aussi ceux des habitans de cette Province. Ils sont, ainsi que leurs voisins, braves, entreprenans, actifs, industrieux et hospitaliers. Les seuls Indigènes du pays sont ceux de la tribu de Penobscot, rassemblés à *Indian-Town*, au nombre d'environ cent familles. Ils sont Catholiques Romains; ils ont un Prêtre, une Eglise, et une Maison commune; leurs Chefs ou *Sachems* réunissent tous les pouvoirs de leur Gouvernement, quoique les chefs de famille aient droit d'assister à leurs Assemblées. — Comme les jeunes gens sont obligés de se marier de bonne heure, la tribu s'accroit sensiblement; on leur a assigné en propriété un espace quarré de douze milles de côté, traversé par la

Caractères.

Indigènes.

Penobscot ; mais ils réclament, comme un Droit, qu'on ne leur conteste pas, l'usage de la Chasse et de la Pêche jusqu'à la baie de Penobscot.

Histoire. Les premières tentatives d'établissemens dans le pays de Main, datent de 1607. Le Gouverneur, établi par le Conseil de Plymouth, étant mort en 1647, les habitans se gouvernèrent par eux-mêmes quelques années, puis se soumirent au Gouvernement de Massachussetts, ce qui fut confirmé par la Charte de cette dernière Province en 1691. Dès-lors ce district a été soumis aux Lois et aux formes de cet Etat, et il envoye maintenant à Boston les Députés qui le représentent. Cependant l'étendue de cette contrée, sa population rapidement croissante, les ressources qu'elle renferme, l'exemple de Vermont, et sur-tout le desir naturel aux hommes libres de donner à leur pays une importance politique, contre laquelle ils échangent souvent une partie de leur bonheur, convertiront probablement, avant peu d'années, le district de Main en un État séparé et indépendant.

CHAPITRE VIII.

MASSACHUSSETTS.

Etendues. Borne. Division. Population. Rivières. Côte. Péche. Aspect du pays. Sol. Productions. Commerce. Navigation. Manufactures. Ponts. Mines. Sociétés. Instruction. Villes. Religion. Revenus. Constitution.

LONGUEUR, cent vingt-cinq milles ; largeur, cinquante milles.

Entre le 1er d. 30′ et le 5e d. 40′ long. Est de Philadelphie ; et le 41e d. 30′ et 43e d. lat. Nord.

L'État de Massachussetts est borné au Nord par Vermont, et le New-Hampshire; à l'Est, par la Mer ; au Midi, par la Mer, par Rhode-Island, et Connecticut ; à l'Ouest, par l'État de New-Yorck.

Division et Population.

Comtés.	Nombre des Villes.	Nombre des Habitans.	Villes principales.	Habitans.
Suffolck....	23.....	44,875....	Bostou.....	18,038.
Essex.....	22.....	57,913....	Salem.....	7,921.
			Newburyport.....	4,857.
Midlessex...	41.....	42,757....	Charles-Town.....	1,583.
			Concord.....	1,590.
Hampshire..	60.....	59,681....	Northampton.....	1,628.
			Springfield.....	1,574.
Plymouth...	15.....	29,535....	Plymouth.....	2,095.
Bristol.....	15.....	31,709....	Taunton.....	5,804.
Barnstable..	10.....	17,354....	Barnstable.....	2,610.
Duke.....	3.....	3,265....	Edgartown.....	1,352.
Nantuket...	1.....	4,620....	Sherburne.....	4,620.
Worcester..	49	56,807....	Worcester.....	2,095.
Berkshire...	26.....	33,291....	Stockbridge.....	1,336.
			Great-Barrington...	1,373.

Villes.. 265. Habit. 378,787. c'est-à-d. 60 habitans par mille quarré.

Rivières. La *Honsatonick* prend sa source dans la partie occidentale de l'État, et se dirige vers le Sud en traversant Connecticut, pour se jetter dans le Détroit de *Long-Island*. La Rivière de *Deerfield* qui se jette dans la Connecticut, est remarquable par l'excellence des prairies qui la bordent. La Connecticut qui traverse l'Etat de Massachussetts, éprouve deux

chûtes sur ce territoire ; l'une près de Deerfield, l'autre entre *Northampton* et *Springfield*. Une Compagnie s'est formée en 1792 pour établir des écluses sur ces chûtes. La Merimack est navigable, pour les plus gros vaisseaux, l'espace de vingt milles depuis la Mer. A cette distance se trouvent les premières rapides qui arrêtent la navigation entre *Bradfort et Haverhill*. Une quantité prodigieuse de bois de construction, de planches, pieux, palissades, etc. assujétis en radeaux, passe toutes les chûtes de la Merimack, excepté celles *d'Amuskaeg* et de *Pantuket*. Il se prend, dans cette Rivière, une quantité prodigieuse de saumons, d'aloses, et *d'alewives*, soit pour sécher, soit pour servir d'amorces à la pêche de la morue. Dans le seul Comté d'Essex, on compte douze bacs sur cette Rivière. La barre de son embouchure rend son entrée dangereuse : elle effraye sur-tout les vaisseaux étrangers. En 1787, le Gouvernement y a établi deux fanaux mouvans, qui sont

entretenus avec soin ; les bâtimens qui les supportent sont en bois, et changent de place à volonté, à mesure que la disposition de la barre varie ; de manière que, dans tous les tems, les vaisseaux qui se maintiennent, sur le prolongement de la ligne des fanaux, peuvent approcher en sûreté, et se trouvent avoir dépassé le danger lorsqu'ils sont arrivés auprès du fanal extérieur.

Dix-sept autres Rivières, de diverses grandeurs, coulent dans cet État. *Mistik* et *Charles-River*, qui se jettent dans la Mer à Boston, sont navigables, la première, dans un espace de trois milles, et la seconde, à sept milles de la Mer pour les bateaux seulement. Celle de *Neponset* porte les vaisseaux de cent cinquante tonneaux dans un espace de quatre milles; enfin, *North-River*, quoique fort étroite, a assez de profondeur pour porter des vaisseaux de trois cents tonneaux depuis Pembrok, où l'on en construit de cette force, et qui est à dix-huit milles de la Mer. La plûpart de ces Rivières offrent

de grandes ressources pour la pêche, les moulins et les usines de tous genres.

Le Cap *Cod* ainsi nommé, à cause de la grande quantité de morue que produit la Mer dans son voisinage, n'est pas moins fameux pour avoir été le point de débarquement des premiers Européens, que remarquable à d'autres égards. C'est une langue de terre étroite de soixante-quinze milles de long, qui se replie du côté du Continent. A la pointe de ce crochet, on trouve *Province-Town*, dont le Port offre aux vaisseaux un abri sûr, et que la pêche de la morue occupe uniquement. Chaque maison de cette Ville singulière est soutenue sur des piles, de manière que les sables, chassés par le vent, peuvent passer par-dessous. Sans cette précaution, elles en seraient bientôt recouvertes. Le sol du pays adjacent est composé de monticules d'un sable blanc comme la neige, qui changent de place au gré des vents; la végétation y est presque nulle, et les habitans de la Ville dépendent absolument du marché de

Côte.

Boston.—En s'éloignant de la pointe du Cap, on trouve des bois de sapins, sur lesquels l'accumulation des sables gagne journellement. Qu'on se représente une vague de sable, dont les extrémités touchent à la Mer, dont la hauteur recouvre les arbres, et qui s'avance lentement pour engloutir les bois qu'elle laisse ensuite desséchés derrière elle, et on aura une juste idée de ce spectacle étrange. Les
Pêche. pêcheurs de *Province-Town* passent pour habiles et heureux à la pêche de la morue. En 1790, dix de leurs vaisseaux prirent sur le grand banc onze mille quintaux de morue, et depuis la guerre ils n'ont pas perdu un seul homme, ni un seul vaisseau à cette pêche. La population entière du Cap Cod monte à plus de dix-sept mille habitans qué la pêche occupe en très-grande partie : c'est une pépinière de matelots pour les États-Unis.

Outre la baie que forme le Cap Cod, on remarque sur la côte celles de Massachussetts, d'Ipswick, de Boston, de Plymouth et de Buzzard.

Les

Les isles sont nombreuses sur la côte, principalement dans la baie de Massachussetts ; plusieurs d'entr'elles, sans aucune ressource de végétation, sont abondamment peuplées de pêcheurs ; telles sont les isles de *Nantuket*, et de *Martha's-wineyard*. On trouve dans cette dernière, ainsi que dans l'isle d'*Edgarton*, des tribus peu nombreuses de Sauvages, devenus Chrétiens. L'isle de *Castle*, qui dépend de Boston, et dont le Fort commande l'entrée de la rade, sert de dépôt aux Criminels qu'on y occupe à une manufacture de clous, et que surveille la garnison du Fort. Huit fanaux sont entretenus avec soin pour la sûreté de la navigation sur les différents points de la côte les plus importans et les plus difficiles.

Aspect du pays. Sol. Productions.

L'État de Massachussetts, ainsi que tous les Pays montueux et fort arrosés, présente une grande variété d'aspects. La qualité du sol n'est pas moins variable que les points de vue ; elle offre toutes les nuances, depuis le plus stérile jus-

qu'au plus riche. Les productions du Pays sont le bled, le seigle, le maïs, l'orge, l'avoine, le chanvre, le lin, les pommes de terre, le houblon, les pois, les fèves, les pommes, les pêches, les prunes, les cerises et autres fruits. La proportion moyenne des produits de la bonne culture dans les meilleurs cantons, sont quarante *bushels* d'avoine, trente d'orge, vingt de bled, trente de seigle, ou cent de patates par acre.

Commerce. La valeur des exportations de l'État de Masscahussetts pour les Ports étrangers dans l'année comprise entre le premier Octobre 1790 et le 30 Septembre 1791, a monté à la somme de deux millions quatre cent quarante-cinq mille neuf cent soixante-quinze dollars.

Les objets principaux de cette exportation, dont les divers articles sont au nombre de plus de deux cents, sont le poisson, l'huile de baleine, les bois, le bœuf, le lard frais et salé, le maïs, les farines, les fromages, le rum, l'eau-de-vie, le suif, les cuirs, les peaux, les

souliers, la poudre à canon, les instrumens d'agriculture, les outils de charpentier, et les serrures.

Le commerce entre les Ports de Massachussetts, et les autres Ports de l'Union ne paraît point dans ce tableau. La somme des exportations serait considérablement augmentée par les différens produits des fabriques du pays qui passent annuellement dans les États du Sud, tels que les chapeaux, les outils à carder, les souliers, harnois, selles et autres articles en cuirs et en peaux.

Navigation.

Cet État possède plus d'un tiers de la totalité du tonnage des vaisseaux des États-Unis. Le Port total des vaisseaux employés à la pêche est de vingt-six mille tonneaux. Quarante-six mille sont employés au commerce de la côte, et quatre-vingt-seize mille font le commerce extérieur. L'Angleterre en tire la potasse et les cendres perlées, les palissades, la graine de lin, et la cire. Le poisson et les huiles vont principalement en Espagne, en Portugal et en France. Ces deux articles, ainsi que le bois, le

bœuf, le porc et les chandelles, s'échangent aussi avec les Isles contre leurs produits. Le commerce fournit aux Indes Orientales des mâts, et des provisions. Les Provinces anglaises du Nord achètent de cet État des racines, des végétaux, et des fruits ; enfin les États du Sud consomment divers produits de ses fabriques, dont les principaux sont indiqués ci-dessus. Jusqu'à la guerre de l'indépendance, la traite des Nègres avait été un objet de commerce pour les Négocians de Massachussetts, mais en 1778, la Législature considérant combien ce trafic était peu digne d'un Peuple qui combattait pour sa liberté, défendit la traite, et abolit l'esclavage.

Manufactures.

La population de cet État est parvenue au point où les manufactures peuvent commencer à fleurir, sans nuire à l'Agriculture qui leur sert de base. Quelques-unes ont déjà acquis assez d'importance ; telles sont principalement celles qui admettent l'eau pour principe moteur, comme les moulins à bois, à papier, à

poudre, à foulon, à tabac, à huile, et à chocolat, certaines étoffes, les toiles à voiles, les outils à carder, et les souliers. —Des exemples d'établissemens particuliers, relatifs à ces deux dernières manufactures, serviront à indiquer l'étendue qu'elles ont acquise. A Boston, la manufacture d'outils à carder, qui appartient à M. *Giles Richards*, employe annuellement vingt mille peaux tannées, et pour 1800 louis de fil-de-fer. Mille et soixante individus sont occupés à garnir ces instrumens. A *Lynn*, dans le comté d'Essex un seul fabricant a fait établir, dans l'espace de sept mois, vingt mille six cens paires de souliers pour l'exportation, sans compter un très-grand nombre vendus dans la ville ou dans les environs. Plusieurs centaines de mille paires sortent tous les ans de cette ville pour les divers États de l'Amérique. Soixante-deux établissemens de distilleries travaillent sur des matières importées; on compte que ces distilleries font dans l'année un million neuf cent mille

gallons, ou sept millions six cent mille pintes de liqueurs, qui, à raison de onze pour cent de la valeur, rendent aux États-Unis deux cent neuf mille dollars de droits.

Ponts. Six Ponts considérables ont été construits dans cet État depuis 1786. Celui qui réunit Boston à Charles-Town a mille cinq cens pieds de long sur quarante-trois de large. Il est garni de trotoirs et de réverbères, et on admire le mécanisme du Pont-levis qui donne passage aux vaisseaux : il y a quarante-un pieds d'eau sous le Pont à haute marée. Celui qui réunit Charles-Town à *Malden*, sur *Mystic-River*, a deux mille quatre cents pieds de long, sur trente-deux de large. Son Pont-levis laisse trente pieds de vuide. Celui de Salem, sur *Nort-River*, a les mêmes proportions que celui de Boston. Un autre superbe Pont vient de se construire sur la Merimack, au-dessous de *Newbury-Port*; une isle de la Rivière sert d'appui aux trois arches, dont la centrale a cent quarante pieds, les deux latérales cent

soixante de diamètre. Un autre Pont sur la Merimack vient d'être achevé ; un sur *Charles-River*, un autre sur la Connecticut, sont actuellement en ouvrage, et plusieurs autres sont encore en projet dans l'étendue de cet État.

Quant aux facilités de communication par eau, outre les ouvrages qui se font sur les chûtes de la Connecticut, un canal entrepris par une Compagnie s'ouvre actuellement pour établir la navigation intérieure entre cette Rivière et Boston.

Les mines de fer sont communes dans cet État, et quelques-unes sont abondantes : leur exploitation s'étend de jour en jour ; les forges et autres usines pour l'emploi du fer se multiplient tellement, qu'en 1793 la fabrication des clous avait doublé depuis 1788. Cet article deviendra probablement bientôt un article d'exportation. On a découvert des mines de cuivre et de plomb qui ne sont pas encore exploitées. Mines.

L'esprit public a une admirable acti- Sociétés.

vité dans l'État de Massachussetts. Les associations qui ont pour objet le perfectionnement, l'encouragement, l'extension des Arts utiles, et, en général, le bonheur des hommes dans l'État de civilisation, sont très-multipliées. A la tête de ces Établissemens, on remarque l'*Académie Américaine des Arts et Sciences* qui date de 1780. Les objets de son Institution, sont les Antiquités de l'Amérique, son Histoire Naturelle et la recherche de l'emploi utile de ses Productions ; l'encouragement des découvertes médicinales, physiques, astronomiques, météorologiques, et géographiques ; les perfectionnemens de l'Agriculture, des Arts, du Commerce, et en un mot, l'encouragement de tout ce qui peut tendre à l'utilité ou au bonheur d'un Peuple libre, indépendant et vertueux.

Le but de deux différentes *Sociétés de Charité* est assez indiqué par leur titre respectable.

Les objets de l'Institution de *la Société*

de Médecine, qui date de 1781, embrassent les recherches relatives à la Médecine, à la Chirurgie et à l'Économie animale, ainsi que la Correspondance entre tous les Médecins des États-Unis, et avec les Médecins les plus célèbres d'Europe. Ce Corps jouit de plusieurs Privilèges, et Droits en vertu d'un Acte de la Législature.

Une association se forma en 1791 pour rappeller à la vie les personnes noyées, ou asphixiées. Cette Société a disséminé sur les bords de la Mer, dans les parages dangereux, des cabanes fournies de tous les objets nécessaires au soulagement prompt des personnes qui peuvent être jettées sur la côte. Rien ne caractérise mieux la douce philantropie de cette association bienfaisante, que le genre de cette prévoyance, et de ces soins. La Société, *pour la propagation de l'Evangile*, a plus à s'applaudir des soins de ses Missionnaires, dans la partie orientale du New-Hampshire, où les moyens d'instruction religieuse man-

quaient, que des succès obtenus jusqu'ici auprès des Sauvages, auquels son établissement était sur-tout destiné.

La Société d'Agriculture date de 1792.

La Société Historique, qui a pour objet de rassembler les matériaux de l'Histoire des États-Unis, est aussi un établissement récent.

Instruction. La Loi oblige, sous peine d'une amende croissante, toute ville qui renferme cinquante Chefs de famille, à avoir une École, dans laquelle les enfans apprennent à lire, à écrire, l'Arithmétique, et l'Ortographe. Les villes de deux cens Chefs de famille doivent en outre avoir une École pour les Langues savantes.

On compte, dans Boston, sept Écoles publiques, sous l'inspection fort soignée d'un Comité d'Instruction, et dont les Maîtres sont très-bien payés ; les garçons y apprennent la Langue anglaise par principes, et les Langues savantes ; les filles apprennent l'Arithmétique, la Géographie, la Grammaire, à parler et à écrire avec propreté et élégance. Dans

la visite annuelle de juillet 1792, le nombre total des Élèves était de mille cent quatre-vingt-dix. On trouve en outre à Boston un grand nombre d'Écoles particulières pour les premières études et pour les Arts agréables; ensorte qu'il y a peu de villes au monde où les ressources, pour la première Éducation, soient plus complettes.

Les Académies de *Newbury*, de *Philips*, de *Leicester*, de *Villamstown*, de *Taunton*, et l'École de *Derby*, sont, par les Statuts de leur Institution, destinées à répandre la vertu, et la vraie piété, à instruire la Jeunesse dans la connaissance de l'Anglais, du Français, et des Langues savantes, de l'Arithmétique, de la Géographie, de la Géométrie pratique, des Belles-Lettres, de la Logique et de la Philosophie. L'Université d'*Harward*, qui date de 1638, a échangé le nom de *Cambridge*, où elle est située, contre celui de son bienfaiteur. La Constitution pourvoit à ce que le but de cette belle Institution soit bien rempli. Le

Gouverneur et Vice-Gouverneur, le Sénat, le Président de l'Université et les Ministres des Congrégations de Boston, Charles-Town, Cambridge, Water-Town, Roxbury, et Dorchester, forment, par la Constitution, le Corps des Inspecteurs de l'Université. Les Professeurs ou Régens sont au nombre de onze; savoir : un Président, Professeur émérite de Théologie ; un Professeur en Théologie ; un pour l'Enseignement des Langues Orientales ; un pour les Mathématiques et la Physique; un pour l'Anatomie et la Chirurgie; un pour la théorie et la pratique de la Médecine ; un pour la Chymie et la Matière médicale ; quatre Régens pour l'enseignement du Latin et du Grec, de la Logique, de la Métaphysique, de la Philosophie morale, de la Géographie, des Élémens de Géométrie, de la Physique, de l'Astronomie, de l'Histoire, et de la Langue française. Le nombre des Étudians est ordinairement de cent trente à cent soixante. La beauté du site et des bâtimens, le choix et l'étendue de la

Bibliothèque, l'Élégance et le nombre des Instrumens de Physique (1), la réputation des Professeurs, et sur-tout l'intérêt sérieux et suivi que les hommes les plus éminens de l'État mettent à assurer l'utilité de l'Établissement, en font une des Institutions de ce genre les plus respectables et les plus complettes du Continent.

Outre la branche de la Banque nationale établie à Boston, il y a deux autres Banques dans la même ville, et une troisième établie à Salem, pour la facilité du commerce. Villes.

La ville de Boston, située sous le 42e 23′ de latitude Nord, est en même-tems la Capitale de cet État, et de la Nouvelle-Angleterre. Elle est bâtie au fond de la baye de Massachussetts. Sa forme, demi-circulaire, nuit à sa régularité, mais ajoute à son apparence depuis la Mer. Cette ville comprend deux mille maisons,

(1) On y remarque un superbe Planétaire, de l'invention de M. Pope, qu'il a exécuté, sans avoir jamais vû de machine semblable.

et un grand nombre de bâtimens publics, dont quelques-uns sont remarquables par leur élégance. On y compte dix-sept Églises. Les quais sont beaux et nombreux ; on remarque sur-tout le quai principal qui a trois cents toises de long. A l'Ouest de la ville est la promenade du mail, ornée de superbes plantations ; auprès de cette promenade est la hauteur de *Beacon*, qui porte un monument relatif aux principaux évènemens de la Guerre de l'indépendance. La rade est assez étendue pour recevoir cinq cents vaisseaux à l'ancre, et son entrée est à peine assez large pour en admettre deux de front. Quarante petites isles, couvertes de pâturages et de grains, sont irrégulièrement distribuées dans la rade, dont l'entrée est défendue par un Fort. Le marché de Boston offre toujours la plus grande abondance des provisions les plus nécessaires, comme les plus recherchées. Le Gouvernement immédiat de la Ville est entre les mains d'une Administration que le Peuple élit annuellement au mois

de Mars. Les principales fabriques de Boston sont le rum, la bierre, le papier pour tapisserie, le sucre en pain, les cordes, les machines à carder, les chandelles et le verre.

La ville de *Salem* est la seconde de cet État pour l'étendue et le commerce. Malgré l'inconvénient des bas fonds qui obligent tous les vaisseaux qui tirent dix pieds d'eau, à se servir d'allèges pour entrer dans le Port, le commerce de cette place a une très-grande activité. Ses Négocians ont pour caractère distinctif l'industrie et l'économie ; la richesse parmi eux n'exclut point la simplicité, et ennoblit par l'hospitalité et la bienfaisance. Les mœurs de cette Ville ont une teinte de sérieux qui leur est propre.

Newbury-Port fait un grand commerce avec les Isles et les Provinces méridionales. Cette ville possédait, en 1790, des vaisseaux marchands pour le port de onze mille huit cent soixante-dix tonneaux. Ses distilleries de rum font une partie considérable de son industrie.

Charles-Town, qui n'est séparé de Boston que par *Charles-River*, a été rebâtie à neuf après l'incendie qu'elle éprouva pendant la guerre. C'est une ville aussi bien située pour le commerce, qu'elle est salubre et agréable à habiter ; sa situation est délicieuse ; elle a le spectacle de la ville et de la superbe rade de Boston, la vue d'une campagne admirablement cultivée ; elle découvre au loin les beaux bâtimens de l'Université de Cambridge ; et la variété des aspects rians des deux Rivières entre lesquelles elle est placée, ajoute à la beauté de ce séjour.

Worcester est la plus considérable des villes de l'intérieur ; elle a quelques fabriques de potasse et de coton ; mais ses établissemens d'imprimerie ont sur-tout de l'étendue et de l'importance.

Un très-grand nombre d'autres villes de cet État pourraient être citées pour l'agrément de leur séjour, la beauté de leur situation, leurs avantages commerciaux, les accroissemens journaliers de leur population et de leur richesse.

La

La Milice de Massachussetts est de soixante-dix-huit mille cinq cents hommes, dont cinquante mille hommes d'Infanterie, deux mille de Cavalerie et mille cinq cents d'Artillerie forment la partie active de cette force militaire : ce sont les hommes de seize à quarante ans. Ceux de quarante à soixante composent une réserve de vingt-cinq mille hommes. La troupe active se réunit par Compagnies à quatre époques, et par Régimens et Brigades une fois chaque année. Dans ces rassemblemens, ces Corps prennent les habitudes militaires de la subordination et de l'ordre, et sont exercés au manœuvres.

Les Congrégationalistes sont au nombre de près de trois cents mille dans cet État. Les Baptistes, les Épiscopaux et les Quakers sont ensuite les Sectes les plus nombreuses. Les Presbytériens, les Universalistes, et les Catholiques Romains, sont en très-petit nombre. Religion.

Les principales sources de revenu sont la Capitation, l'Impôt sur les propriétés, et la vente des terreins nouveaux. La Revenu.

Capitation ne porte que sur les hommes entre seize et cinquante ans ; l'Impôt sur les Propriétés est de tant pour mille sur l'estimation de tous les fonds de terre ou bâtimens particuliers.

Constitution. La Constitution de l'État date de 1780, et doit être revue en 1795. La Déclaration des Droits établit la Liberté et l'Égalité naturelle ; la Liberté de conscience ; la Liberté de la presse ; l'épreuve des Jurés ; la Souveraineté et l'Indépendance ; l'Exclusion des honneurs, et émolumens héréditaires ; que tous les Pouvoirs procèdent du Peuple ; que chaque Sujet de l'État a droit à la protection de sa vie, de sa liberté, de sa propriété, et doit en retour l'obéissance aux Lois, et sa part des charges pécuniaires ; qu'il ne peut être obligé de s'accuser lui-même ; qu'il a le droit de se défendre en Justice et de porter les armes ; qu'aucune Armée ne peut être entretenue en tems de paix ; qu'aucun Impôt ne peut être levé sans le consentement du Peuple par ses Représentans ; qu'aucune

Loi ne peut être faite *ex post facto ;* que les Lois martiales ne peuvent être appliquées qu'au service actuel ; enfin que les Pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire sont distincts.

Par la Constitution, le Pouvoir législatif réside dans une *Cour générale*, composée de deux Chambres, savoir, le Sénat et les Représentans, lesquelles ont un droit négatif et réciproque sur leurs projets de Lois. La sanction du Gouverneur est nécessaire aux Lois, à moins que les deux tiers de chaque Chambre ne soient réunis après le renvoi d'un projet. Chacune des Chambres, ou le Gouverneur et son Conseil, peuvent requérir l'avis des Juges de la Cour de Justice suprême sur les questions importantes. Les Sénateurs sont élus par districts, dont il y a au moins treize dans l'État. Le nombre total des Sénateurs est quarante. Le nombre que fournit chaque district est proportionné aux impôts qu'il paye ; mais aucun district ne peut fournir plus de six Sénateurs.

Les Représentans sont élus par les villes

en raison de la Capitation. Les cent cinquante premières têtes imposées sont représentées par un Membre, avec addition d'un nouveau à chaque deux cent vingt-cinq têtes. Les accusations pour crime d'État sortent de la Chambre des Représentans, et sont jugées par le Sénat. La Chambre des Représentans a l'initiative sur les impôts.

Le Pouvoir exécutif réside dans la personne d'un Gouverneur, élu annuellement par le Peuple; il est assisté d'un Vice-Gouverneur et de neuf Conseillers, élus également par le Peuple. Le Gouverneur est Commandant en Chef de toutes les forces militaires de l'État; il peut convoquer la Cour générale; il peut l'ajourner lorsque les Chambres ne s'accordent pas sur l'époque de cet ajournement; la proroger pour un terme qui ne peut excéder quatre-vingt-dix jours, et a le droit de grace pour les criminels convaincus, mais la Législature a seule ce droit pour les Accusés avant leur jugement; il donne les Brevets pour les places militaires, et

nomme aux Offices de judicature avec l'avis de son Conseil. Les Offices militaires se remplissent de la manière suivante : les Compagnies élisent leurs Officiers, ceux-ci leurs Officiers supérieurs, lesquels élisent les Brigadiers : les Majors généraux sont élus par la Législature. Les Juges de Paix sont en place pour sept ans ; tous les autres Officiers civils et militaires conservent leur place tant qu'ils se conduisent bien, mais ils peuvent être déplacés par le Gouverneur sur la demande de la Législature. Les émolumens du Gouverneur et des Juges ne peuvent être réduits, mais peuvent être augmentés. Les qualifications pour l'exercice des droits politiques sont comme suit : pour les Électeurs, vingt-un ans, une année de résidence, un revenu de 3 livres (1) *currency* en fonds de terre, ou 60 livres de rente en autres biens : pour

(1) La livre *currency*, composée de vingt schellings, a quatre différentes valeurs dans les divers États. Dans la nouvelle Angleterre six schellings *currency* font un dollar.

les Représentans, 100 livres de rente en fonds de terre, ou 200 livres d'autres biens, et un an de résidence dans la ville qui les élit : pour les Sénateurs, 300 livres de revenus en fonds de terre, ou 600 livres en d'autres biens dans l'État, et cinq ans de résidence dans le district : pour le Gouverneur ou Vice-Gouverneur, 1000 livres de revenus, et sept ans de résidence.— Le Gouverneur, Vice-Gouverneur, les Conseillers, les Sénateurs et les Représentans, sont tenus de déclarer qu'ils croyent à la Religion chrétienne, et ont les qualifications légales. Le Gouverneur, Vice-Gouverneur, et les Juges de la Cour suprême, ne peuvent point avoir d'autres Offices. La Loi d'*habeas corpus* ne peut être suspendue plus d'une année de suite.

N. B. Pour l'Histoire de Massachussetts. *Voyez* Hutchinson's History, Minot, Chalmer's Political Annals.

CHAPITRE IX.

RHODE-ISLAND ET PROVIDENCE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Isles. Rivières. Religion. Instruction. Culture. Commerce. Villes. Constitution. Histoire.

LONGUEUR, soixante-huit milles ; largeur, quarante milles.

Entre le 3e et 4e d. long. Est Philadelphie ; et entre le 41e et 42e d. lat. Nord.

L'État de Rhode-Island est borné au Nord et à l'Est par la République de Massachussetts ; au Sud, par l'Océan ; à l'Ouest, par l'État de Connecticut.

La division et la population de cet État sont comme suit :

Comtés.	*Villes.*	*Habitans.*
NEWPORT.	Newport	6716
	Portsmouth . . .	1560
	Newshoreham . .	682
	Jamestown	507
	Midletown	840
	Tivertown	2453
	Lille Compton .	1542
		14300 habitans.

Comtés.	*Villes.*	*Habitans.*
	De l'autre part . . .	14,300 habit.
PROVIDENCE.	Providence.	6380
	Smith-Field	3171
	Scituate.	2315
	Glocester	4025
	Cumberland.	1964
	Cranston	1877
	Jonston.	1320
	North-Providence . .	1071
	Foster.	2278
WASHINGTON.	Westerly	2298
	North-Kingston . . .	2907
	South-Kingston. . . .	4131
	Charles-Town.	2022
	Exeter.	2495
	Richmond	1760
	Hop-Kinton.	2462
BRISTOL.	Bristol.	1406
	Varren.	1122
	Barington.	683
KENT.	Warwick	2493
	East-Greenwich. . . .	1824
	West-Greenwich . . .	2054
	Conventry.	2477
	TOTAL. . .	67,877 habitans.

La progression de la population de Rhode-Island, dès 1730, est comme suit:

En 1730. { 16,352 blancs. 2,633 noirs.

En 1748. { 29,755 blancs. 4,373 noirs.

En 1761. { 35,939 blancs. 4,697 noirs.

En 1774. { 54,435 blancs. 5,243 noirs.

En 1783. { 48,538 blancs. 3,361 noirs.

En 1790. { 67,877 blancs. 948 noirs.

L'isle de Rhode, qui donne le nom à l'État, est située, ainsi qu'un grand nombre d'autres Isles, dans la grande baye de *Naraganset*. Elle a treize milles de long, sur une largeur moyenne de quatre milles; elle se divise en trois arrondissemens, savoir, de *Newport*, de *Portsmouth* et de *Midletown*. La situation, le sol et le climat, font de cette Isle une des plus délicieuses contrées de la Terre; et dans l'époque de son lustre, les Voya- Isles.

geurs l'appellaient *l'Eden* de l'Amérique; mais les ravages de la guerre et la décadence de son commerce, ont opéré de tristes métamorphoses ; les plus belles maisons de campagne, les plus superbes plantations ont été détruites, et la ville de Newport est encore dans un état de langueur. L'Agriculture y a moins souffert, ou s'est plus promptement rétablie ; on compte que cette Isle nourrit trente à quarante mille moutons, outre le gros bétail et les chevaux.

Les trois autres Isles notables de la baye de Naraganset, sont celles de *Canonnicut*, de *Prudence*, et *Blockisland*.

Rivières. Les rivières de *Providence* et de *Taunton* se jettent dans la baye de Naraganset ; la première est navigable jusqu'à la ville de Providence pour les vaisseaux de neuf cents tonneaux, et les bâtimens peu considérables remontent jusqu'à Faunton ; ces Rivières et la Baye fournissent abondamment les meilleurs poissons de toute espèce.

Religion. Tous les hommes qui croyent à un Être suprême ont le même droit à la protection des Lois. Le nombre des Sectes chrétiennes est très-considérable ; on y voit aussi des Juifs, et beaucoup d'individus qui ne sont attachés à aucun culte. L'indifférence de la Loi, par rapport à la Religion, est poussée si loin, que la Justice civile ne reconnaît point les engagemens des Associations religieuses vis-à-vis de leurs Ministres ; ensorte que ceux-ci dépendent, pour leurs honoraires, de la bonne foi de ceux qui les emploient.

Instruction. L'Instruction est moins répandue dans cet État que dans aucune partie de la Nouvelle-Angleterre ; elle se concentre presque uniquement dans les villes de Newport et de Providence, où il y a des Établissemens d'Éducation. La première a une Académie assez florissante ; la seconde, un Collège, qui date de 1764. Les bâtimens vastes et commodes de cette Institution avaient été convertis en casernes, et en hôpital pendant la guerre :

ce n'est que depuis 1786 que le Collége s'est remonté ; on y compte environ soixante Étudians, sous six Professeurs et trois Régens.

Culture. Les terres de cet État sont, en général, plus propres aux prairies et aux fruits, qu'à la culture des grains. Le commerce des bestiaux, des fromages, et du beurre, occupe sur-tout la partie du pays qu'on nomme *Naraganset-Country*. Ce canton fournit des bœufs qui pèsent seize à dix-huit quintaux. On y trouve un grand nombre de riches Cultivateurs ; la partie du Nord-Ouest de cet État est, généralement stérile et peu habitée.

Commerce. Les principaux articles d'exportation de Rhode-Island sont les bois, les chevaux, le bétail, le bœuf salé, le porc, le poisson, la volaille, le beurre, les fromages, les liqueurs, la graine de lin, et les étoffes de coton.

La guerre et ses suites ont été plus fatales au commerce de Rhode-Island qu'à celui d'aucun autre État de l'Union. La base de ce commerce était la traite des

Nègres. Les Négocians achètaient les Esclaves avec le rum de leurs Fabriques; ils les échangeaient contre les sucres des Isles qu'ils rafinaient pour les revendre aux Hollandais, et l'argent de ceux-ci payait les produits des fabriques d'Angleterre. Cette circulation de commerce, si riche dans ses résultats, mais si odieuse dons son principe, est tombée par la bienfaisante Loi de l'abolition de Traite.

Nous avons vu combien le fléau du papier-monnaie avait travaillé cet État; combien les Lois financières de circonstances, les injustices publiques et privées, avaient altéré la confiance commerciale, qui ne subsiste que par la bonne foi. La ville de Newport, déjà épuisée par la guerre, ne s'en est point relevée; mais celle de Providence, que sa situation appelle à des relations actives avec les États-intérieurs, a repris un mouvement de commerce, dont on peut apprécier l'étendue par le nombre des bâtimens qui appartenaient à ce Port en 1791 : ils mon-

taient à cent vingt-neuf, et contenaient ensemble environ douze mille tonneaux.— La ville de *Bristol* a aussi un commerce assez étendu. La valeur totale des exportations de cet État, pendant l'année qui finit au 30 Septembre 1791, fut de quatre cents soixante-dix mille cent trente-un dollars.

Certaines manufactures de Rhode-Island sont déjà dans un État florissant; telles sont celles de diverses étoffes de coton ou fil, qui se vendent dans les Provinces méridionales, les Distilleries, mais sur-tout les Fonderies, Forges, et Fabriques de divers outils de fer. Il se manufacture, dans l'intérieur des ménages, une très-grande partie des étoffes qui servent à la consommation des habitans. Le pays fournit des mines de fer près de *Patuket*, qui se travaillent avec succès, et où l'on employe, à l'épuisement des eaux, une machine à feu qui a été fondue sur les lieux, par *Joseph-Brown*, de Providence.

Villes. La population de Newport est plus nombreuse qu'on ne l'imaginerait d'une

Ville dans l'état de décadence dont nous avons indiqué les causes. La partie désœuvrée du Peuple est retenue dans l'Isle par l'habitude, par l'attrait du climat, et la facilité de la vie. Ces milliers de bras inactifs sont un phénomène politique, très-remarquable dans un pays où le prix ordinaire de la main-d'œuvre est un stimulant pour le travail, dans une Isle où les vivres de toute espèce sont à bas prix, où la matière première la plus précieuse abonde, dans un Port qui est un des plus sûrs et des plus beaux de l'Univers, entouré d'États commerçans et prospères; dans une ville enfin où les habitudes du commerce sont encore récentes, où tout en rappelle les entreprises, et en promet les succès. Les fonds, détournés par la guerre vers le Continent, ont seuls manqué jusqu'ici pour le rétablissement de cette ville languisante ; elle sortira de cette crise, dès que les Négocians riches, les Fabricans industrieux viendront mettre à profit ses avantages naturels.

La ville de Providence est située sur les deux bords de la Rivière de ce nom, à trente-cinq milles de la Mer. Le Canal de la Rivière est marqué par des balises qui en assurent la navigation, sans le secours des Pilotes. Les maisons de Providence sont presque toutes en bois. Il y a cependant quelques édifices publics assez remarquables. Il y a dans cette Ville des Rafineries de sucre, des Distilleries, et d'autres manufactures. Son commerce, avec les États environnans, est étendu, et les accroissemens de cette place sont rapides.

Bristol et *Warren* sont deux villes de commerce florissantes. *Little-Compton* passe pour l'arrondissement le mieux cultivé de tout l'État de Rhode-Island. Les habitans de cette petite ville donnent à leurs compatriotes l'intéressant exemple de l'industrie, de la sobriété, et de la sagesse. Ils fabriquent des toiles grossières et des flanelles, dont ils font une exportation considérable.

Enfin *Greenwich* et *Warwick*, autrefois

fois remarquables par leurs plantations de tabac, le sont aujourd'hui par le cidre qu'on en tire.

On comptoit, il y a quelques années, environ cinq cens individus indigènes dans l'État. La plûpart résident à *Charlestown*, et parlent anglais. Ils ont les mœurs douces, et les inclinations paisibles.

La base de la Constitution de cet État est encore la Charte obtenue de Charles II. La Législature est composée de deux Chambres; la Chambre-Haute, formée de dix Membres présidés par le Gouverneur, et la Chambre des Députés du Peuple. Tous les Membres de la Législature sont élus de six en six mois. Le Pouvoir exécutif réside dans la personne du Gouverneur et de ses Assistans; ils sont élus annuellement par le Peuple. Le Gouverneur préside la Chambre-Haute, mais n'a que sa voix dans la sanction des Lois. Il y a une Cour suprême de Judicature, composée de cinq Juges, qui tiennent leurs Sessions deux fois l'année dans les Constitution.

Comtés, pour juger en dernier ressort les causes démenées devant les Cours inférieures, et dont il y a appel.

Histoire. C'est à la persécution des Religionaires de Massachussetts que l'État de Rhode-Island doit sa naissance. En 1636, le Ministre *Roger-Willams*, accusé d'opinions hérétiques, fut obligé de fuir *Salem*, où il laissait ses plus chers intérêts, pour se réfugier sur les rives de la Rehoboth. Ce Ministre d'une Religion de Paix, persécuté par les Chrétiens, trouva chez les Sauvages une réception hospitalière et fraternelle. Bientôt réuni aux victimes de la même persécution, ils fondèrent une Ville, qu'ils nommèrent *Providence*, en reconnaissance de la protection céleste qui leur assurait une retraite. Deux ans après le Synode de *Newtown*, convoqué dans le but d'épurer les opinions des Sectes diverses, produisit de nouvelles émigrations des persécutés. Ils achetèrent des Sauvages l'isle *d'Aquidnik*, actuellement *Rhode-Island*; ils obtinrent d'abord une Charte d'incorporation avec les

plantations de Providence, et enfin en 1663 la Charte de Charles II dont nous avons parlé.

L'odieux souvenir des persécutions de l'intolérance encore présent aux habitans de cet État, et la disposition naturelle des hommes, à passer d'un extrême à l'autre, les a jettés dans un système de liberté religieuse qui a aussi son excès. Nous avons observé que cet État ne concourt point, avec les autres États de la Nouvelle-Angleterre, dans la célébration des solemnités périodiques ; l'observation du Dimanche y est souvent négligée : un assez grand nombre d'habitans vivent dans une profonde indifférence sur le culte et les idées religieuses; enfin l'on remarque chez ce Peuple une teinte générale d'insouciance sur les relations de l'homme avec son Créateur, et sur les opinions qui, seules, garantissent la morale des individus, comme elles doivent servir de base à la morale des Gouvernemens et des Nations.

CHAPITRE X.

CONNECTICUT.

Étendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Ports. Climat. Sol. Productions. Mines. Commerce. Manufactures. Caractère. Religion. Villes. Instruction. Revenus. Constitution. Histoire.

LONGUEUR, quatre-vingt-deux milles ; largeur, cinquante-sept milles.

Entre le 41e et le 42e d. 2′ lat. Nord ; et entre le 1$^{er.}$ d. 50′ et le 3e d. 20′ longit. Est de Philadelphie.

L'État de *Connecticut* est borné au Nord par Massachussetts ; à l'Est, par Rhode-Island ; au Sud, par le Détroit qui le sépare de Long-Island ; à l'Ouest, par l'État de New-York.

L'État est divisé en huit Comtés, et cent Arrondissemens. Chaque Arrondissement forme une corporation qui choisit

ses Officiers municipaux, et fait les Lois de Police. Les Arrondissemens sont divisés en deux ou plusieurs Paroisses ; le nom des Comtés, leur population et principales Villes étaient en 1790 comme suit :

Comtés.	*Population.*	*Esclaves.*	*Principales Villes.*
Hartfort.....	38,029.....	263....	Hartford.
New-Haven..	30,830.....	433....	New-Haven.
New-London.	33,200.....	586....	N. London. Northwich.
Fairfield.....	36,250.....	797....	Fairfield. Danbury.
Vindham....	28,921.....	184....	Vindham.
Lichtfield....	38,755.....	233....	Lichtfield.
Midlessex....	18,855.....	221....	Midleton. Haddan.
Tolland.....	13,106.....	47....	Tolland.
	237,946	2,764	

Les trois principales Rivières de cet État sont la *Connecticut*, la *Honsatonick*, et la *Tamise*. Nous avons indiqué le cours de la première dans trois différens États. En entrant sur le territoire de Connecticut, qu'elle traverse par le centre du Nord au Sud, elle éprouve Rivières.

la chûte *d'Enfield*, à laquelle on travaille maintenant à faire des écluses. Parvenue à *Hartford*, à cinquante milles de la Mer, elle rencontre la marée. Sa Navigation est obstruée par des bas-fonds nombreux dans le voisinage de *Midleton*, et sur-tout à son embouchure, par une barre très-considérable. Ses eaux, depuis une distance de cent trente milles de la Mer, s'étendent à une très-grande largeur, excepté, dans un seul endroit, à trois milles au-dessous de Midleton, où elles sont resserrées entre deux montagnes; et comme les inondations du mois de Mai élèvent quelquefois les eaux à Hartford, de vingt pieds au-dessus de leur niveau ordinaire (1), elles inondent

(1) Il paraît que le Printems est l'époque générale où les rivières de l'Amérique septentrionale parviennent à leur plus grande hauteur; il en est de même, en Europe, pour toutes celles qui ne prennent pas leur source dans des montagnes assez élevées pour offrir des neiges ou glaces permanentes; car ces derniers fleuves, tels que le Rhin ou le Rhône, ont, au contraire, leurs basses eaux au commencement du

alors à une très-grande distance, et pendant deux ou trois semaines, les prairies qui garnissent ses rivages. Treize Villes de cet État également bien situées, proprement bâties, et florissantes, occupent les bords de cette belle Rivière, qui, comme nous l'avons observé, est habitée

---

Printems, s'accroissent à mesure que la chaleur de la saison augmente, jusqu'au mois d'Août où elles atteignent ordinairement leur maximum. La rivière de Connecticut, désignée, par l'Auteur, comme descendant du plateau le plus élevé des États-Unis, n'offre rien de pareil : ce qui concourt à prouver que ces montagnes sont beaucoup moins hautes que les grandes chaînes d'Europe, puisque, sous un climat plus froid, à même latitude, elles ne gardent pas de neiges permanentes. Le Mont-Washington, cité, comme une des montagnes les plus élevées de l'Amérique septentrionale, se voit, dit-on, à la distance d'environ vingt-cinq lieues ; mais le Mont-Blanc, dans les Alpes, se découvre des environs de Dijon, à la distance de cinquante lieues au moins, ce qui indique une hauteur quadruple, et réduirait à environ six cents toises celle d'un des pics les plus élevés des États-Unis. Mais ce ne sont là que des approximations qui seront sans doute rectifiées par des observations exactes, lorsque les Physiciens porteront le baromètre sur ces divers sommets.

M. A. P.

presque jusqu'à sa source. La pêche y fournit principalement l'Esturgeon, le Saumon, l'Alose, la Carpe, la Perche et le Brochet.

La Honsatonick, qui, après avoir traversé l'État de Connecticut, se jette dans le Détroit de Long-Island, entre *Milford* et *Stratford*, n'est navigable que jusqu'à *Derby*, c'est-à-dire, l'espace de douze milles; et son embouchure est obstruée par un banc de coquillages, qui n'en permet pas l'entrée aux gros vaisseaux. Elle éprouve entre *Salisbury* et *Canaan* une chûte qui présente dans ce genre un des plus beaux spectacles qu'on puisse imaginer. Les eaux de la Rivière, dans une largeur de quatre cent cinquante pieds, se précipitent à la hauteur de dix toises, sans se diviser dans leur chûte, et présentent ainsi une brillante nappe d'eau de vingt-sept mille pieds de surface.

La Tamise qui se jette dans le Détroit à New-London, ne se remonte par les vaisseaux que jusqu'à Northwich, c'est-à-dire, à la distance de quatorze milles.

Au-dessus de cette Ville, la Rivière du même nom offre aussi une cataracte fort pittoresque.

Les Rivières de *Shetuket*, de *Quinabogue* et de *Pankatuck*, de *Nord-Haven*, *d'Est*, de *West*, et de *Byram*, et un grand nombre de ruisseaux plus ou moins considérables, arrosent encore l'État de Connecticut, fournissent de très-bon poisson, et des emplacemens de moulins multipliés.

Ports. Les principaux Ports de cet État sont ceux de New-London et New-Haven. La Rade de New-London, depuis le Fanal qui est à son entrée jusqu'à la Ville, a trois milles de long, sur une largeur moyenne de trois quarts de mille. Elle a par-tout cinq à six brasses d'eau, et un fond très-sûr. Le Port de New-Haven est fort inférieur. La Rade a quatre milles de long, mais peu de profondeur. Les Vaisseaux marchands, d'une certaine grandeur, chargent et déchargent leurs marchandises sur une jettée, placée à un mille de la Ville; on travaille ac-

tuellement à un Quai qui ira joindre cette jettée.

Climat. Quoiqu'exposé aux extrêmes de la chaleur et du froid, et à des changemens brusques de température, le pays est très-salubre; les vents de Nord-Ouest, qui règnent souvent en Hiver, sont glacés et perçans, mais dans la même saison l'air est pur, et le ciel serein. La plus grande partie de ce pays, coupé de Rivières, de Montagnes, et de Vallées, est d'un sol pesant et fertile.

Sol. Productions. Dans quelques cantons cependant, la terre est stérile et peu profonde. Le pays produit peu de bled, mais sur-tout de l'orge, de l'avoine, du maïs, beaucoup de lin, du chanvre, des patates, des turnips, des pois, des fèves, et toutes sortes de fruits; mais la principale culture de l'État ce sont les prairies. On a calculé qu'une étendue donnée des bons prés de Connecticut, rend un profit double d'un espace de terrein semblable, cultivé en bled dans les meilleurs cantons de New-York. Le bœuf, le porc, les fromages et le beurre de

Connecticut sont d'une qualité supérieure.

Mines.

On trouve, dans cet État, des mines de cuivre, de plomb et de zinc, mais qui ne sont pas exploitées. Celles de fer, qui sont très-abondantes dans divers cantons, sont travaillées avec activité.

Commerce.

Les principales relations de Commerce de cet État sont avec les Indes Occidentales. Ses exportations sont les chevaux, les mulets, le bétail, les palissades, les planches de sapin et de chêne, les fèves, le maïs, le poisson, le bœuf salé, et le porc, qu'il échange contre les productions des Isles. Il possède un grand nombre de vaisseaux, destinés au commerce de la Côte, qui transportent dans les Ports de Massachussetts, Rhode-Island et New-Hampshire, l'avoine, le seigle et le porc; dans les Carolines, et la Georgie, le beurre, les fromages, le bœuf salé, le cidre, les pommes, les patates et le foin. Il en tire en échange, le riz, l'indigo et les espèces.

New-York, à cause de son voisinage

et de la connaissance que chacun a des prix de son marché, attire sur-tout une grande partie du superflu de Connecticut.

Avant l'année 1774, la valeur annuelle des exportations totales de la Province montait à deux cens mille livres sterlings. Dans l'année qui finit le 30 Septembre 1791, la valeur des exportations, pour l'Étranger, fut de sept cent dix mille trois cent quarante dollars (non compris ce qui fut vendu aux autres États de l'Union.) Cet État possède et employe à son Commerce des vaisseaux pour le port de trente-deux mille huit cent soixante-sept tonneaux.

Manufactures. La plus grande partie des Cultivateurs et de leurs familles sont habillés des étoffes du pays, travaillées dans leurs maisons; elles sont, en général, meilleures, quoique moins fines, que celles de même genre qu'on tire d'Angleterre et de France; et il y en a de belles.

Une Manufacture de laine, récemment établie à Hartford, et protégée par la

Législature, promet des succès. New-Haven a des fabriques florissantes de toiles et de boutons. Il y a à Hartford des Moulins à tabac et à poudre, des Verreries et des Forges. Stafford, Salisbury et Northwich ont des Fonderies très-considérables. On fabrique, en plusieurs endroits, les cuirs, les souliers, les bottes, les chapeaux, les chandelles; et enfin dans presque toutes les Villes et Villages, on voit des Manufactures de cloux.

Aucun État de l'Union n'est relativement plus peuplé que celui-ci. Les propriétés foncières, divisées par la Loi qui assure des portions égales à tous les enfans avec le privilége de deux portions pour l'aîné, varient en étendue depuis cinquante jusqu'à quatre cens acres, et sont généralement très-bien cultivées. Le pays, dans toute son étendue, est coupé de routes qui se croisent dans tous les sens; et dans les parties les moins peuplées, un Voyageur ne peut pas faire trois milles

sans trouver des habitations pourvues de tout ce qui constitue l'aisance champêtre. En 1756, le nombre des habitans de Connecticut était de cent trente mille six cens onze; en 1774, de cent quatre-vingt-dix-sept mille huit cent cinquante-six. Dans dix-huit ans, l'augmentation avait été de plus de soixante-sept mille individus, et dans les huit ans qui suivirent, elle ne fut que de onze mille deux cent quatre-vingt-quatorze. Ce rallentissement, dans l'accroissement de la population, s'explique par les pertes de la Guerre, et par l'émigration qui a eu lieu pour le Nord de New-York, Vermont, le New-Hampshire, et les autres États nouveaux.

Caractère. Presque tous les habitans sont d'origine anglaise. Ils sont, en général, éclairés sur leurs droits politiques et civils. Les affaires publiques sont conduites avec prudence et sagesse. L'esprit de parti, cet ennemi du bonheur des Républiques qui traîne à sa suite tant de passions odieuses, n'a point eu dans cet État,

pendant les troubles qui ont suivi la guerre, le caractère d'aigreur et d'acharnement qu'on lui a remarqué ailleurs; mais les habitans de Connecticut, comme par opposition à tous les moyens de félicité qu'ils possèdent, sont travaillés de la manie des procès, que l'obscurité et l'immense étendue de la Jurisprudence anglaise rendent plus déplorable encore; elle a prodigieusement multiplié parmi eux les gens de Loi. Le Clergé qui est nombreux, éclairé et respectable, a souvent eu l'effet d'une balance aristocratique pour modérer et contenir l'exagération de la liberté, si commune dans les Démocraties. C'est à l'influence de l'exemple que le Clergé donne dans toutes les parties de l'État, qu'on doit attribuer pour beaucoup les modifications heureuses qu'on observe dans les mœurs des habitans depuis la guerre.

Religion.

Les Congrégationalistes, les Episcopaux et les Baptistes, sont les seules Sectes religieuses de Connecticut. Les premiers forment la masse du Peuple; les Epis-

copaux ont aussi plusieurs Églises, mais les Baptistes sont peu nombreux.

Villes. Les Villes prospères, et agréables à habiter, sont très-multipliées en Connecticut; celles de Hartford, New-Haven, New-London, Northwick et Midleton, y tiennent le premier rang.

Nous avons déjà observé les avantages de commerce particuliers aux trois premières. Hartford et New-Haven sont alternativement le siége de *l'Assemblée générale*. Aucune Ville d'Amérique n'a l'avantage sur cette dernière, quant à la beauté du site, et à la salubrité de l'air.

Nortwich est une Ville d'environ trois mille habitans. L'avantage de la navigation de la Tamise, de la fertilité du pays des environs, et des nombreux emplacemens propres aux moulins qui épargnent la main-d'œuvre, encourage l'industrie des habitans. On y fabrique des montres et des pendules, des boutons, du papier, des poteries, du fil-de-fer, des huiles, du chocolat, des cloches, des ancres, et différens ouvrages de forges.

La

La Ville de Midleton est agréablement située sur la Connecticut, à quinze milles au Sud de Hartford. Son Commerce et sa prospérité s'accroissent de jour en jour. *Wethersfield*, *Windsor*, *Farmington*, *Lichtfield*, *Milford*, *Stratford*, *Fairfield*, *Guilford*, *Stamford*, *Windham*, *Suffield*, et *Enfield*, sont toutes des Villes notables sous les rapports de situation, d'industrie et de commerce.

Instruction. Dans aucun Pays du Monde, peut-être, les ressources de la première Instruction ne sont plus à la portée de tous les individus que dans le Connecticut. Chaque Ville est divisée en districts, et chaque district a une École publique. Plus du tiers du produit de la capitation est appliqué à l'entretien des Écoles, et la Loi établit une École publique de Grammaire dans chaque Ville principale. Cinq d'entr'elles ont des Académies, et l'Institution du Collège de New-Haven, qui porte le nom de son bienfaiteur *Yale*, mérite quelque attention. Il date de l'an

1700; et, depuis cette époque, deux mille deux cens Étudians y ont pris leurs dégrés. Cet Établissement, soit quand au nombre des Professeurs et des Écoliers, soit quant à l'étendue des bâtimens, l'importance de la Bibliothèque, et de la Collection d'Instrumens, est, sur une échelle, moins grande que l'Université de Massachussetts, mais ses Réglemens n'ont pas moins de sagesse. Les Législatures des deux États ont employé la même Politique pour donner du lustre à ces Établissemens. Ils les ont placés sous l'inspection immédiate des personnes de l'État les plus éminentes. Un Acte de l'Assemblée générale, du mois de Mai 1792, destiné sur-tout à augmenter les fonds de l'Établissement, met à la tête du Corps des Inspecteurs du Collège, le Gouverneur, le Vice-Gouverneur, et les six plus anciens Conseillers. La publicité des examens, qui reviennent de six en six mois, et la solemnité des Assemblées destinées aux exercices oratoires, excitent l'émulation des jeunes gens, et tendent

efficacement au développement des talens.

Tous les Propriétaires sont tenus de donner annuellemet l'état de leurs biens dans le courant du mois d'Août. C'est sur cet État général des fortunes des Particuliers, que la Législature établit un impôt de tant pour mille selon les besoins de l'année reconnus et publiés. La somme totale des biens déclarés par les habitans de Connecticut, en 1786, et soumise à la Législature au mois de Mai 1787, montait à un million cinq cent trente-trois mille huit cent soixante-sept livres *currency*. Avant la Guerre la somme des dépenses annuelles de l'État montait à quatre mille livres sterlings sans la dépense des Écoles; cette somme est plus considérable maintenant. Revenus.

Le Peuple de Connecticut a eu le bon sens d'éviter les dangers d'un changement de Constitution depuis la déclaration de l'Indépendance. Son Gouvernement est encore ce qu'il était, en vertu Constitution.

de la Charte obtenue de Charles II, en 1662. L'Autorité législative est entre les mains de deux Chambres. Le Gouverneur, Vice-Gouverneur, et douze Assistans ou Conseillers, forment la Chambre Haute. Les Représentans, dont le nombre ne peut excéder deux pour chaque Ville, forment la Chambre Basse, et leur réunion constitue l'Assemblée générale, qui est renouvellée tous les ans par les Élections du Peuple. Toute Loi a besoin de la sanction des deux Chambres. La Cour de Justice supérieure est composée de cinq Juges, qui tiennent leurs Offices de l'Assemblée générale, et sous son bon plaisir. Cette Cour fait annuellement deux circuits dans les Comtés pour y tenir les Sessions. Il existe en outre une Cour suprême de Judicature, composée du Gouverneur et de ses Assistans. Elle est qualifiée de *Court of Errors*. On lui porte les propositions d'erreurs ou les appels comme d'abus, après le Jugement de la Cour supérieure. Les Juges inférieurs des

Villes et Comtés sont élus annuellement. Le Gouverneur est Capitaine général de la Milice, et le Vice-Gouverneur est son Lieutenant général. Tous les Officiers militaires tiennent leurs Offices de la Législature, et leurs Brevets du Gouverneur. Les qualités des Électeurs, qui doivent être attestées par les Prud'hommes des Villes, sont une conduite paisible et sociable, et deux livres currency de rente, ou un fonds de quarante livres currency. Chaque Électeur doit en outre prêter le serment de fidélité à l'État.

Histoire.

Les premières concessions faites par le Conseil de Plymouth, des terres comprises dans les limites actuelles de Connecticut, datent de 1630. En 1634, les Anglais bâtirent le Fort de *Saybrock*, et achetèrent, d'une des Tribus sauvages, le cours et les terres voisines de la Connecticut; l'année suivante fut marquée par les premiers Établissemens des Villes de *Hartford*, *Wethersfield* et *Vindsor*. Le droit de Conquête étendit graduelle-

ment les possessions des Anglais qui s'établirent à New-Haven en 1638. Cette nouvelle Colonie se forma d'abord en un Corps politique distinct, et ne se réunit à celle de Connecticut qu'en 1665. Cet intervalle offre, dans ces Colonies naissantes, le dégoûtant tableau des persécutions réligieuses, entre des hommes que tout semblait devoir réunir. Les Quakers, qui en furent les principaux objets, durent là, ainsi qu'en Europe, leur multiplication à cette cause. La Colonie avait pris des accroissemens considérables; elle avait obtenu la Charte de ses libertés; elle réunit ses Lois en un Code, et imposa, à chaque individu, le devoir de les connaître. Ce Code qui a été réimprimé, en un petit volume, en 1750, et dont le Docteur Douglas dit qu'*il n'en est point de plus naturel, de plus équitable, de plus simple et de plus concis*, devait être acheté par chaque famille contre une mesure déterminée de bled ou de pois. Ces connaissances si généralement et si an-

ciennement répandues dans la Colonie, ont probablement contribué aux dispositions processives des Habitans d'aujourd'hui.

Dans aucun État de l'Union, la population n'a eu des accroissemens plus grands que dans celui-ci. Les émigrations continuelles des Habitans vers les Contrées nouvelles, sembleraient devoir l'épuiser, et il est encore le plus peuplé de tous. Observons, en explication de ce phénomène, que depuis la Charte qui a constitué ses Droits politiques, Connecticut existe en République ; que, protégée par la Métropole, gardée par les Provinces qui l'environnaient, cette Colonie avait tous les avantages réels de l'Indépendance et de la Souveraineté, sans en avoir les dangereux honneurs. Dans un pays étendu, sur un sol qui paye les travaux de l'Homme, sous un climat qui les encourage, à l'ombre de la Paix et de la Liberté, une Peuplade agricole a dû, dans le cours d'un siècle, devenir

une Nation prospère. Heureuse Nation ! L'attachement à tes anciennes Lois proclame ta sagesse ; puisses-tu ne point prêter l'oreille aux conseils des Novateurs inquiets ou perfides qui te presseraient de changer cette Constitution à laquelle tu as dû ton bonheur !

Fin du premier Volume.

TABLEAU

DE LA SITUATION ACTUELLE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

D'APRÈS

JEDIDIAH MORSE

ET LES

MEILLEURS AUTEURS AMÉRICAINS;

PAR C. PICTET, DE GENÈVE.

TOME II.

A PARIS.

CHEZ DU PONT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
Rue de la Loi, N°. 1232.

L'AN III DE LA RÉPUBLIQUE.

1795.

TABLEAU
DE LA SITUATION ACTUELLE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

CHAPITRE XI.

2e. DIVISION. ÉTATS DU CENTRE.

Situation. Bornes. Climat.

NEW-YORK.
NEW-JERSEY.
PENSYLVANIE.
DELAWARE.
TERRITOIRE AU NORD-OUEST DE L'OHIO.

LES États du Centre sont bornés au Nord par le Haut Canada et les Lacs ; à l'Est, par la Nouvelle-Angleterre ; au Midi, par l'Océan, le Maryland, la

Virginie, et l'Ohio ; à l'Ouest, par le Mississipi.

Rien n'est plus irrégulier, plus difficile à soumettre à une description exacte, que le climat de cette grande Division des États-Unis. La partie qui avoisine la Nouvelle-Angleterre lui ressemble sous ce rapport ; mais, en général, les Pays compris dans la Division que nous allons décrire, offrent, dans leur température, les extrêmes les plus distans, les changemens les plus brusques et les plus multipliés. Cela est sur-tout vrai de toute la partie située à l'Est des Alleganys, et l'irrégularité du climat augmente à mesure qu'on se rapproche de la Mer. On a vu, dans ces parages, le thermomètre de Farenheit varier de cinquante degrés dans vingt-six heures, des ouragans briser les vaisseaux, déraciner les arbres, et découvrir les Édifices, et des sécheresses de deux mois entiers succéder à des pluies qui fournissaient six pouces et demi (1) d'eau dans l'espace de quatre

(1) *Docteur Mitchill.*

heures. Les trois ou quatre mois de l'Été qui ont quelquefois des chaleurs, comparables à celles de l'Afrique, s'écoulent rarement sans que le thermomètre y descende jusqu'au degré de la congélation. (1) Enfin, dans les mêmes lieux où la température brûlante de Juillet rappelle le climat de l'Italie, la navigation des plus grandes Rivières est suspendue par les glaces de l'Hiver.

Les conséquences de la variabilité du climat sur la salubrité de l'air, sont telles qu'on peut le conjecturer; c'est-à-dire, que toutes les maladies aiguës qui dépendent du dérangement de la transpiration, y sont plus communes qu'ailleurs; mais soit que l'habitude d'enfance affaiblisse l'influence du climat, soit que, pour les Étrangers, ces inconvéniens se trouvent compensés par des avantages de salubrité

(1) Le Docteur Rittenhouse, pendant son séjour à la campagne en Pensylvanie, n'y a jamais passé un Été sans voir les traces de la gelée dans tous les mois, excepté en Juillet.

qui tiennent à d'autres causes naturelles, il est certain que la durée moyenne de la vie y est aussi longue que dans les Pays réputés les plus salubres.

CHAPITRE XII.

NEW-YORK.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Bayes. Lacs. Isles. Routes. Aspect du Pays. Sol. Productions. Péche. Caractère. Mœurs. Capitales et autres Villes. Agriculture. Manufactures. Commerce. Sociétés. Instruction. Religion. Gouvernement. Ordre judiciaire. Milice. Finances. Curiosités. Sauvages.

LONGUEUR, trois cens cinquante milles; largeur, trois cens milles.

Entre le 40e deg. 40′, et le 45e deg. lat. Nord; et entre le 5e deg. Ouest, et le 1er d. 30′ long. Est de Philadelphie.

L'État de New-York est borné au Sud-Est par l'Océan; à l'Est, par Connecticut, Massachussetts et Vermont; au Nord, par le 45e deg. de latitude qui le

sépare du Canada; au Nord-Ouest, par le Saint-Laurent, et les Lacs Ontario et Erié; au Sud-Ouest et au Sud par la Pensylvanie et New-Jersey.

Division et Population en 1790.

Noms des Comtés.	Nombre des Villes.	Nombre des Habitans.	Principales Villes.	Nombre des Habit.
New-York	1...	33,131.....	New-York	32,328.
Albany	20...	75,736.....	Albany	3,498.
Suffolk	8...	16,440.....	East-Hampton....	3,260.
			Huntington	1,497.
Queen's-County.	6...	16,014.....	Jamaïca.....	1,675.
King's-County..	6...	4,495.....	Flat Busch.....	941.
			Brook Lin	1,603.
Richmond.....	4...	3,835.....	Westfield.....	1,151.
Westchester....	21...	24 003.....	Bedfort.....	2,470.
Orange.....	6...	18,492.....	Goshen.....	2,448.
			Orange.....	1,175.
Ulster.....	14...	29,397.....	Kingston.....	3,929.
Dutchess.....	12...	45,266.....	Poughkeepsie.....	2,529.
			Fishkill.....	5,941.
Columbia.....	8...	27,732.....	Hudson	2,584.
			Kinder Hook.....	4,661.
Rensselaer formé depuis le dénombrem.			Lansinbourg	
Washington....	9...	14,042....	Salem	2,186.
Clinton.....	4...	1,614....	Platsbourg	458.
Montgomery....	11...	28,848....	divisé depuis le dén. en 3 comtés.	
Ontario.....	.....	1,075....	Canadaque.....	
	130	340,120		

En 1792, les trois nouveaux Comtés étoient comme suit :

Noms des Comtés.	Nombre des Habitans.	Noms des Villes.
Herkemer.....	14,000..	Germanflats...
Otsego.....	12,000..	Cooperstown..
Tyoga.....	7,000..	Chenango.... Uniontown....
TOTAL..	33,000 hab.	

La Rivière de Hudson est une des plus grandes et des plus belles des États-Unis. Elle prend naissance dans les montagnes qui séparent le Lac Ontario du Lac Champlain ; elle coule d'abord au Sud-Est, passe à six milles du Lac George, elle reçoit la *Socondaga*, puis la *Mohawk*, et se dirige ensuite presque uniformément vers le Sud, jusqu'à la Mer où elle se jette dans la Baye de New-York. Sa longueur totale est de deux cent cinquante milles ; elle n'éprouve des chûtes qu'entre le Lac George et Albany. Dans cette distance, qui est de cinquante-cinq milles, elle est navigable pour les bateaux, au moyen de deux portages d'un demi mille chacun. Rivières.

Le Lit de cette belle Rivière paraît être l'ouvrage de quelque grande convulsion de la Nature. C'est un Canal uniformément large et profond, taillé dans une direction régulière, au milieu de rochers élevés, au travers même des chaînes de montagnes, et dont le niveau, sensiblement égal, permet à la marée de remonter au-dessus d'Albany, c'est-à-dire, à plus de cent soixante milles de la Mer. Les *Sloops*, de quatre-vingt tonneaux, naviguent jusques-là, et les Vaisseaux de toute grandeur parcourent ce superbe Canal dans un espace de cent trente milles. Nous avons vu de quel avantage cette Rivière peut devenir pour le commerce des fourrures, par la communication avec les Lacs. Elle procure aux Villes bâties sur ses bords l'abondance de tout ce que la Mer apporte, et de tout ce que le Pays fournit, dans un espace qu'on estime comprendre huit cent mille habitans, c'est-à-dire, un cinquième de la population totale des États-Unis. Une louable ambition cherche à étendre encore ces

immenses ressources. On ouvre actuellement un Canal, qui établira la navigation entre cette Rivière et le Lac Champlain par South-Bay. On pêche abondamment, dans la Rivière de Hudson, une grande variété de bons poissons.

La Saranak prend sa source dans les montagnes entre le Saint-Laurent et le Lac Champlain où elle va se jetter en passant par Platsbourg. On y trouve le saumon, le brochet, et la truite en abondance.

Black-River prend sa source dans le voisinage de celle de *Canada-Creek* qui se jette dans la Mohawk. Cette Rivière, qui reçoit les bateaux, depuis sa chûte inférieure jusqu'au Saint-Laurent, dans un espace de soixante milles, est remarquable, sur-tout, en ce qu'elle est la seule navigable d'entre celles qui prennent leur source dans les États-Unis, et se jettent dans ce grand Fleuve. Cette circonstance doit singulièrement favoriser les Établissemens qui se font maintenant sur ses bords.

La Rivière *d'Onondago* sort du Lac *Oneïda*, et coule vers l'Ouest jusqu'au Lac Ontario à *Oswego*. A un portage près, les bateaux naviguent d'un Lac à l'autre, et remontent par Vood-Creeck jusqu'auprès du Fort Stanwix ; de-là un portage d'un mille communique à la Mohawk.

La Rivière de Mohawk prend sa source à huit milles de Black-River. Après un cours de vingt milles vers le Sud, elle change de direction au Fort Stanwix, et coule l'espace de cent dix milles à l'Est jusqu'à la Rivière de Hudson. Les denrées qui descendent par la Mohawk à *Shenectady*, se transportent ensuite par terre l'espace de seize milles jusqu'à Albany. Excepté une chûte à cinquante-six milles au-dessus de Schenectady, et qui oblige à un portage d'un mille, la Mohawk est navigable depuis cette Ville jusqu'à sa source. A la distance de trois milles de la Rivière de Hudson elle éprouve une cataracte qui, par sa hauteur, la grande masse de ses eaux, et

la régularité de leur chûte, présente un spectacle imposant et curieux. La Législature a offert trois mille livres (1) currency pour bâtir un pont sur la chûte de cette Rivière, lorsque les Particuliers en auraient souscrit et payé mille. Une Compagnie a entrepris de rendre praticable, par des écluses, la navigation, depuis Shenectady jusqu'aux Lacs *Ontario* et *Seneca*. Au moyen de cette opération, une étendue de mille milles de rivages, sans y comprendre les Lacs, sera arrosée par des eaux navigables, et plusieurs millions d'acres de terres labourables sur lesquels les Établissemens se multiplient rapidement, trouveront toutes les facilitées imaginables pour un marché avantageux de leurs denrées.

La *Delaware* sort du Lac *Usta-Yantho*, coule au Sud-Ouest, puis au Sud-Est, en séparant l'État de New-York de la Pensylvanie, et enfin ce der-

(1) Dans l'État de New-York, huit schelings *currency*, font un dollar. (Voyez la note, pag. 345, *tome Ier.*)

nier État de celui de New-Jersey, jusqu'à son embouchure dans la Baye qui porte son nom.

La *Susquehanna*, navigable pour les bateaux dans tout son cours, sort du Lac *Otsego*, et se dirige vers le Sud-Ouest; elle coupe trois fois la ligne qui sépare la Pensylvanie de New-Yorck, et immédiatement après avoir quitté cet État, elle reçoit la Rivière de *Tyoga*.

Celle-ci, qui peut se remonter par les bateaux à cinquante milles, prend sa source dans les Alléganys, sous le 42° deg.

La *Seneca* prend sa source dans le canton de ce nom; elle coule vers l'Ouest, reçoit les eaux des Lacs *Seneca* et *Cayuga*, et vient se réunir à la Rivière d'Onondago.

La *Chenessee* ou *Genessee* (1), a sa

(1) L'extrême fertilité du Pays, arrosé par cette Rivière, y a attiré depuis peu un grand nombre d'entre les Emigrans de la Nouvelle Angleterre, qui étoient allés s'établir dans le territoire au Nord-Ouest de l'Ohio, et que les Sauvages ont inquietés. *T. Cooper*, Auteur d'un ouvrage sur l'Amérique, imprimé à Londres en 1795, paraît comprendre sous le nom de *Genessee-Country* tout le Pays plat et élevé qui

source près de celle de la Tyoga, passe près du Fort de Chenessee, et va se jetter dans le Lac Ontario après une suite de cascades, sur lesquelles les Habitans ont construit des moulins.

L'Allégany sort des montagnes de même nom, près de la source de la Tyoga, se dirige vers l'Ouest, et s'accroît d'une autre branche qui vient du Sud, à l'endroit même où elle quitte l'État de New-York pour entrer dans la Pensylvanie.

La Baye de York, qui a neuf milles de long sur quatre de large, s'étend vers le Sud, devant la Ville de New-York; elle renferme plusieurs petites Isles, et communique, avec l'Océan, par un détroit de deux milles, entre *Long-Island* et *Staten-Island*. Baye.

---

avoisine les Sources des Rivières de Susquehanna, de Tyoga, de Genessee, d'Allegeny, et les divers petits Lacs dont les eaux communiquent au Lac Ontario, ou à la Mohawk. Il représente ce Pays, en général, comme mal sain, et dit qu'il est rare que les nouveaux colons n'y achètent pas le climat par une fièvre d'accès.

Lacs. *South-Bay* est un Lac long et étroit, dont la direction est du Nord au Midi, qui est situé à douze ou quinze milles du coude que fait la Rivière de Hudson avant de prendre son cours vers le Sud, et qui sépare l'État de New-York, de Vermont. Ce Lac reçoit du Sud les eaux de *Vood-Creek*, Rivière navigable dans l'étendue de plusieurs milles, puis celle du Lac George, dont le niveau est plus haut de cent pieds, et qui lui parviennent, à *Ticonderoga*, par un large ruisseau ; enfin il réunit ses eaux au Lac Champlain.

Le Lac *Oneïda* ou *Onondago*, situé à vingt milles à l'Ouest du Fort Stanvix, s'étend environ l'espace de trente milles Est et Ouest. A un demi mille de ce Lac, on trouve une source plus salée que l'eau de la Mer, et assez abondante pour fournir à la consommation de tout l'État.

Le petit Lac salé (*Salt-Lake*) qui se décharge dans la Rivière de Seneca, est remarquable par la qualité saline de ses eaux. Les Naturels du Pays en tirent du sel.

Le

Le Lac *Otsego*, à la source de la *Susquehanna*, a neuf milles de long sur une largeur d'un mille. Il est entouré d'un Pays fertile, et d'une culture facile.

Le Lac de *Caniaderago*, à-peu-près de la même grandeur, est situé à six milles de ce dernier vers l'Ouest. Un ruisseau, qui réunit ce Lac à la *Susquehanna*, est fameux par l'excellence des fromages qu'on fait sur ses bords.

Le Lac *Chatoque*, dont l'extrêmité Sud-Est est sous le 42e degré 10$'$, se prolonge jusqu'à neuf milles du Lac Érié, et décharge ses eaux par la *Conawongo* dans *l'Allegany*.

On trouve enfin, dans le Comté d'Orange, au Nord des Montagnes, une étendue de Prairies unies d'environ cinquante milles acres, qui sont inondées annuellement pendant plusieurs mois, au grand détriment de la salubrité de l'air dans le voisinage. On estime qu'une dépense de deux mille livres suffirait pour racheter à la Culture cette immense Plaine d'excellens terrains.

Isles. Cet État comprend trois Isles considérables, savoir, *York-Island*, ou *Mahatan*, *Staten-Island*, et *Long-Island*. La première, située dans la Hudson, près de son embouchure, est séparée du Continent par un bras de cette Rivière qui prend le nom *d'East-River*, sur lequel est un Pont. Elle a quinze milles de long, sur une largeur qui est à peine d'un mille.

La seconde est située à neuf milles au Sud de la Ville de New-York, et forme le Comté de Richmond. Elle a dix-huit milles de long, sur une largeur moyenne de six à sept milles. Elle est assez montueuse, et contient près de quatre mille habitans. La Ville de *Richmond* est une Place peu considérable et pauvre, habitée principalement par les descendans des Hollandais et des Français.

Long-Island est située parallèlement à la côte de Connecticut. Elle a cent quarante milles de long, sur dix de largeur moyenne. Elle est divisée en trois Comtés. *King's-County*, celui de l'Ouest, et le

moins considérable, est principalement habité par des Hollandais, et contient un grand nombre de beaux Villages, parmi lesquels, celui de *Flatbush* possède un Établissement d'Éducation. *Quen's-County*, celui *du Centre*, a environ trente milles de long, et ne renferme aucune Ville. *Suffolk-County*, qui occupe le reste de l'Isle, a environ cent milles de long. Plusieurs petites Isles le bordent. On y compte sept Villes, parmi lesquelles *East-Hampton*, qui contient l'Académie de *Clinton*, est la plus considérable.

Toute la partie du Sud de l'Isle est un Pays plat, et le voisinage de la Mer est garni de Marais salans. La zone du Nord, est inégale et montueuse. On cultive les grains et les fruits dans celle-ci, les prairies et les pâturages dans l'une et l'autre.

Il y a, dans le centre de l'Isle, une étendue de bruyères et de bois, qui sert de retraite à un nombre infini de daims, et à d'autre gibier.—Dans la partie de l'Est de l'Isle, on trouva, il y a environ cinquante

ans, à un demi mille de la Mer, le squelette entier d'une baleine, enterré dans le sable.

La Baye de *Southampton*, au Sud de l'Isle, est remarquable par l'abondance prodigieuse du poisson de toute espèce.

La pêche de la baleine rend annuellement onze à douze cens barils d'huile. Une grande partie des produits de l'Isle se transporte à New-York; mais elle fait aussi directement le commerce d'exportation avec les Isles. On compte environ quarante mille habitans dans Long-Island.

Routes. Il n'y a que trois ou quatre ans que l'État de New-York a commencé à donner à l'objet des routes toute l'attention qu'il mérite.

La concurrence de la Pensylvanie pour le Commerce de l'Ouest, l'émulation qu'a développé l'exemple de cet État industrieux et riche, ont produit de louables efforts, de la part de la Législature de New-York, pour l'Établissement des Routes, au travers des parties peuplées

de l'État, depuis ses extrêmités jusqu'à la Rivière de Hudson. Une poste communique tous les quinze jours depuis Albany jusqu'à *Williams-Bourg* sur la *Chenessee*, en passant par les nouvelles Villes de *Whitestown*, *Geneva*, *Cadanaqua* et *Canawargus*. Une grande route nouvelle, au travers du Comté de Clinton, communique avec le Canada; enfin on vient d'ouvrir une grande route depuis *Katskill* sur la Rivière d'Hudson, qui pénètre dans l'intérieur du Pays, du côté de l'Ouest.

Aspect du Pays.

Sol. Productions.

Le Pays est, en général, coupé de montagnes, dont la direction est du Nord-Est au Sud-Ouest; cependant au-delà des Alléganys, le Pays devient plat et uni; le Sol y est gras et fertile, et couvert, dans son état naturel, d'érables à sucre, de bouleaux, de hêtres, de cerisiers, de hicoris, de locustes et de mûriers. Dans le voisinage du Lac Érié, on trouve le châtaigner et le chêne. Le Pays qui avoisine ce Lac est assez élevé au-dessus de son niveau, et tous les ruisseaux qui s'y

jettent ont des chûtes utiles aux Établissemens de Moulins de divers genres.

On représente le Pays qui avoisine les Lacs Cayuga et Seneca, comme d'une fertilité extraordinaire, et agréablement varié par les ondulations du terrein. C'est dans cette partie que la Législature a accordé en gratification aux Officiers et Soldats de l'État, un million cinq cens mille acres de terres, divisés en vingt-cinq arrondissemens de soixante mille acres chacun, lesquels sont subdivisés en cent fermes de six cens acres.

A l'Est des Alléganys, le Pays est généralement coupé de hauteurs et de vallées. Les hauteurs sont garnies de forêts, dans lesquelles on trouve tous les arbres utiles que fournit le Continent. Les vallées cultivées fournissent d'excellentes prairies, le lin, le chanvre, le bled et d'autres grains. La partie occidentale et septentrionale de New-York, depuis les bords de la Mohawk jusqu'au Canada, considérée comme la plus fertile de tout

l'État, est celle où les Établissemens se multiplient le plus rapidement.

Le Comté de Clinton, placé à distance égale de New-York et de Quebec, a le choix des deux marchés pour ses denrées superflues. Il fournit de très-belles laines, du porc et d'autres articles d'exportation. Les Cultivateurs trouvent leur compte à conduire leurs bœufs gras à *Montréal*, qui est distant de soixante milles de Platsbourg. La Navigation du Saint-Laurent est très-avantageuse à ces Contrées, et il en descend fréquemment à Quebec des radeaux, chargés de diverses denrées. Cette Navigation n'est gênée que par les rapides de *Saint-John* et de *Chamblee*, qui permettent même dans certaine saison, à des bateaux chargés de soixante *bushels* de sel, de remonter le courant (1).

Dans les parties peu ou point habitées du Nord de l'État, les élans, les daims,

(1) Le sel coûte, dans cette partie de New-York, un demi dollar le *bushels*.

les ours, sont très-communs. On y rencontre aussi des castors et des martres. Le loup ne se trouve point dans les forêts de New-York. Les canards et les autres oiseaux d'eau sont en très-grand nombre; et le poisson, principalement dans le Comté de Clinton, est en abondance prodigieuse. Dans la Rivière de Saranac, en particulier, il n'est pas rare de voir un pêcheur prendre quatre ou cinq cens saumons, dans une journée, avec le harpon et le cerceau. Ce poisson salé fait une excellente provision d'Hiver, et il n'y a pas un Agriculteur qui ne puisse faire la provision de sa famille, en employant à la pêche une heure de la soirée dans les mois d'Été qui y sont favorables.

Pêche.

Population. En 1756, la totalité des Habitans, y compris les Noirs, montait à quate-vingt-seize mille sept cent soixante-quinze; trente ans après, elle était de deux cent trente huit mille huit cent quatre-vingt-dix-sept; et on voit, par le tableau général de la population, que dans le cours

des quatre années suivantes, elle s'était accrue de plus de cent mille individus. Une grande partie de ce prodigieux accroissement est dûe à l'immigration des habitans de la Nouvelle-Angleterre.

Caractère. Mœurs.

La Langue Anglaise domine généralement dans l'État; mais il y a quelques Comtés, tels que ceux *d'Ulster*, de *King*, *d'Albany*, et *d'Orange*, où le grand nombre des Hollandais influe sensiblement sur l'accent. Cette Nation, à laquelle sont dus les Établissemens de l'enfance de cet État, a retenu obstinément son caractère originel, malgré l'exemple des usages et des mœurs anglaises dont elle est entourée. La régularité, la prudence, l'économie, ce tour d'esprit, plutôt conservatif qu'entreprenant, conviennent au Particulier qui a hérité sa fortune, ou au Marchand qui l'a faite, plus qu'à un État nouveau qui a besoin de mouvement et d'entreprise; mais comme l'esprit des autres Négocians est généralement porté aux spéculations hardies et étendues,

ces dispositions se modifient réciproquement, et les Commerçans de New-York méritent la réputation de probité, de régularité, d'industrie et de sagesse qu'ils ont obtenue. Cette réaction de l'exemple des habitudes hollandaises est sensible, à beaucoup d'autres égards, dans une grande partie de l'État. Elle a, en général, neutralisé utilement les inclinations opposées des Écossais, des Irlandais, des Allemands, et des Français, qui ont accru la population à diverses époques ; et au moyen des sages Établissemens d'Éducation qui se multiplient tous les jours, l'Instruction qui se répand met en harmonie toutes les nuances, et recouvre d'un même vernis toutes les teintes nationales.

Capitale. New-York, la Capitale de l'État, située à l'extrémité Sud-Ouest de l'Isle de Mahatan ou York-Island, au Confluent de la Hudson et de *l'East-River*, s'étend sur celle-ci l'espace de mille six cens toises, et sa circonférence est d'environ quatre milles. La seule partie de la Ville, qui

offre un plan régulier, est bâtie depuis la Paix, soit en extension de l'ancienne Ville, soit en remplacement des quartiers détruits pendant la Guerre. Quelques maisons rappellent encore la mesquine Architecture des Hollandais; mais toutes celles qui ont été construites, depuis un siècle, sont bâties à la manière anglaise. Plusieurs Bâtimens publics attirent l'attention des Étrangers. On distingue, sur-tout, le superbe Édifice de Fédéral Hall, moins remarquable encore par l'imposante majesté de son Architecture, que pour avoir servi à la Cérémonie d'installation de l'illustre Vashington.

La situation de la Ville est agréable et saine; la fraîcheur, occasionnée par les brises de Mer et les eaux, tempère les chaleurs de l'Été; et le froid de l'Hiver y est moins rigoureux que dans l'intérieur, sous le même parallèle. La rapidité des courants, entre l'Isle *Mahatan*, Long-Island, et Staten-Island, prévient les obstructions des glaces dans le Canal, et ce n'est, d'ordinaire, que pendant quel-

ques jours des Hivers très-rigoureux, que l'abord de New-York est fermé. Il n'y a devant la Ville, ni Baye, ni Port, ni enceinte; mais le Canal *d'East-River*, qui reçoit des vaisseaux de toutes les grandeurs, est, après les Ports de Rhode-Island et de Port-Land, l'abri le plus sûr et le plus commode de tous les États-Unis. Aucune Ville de cette République ne présente des avantages commerciaux plus grands, plus variés, et d'une extension graduelle plus certaine. Son accès, à l'Océan, est facile, constant et sûr: elle commande le Commerce de la moitié de New-Jersey, d'une grande partie de Connecticut, de Massachussetts et de Vermont; elle dispose, en quelque sorte, de la masse entière des productions de l'État immense dont elle est la clef, et qui ne reçoit les importations étrangères que de la main de ses Négocians; enfin les nouvelles communications intérieures, et l'exécution du nouveau Traité, lui permettront bientôt de concourir avec Philadelphie, dans la fourniture des produits d'Europe,

aux États de l'Ouest, et de détourner du Canada une grande partie de l'important commerce des pelleteries.

Après le Tableau d'une telle réunion d'avantages, indépendans de ceux que la Révolution lui donne, on est moins étonné de voir la population de cette Ville florissante s'accroître de dix mille ames dans le cours des quatre années qui ont précédé le dernier dénombrement (1). New-York le dispute à Charleston et à Boston, sur l'hospitalité exercée envers les Étrangers, et l'emporte sur ces deux Villes, quant au luxe et aux ressources de la Société.

L'Éducation des femmes comprend les Arts agréables, et, en général, tout ce qui peut contribuer à l'acquisition du goût et au développement des Graces. Elles unissent, à ces agrémens, plus de solidité qu'on n'y en associe d'ordinaire, et elles ont conservé des mœurs hollandaises, la régularité et la propreté dans l'économie intérieure de leur maison.

(1) On y comptoit en 1794 quarante mille habitans. (T. Cooper).

Sous deux rapports, cependant, cette Ville favorisée à tant d'égards laisse encore quelque chose à desirer, et offre, dans son séjour, un inconvénient grave. Le premier objet qui demande une réforme, et l'obtiendra sans doute, c'est le peu de soin qu'on y a pris jusqu'ici d'assortir le nombre et l'étendue des Établissemens d'Éducation publique aux besoins et aux ressources de cette Ville populeuse et riche. Mais New-York a un désavantage naturel qu'on ne peut remédier qu'imparfaitement, c'est la rareté de la bonne eau. La Ville ne renferme qu'un petit nombre de puits ; l'eau se vend trois deniers le muids ; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que la même pompe fournit la très-grande partie de l'eau qui se consomme. On a calculé qu'on en tire journellement cent dix ; et dans certains jours d'Été, jusqu'à deux cent seize muids, sans qu'il y ait jamais plus, ni moins de trois pieds d'eau dans le puits.

Autres Villes. Albany est une Ville florissante, si-

tuée sur la rive occidentale de la Rivière de Hudson, à cent soixante milles au Nord de New-York, et au haut de la Navigation des *Sloops ;* on y compte environ mille maisons bâties, pour la plûpart, dans l'ancien style hollandais. Cette Ville partage, sous plusieurs rapports, les avantages commerciaux de New-York; et quant au commerce des denrées de l'intérieur, et de certains autres articles d'exportation, ses Marchands sont mieux placés encore. Lorsque les Canaux entrepris seront achevés; lorsque le Pont sur la Mohawk sera construit, et toutes les routes intérieures ouvertes, cette Ville devra éprouver des accroissemens considérables. Jusqu'ici les habitans d'Albany ont souffert de la mauvaise qualité de leurs eaux de puits, mais ils ont entrepris des ouvrages pour la conduite d'une eau courante dans la Ville.

La Ville de Hudson est celle de toute l'Amérique, après Baltimore, qui a éprouvé l'accroissement le plus rapide. En 1783, deux particuliers de providence

ayant reconnu que la Rivière était navigable pour les gros vaisseaux jusqu'à cent trente milles de New-York, achetèrent là, sur la rive de l'Est, un espace d'un mille quarré pour le siège d'une Ville nouvelle. Au printems de 1784, on bâtit quelques magasins, et dans les deux ans qui suivirent, cent cinquante maisons s'élevèrent, et quinze cents habitans s'y réunirent. Une situation superbe, de bonnes eaux, le voisinage d'une contrée fertile, et sur laquelle les Établissemens se multiplient, ajoutent à ses avantages. En février 1786, on comptait qu'il entrait, chaque jour dans la Ville, douze cents traîneaux chargés des produits du Pays environnant, jusqu'à une grande distance.

Pough-Keiepsee est une jolie petite Ville, sur la rive orientale de la Hudson. *Lansinbourg*, a neuf milles d'Albany, sur les bords de la Hudson, et vis-à-vis de la Mohawk, est une Ville florissante et agréablement située. *Kingston*, dans le Comté d'Ulster, situé sur une petite Rivière,

vière, à deux milles de la Hudson, a été rebâtie depuis que les Anglais la brûlèrent en 1777 ; elle contient environ deux cents maisons.

Shenectady sur la Mohawk, dans un Pays fertile, au bas d'une Navigation étendue qui traverse les meilleures terres de New-York, placée pour servir d'entrepôt au Commerce d'Albany, devrait, ce semble, prospérer, et elle a décliné depuis la Guerre, ce qui est dû à ce que ses Habitans ne connoissant que le commerce des fourrures, que les Anglais ont détourné, en grande partie, vers le Canada depuis cette époque, n'ont pas eu l'industrie de mettre à profit les autres avantages naturels de sa situation.

Platsbourg, sur les bords du Lac Champlain, du côté de l'Ouest, est dans une des positions les plus agréables qu'on puisse desirer.

Le pays qui l'entoure s'élève insensiblement depuis le Lac jusqu'aux montagnes, dans l'espace de plusieurs milles. Le sol est un lut gras, qui offre les mêmes

avantages à la culture des Prés et des Champs. Les fermes qui s'élèvent de tous côtés, embellissent et animent le Paysage. La ville de Platsbourg se bâtit et se peuple avec activité ; enfin dans ces mêmes lieux, qui n'était qu'un désert, il y a huit ans, le Voyageur instruit observe des milliers de Cultivateurs, trouve des cercles agréables, la chère délicate et recherchée des Ports de Mer, et peut même entendre, de tems en tems, une conversation philosophique, ou un air de clavecin. Ainsi s'accomplissent les paroles prophétiques, adressées par le Congrès au peuple Américain, dans une époque de détresse. « De vastes Lacs, de grandes Rivières à » peine découvertes, et qui, depuis des » siècles, roulent leurs flots vers l'Océan » dans le silence et l'obscurité des forêts, » les immenses déserts d'un sol fertile, » les sombres retraites des animaux sau- » vages, entendront (nous l'espérons » encore) le bruit de l'active industrie, » prodigueront leurs ressources au Com- » merce, s'enorgueilliront de leurs Cités

» spacieuses, de leurs clochers dorés, de
» leurs délicieuses maisons de campagne,
» de leurs champs couverts des riches
» fruits de la culture».

L'État de New-York est resté fort en arrière de ses voisins sur l'Agriculture et les fabriques. Les avantages de localité sont tels, que les habitans s'enrichissent sans entreprendre, et en ont moins d'activité. L'observation générale que nous avons faite sur l'Agriculture des États-Unis, trouve ici son application très-sensible. Tant que les terres sont à bas prix, et fécondes sans de grands efforts, l'intérêt du Cultivateur ne le porte nullement vers les perfectionnemens utiles. Ils naîtront de la population, ainsi que les Arts manufacturiers. Les ressources du pays assurent à ceux-ci des moyens étendus, dans les productions du sol, dans les mines abondantes de fer, dans celles de plomb, de cuivre, de zinc, de plâtre, dans les nombreux emplacemens propres aux moulins de tous genres. Les articles des fabriques de la Ville de New-

Agriculture.

Manufactures.

York sont les voitures de toutes espèces, les sucres, la bierre, les souliers et les bottes, les harnois, les menuiseries, les coutelleries, les chapeaux, les outils à carder, les montres, les pendules, les poteries, les instrumens de musique et de mathématiques; enfin les vaisseaux et tous leurs agrêts. Les procédés de la fabrication des farines, cet objet capital d'exportation, leur laissent une infériorité sensible dans la qualité, comparativement à celles de Pensylvanie, et Maryland; mais les Manufactures de sucre d'érable commencent à prendre de l'importance; on en peut juger par l'exemple d'un des cantons nouvellement cultivés. Dans le Printems de l'année 1791, le Comté *d'Ostsego* seul, quoique faiblement habité, a fabriqué douze cents quintaux de ce sucre (1).

(1) Une lettre, datée de Cooperstown, du 9 Avril 1793, et signée par William Cooper et cinq autres Particuliers, affirme que, dans le seul Arrondissement d'Oswego (qui était un désert en 1786) il s'est fait, pendant le cours de la saison, cent soixante mille liv. de ce sucre, c'est-à-dire, pour la valeur de quinze mille dollars. (*Tench Coxe*).

Les exportations aux Isles sont le biscuit, les pois, le maïs, les pommes, les oignons, les planches, les palissades, les chevaux, les moutons, le beurre, le fromage, les huîtres, le bœuf et le porc; mais les objets capitaux d'exportation de l'État, sont les bleds et les farines. Dans le cours de l'an 1775, il s'exporta six cent soixante-dix-sept mille sept cents bushels de bled; deux mille cinq cent cinquante-cinq tonnes de pain, et deux mille huit cent vingt-huit tonnes de farine. Le reste des exportations consiste en graine de lin, coton, laine, salsepareille, café, indigo, ris, fer en saumons ou en barres, potasse, cendres perlées, fourrures, peaux de daims, bois de construction, mahogany, cires, huiles, vin de Madère, rum, poix, gaudron, térébentine, baleines, poisson, sucre, mêlasse, sel, tabac, etc. Mais un grand nombre de ces articles sont importés pour être réexportés. La valeur des exportations, pour l'année finie, le 30 Septembre 1791, monte à deux millions cinq cent seize Commerce.

mille cent quatre-vingt-dix-sept dollars. Cet État possède des vaisseaux pour quarante-six mille six cent vingt-six tonneaux, et emploie en outre pour quarante mille tonneaux de vaisseaux étrangers.

Sociétés. On compte dans la ville de New-York sept associations qui ont le bien public pour objet ; savoir, une Société *pour l'encouragement des connaissances utiles, pour la manumission des Esclaves, et la protection des Affranchis* ; une Société de marine ; une pour le soulagement des Débiteurs emprisonnés ; une Société de Manufacture, une Société de Médecine, et enfin une Société d'Agriculture dont les Membres de la Législature sont Membres par leurs Offices.

Instruction. Le Collège de *Colombia*, fondé à New-York, en 1754, par des contributions volontaires, est le premier Établissement de ce genre qu'ait possédé cette Province. Le site de l'édifice, sur les bords de la Hudson, est superbe, et son architecture est digne de l'institution ; il comprend trente-six Appartemens, une vaste Salle,

une Chapelle, une Bibliothèque, un Musée, un Théâtre de Démonstration, et un Cabinet de Physique expérimentale très-riche en instrumens. La direction générale du Collège, ainsi que de toutes les Académies ou Écoles de l'État, est entre les mains du Gouverneur, du Vice-Gouverneur, et de vingt-quatre Inspecteurs. Les Instituteurs pour les hautes Sciences, sont un Professeur de Mathématique et de Physique, un Professeur de Logique et de Géographie, et un Professeur de Langues savantes. Une École complette de Médecine a été ajoutée, en dernier lieu, à l'Établissement qui compte, en totalité, environ cent cinquante Étudians. Des huit autres Académies de cet État, les deux qui ont le plus de réputation, sont celles de *Flatbush* et de Clinton, situées l'une et l'autre dans Long-Island.

Religions. Les Sectes religieuses de l'État sont au nombre de douze, et chacune est autorisée à instituer un Corps, chargé de la direction de ses affaires temporelles. Dans le nombre de ces Sectes, on en compte

une qui s'est élevée récemment ; elle suit les dogmes de *Jenima Wilkinson*, et s'est réunie à *Geneva*, à douze milles Sud-Ouest du Lac Cayoga.

Gouvernement. La forme très-compliquée du Gouvernement de l'État, et de l'Administration de la Justice, est l'ouvrage d'une Convention rassemblée dans ce but en 1777. L'autorité législative est entre les mains de la Législature, et du Conseil de Révision. Le Pouvoir exécutif réside dans la personne du Gouverneur, élu tous les trois ans, et assisté de son Conseil de douze Membres. Il ne siège point dans la Législature. Le Vice-Gouverneur préside le Sénat, et n'y a de voix que pour détabler. La Chambre des Représentans de New-York est la seule des États-Unis où l'usage de la Chambre des Communes d'Angleterre, de se former en Comité dans certaines affaires importantes, ait été adopté. Chaque Chambre a l'initiative et le Pouvoir négatif sur l'autre, et un troisième Corps a un *veto* suspensif sur toutes deux. Ce Corps, nommé le

Conseil de Révision, présidé par le Gouverneur, est composé du Chancelier et des Membres de la Cour de Justice suprême. Il examine les Bills qui ont passé dans les deux Chambres. Son approbation les convertit en Loi. S'il renvoye un Bill, avec ses objections, à la Chambre où il a pris naissance, il y est de nouveau examiné, et ne peut être converti en Loi que sur l'approbation successive des deux tiers des Membres de chaque Chambre.

Les accusations de haute trahison (*impéachment*) sont du ressort de la Chambre des Communes, et sont jugées par un Tribunal, appelé *The Court of errors and impeachment*, lequel est composé du Vice-Gouverneur, du Sénat, du Chancelier, et des Juges de la Cour suprême.

Ordre judiciaire.

Les Cours de Justice, outre le Tribunal ci-dessus, sont la Cour du Chancelier, la Cour de Justice suprême, les Cours des Comtés, les Cours inférieures, *la Cour des Probates*, celle de l'Amirauté, la Cour de l'Échiquier, la Cour dite *of Oyer Andterminer* pour la délivrance des pri-

sonniers, et enfin celle des sessions de quartier.

Les places éminentes du Gouvernement sont remplies par les élections du Peuple, avec certaines clauses restrictives de propriété et de séjour dans l'État pour les Électeurs, et d'autres restrictions proportionnées à l'importance des places pour les personnes éligibles. Les Officiers subalternes, soit Militaires, soit de Judicature, sont nommés par un Corps, désigné sous le nom de *Council of Appointemens*, et élu lui-même annuellement par la Législature parmi les Sénateurs de chaque district de l'État. Tous les Officiers Militaires sont amovibles à volonté, et le Chancelier, les Juges suprêmes, et le premier Juge des Cours des Comtés conservent leurs emplois tant qu'ils se conduisent bien. On suit, soit pour le criminel, soit pour le civil, la Jurisprudence anglaise; par conséquent les gens de Loi y sont très-multipliés, et les procès y entrent pour beaucoup dans les incidens de la vie. Il y a du moins cette compensa-

tion aux inconvéniens d'une Jurisprudence civile si compliquée et si volumineuse, c'est que les études qu'elle exige forment un grand nombre de Sujets distingués pour les emplois politiques, et New-York se glorifie d'avoir produit plusieurs Législateurs habiles.

Le dénombrement de 1789 faisait monter la Milice de l'État à quarante-deux mille six cent soixante-dix-neuf; celui de 1790, à quarante-quatre mille deux cent cinquante-neuf; et celui de 1791, à cinquante mille trois cent quatre-vingt-dix-neuf. Il y a en outre cinq à six mille hommes dans les nouveaux Comtés qui ne sont pas encore organisés. Milice.

Les postes militaires fortifiés étaient très-multipliés dans l'État de New-York. Le plus grand nombre a été détruit, ou tombe en ruine. Dans l'espace qui sépare Shenectady du Lac Onéida, il existait sept Forts, parmi lesquels on voit encore le Fort Stanwix, construit en 1758, et qui a coûté, dit-on, soixante mille liv. sterl. On voit encore à Crownpoint, sur le Lac

Champlain, une partie des ouvrages, autrefois considérables, de ce poste.

Finances. Diverses circonstances ont contribué à remplir le trésor de l'État de New-Yorck, de manière qu'il a pu se passer d'impôts depuis plusieurs années. Les confiscations qui ont suivi la Guerre, la vente des terres non appropriées, et un impôt sur les importations avant la Constitution fédérale actuelle, avaient produit un capital considérable. Les terres avaient été vendues contre du papier continental, dans une époque où l'État de New-York avait plus de crédit que la confédération; ensorte que cet État acquit, à bas prix, une créance considérable contre le Trésor public.

La rente de cette créance passe actuellement cent mille dolars, et doublera lorsque la dette différée portera son intérêt.

Curiosités naturelles. On trouve, dans le voisinage de Saratoga, une eau minérale, dont la source attire la curiosité. Elle sort verticalement de la terre par une ouverture de neuf pouces de diamètre, et s'élève en jet-d'eau pyra-

midal à cinq ou six pieds de hauteur. Elle est à la température commune de l'eau de source ; elle a un goût salin, et contient abondamment un gaz, dont la force expansive rompt tous les vaisseaux fermés. On en fait usage dans plusieurs maladies.

On voit, dans le Comté de Montgomery, un torrent rapide qui s'est frayé un chemin pardessous une colline, dont la base a trente cinq toises de diamètre. La voûte de cette galerie naturelle paroît aux extrêmités d'un roc blanc comme la neige ; mais l'extrême rapidité du courant, l'inégalité du terrein, et le bruit affreux de l'eau dans son passage sous la voûte, ont empêché jusqu'ici que personne sē hasardât à y pénétrer.

Dans l'arrondissement de *Wilsborough*, Comté de Clinton, on voit, sur les bords du Lac Champlain, un morceau de rocher, recouvert d'un terrain boisé, de l'étendue d'un demi acre, qui a sans doute été détaché, par quelque convulsion de la terre, d'un promontoire qui en est distant de vingt pieds seulement, et dont la tranche

extérieure se rapporte parfaitement à celle de la petite isle. C'est-là que se présente un contraste frappant pour le voyageur qui navigue sur les bords de ce Lac romantique. Pendant l'espace de plusieurs milles, ses eaux baignent le pied des rochers élevés, stériles, ou hérissés de bois, dont l'escarpement surplombe et semble menacer de leur chûte l'esquif qui les cotoye. Ces lieux ont toute la rudesse primitive de la Création ; leur aspect est sombre, et sauvage ; un silence profond y règne ; l'Homme y oublie les êtres animés : il se sent seul avec la Nature. Tout-à-coup l'intervalle qui sépare la petite isle du Continent, laisse entrevoir les eaux argentées d'une baye demi-circulaire, qui se développe à mesure qu'on avance. Ses bords s'élèvent en amphithéâtre ; ils sont tapissés de verdure, couverts de moissons, parsemés de fermes; une majestueuse forêt les domine, et une montagne élevée encadre ce paysage enchanteur.

Sauvages. Les rapports du Missionnaire *Kirk-Land*

réduisent à six mille trois cent trente individus la totalité des six Nations sauvages, autrefois nombreuses et redoutables, et dont les restes habitent encore dans l'Ouest de l'État. Les Mohawks sont en grande partie fixés sur *Grand-River* dans le Haut Canada. Les *Seneca* occupent deux villages sur *l'Allégany*. On trouve quelques *Delawares* et *Shavagkees* sur Buffalo-Creek ; enfin les *Stokbrige* et les *Mohegan* se sont établis sur le Lac Onéïda. D'après le même Missionnaire, voici à-peu-près les idées que ces Tribus se font de la moralité des actions, et des peines et récompenses d'une autre vie. Il y a, disent-ils, une région des purs Esprits, nommée *Escanane*, d'où sont exclus trois classes de Pécheurs; savoir, les Suicides, ceux qui répudient leurs femmes à cause de leur grossesse, et ceux qui désobéissent à leurs Chefs. Pour parvenir à *l'Escanane*, il faut passer sous la conduite d'un Guide sûr, en équilibre sur un pieu, au-dessus d'un affreux précipice. Lorsqu'un Réprouvé

tente le passage, le Guide, qui le reconnaît, l'abandonne à lui-même sur le pont glissant et mal assuré; un vertige le saisit; il tombe, avec d'horribles cris, au fond du noir abîme; il y trouve un chien monstrueux qui a la galle et la lui communique. Tourmentés de démangeaisons cuisantes, les Réprouvés s'agitent envain dans leur sombre prison, où le bruit des chants et des danses des bienheureux habitans de *l'Escanane* vient quelquefois accroître leurs maux. Les imbécilles et les chiens vont aussi dans le même gouffre, mais ils y ont un appartement séparé, où la lumière du jour pénètre.

Les *Cayuga*, les *Onéida*, les *Onondaga* habitent encore en petit nombre les environs des Lacs de même nom.

En 1787, John Livingston, et quatre autres Particuliers, se réunirent pour obtenir des six Nations, à forme de bail, pour neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ans, moyennant deux mille dollars de rente, une immense étendue de pays, comprenant la plus grande partie des trois Comtés de

du Nord-Ouest. Deux mois après, ils obtinrent à bail, pour le même terme, le pays d'Onéïda de la Tribu de ce nom, moyennant une redevance annuelle. Mais la Législature décida, au mois de Mars 1788, que de pareils baux étaient des achats, défendus aux Particuliers par la Constitution, et par conséquent nuls; dès-lors l'État a conclu un Traité avec les diverses Tribus des Sauvages, et acheté d'eux tout le pays, moyennant la réserve d'une certaine étendue de terrein pour les Onéïda, les Cayuga et les Onondaga.

De longs débats entre New-York et Massachusetts, relativement aux limites des États, ont été définitivement terminés, moyennant la cession faite à Massachussets, d'une étendue de douze Arrondissemens, dont l'État de New-York s'est réservé la jurisdiction (1).

(1) Pour l'Histoire de New-York, voyez *Smith's History and Hasard's collection of State papers.*

CHAPITRE XIII.

NEW-JERSEY.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Montagnes. Sol. Productions. Agriculture. Commerce. Manufactures. Mines. Curiosités naturelles. Caractère. Mœurs. Instruction. Villes. Gouvernement. Milice.

LONGUEUR, cent soixante milles; largeur, cinquante-deux milles.

Entre le 39e et 41e degré 24′ latitude Nord ; le mérid. de Philadelphie, et le premier deg. long. Est.

L'État de New-Jersey est borné à l'Est par la Rivière d'Hudson, et la Mer ; au Sud, par l'Océan ; à l'Ouest, par la Rivière et la Baye de Delaware ; au Nord, par une ligne tirée depuis l'embouchure de la Rivière de *Mahakamac*, jusqu'à un point de la Rivière d'Hudson, sous le 41e degré.

La division et la population de l'État sont comprises dans les Tableaux suivans.

Comtés.	Population.	Principales Villes.
Cap-May.....	571.	
Cumberland.....	8,248.	Bridgetown.
Salem.....	10,437.	Salem.
Glocester.....	13,360.	Woodbury. Glocester.
Burlington.....	18,095.	Burlington. Bordentown.
Hunterdon.....	20,253.	Trenton.
Sussex.....	19,500.	Newtown.
Bergen.....	12,601.	Hackinsack.
Essex.....	17,785.	Newark. Elisabeth-Town.
Middlesex.....	15,956.	Amboy et partie de Brunswik.
Monmouth.....	16,918.	Freehold.
Somerset.....	12,296.	Boundbrook et partie de Brunswick.
Morris.....	16,216.	Morristown.
	182,236.	dont 11,423 noirs.

Les rivières de New-Jersey sont peu considérables, mais nombreuses. Les trois principales sont la *Hackinsack*, la *Passaïk*, et la *Raritan*. La première prend sa source dand le Comté de Bergen, Rivières.

se dirige vers le Sud, et entre dans la Baye de *Newark*. Elle a une grande largeur près de son embouchure, et se remonte à environ quinze milles. La Rivière de Passaïk prend naissance dans un grand marais du Comté de Morris. Son cours est très-tortueux, mais sa direction générale est de l'Ouest Nord-Ouest à l'Est Sud-Est. Elle se réunit à l'Hakinsack, près de la Mer, et se remonte à environ dix milles. Cette Rivière éprouve à *Patterson*, au travers d'une fente de rocher, une chûte de soixante-dix pieds, qui fait une des curiosités du pays.

La Rivière de Raritan, formée de deux branches Sud et Nord, qui prennent leur source dans les Comtés de Morris et d'*Hunterdon*, passe à *Brunswick* et à *Amboy* où elle se jette dans la Mer, et contribue à former le Port de cette dernière Ville. On a le projet d'établir un Canal de communication, entre la branche du Sud et les eaux de la Delaware. La Raritan éprouve une chûte aux collines de ce nom.

A Brunswick elle a si peu de de profondeur, qu'elle est guéable pour les voitures, mais un peu au-dessous elle prend un fond si contidérable, que les corvettes y naviguent en sûreté. Les chaloupes remontent au-dessus du Gué avec la marée; et lorsque celle-ci est basse, il n'est pas rare de voir dans la Rivière des chaloupes à sec, à une portée de fusil des plus gros vaisseaux à l'ancre. On a construit dernièrement trois Ponts sur la *Passaïk*, *l'Hakinsak*, et la *Raritan*, sur la grande route entre New-York et Philadelphie. Les autres Rivières du pays sont la *Cesarea*, qui prend sa source dans le Comté de Salem, et peut se remonter jusqu'à *Brigetown*, à vingt milles, avec des bâtimens de cent tonneaux; la *Mulicus* qui divise les Comtés de Glocester et Burlington, et que les vaisseaux de soixante tonneaux remontent jusqu'à vingt milles; la *Maurice* qui sort du Comté de Glocester, et qui est navigable dans un espace de trente milles pour les chaloupes; l'*Alloway* et *l'Ancocus* qui se jettent dans

la Delaware, et servent de moyen de transport aux denrées qui abondent dans le terrein qu'elles arrosent. Enfin dans la partie Sud de New-Jersey, qui est basse et avoisine la Mer, on compte encore huit petites Rivières ou Criques, qui, à haute marée, peuvent se remonter avec les bateaux jusques près de leur source.

Montagnes. Sol.

Une ligne de montagnes qui appartient à la grande chaîne des Alléganys, et une partie de l'éperon de cette grande chaîne, nommée *Kittatiny*, occupent le Nord de l'État de New-Jersey. Le centre de l'État est agréablement varié de côteaux et de vallées fertiles, et la partie du Sud est uniformément basse, platte, et sablonneuse. On estime qu'un quart de New-Jersey est occupé par ces sables stériles. En y creusant des puits, on y trouve l'eau saumatre à environ cinquante pieds. Les bords de la Baye de Delaware sont couverts en grande partie de marais salans, qui donnent de bons pâturages d'Été, mais où les moustiques sont fort

incommodes aux hommes et aux animaux. Le poisson et les huîtres sont d'un très-grand secours pour la subsistance des habitans de la côte. Les montagnes produisent le chêne, l'hicory, et le châtaigner. L'érable à sucre est commun en Sussex sur les bords de la Delaware. Quelques Comtés sont extrêmement fertiles, et toutes les espèces de grains y sont cultivées. Les prés et les pâturages, sur-tout, y ont une grande valeur dans les parties qui sont à portée des marchés de Philadelphie et de New-York pour le transport du bétail. Enfin les fruits de verger, les pêches, les cerises, les fraises y abondent, et le meilleur cidre de l'Amérique, et peut-être de l'Univers, se fait en New-Jersey. On trouve, dans quelques cantons de cet État, des paysages et des points de vue délicieux. Le cours de la Rivière de *Pasaïk*, en particulier, entre Newark et Patterson, présente toute la variété d'aspects qu'on peut attendre des accidens du terrain et des eaux, d'une vigoureuse végétation, d'une Productions.

riche culture, et des belles et nombreuses maisons de campagne qui garnissent ses bords.

Agriculture. Dans un pays où l'étendue des terres à cultiver est dans une proportion plus juste, avec le nombre des habitans, que dans la plûpart des États de l'Union, on devrait s'attendre à voir l'Art de l'Agriculture plus perfectionné; mais la plûpart des Cultivateurs, ou Hollandais d'origine, ou habitués à se conformer au mode de culture que ceux-ci ont introduit, n'inventent guères, et imitent encore moins les procédés nouveaux qui pourraient être utiles.

Commerce. La presque totalité du commerce de New-Jersey se fait par New-York et Philadelphie. La Législature a fait divers efforts pour soustraire l'État à cette dépendance; mais, jusqu'ici, c'est envain qu'elle accorde les plus grands encouragemens aux Négocians qui s'établissent dans l'excellent Port d'Amboy ou à Burlington, sur la Delaware. Les longues habitudes de commerce, les cor-

respondances établies, la facilité des crédits, la vente plus sûre et plus prompte des denrées, le choix plus grand sur les objets d'importation, et toutes les autres causes qui concourent à donner aux Villes commerçantes une force d'attraction proportionnée à leur masse, dirigent encore aujourd'hui, dans les anciens Canaux, le courant des affaires de commerce. Les articles d'exportation sont les chevaux, le bétail, les fruits, le bled, la farine, les jambons (qui ont une grande réputation) les bois, les cuirs, les fers, et la graine de lin. Les importations ne consistent guères qu'en denrées des Isles.

Manufactures.

Les Manufactures prennent de l'activité depuis quelques années. L'industrie s'est prévalue des avantages que les nombreuses chûtes d'eau offrent en supplément de la main-d'œuvre. On compte dans l'État plus de onze cens moulins de divers genres, tels que des moulins à scier les bois, à poudre, à huile, des papeteries, des usines pour la préparation des fers, et des moulins à farine, qui sont les plus

nombreux. Les Établissemens de tanerie, de Trenton, Newark et Elisabeth-Town, ont une grande étendue. La fabrication des étoffes, dans l'intérieur des ménages, suffit, à peu de chose près, à l'usage des habitans; mais l'objet le plus important de leur industrie, ce sont les fers, que sept différentes mines leur fournissent en prodigieuse abondance. La grandeur des ouvrages qui servent à leur préparation, est proportionnée à cette richesse. Il en sort annuellement quarante-neuf mille six cens quintaux de fer en barres, en saumons, ou en fil, sans compter une grande quantité de pots, et ustensiles de diverses espèces en fer fondu. Il s'est formé, en 1791, sous l'autorisation et l'encouragement de la Législature, une Société de fabriques, avec un fonds de cinq cent mille dollars. Elle a fait divers beaux Établissemens sur la chûte de la Passaïk, dans le délicieux site de Patterson, ainsi nommé en l'honneur du Gouverneur qui a patronisé l'entreprise.

Plusieurs Comtés, et, en particulier, celui de Bergen, renferment des mines de cuivre, qui, avant la guerre, avaient été travaillées à diverses époques; mais quoiqu'elles paraissent riches, et qu'elles fournissent de temps en temps des masses considérables de cuivre natif, la cherté des travaux les a fait abandonner. Mines.

Dans la partie du pays qui est basse et sablonneuse, on a trouvé, en creusant des puits, des coquilles d'huître d'une grandeur extraordinaire. Il y a environ huit ans que, dans le Comté de Monmouth, près de la Mer, après une crue des eaux qui avait rongé le rivage, on découvrit les os d'un très-grand animal, qui, par la forme de ses dents, paraissait avoir été carnivore : une de ses dents molaires avait cinq pouces de hauteur, cinq de longueur, et deux et demi de largeur. Les os d'un animal semblable ont été découverts depuis dans le Comté de Glocester, en creusant un fossé dans un pré, à trois ou quatre pieds de profondeur; ils existent à Philadelphie. Curiosités naturelles.

On voit, dans le Comté de *Morris*, à quarante milles de la Mer, sur une colline, un grand nombre de puits, dont l'eau monte et descend régulièrement de six pieds, deux fois dans vingt-quatre heures. On remarque dans le Comté de *Cap-May*, au bord de la Mer, une source d'eau douce, que la Mer recouvre de trois ou quatre pieds à haute marée; mais si l'on plonge, jusqu'à l'eau douce, une bouteille fermée, et qu'on l'ouvre à cette profondeur, on la retire pleine d'eau douce. On trouve, dans les Comtés d'Huntington et de Morris, des eaux minérales assez fréquentées.

Caractère. Mœurs.

Il y a une variété remarquable dans les mœurs et le caractère des habitans de New-Jersey. Les Hollandais, les Allemands, les Écossais, les Irlandais, les habitans de la Nouvelle-Angleterre, et leurs descendans, ont conservé, dans les endroits où ils se sont réunis, leurs habitudes primitives, modifiées par les modes et les usages des Villes de New-York et de Philadelphie, plus que par

aucune teinte nationale appartenant à l'État lui-même. En général cependant, les habitans sont industrieux et sobres, et l'hospitalité y est en honneur autant que dans aucun État de l'Union. Les Presbitériens, les Quakers, les Baptistes, les Épiscopaux, les Réformés Hollandais, les Méthodistes et les Moraves, sont les diverses Sectes de New-Jersey.

Cet État possède deux Collèges, l'un dans le Village de *Princetown*, et l'autre, à *Brunswick*. Le premier, qui date de 1738, est, par sa Constitution, sous la direction immédiate du Gouverneur et de vingt-deux Inspecteurs. Il a un Professeur de Belles-Lettres et de Chronologie, un de Mathématiques et de Physique, un troisième de Théologie et de Philosophie morale, et deux Maîtres de Langues. Le Collège qui a environ neuf cens livres de revenu, a ordinairement de soixante-dix à cent Étudians, et on lui a annexé une École de Grammaire qui en contient environ vingt. Le bâtiment du Collège est vaste, et bien construit; Instruction.

le Cabinet de Physique et la Bibliothèque furent détruits par les Anglais pendant la dernière guerre, mais ils sont déjà remplacés en grande partie. Le Collège de Brunswick, fondé immédiatement avant la crise de la Guerre, par les souscriptions volontaires des Réformés Hollandais, a beaucoup souffert pendant cette époque, et n'a pas pris dès-lors le degré d'étendue que ses fondateurs lui destinaient. On compte, dans le reste de l'État, onze Académies ou Séminaires, dans lesquels les jeunes gens trouvent, à un prix modique, tous les secours d'instruction qui les préparent aux études des Universités. Mais New-Jersey manque essentiellement des Écoles destinées à ces premières connaissances élémentaires, également nécessaires dans toutes les classes de fortune. On y supplée, dans quelques endroits, par des souscriptions applicables à l'entretien des Maîtres d'École ; mais, en général, on éprouve là ce qu'on remarque ailleurs ; c'est que si l'on veut répandre les connoissances élémentaires parmi la

classe du Peuple qui vit de son travail, il faut l'obliger, en quelque sorte, à les acquérir. Les modèles et les exemples de succès, dans ce genre d'institutions, ne manquent pas dans les États voisins.

Aucune Ville de New-Jersey n'a d'avantage sensible sur les autres quant à l'étendue et l'importance. Trenton, qui en est la Capitale, et le siège du Gouvernement, n'a pas plus de deux cens maisons en masse. Elle est bâtie près de la Delaware, vis-à-vis d'une chûte de cette rivière. Sa situation est très-agréable, et ses environs sont garnis de belles maisons de campagne. Le passage de la grande route des Comtés de l'Est à Philadelphie, met beaucoup de mouvement dans cette place. Villes.

Burlington sur la Delaware, est à seize milles au-dessus de Philadelphie. La Rivière a environ un mille de large vis-à-vis de la Ville, qui est bâtie en partie dans une Isle, et entourée de prairies. Le voisinage de l'opulente Ville de Philadelphie a empêché les accroissemens que Bur-

lington aurait pu attendre des avantages de sa situation pour le commerce.

La Ville *d'Amboy* se trouve dans le même cas, par rapport à New-York, et ses avantages naturels sont encore plus grands que ceux de Burlington, puisque son Port, l'un des meilleurs des États-Unis, a un libre accès à l'océan. Sa situation est élevée, agréable et saine. Elle était considérée, avant la révolution, comme la Capitale *d'Est-Jersey*, et elle était alternativement, avec Burlington, le siège du Gouvernement,

Brunswick sur la *Raritan*, à douze milles au-dessus d'Amboy, est une Ville de deux mille habitans, dont la moitié sont Hollandais. Sa situation est basse et désagréable; elle est fort sujette à être inondée lors de la fonte des glaces. Son commerce est assez actif.

Elisabeth-Town est un gros Bourg de cent cinquante maisons, à quinze milles de New-York, dans une situation agréable et un pays fertile. — *Newark* est une jolie Ville, à-peu-près de la même étendue,

à

à sept milles seulement de New-York ; elle a une manufacture de souliers, où il s'en fabrique soixante-douze mille paires par année.

Le Conseil législatif est composé d'un Membre de chaque Comté, élu par le Peuple, parmi les individus qui y possèdent au moins mille livres (1) *currency*, et qui y ont séjourné un an. *L'Assemblée générale* est composée de trois Membres de chaque Comté, élus de même parmi les propriétaires de cinq cens livres *currency*. Chaque Membre de ces deux Chambres prête serment de ne pas voter contre les Lois qui assurent les élections annuelles, l'épreuve des Jurés, et la liberté de conscience. Le Gouverneur, élu annuellement par les deux Chambres, possède le Pouvoir exécutif ; il préside le Conseil, où il n'a de voix que pour d'établir. Son Conseil privé est composé de trois Membres du Conseil législatif ; et enfin il

Gouvernement.

(1) Dans l'Etat de New-Jersey, sept schellings six deniers currency font un dollar. (Voyez la note pag. 345, *Tome I.*)

préside une Cour de Justice en dernier ressort, composée de sept Membres du Conseil législatif, qui a le droit de faire grace dans tous les cas. Le Conseil législatif n'a point d'initiative ni de droit d'amendement sur les impôts : les pouvoirs des deux Chambres sont égaux d'ailleurs ; et chaque projet de Loi est soumis trois fois aux débats de chacune d'elles. L'organisation de divers Tribunaux, et la pratique de la Justice, sont imités de l'Angleterre, et les Lois civiles anglaises sont suivies dans tout ce en quoi elles sont compatibles avec la Constitution.

Milices. La Milice de New-Jersey est de trente à quarante mille hommes. Cet État a été long-temps le théâtre de la guerre de l'indépendance, et en a plus souffert qu'aucun des autres. Dans une époque de détresse, où l'armée du Général Washington, réduite à un petit nombre, se retirait devant l'ennemi, au travers de New-Jersey, les Milices de cet État n'abandonnèrent point leur Général. La ville de Trenton est célèbre pour avoir vu l'action hardie qui fit

tourner la chance de la guerre, et un grand nombre d'autres lieux de cet État rappellent le dévouement, et la bravoure des troupes Américaines (1).

---

(1) Pour l'Histoire de New-Jersey, voyez *Smith's History and Hasard's State papers.*

CHAPITRE IV.

PENSILVANIE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Montagnes. Géologie. Sol. Routes. Agriculture. Exportations. Industrie. Commerce. Immigration. Caractère. Mœurs. Sectes. Sociétés. Instruction. Philadelphie. Villes et Bourgs. Curiosités naturelles. Constitution.

LONGUEUR, deux cent quatre-vingt-huit milles; largeur, cent cinquante-six milles: et entre le 39e deg. 43′, et le 42e deg. lat. Nord. o 20′ long. Est, et le 5e deg. 20′ long. Ouest.

Les bornes de cet État sont à l'Est la rivière de Delaware qui le sépare de *New-Jersey;* au Nord, l'État de *New-York*; au Nord-Ouest, le Lac Érié; à l'Ouest, le territoire de l Ouest, et une partie de la Virginie; au Sud, une partie de la Virginie, le Maryland, et l'État de Delaware.

La Pensilvanie est divisée en vingt-deux Comtés, dont la population, la situation,

les principales villes, la proportion des établissemens, et les mines, sont indiquées dans la table suivante :

Comtés.	*Habitans.*	*Prin. Villes.*	*Situation.*	*Etabliss.*	*Mines.*
Philadelphie....	54,391.	Philadelphie..	Sur la Delaware....	Tout.	Fer.
Chester.....	27,937.	Wochester...	Dit.....	Tout.	Fer.
Delaware.....	9,483.	Chester.....	Dit.....	Tout.	Fer.
Bucks.....	25,401.	Newtown....	Dit.....	Tout.	Fer et plomb.
Montgomery....	22,929.	Norristown..	Sur le Schuilkill....	Tout.	Fer.
Lancaster.....	36,147.	Lancaster....	Dit.....	Tout.	Fer et cuivre.
Dauphin.....	18,177.	Harrisbourg...	Dit.....	$\frac{3}{4}$.	Fer.
Berks.....	30,179.	Reading.....	Dit.....	$\frac{3}{4}$.	Fer, charbon.
Northampton...	24,250.	Easton.....	Sur la Delaware....	$\frac{3}{4}$.	Fer.
Luzerne.....	4,904.	Wilksbourg...	Sur la Susquah.....	$\frac{3}{4}$.	Fer, charbon,
York.....	37,747.	York.....	Dit.....	$\frac{3}{4}$.	Fer.
Cumberland....	18,243.	Carlisle.....	Dit.....	$\frac{3}{4}$.	Fer, charbon.
Northumberland.	17,161.	Sunbury.....	Branche Ouest Susq.	$\frac{1}{10}$.	(1) Fer, sel fossile.
Franklin.....	15,655.	Chamberston.	Sur la Susqueh.....	$\frac{3}{4}$.	Fer.
Bedford.....	13,124.	Bedford.....	Sur la Juniata.....	$\frac{1}{2}$.	Fer.
Huntington....	7,565.	Hungtington..	Dit.....	$\frac{1}{4}$.	Plomb, et charb.
Mifflin.....	7,562.	Lewisbourgh .	Dit.....	$\frac{1}{4}$.	Fer.
Westmoreland..	16,018.	Greensbourgh .	Sur l'Allégany.....	$\frac{1}{2}$.	Charbon.
Fayette.....	13,325.	Union.....	Sur la Monongahela.	$\frac{1}{2}$.	Fer, charbon.
Washington....	23,866.	Washington..	Sur Cheat-River....	$\frac{1}{4}$.	Dit, dit.
Allégany.....	10,309.	Pittsbourg....	Sur l'Allégany.....	$\frac{1}{2}$.	Dit, dit.
	434,373 hab.				

(1) Il y a, dans le Comté de Northumberland, encore environ huit millions d'acres non cultivés.

Rivières. La Pensilvanie possède six rivières considérables, dont les diverses branches arrosent toutes les parties de l'État. Ce sont la *Delaware*, le *Schuilkill*, la *Susquehanna*, la *Youhiogany*, la *Monongahela*, et *l'Allégany*. La baye et la rivière de Delaware sont navigables dans un espace de cent cinquante-cinq milles, jusqu'à la chûte de Trenton. Un fanal à *Henlopen*, des bouées, et des balises, en assurent la navigation jusqu'à Philadelphie, qui est à cent vingt milles de la Mer; la baye et la rivière sont navigables pour des vaisseaux de soixante-quatorze canons. Les Sloops remontent jusqu'à Trenton. Les bateaux du port de neuf tonneaux naviguent encore dans un espace de cent milles sur cette rivière, et les Canots indiens remontent cinquante milles plus haut, au moyen de quelques portages. La marée, qui est sensible jusqu'à Trenton, est ordinairement de cinq à six pieds à Philadelphie. La Delaware reçoit à Easton la rivière de *Lehigh*, qui est navigable l'espace de trente milles.

Depuis l'entrée de la baye de Delaware, entre le *Cap May* et le Cap *Henlopen*, jusqu'à *Bombay-Hook*, où la rivière commence, on compte vingt milles. Elle a, vis-à-vis de Bombay-Hook, quatre à cinq milles de large. Depuis ce point jusqu'à l'isle de *Reedy*, dans laquelle le port *Penn* est le rendez-vous général des vaisseaux chargés pour l'extérieur, on compte encore vingt milles. Les bâtimens mettent ordinairement vingt-quatre heures à remonter du Port Penn à Philadelphie. C'est dans ce Port que les vaisseaux qui arrivent de l'extérieur, attendent la fonte des glaces, qui s'opposent ordinairement à la navigation de la Rivière pendant un mois ou deux.

Le *Schuilkill* prend sa source au Nord-Ouest des montagnes de Kittatiny qu'il traverse. Il coule au Sud-Est l'espace de cent vingt milles, et se réunit à la Delaware, à cinq ou six milles au-dessous de Philadelphie. Depuis Reading, qui est à trente milles au-dessus de Philadelphie, il est navigable jusqu'à sa source.

Il est traversé dans le voisinage de la Capitale par quatre ponts flottans.

Nous avons vu que la branche de l'Est de la Susquehanna sort du Lac Otsego. Après être entrée dans l'État de Pensilvanie, elle reçoit de l'Ouest la Tyoga, dont nous avons indiqué le cours. A Wioming elle éprouve une chûte, Parvenue à Sunbury sous le 41e degré, elle reçoit sa branche de l'Ouest, laquelle peut se remonter avec les bateaux jusqu'à quatre-vingt-dix milles, et dont quelques rameaux navigables, dans un espace de cinquante milles, approchent de très-près des branches navigables de l'Allégany. La Susquehanna éprouve plusieurs rapides ou chûtes au-dessous de Midletown, qui n'empêchent pas cependant les radeaux de descendre. A quinze milles au-dessus de *Harrisbourg*, elle reçoit du Nord-Ouest la Juniata, qui coule des Alléganys à travers un pays montueux, mais susceptible de culture. Cette Rivière peut se remonter jusqu'à cent vingt milles. Enfin

la *Swetara*, qui se remonte à quinze milles, coule du Nord-Est dans la Susquehanna. On a réuni la Swetara par un Canal et des Écluses, avec une branche du Schuilkill. De-là le cours de la Susquehanna se dirige au Sud-Est jusqu'à la baye de Chesapéak dans laquelle elle entre au *Hâvre-de-Grâce* (1).

Les diverses branches de la Yiouhiogany sortent de la pente Ouest des Alléganys. Ses eaux ont déjà acquis une masse considérable lorqu'elle éprouve la chûte *d'Ohiopyle*. Son cours, dirigé d'abord au Sud-Ouest, tourne ensuite au Nord-Ouest, dans un espace de trente ou quarante milles, qui est navigable pour les bateaux ; après quoi, cette Rivière perd son nom en se réunissant à la *Monongahela*, qui vient du Sud, et a une masse à-peu-près double. A la distance de quinze milles de cette Réunion, la *Monongahela* rencontre

(1) Voyez dans les Ouvrages de Tench Coxe et de Thomas Cooper, le détail des avantages que le cours de cette Rivière présente à l'Agriculture et au Commerce de Pensilvanie.

à *Pittsbourg l'Allégany*, qui vient du Nord-Est, et ces deux Rivières forment *l'Ohio*. En remontant la Monongahela avec les bateaux depuis sa Réunion à la Yiouhiogany, dans un espace de quarante milles jusqu'à *Cheat-River*, on lui trouve une largeur presque constante de cent cinquante toises. Dans les cinquante milles qui séparent l'embouchure de Cheat-River de *Westernfork*, la Monongahela n'a plus qu'une largeur moyenne de cent toises ; et sa navigation, quoiqu'obstruée de rapides et de bas-fonds, est praticable pour les bateaux lors des cruës d'eau ; enfin, malgré quelques rapides, elle admet encore des bateaux légers (excepté dans les sécheresses), jusqu'à la vallée de *Tygart*, éloignée de *Westernfork* de cinquante-cinq milles. *Westernfork* se remonte à dix ou quinze milles dans les saisons favorables.

L'allégany est navigable en toute saison pour les bateaux légers, jusqu'à *Venango*, où elle a environ cent toises de large, et où elle reçoit *French-Creek*, laquelle

se remonte jusqu'au Fort Lebœuf, à quinze milles du Lac Érié. Une des branches navigables de l'Allégany se rapproche si près d'une des branches navigables de la Tyoga, et le pays qui les sépare est si praticable, que les *Seneca* font quatre fois dans un jour le voyage de l'une à l'autre.

Montagnes.

Une portion considérable de la Pensilvanie est un pays de montagnes. Quoique la direction générale de la chaîne des Alléganys soit la même que dans les États du Sud, les lignes qui la composent n'ont point la même régularité. Il en sort plusieurs éperons qui diffèrent en hauteur, en étendue, et en direction, et qui coupent, sous diverses dénominations, les Comtés de Bedfort, Huntington, Cumberland, Franklin, Dauphin, Bucks, et Northampton. Quelques-unes de ces montagnes admettent la culture jusqu'à leur sommet, et les vallées qui les séparent sont, pour la plûpart, d'un sol riche et noir, propre à tous les genres de culture. En se rapprochant de la Mer, et

du Sud de l'État, le pays devient moins montueux, et enfin généralement plat.

Géologie. Tout, dans les montagnes de la Pensilvanie, retrace les convulsions de la terre, et les révolutions occasionnées par les eaux. Les pétrifications marines se rencontrent très-fréquemment sur ces Monts. Quelques-unes des gorges qui servent aux chûtes, ou au cours des grandes Rivières, sont garnies de blocs roulés, à leur ouverture du côté de la Mer, jusqu'à plusieurs milles de distance. Une de ces gorges, d'un mille de large, nommée *The Vindgap*, dans les montagnes de Kittatiny, est supposée avoir servi à décharger une masse d'eau contenue autrefois au-delà de cette ligne de Monts, laquelle masse s'est dégorgée tout-à-coup, à la suite de quelque grande convulsion, par le Canal de la Delaware, placé dans la même ligne de montagnes plusieurs milles à l'Est, et cent pieds plus bas. L'ouverture du *Windgap*, maintenant à sec, porte des marques évidentes d'une longue érosion des eaux. Enfin, on ne peut douter

que la plaine, qui est au-dessous des dernières chûtes, ne soit un terrein rapporté; car en creusant des puits dans le voisinage de Philadelphie, on trouve souvent, à plus de vingt pieds de profondeur des glands, des feuilles, des branches d'arbres, parfaitement conservés.

Le sol de la Pensilvanie est de trois qualités bien distinctes. Une partie peu considérable est absolument stérile. Les bonnes terres forment la plus grande portion du pays, et l'étendue des terres très-riches y est dans une proportion aussi forte que dans aucun État de l'Union. Les terres de la première qualité, déjà cultivées, sont dans les Comtés de Lancaster, Cumberland, York et Franklin. Les meilleures terres non cultivées, sont dans les environs de *French-Creck*, et des branches de l'Est de l'Allégany, près du Lac Érié. Sur les deux cents deux milles acres que l'État a achetés du Congrès dans ces contrées, on en compte à-peu-près la moitié, qui sont des terres de la première qua- Sol.

lité (1). La partie méridionale de l'État est relativement fort habitée ; ce qui est dû, non point à des avantages supérieurs de fertilité, mais uniquement à la circonstance du passage habituel des troupes, qui avait lieu autrefois par les villes de Lancaster, Carlisle, et Bedford, puis de-là à Pittsbourg. Dans le but de détourner le flux de la population vers des parties de l'État moins habitées, la Législature a ouvert une nouvelle route de soixante-dix milles, depuis Bethelehem au Portage Nord, qui réunit les navigations de la Delaware et de la Susquehana, et de-là une autre route de soixante milles, jusqu'à l'embouchure de la *Tyoga*. Une troisième route réunit ce point à la branche Ouest de la Susquehanna. Une autre route communique depuis Huntington sur une des branches navigables de la Juniata, jusqu'à la *Conemagh*, qui est une des branches navigables de l'Allé-

Routes.

(1) Pour le détail de la valeur et de la connaissance des terres de la Pensilvanie. (Voyez Thomas Cooper.)

gany. Enfin on projette une route de cent cinquante milles depuis Sunbury, au confluent des deux branches de la Susquehanna, jusqu'à *Toby's-Creek* qui se jette dans la rivière d'Allégany. C'est ainsi que la sage politique de la Législature facilite les Établissemens éloignés, vivifie les cantons intérieurs, et dirige le cours de la population nouvelle vers les parties de l'État où la culture manque de bras.

Agriculture.

L'Agriculture de la Pensilvanie embrasse toutes les productions qui sont propres aux États du Nord et du Centre. La culture du blé, sur-tout dans les Comtés qui sont à portée du marché de Philadelphie, prend des accroissemens extraordinaires. En 1786, l'exportation des farines fut de cent cinquante mille barils (1). En 1787, elle fut de deux cents deux mille barils (2); en 1788 elle fut de deux cents

Exportation.

(1) Le baril est sept bushels.

(2) L'exportation de Philadelphie pour l'année 1792, monte à 420,000 barils de farines, et dans les trois premiers mois de 1793, elle dépassait déjà 200,000 barils. (Tench Coxe).

vingt mille barils ; et en 1789, elle monta à trois cents soixante-neuf mille six cents dix huit barrils. On a calculé que le bled, les grains, la farine, et les autres comestibles pour l'exportation, provenant de la récolte de cette année-là, montaient à deux millions quatre cent mille quintaux ; c'est-à-dire, la charge de cent vingt mille tonneaux. La liste des objets d'exportations donnera l'idée de la variété des produits de la Nature et de l'Art dans la Pensilvanie. Ces exportations consistent en bled, farine, orge, seigle, épautre, avoine, maïs, bled-sarrasin, gruaux de diverses sortes, pain, biscuit de Mer, fer en saumons et en barres, aciers, fil-d'archal, cloux, cercles de fer, poudre à canon, canon de fusil et mousquets, boulets, vaisseaux, chaloupes, rames, piquets, mâts, bois de construction, poulies de vaisseaux, cordages, poutres équarries, chevrons, planches de chêne et de sapin, palissades, vergues, cercles de bois, écorces de tanneurs, vans, tonneaux, briques, potteries, colle, parchemin, souliers, bottes, semelles et empeignes

empeignes préparées, peaux de daims et de moutons préparées, gants, et habillemens de peau, chapeaux fins et communs, fils, cotons, bonneteries, papiers à écrire, à imprimer, à emballer, papiers de tapisserie, cartons, et cartes à jouer, cuivre, or et argent, montres et pendules, instrumens de musique, tabac à fumer et en poudre, chocolat, graine de moutarde, empois, poudre à poudrer, graine de lin, huile de lin, chanvre, lin, outils à carder, bœuf, porc, langues salées, aloses, harengs et esturgeons, jambons, suif, graisse de porc, beurre, fromages, chandelles, savon, cire, sucre en pain, cendres perlées et potasse, rum, et autres liqueurs, bierre, *porter*, houblon, oignons, patates, turneps, choux, carotes, panais, trèfle, timothée et autres foins, pommes, pêches, poires, prunes, abricots, voitures de diverses sortes, chevaux, bétail, moutons, cochons, pierre à chaux, charbon, pierre de taille, et marbre.

Industrie

Les manufactures ont infiniment gagné en multiplicité et en perfection depuis

quelques années. Les moulins de tout genre sont en nombre prodigieux, graces à la multitude des chûtes de ruisseaux et de rivières, et à l'activité des habitans. Les papeteries seules sont au nombre de cinquante. On a calculé que les profits de l'exportation de leurs produits fournissent aux $\frac{1}{5}$ du contingent de l'État dans les dépenses générales de l'Union ; et cette industrie sert d'ailleurs de base à celle de l'imprimerie, qui est portée à un haut point de perfection.

La quantité de lin et de chanvre augmente annuellement avec les défrichemens des terres nouvelles de l'intérieur, et de l'Ouest. On emploie les moulins d'Arkwright à filer le coton, et des machines analogues préparent et filent le chanvre, le lin, et la laine, avec assez de perfection pour faire des toiles très-fines (1), une grande variété d'étoffes depuis les draps jusqu'aux toiles à voiles, et, pour fabriquer, depuis le fil à coudre le

(1) Of 30 cuts la livre.

plus fin jusqu'aux cables. Une disposition naturelle aux Arts mécaniques, est très-générale parmi les Pensilvains ; et le génie des *Franklin* et des *Rittenhouse* semble avoir répandu sur eux son influence. Ils inventent beaucoup, et perfectionnent souvent. (1) La nature a mis à leur portée mille moyens d'industrie, dont ils savent profiter. Les mines des métaux utiles se trouvent dans presque toutes les parties de l'État, et plusieurs sont en exploitation. Malgré la prodigieuse étendue des forêts encore existantes, principalement dans les parties intérieures de l'État, le charbon de terre commence à devenir un objet d'attention par rapport aux forges, fournaises, verreries, distilleries, et fabriques de toute espèce, qui demandent un feu continuel et violent. A *Vioming*,

(2) Parmi les inventions utiles, et les beaux ouvrages de mécanique, on peut compter le Planétaire de *Rittenhouse*; le Cadran de *Godfroy*, la Chaloupe à vapeur qui remonte le courant des Rivières, et plusieurs Machines pour filer, carder, vanner, qui épargnent du tems et des bras.

près de la source du *Schuilkill*, et dans toute l'étendue qui sépare les sources de la branche Ouest de la Susquehanna de Pitsbourg, les charbons fossiles sont en très-grande abondance. Ce combustible sert de lest aux bâtimens qui descendent à Philadelphie où il se vend.

La construction des vaisseaux est une industrie très-perfectionnée et très-importante à Philadelphie. On y construit des bâtimens de qualité égale, et à un quart meilleur marché que dans aucun Port de construction de l'Europe (1).

La fabrication du sucre d'érable recevra sans doute, dans cet État, des encouragemens analogues à ceux des autres objets d'agriculture et d'industrie, et proportionnés à son importance. L'arbre qui le fournit se trouve dans plusieurs Comtés

(1) Les bâtimens en chêne ou en cèdre, de deux cents tonneaux, prêts à mettre en Mer, coûtent à raison de huit liv. huit schellings sterl. par tonneau.

Tench Coxe établit le prix des vaisseaux de même qualité que les vaisseaux français, à trente-quatre dollars par tonneaux, tandis que ceux-ci coûtent de cinquante-cinq à soixante dollars.

de l'intérieur, et de l'Ouest, par forêts entières. Enfin les brasseries de bierre se multiplient en Pensilvanie, au grand avantage des mœurs et de la santé des habitans, en même-tems que du commerce, parce que la consommation de cette boisson tend à diminuer l'usage pernicieux des liqueurs fortes. On compte quatorze brasseries dans Philadelphie.

Commerce. Le commerce de Pensilvanie, déjà si considérable, a une grande perspective d'extension dans la multiplication successive des Établissemens sur le cours de *l'Ohio*, dans le *Kentuky*, et dans le territoire de l'Ouest non approprié. Les ouvrages entrepris ou achevés pour faciliter la navigation intérieure, et abréger les portages, réduiront les charrois entre Philadelphie et le Lac Érié, à une route de trente milles, quoique la distance soit de trois cents. Ainsi, il est probable qu'une très-grande partie des marchandises d'Europe et des Isles qui seront consommées dans ces contrées intérieures, leur seront fournies par la Pensilvanie; car l'Ohio

et le Mississipi, dont le cours est si avantageux pour l'exportation des produits de leurs bords, n'offrent point, pour le transport des marchandises étrangères, des facilités comparables à celles que présente la navigation intérieure, soit de la Pensilvanie, soit de l'État de New-York, soit de la Virginie; et jusqu'à ce que l'esprit d'entreprise et l'industrieuse activité des Pensilvains se soient communiqués à leurs voisins au même degré, ils conserveront sur eux l'avantage qu'ils semblent déjà tenir des localités (1).

(1) Les accroissemens des exportations de la Pensilvanie depuis deux ou trois ans, malgré l'affluence des Emigrans d'Europe et des Isles, sont prodigieux. Dans l'année, finie le 30 septembre 1792, la Pensilvanie et le Maryland, qui exporte beaucoup pour elle, exportèrent pour six millions trois cents soixante-dix mille neuf cents quatre dollars. Dans l'année suivante, leur exportation monta à dix millions six cents quarante-cinq mille huit cents cinquante-cinq dollars. La *Différence en plus* pour la Pensilvanie seule entre les années 1792, est 1793 est de trois millions cent trente-huit mille quatre-vingt-dix dollars. Enfin, les exportations de cet État seul pour les mois finit, le 30 mars 1794, montaient à trois millions cinq cents

Les Lois du pays sont plus favorables encore aux immigrans, que dans aucun État de l'Union. Un Étranger qui aborde à Philadelphie, peut acheter une maison, ou une ferme, former des magasins, ouvrir une boutique, entreprendre des affaires de commerce de quelque espèce qu'elles soient, sans avoir rien à demander à personne, aucune taxe ni somme quelconque à payer. Deux ans de séjour lui donnent le droit d'élire et d'être élu. S'il préfère de conserver la qualité de Citoyen et les droits politiques du pays qu'il a quitté, on lui en laisse l'option. S'il se décide dans la suite à y renoncer pour acquérir les droits de Cité des Pensilvains, il y est admis; et il peut enfin, s'il le préfère, léguer à ses enfans ses possessions, avec le droit de Cité, sans l'avoir jamais possédé lui-même. Ces facilités secondent merveilleusement les avantages que réunit d'ailleurs cet État pour attirer le courant des émigrations d'Europe, qui, Immigration.

trente-trois mille cinq cents quatre-vingt-dix-sept dollars. (Tench Coxe).

depuis quelques années, surpassent tout ce qu'on pourrait imaginer. On peut conjecturer que le tableau de la population, fait d'après le dénombrement de 1790, est maintenant infiniment au-dessous de la réalité. La population était alors d'environ dix individus par mille quarré, et la Milice de l'État, composée des hommes entre dix-huit et cinquante-trois ans, montait à quatre-vingt-dix mille hommes (1).

Caractère. Mœurs.

Les Pensilvains descendent principalement des Anglais, des Irlandais et des Allemands, mêlés de quelques Écossais, Gallois, Suèdois, et Hollandais. Les Anglais forment environ un tiers, et les Allemands un quart de la population. On peut préjuger l'esprit général des habitans par l'apperçu de l'état actuel de leur commerce. Un tel mouvement ne peut être que le résultat d'une activité entreprenante et éclairée, et elle est en effet leur trait dominant. La disposition que

(1) La population paraît s'être accrue depuis vingt-trois ans à peu-près dans le rapport de trente à quatre-vingt-onze. (T. Coxe).

nous leur avons déjà observée pour les Arts mécaniques, s'étend aux Sciences, aux Arts libéraux, aux perfectionnemens de tous les genres. On les loue pour leur tempérance, et la simplicité de leurs mœurs, mais on leur reproche d'allier l'orgueil à l'affectation de l'humilité, l'intrigue à la bonhomie, et de pousser quelquefois jusqu'à l'avarice les louables habitudes d'économie et de sobriété.

Secte. La liberté de conscience et l'uniformité des droits de toutes les Religions et de toutes les Sectes, répondent aux avantages civils et politiques que les hommes de toutes les Nations trouvent en Pensilvanie. La Constitution portait une clause qui excluait des élections les Catholiques Romains et les Juifs; mais une Convention, convoquée en dernier lieu, pour examiner les abus qui s'étaient introduits dans la Législation, a supprimé cette restriction. Les Luthériens, les Calvinistes et les Quakers, forment les Sectes les plus nombreuses de l'État.

Sociétés. Les associations qui ont pour but l'avan-

cement des Arts utiles, des Sciences, le soulagement de l'humanité, sont très-multipliées en Pensilvanie. On distingue sur-tout les suivantes. *La Société Philosophique Américaine pour l'avancement des connaissances utiles.* Cette association, qui date de 1769, a publié deux volumes très-estimés de ses transactions. Elle est composée d'environ quatre cents vingt membres, dont quelques-uns sont des Savans d'Europe de la première distinction.

L'Hôpital de Pensilvanie, fondé en 1756 sur une souscription volontaire, et sur un don de la Législature, est un établissement très-complet, soumis à la surveillance de douze Directeurs, qui rendent compte à la Législature, et confié aux soins gratuits de six Médecins. Un même nombre de personnes dirigent et soignent, sans rétribution, le *Philadelphian dispensary*, fondé en 1786 par une Société charitable, et soutenu par souscription. Le but de l'institution est de soigner gratis les pauvres malades dans leur propre demeure, et de leur adminis-

trer tous les médicamens et les secours de l'Art que leur état peut exiger. Cet Établissement est un exemple de tout le bien qu'une charité active peut faire avec peu de moyens : les dépenses annuelles ne passent pas cinq cents livres sterling.

La Société de Pensilvanie est créée pour encourager l'abolition de l'esclavage, et pour le soulagement des Nègres.

La Société des Frères-Unis, pour la propagation de l'Évangile parmi les Payens, est établie à Bethléem. Cette association ne date que de 1787 ; mais les Missionnaires envoyés par les Moraves de cette Ville, avaient déjà opéré, depuis quarante ou cinquante ans, parmi les Sauvages, un nombre de conversions, qu'on fait monter à environ mille. Quelques-uns de ces pieux Missionnaires vivent encore aujourd'hui, avec les Sauvages, sur les bords du Lac Érié.

La Société de Pensilvanie, pour l'encouragement des Manufactures et des Arts utiles.

La Société pour l'encouragement des recherches politiques.

Le Collège de Médecine, pour l'avancement des connaissances médicales, anatomiques et chimiques.

Une Société pour soulager les misères des prisons.

Une Société charitable pour rendre les noyés à la vie.

Une Société pour aider et protéger les émigrans Irlandais.

Une Société pour les émigrans Allemands.

Une Société de charité pour le soulagement des veuves et des familles des Ministres presbytériens.

Une Société d'Agriculture, une Société de Marine, etc. etc.

Instruction. L'Université de Pensilvanie a été fondée et dotée pendant la guerre. Elle possède des Chaires pour toutes les Sciences et les Arts libéraux.

Le Collège et l'Académie de Pensilvanie ont été fondés par souscription il y a quarante ans. Quoique cette Institution

n'ait pas le titre d'Université, elle en possède tous les avantages. Le Siège de ces Établissemens est à Philadelphie.

Le Collège de *Dinkinson*, à Carlisle, a été fondé en 1783. Il possède trois Chaires de Professeurs, une Bibliothèque, et un Cabinet de Physique.

Le Collège de Franklin à Lancaster date de 1787. Il est particulièrement destiné aux Allemands. Les Professeurs sont de cette Nation, et les instructions se donnent en cette Langue. Les Épiscopaux possèdent une Académie à Yorktown; il en existe d'autres à Germantown, Pittsbourg, Washington, et Allens'town. Tous ces Établissemens sont dotés par la Législature. Les Moraves de Bethléem et de Nazareth ont aussi des Écoles pour les jeunes gens des deux sexes, qui sont des institutions très-utiles. Enfin de nombreuses Écoles, établies dans tous les endroits habités, mettent la première intruction à portée de tous. L'État a affecté une étendue de cent vingt mille acres de terres, soit au maintien de ces Établisse-

mens, soit à l'encouragement de toutes les Sociétés qui ont le bien public pour objet.

Philadelphie. Philadelphie, la Capitale de cet État, et le Siége du Gouvernement de l'Union, fut fondée par Guillaume Penn en 1683, sur une plaine unie à cinq ou six milles au-dessus du confluent de la Delaware, et du Schuilkill, dans un endroit où l'Isthme qui les sépare n'a que deux milles de large. Le plan primitif donnait à la Ville la forme d'un quarré long, dont les grands côtés devaient réunir les deux rivières; mais l'expérience a montré que le front sur la Delaware était suffisant pour les quais, et que la distance du Schuilkill était trop grande pour qu'une partie considérable de la Ville s'établit sur ses bords. Elle s'est accrue Nord et Sud sur la Delaware, et y occupe maintenant une longueur de trois milles, sur une profondeur qui n'excède pas un mille. Cet espace suffit à une population de quarante-deux mille cinq cents habitans, que Philadelphie rassemblait lors du dernier dénom-

brement (1). Neuf grandes rues se dirigent parallèlement d'une Rivière à l'autre, et vingt-trois rues les croisent à angle droit. Les deux du centre ont cent et cent treize pieds de large, les autres cinquante. Dans toute la partie de la Ville qui est bâtie, les rues sont pavées, et garnies de trottoirs en brique. Un grand nombre d'autres rues croisent celles-là en divers sens, et coupent les îles de maisons qui les séparent. Les quais et les jettées, destinés à garantir les vaisseaux des glaces que le cours de l'eau entraîne, sont nombreux et bien construits.

La Ville contient vingt-sept Églises pour divers Cultes, et vingt édifices publics, parmi lesquels on remarque la Maison d'État, l'Hôtel-de-Ville, les Hôpitaux, la Prison, le Théâtre, l'Observatoire, et les Halles des Marchés.

Outre les Établissemens de charité fondés et soutenus par des contributions vo-

(1) Philadelphie contenait en 1794, soixante-douze mille habitans. (T. Cooper.)

lontaires, Philadelphie contient plusieurs Institutions publiques du même genre. Une des plus utiles est celle où l'on occupe les pauvres de la Ville et des environs à la fabrication d'étoffes grossières pour aider à la dépense de leur entretien. Les Quakers possèdent un grand Établissement, destiné à recevoir et entretenir de tout les personnes, ou les familles sans ressources. Chacun y trouve les moyens d'un travail proportionné à ses forces, et dont le produit aide au maintien de l'institution. Un hospice est destiné à recevoir et à entretenir les veuves âgées de la religion protestante épiscopale. Chaque Société religieuse a un fonds suffisant pour l'assistance de ses pauvres. Chacune a de même ses Écoles gratuites pour la première instruction des enfans, de manière qu'aucun individu ne peut être réduit à mendier, ni manquer des secours de l'enseignement. Les jeunes demoiselles trouvent, dans des Académies qui leur sont destinées, une instruction littéraire très-complette; et celles dont les parens sont hors d'état de la

payer,

payer, sont admises sans aucune distinction humiliante. Une École est destinée aux Noirs ou gens de couleur des deux sexes ; et l'enseignement y est calculé pour les préparer à tous les états utiles de la Société. Enfin des Écoles, dont le but est de rassembler le Dimanche les enfans, qui, sans cette précaution, passeraient la journée, ou dans l'oisiveté, ou à mal faire, ont été instituées en dernier lieu, et on en espère de très-bons effets. La Bibliothèque publique est encore une belle institution. Dix mille volumes, bien choisis, sont réunis dans un grand édifice, élégamment construit, où le Public est admis tous les jours de la semaine, excepté le Dimanche. Là, le Savant, l'Homme de lettres, l'Étudiant, l'Artiste, le Cultivateur, peuvent puiser l'instruction à sa source, et disposer des livres dans leur propre maison. Cette Bibliothèque appartient à une Société très-nombreuse, dont les membres fournissent annuellement un contingent pour son extension, et qui élit douze Directeurs pour la surveillance

de l'Établissement; ces Directeurs entretiennent une correspondance en Europe pour se procurer promptement tous les bons ouvrages qui paraissent.

Le Gouvernement actuel de la Ville de Philadelphie date de 1790; il est confié à deux Chambres. La Chambre Haute, composée de quinze *Aldermen*, et présidée par un Maire qu'ils choisissent entr'eux, est élue pour sept ans par tous les Propriétaires, et élit son Secrétaire sur la masse des Citoyens de la Ville. Trente Conseillers, élus pour trois ans par la masse du Peuple, forment la Chambre des Représentans. Chaque Alderman est juge dans les causes civiles, au-dessous de quarante shelings. Ils forment ensuite, en se réunissant, deux autres Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles ou de police. Le Gouvernement a le pouvoir de faire les Lois, et de fixer les impôts nécessaires aux dépenses publiques, et aux embellissemens de la Ville, pourvu que ce ne soit point en opposition avec les Lois du Congrès.

Tout ce qui tient à la règle, à la propreté, à la commodité, à l'élégance, à la salubrité de cette grande Ville, est soumis à une police admirable. L'amour de l'ordre, généralement répandu dans toutes les classes de Citoyens, seconde merveilleusement les soins du Gouvernement. Aucune Ville du monde, peut-être, ne peut se vanter de posséder une plus grande masse d'établissemens ingénieux, d'institutions utiles ; de donner de plus grands exemples d'une charité industrieuse et active, ni d'un mouvement plus général vers le bien. Enfin, soit que l'on considère Philadelphie sous le rapport de sa situation commerciale, de son étendue, de son industrie, de sa population, de sa richesse, soit qu'on la considère par rapport à la multiplicité des établissemens de bienfaisance qui honorent l'humanité, elle soutient dignement son rang de Capitale de la florissante République du nouveau Monde.

Villes et Bourgs.

Le Bourg de Lancaster, à soixante-six milles à l'Ouest Nord-Ouest de Philadel-

phie, est plus considérable qu'aucune Ville intérieure des États-Unis. Il est situé sur la Conestoga, petite Rivière qui communique à la Susquehanna. Il a un commerce déjà étendu, et qui augmente avec la population de ses environs. On y compte cinq mille habitans, presque tous manufacturiers ou commerçans.

Carlisle, à cent vingt milles à l'Ouest de Philadelphie, est une jolie Ville de trois cents maisons, bien bâties; elle possède un Collége, plusieurs Églises, et environ mille cinq cents habitans. Il y a à présent trente-neuf ans que le lieu où est bâtie cette Ville était couvert de forêts.

Pittsbourg, à l'Ouest des Alléganys, à trois cents vingt milles de Philadelphie, est situé à un quart de mille au-dessus du confluent de la Monongahela et de l'Allégany, dans une belle plaine, sous le 40e deg. 26′ lat. Nord. Ses environs sont un pays montueux, mais fertile, et bien pourvu d'excellent charbon de terre; le bon poisson abonde dans les deux rivières, et est, en général, plus gros que dans les rivières

de l'Est. Cette Ville ne contient encore qu'environ neuf cents habitans, presque tous Presbytériens ou Épiscopaux; mais comme elle est sur la route qui communique des contrées de l'Est aux Établissemens sur l'Ohio, et qu'elle réunit d'ailleurs tous les avantages de sol et de situation, il n'est pas difficile de prévoir qu'elle sera un jour l'entrepôt d'un très-grand commerce (1).

Sunbury, dans le Comté de Northumberland, à cent vingt milles au Nord-Ouest de Philadelphie, immédiatement au-dessous du confluent des deux branches de la Susquehanna, est une Ville de cinq à six cents habitans seulement. On peut observer, par le tableau de la population, que ce Comté est de tous le moins habité, à proportion de son étendue.

Bethléem, à cinquante-cinq milles de Philadelphie, est située sur la rivière de *Lehigh*, qui est une branche Ouest de la Delaware. Sa position est agréable et

(1) On y compte quarante divers Fabricans. (T. Coxe).

saine, et elle est fréquemment visitée dans la belle saison par les gens aisés de différentes parties de l'État. Cette petite Ville offre des particularités assez remarquables. Les Moraves, qui en composent en grande partie la population, rappellent l'Histoire des premiers Chrétiens, par la simplicité de leurs mœurs et l'union dans laquelle ils vivent. Ils ont deux Maisons de communauté, dans laquelle les célibataires des deux sexes vivent séparément, sous une certaine règle, plus exacte que rigoureuse. Ces maisons réunissent plusieurs ateliers, et divers moyens d'occupations utiles. Les jeunes gens y apprennent des métiers, et y contractent l'habitude du travail. Les jeunes filles portent un habillement uniforme ; elles peuvent sortir pour voir leurs parens ou vaquer à leurs affaires, et quittent la maison pour se marier. Les veuves sont secourues par un fonds qui leur est destiné. Les deux Écoles des Moraves pour les jeunes gens des deux sexes, sont sous l'inspection de leur Ministre. Elles ont

l'une et l'autre une très-grande réputation, et elles ne sont pas assez étendues pour recevoir tous les enfans qu'on voudrait y envoyer de toutes les parties des États-Unis. Bethléem possède des moulins de diverses espèces, une brasserie, une tanerie, et des artisans de toutes sortes de métiers. On y parle plus Allemand qu'Anglais, et le service religieux s'y fait dans les deux Langues.

Nazareth, à dix milles au Nord de Bethléem, a été bâtie en 1772, et en est une imitation. Ce n'est proprement qu'une famille de Moraves, ainsi que *Lititz*, situé à huit milles de Lancaster. Dans ces deux Villes de trois cents à quatre cents cinquante habitans, on retrouve les mêmes institutions de communauté, la même régularité de mœurs, la même union, la même industrie que dans Béthléem, et les soins des Écoles d'enseignement y composent aussi une partie des occupations de ces peuplades intéressantes.

Harrisbourg, qui date de 1786, est situé dans le Comté de Dauphin, à cent

milles Nord-Ouest de Philadelphie. Trois ans après la fondation, elle possédait cent trente maisons, une église, et une prison publique; elle promet des accroissemens considérables.

Washington, sur *Chartiers-Creek*, au Sud de l'Ohio, a été fondée depuis la guerre, et elle est remarquable par la variété des manufactures qu'elle renferme. On y en compte de vingt-deux espèces différentes.

Curiosités naturelles.

On remarque, dans le voisinage de Reading, une source, dont le bassin est un quarré de cent pieds de côté, et de quinze de profondeur. La quantité d'eau qu'elle fournit suffit à faire aller un moulin. Cette source est probablement une partie d'une rivière, beaucoup plus considérable, qui se perd dans la terre, à une distance de deux milles.

On compte, dans l'État de Pensilvanie, trois cavernes, qui méritent l'attention des curieux; celle de Lancaster, en particulier, au-dessous du niveau de la Swetara, qui coule tout au près, est remar-

quable par le nombre et la grandeur des appartemens qu'elle contient, la variété des figures que les Stalactites ont produites sur ses parois et ses voûtes, et, par une vapeur qui s'en échappe continuellement d'une ouverture étroite, sous la forme d'une épaisse fumée.

On voit, dans le voisinage de la Tyoga, près de la frontière de l'État, des vestiges d'une ancienne fortification qui occupait une hauteur. Le retranchement est encore entier. Les Naturels ignorent absolument dans quelle époque cet ouvrage a été fait. Nous aurons occasion de remarquer des monumens du même genre dans les contrées de l'Ouest, qui paraissent très-anciens, et dont on ignore absolument l'origine.

Constitution. Le Pouvoir législatif réside dans la réunion des deux Chambres et du Gouverneur. Le Pouvoir exécutif réside dans la personne du Gouverneur, élu tous les trois ans. Le même individu ne peut pas occuper cette place plus de neuf ans sur douze. Les Représentans sont élus pour

un an, les Sénateurs pour quatre ans, et un quart d'entr'eux sort chaque année de la Législature.

Il ne peut y avoir moins de soixante, ni plus de cent Représentans. Les Sénateurs ne peuvent être en nombre au-dessus d'un tiers, ni au-dessous d'un quart du nombre des Représentans. A chaque dénombrement, qui doit revenir de sept en sept ans, la Législature fixe le nombre relatif des Représentans, et des Sénateurs pour chaque Comté. Les accusations pour crimes d'État sont du ressort de la Chambre des Représentans, et sont jugées par le Sénat. Les Bills sur les impôts prennent naissance dans la Chambre des Représentans, mais sont soumis aux amendemens du Sénat. Les Membres de la Législature ne peuvent être arrêtés que dans les cas de trahison, de félonie, ou de (*breach of the peace*). Ils ne peuvent être mis en jugement pour des opinions énoncées dans les débats. Le Journal des deux Chambres est publié chaque semaine, et les délibérations ont lieu à huis ouverts,

excepté dans les matières qui exigent le secret. Les Bills sont convertis en Lois par l'approbation du Gouverneur. Son refus nécessite un second examen des deux Chambres, et une majorité des deux tiers dans chacune, pour la conversion d'un Bill en Loi.

Le Gouverneur est Commandant en chef des forces militaires; il peut remettre les amendes et les confiscations, accorder des sursis, et faire grace, excepté dans les cas de haute trahison. Il peut requérir des informations de toutes les branches du Pouvoir exécutif; il peut convoquer l'Assemblée générale dans les occasions extraordinaires; et, dans le cas de dissentiment entre les deux Chambres, il peut ajourner l'Assemblée à une époque qui ne peut être plus éloignée de quatre mois. Il doit informer l'Assemblée de l'État de la République, recommander les mesures qu'il juge expédientes, et veiller à l'exécution des Lois. En cas de vacance dans l'office du Gouverneur, le Président du Sénat le remplace.

Le Pouvoir judiciaire réside dans une Cour suprême, et dans une Cour inférieure de Justice. Les Juges sont nommés par le Gouverneur, et restent en office tant qu'ils se conduisent bien, mais ils peuvent être déplacés sur la demande des deux Chambres. Des autres Offices de l'État, quelques-uns sont pourvus par le Gouverneur; d'autres par l'Assemblée générale, et d'autres par les Élections du Peuple. Les qualifications des Électeurs, sont l'âge de vingt-un ans, deux ans de séjour dans l'État, et le paiement des impôts. Les qualifications d'un Représentant, sont l'âge de vingt-un ans, et trois ans de résidence; celles d'un Sénateur, sont l'âge de trente-cinq ans, et quatre ans de résidence; enfin celles du Gouverneur, sont l'âge de trente ans, et sept ans de résidence. Tous les Officiers de l'État sont sujets à *l'impéachment*, et prêtent serment (ou affirmation) de maintenir la Constitution, et de remplir les devoirs de leur Office.

La Déclaration des Droits assure la

liberté et l'égalité naturelles, la liberté de conscience, celle des élections, et de la presse ; la subordination aux pouvoirs civils et militaires ; l'épreuve des jurés ; garantit des recherches et des saisies déraisonnables ; assure à tous un droit égal à la distribution de la Justice ; à être entendu dans les procès criminels ; à remettre des pétitions pour le redressement des griefs ; à porter les armes, et à émigrer de l'État. Cette Déclaration établit que tout pouvoir procède du Peuple, et qu'il peut, dans tous les tems, changer la forme du Gouvernement ; que personne ne peut être contraint de contribuer pour le culte ou ses Ministres ; que tout homme qui croit en Dieu et aux peines ou récompenses à venir, est éligible pour les Offices ; que les Lois ne peuvent être suspendues que par la Législature ; que toute personne pourra être mise en liberté sous caution, hormis les cas de crimes capitaux dont la preuve serait acquise, ou la présomption forte ; que tout débiteur sera relâché en abandonnant son bien

à ses créanciers, à moins qu'il n'y ait de fortes présomptions de fraudes ; que la Loi *d'habeas corpus* ne peut être suspendue qu'en tems de rébellion ou danger public; qu'il ne peut être fait aucune Loi *ex post facto ;* que les Bills *d'attainder*, et les confiscations prononcées par la Législature, n'auront d'effet que du vivant de la personne condamnée ; enfin qu'aucun titre de noblesse, ni distinction héréditaire, ne pourront être accordés. C'est en 1790 que cette Constitution a été sanctionnée (1).

(1) Pour l'Histoire de la Pensilvanie. Voyez *Doctor Franklin's Historical review of the Constitution and Governement of Pensilvania.*

CHAPITRE XV.

DELAWARE.

Etendue. Bornes. Division. Aspect du pays. Sol. Productions. Industrie. Exportations. Villes. Constitution.

LONGUEUR, quatre-vingt-douze milles; largeur, vingt-quatre milles.

Entre le 38° d. 30′ et le 40e d. latitude Nord; et entre le 0° et le 1er. 45′ long. Ouest de Philadelphie.

L'État de Delaware est borné à l'Est par la rivière et la baye du même nom, et l'Océan; au Sud, par une ligne tirée vers l'Ouest, depuis l'Isle de *Fenwick* jusqu'à la ligne nommée la *Tangente* qui le sépare du *Maryland;* à l'Ouest, par l'État de Maryland; au Nord, par un arc de cercle décrit depuis *Newcastle*, avec un rayon de douze milles.

L'État est divisé en trois Comtés, assez

égaux en population, savoir, *Newcastle*, *Kent*, et *Sussex*. Ils se nommaient, avant la révolution, *les trois Comtés bas*; ils comprenaient ensemble, lors du dénombrement, cinquante-neuf mille quatre-vingt-quatorze habitans, dont huit mille huit cent quatre-vingt-sept esclaves.

Aspect du pays.

La côte est garnie de nombreuses bayes, criques, ou petites rivières, dont les bords sont plats, le cours obstrué de bas-fonds, et les environs garnis de marais. Sept rivières qui se jettent dans la baye de Chésapeak, prennent leur source dans l'Ouest, et le Sud de l'État et quelques-unes sont navigables vingt ou trente milles dans le pays pour des vaisseaux de cinquante à soixante tonneaux.

Excepté quelques collines assez élevées, dans la partie Septentrionale de l'État, et une arrête de hauteurs, marquée par une chaîne de marais, dont les eaux se déchargent Est et Ouest dans la Delaware et la Chésapeak, l'aspect du pays est uniforme, le terrein parfaitement plat, et les marais en couvrent une partie. Le Comté

Comté de Newcastle, qui occupe le Nord de l'État, est généralement d'un sol pesant et riche. Le Comté de Kent qui en occupe le centre a des terres plus légères, et celles de Sussex sont presque entièrement sablonneuses. Le blé est la principale culture du pays. Sol. Productions.

Les farines de Delaware sont estimées les premières en qualité dans les États-Unis. Le maïs, l'orge, le seigle, l'avoine, le blé sarrasin, le lin et les patates y croissent en abondance. Les prairies naturelles et artificielles y sont un objet important de culture, et les bois qui croissent dans les marais du centre du pays sont un article essentiel d'exportation. Un seul de ces marais, nommé *Cypress Swamp*, dont une partie est dans l'État de Maryland, couvre une étendue de cinquante mille acres dans la partie la plus élevée du pays, entre les baies de Chésapeak et de Delaware, et fournit une grande quantité de bois, principalement de cyprès.

La mouture et la préparation des farines sont portées à un haut degré de per- Indus. &c.

fection. Les établissemens, relatifs à cette industrie, sont proportionnés à son importance. Celui de *Brandywine-Creek*, en particulier, mérite l'attention des curieux. Sur la petite rivière de ce nom, à un demi mille de Willmington, et auprès de la route de poste qui communique des États du Sud à ceux du Centre, on a placé douze grands moulins à farine, d'une construction admirable. Les vaisseaux, qui remontent de Willmington avec une charge de mille bushels, peuvent arriver jusqu'à portée d'être déchargés par des machines, qui élèvent le grain au quatrième étage des bâtimens, avec une telle promptitude, que quatre heures suffisent pour une pareille quantité. Tout s'opère avec une si grande activité, qu'il n'est pas rare de voir le même vaisseau qui est monté avec le flux chargé de mille bushels de blé, descendre avec le reflux, chargé de trois cents tonneaux de farine. Les diverses machines inventées par *Olivier Ewans*, en épargne de la main-d'œuvre, la réduisent aux manipulations

indispensables, et cependant deux cents personnes sont constamment employées dans ces établissemens. La quantité moyenne du blé qui est annuellement converti en farine, monte à deux cents quatre-vingt-quinze mille bushels.

La valeur de la totalité des exportations de l'État en blé, farines, et bois, pour l'année finie le 30 Septembre 1791, montait à cent quatre-vingt-dix-neuf mille huit cents quarante dollars. Exportations.

Dover, dans le Comté de Kent, est le siège du Gouvernement. C'est une petite ville d'environ cent maisons, située sur *Jonh's-Creek*, près de la Delaware, et qui fait avec Philadelphie un commerce assez actif. Villes.

Newcastle, sur la Delaware, se nommait *Stokolm* sous les Suédois, qui la fondèrent en 1627, puis *Nouvelle-Amsterdam* sous les Hollandais, qui l'ont possédée quelque-tems. C'est une ville peu considérable, et qui décline depuis qu'elle n'est plus le siége du Gouvernement.

Wilminston, sur *Christiana-Creek*, à

vingt-huit milles de Philadelphie, est la plus grande, comme la plus agréable ville de l'État. Elle est bâtie en amphithéâtre sur une éminence, et fait un fort bel effet depuis la Delawâre; on y compte deux mille qnatre cents habitans; elle possède une Académie, qui, ainsi que celle de Newark dans le même Comté, a beaucoup souffert des suites de la guerre.

Milford, sur une petite rivière, à quinze milles de la Delaware, et à cent cinquante milles de Philadelphie, a été bâtie depuis la guerre; elle contient environ quatre-vingt maisons.

La ville de *Lewis*, sur une petite rivière près du Cap *Henlopen*, n'a point acquis l'importance que sa situation semblait devoir lui donner. Placée à l'entrée d'une baye que les glaces ferment souvent, et où les vaisseaux de toutes les Nations abondent, elle paraissait destinée à devenir un Port d'entrepôt. La crique sur laquelle elle est située manque de fonds, mais un Canal, peu coûteux, lui procurerait les eaux de la *Rehoboth*, qui suffiraient

à ce but. Le Fanal du Cap Henlopen est sur un bâtiment en pierre de huit étages, construit avec soin, et entretenu à une dépense annuelle qu'on estime de quatre cents livres sterling.

Les Sectes religieuses sont en grand nombre dans cet État; mais les Presbytériens y dominent.

La Constitution, adoptée en 1792, est fondée sur une déclaration de droits, semblable à celle de Pensilvanie, et toutes les principales sanctions en sont les mêmes (1). Constitution.

(1) Pour l'Histoire, *voyez* l'édition de l'Encyclopédie américaine, par Thomas Dopson.

CHAPITRE XVI.

TERRITOIRE NORD-OUEST DE L'OHIO.

Etendue. Bornes. Rivières. Population. Aspect du pays. Sol. Productions naturelles. Gouvernement provisoire. Etablissemens.

LONGUEUR, neuf cent milles; largeur, sept cent milles.

Entre le 37e deg. et le 50e deg. latitude Nord; et entre le 6e deg. et le 23e deg. long. Ouest de Philadelphie.

Ce territoire est borné au Nord par la ligne qui passe par le centre des Lacs, depuis le Lac Érié au Lac des Bois; à l'Est, par les Lacs et la Pensylvanie; au Sud, par l'Ohio; à l'Ouest, par le Mississipi.

Sur la totalité de ce territoire, dont les bornes sont déterminées par le traité de

1783, et qui doit être successivement acquis des Naturels du pays par le Congrès, une huitième partie seulement est actuellement la propriété des États-Unis, par les achats et les traités faits avec les Sauvages. Cette partie, qui contient environ cinquante-cinq mille milles quarrés, s'étend depuis les bornes de la Pensylvanie, le long du cours de l'Ohio, jusqu'à la *Vabash*, et en remontant cette rivière, et descendant le *Miamis* jusqu'au Lac Érié. Entre la *Vabash* et la rivière des Illinois, dans le voisinage de l'Ohio et du Mississipi, on estime que le titre de possession des Indigènes a été éteint par les Français.

Dans l'enceinte que nous venons d'indiquer, il y a quelques établissemens nouveaux, formés par des Compagnies, ou des Particuliers, sur le cours de l'Ohio, et des rivières qui s'y jettent; tels sont celui de *Marietta*, à l'embouchure de *Muskingum*; celui de *Galiopolis*, formé par des Français, vis-à-vis du grand *Kanhawa*; celui du Colonel *Simmes*, et d'autres.

Les Comtés de *Washington*, *Hamilton* *St-Clair* et *Knox*, érigés en 1788 et 1790, forment la division du pays.

Rivières. Le *Muskingum* qui coule du Nord dans l'Ohio, a cent vingt-cinq toises de largeur à son embouchure. Il se remonte avec des bateaux jusques dans le Lac où il prend naissance, et de-là un portage d'un mille conduit à la *Cahiahoga*, qui est navigable dans tout son cours jusqu'au Lac *Érié*.

Le *Hockhoking*, qui coule parallèlement au *Muskingum*, se remonte jusqu'à soixante-dix milles avec de grands bateaux, et encore plus près de sa source avec des bateaux légers. Ses bords sont garnis d'inépuisables carrières de pierre de taille, de mines de fer, et de plomb, de mines de charbon, de sources salées, et de lits d'argille blanche ou bleue.

Le *Scioto* est une rivière plus considérable. Il se remonte depuis l'Ohio avec de grandes barques jusqu'à deux cents milles. Il communique, par un portage de quatre milles, au *Sandusky*, qui se

jette dans le Lac Érié, et est navigable dans tout son cours. C'est par ces deux rivières que se fait la communication la plus active entre l'Ohio et le Canada. Cette seule circonstance, sans égard pour l'extrême fertilité des bords du Scioto, doit donner un jour une grande importance aux établissemens sur son cours. Les bleds, le lin, et le chanvre, produits par toute la partie du Canada, comprise entre les Lacs Huron et Ontario, trouveront un écoulement plus avantageux par le *Scioto* que par le Saint-Laurent. Le Négociant de l'Ohio, certain d'un débouché facile à la Floride, ou aux Isles, pourra donner un plus haut prix de ces denrées que le Marchand de Quebec; et l'on estime que les frais de transport depuis le lieu de la culture, seront des trois quarts moindres.

Le voisinage du *Scioto* est riche en mines de charbon, en sources salées, en carrières de pierres de taille, et en bancs d'argille blanche ou bleue.

Le petit *Miami* qui se jette dans l'Ohio,

n'admet aucune navigation, mais arrose un pays fertile.

Le grand *Miami* qui se jette de même dans l'Ohio, a un cours rapide; il communique par plusieurs branches navigables, soit au Scioto, soit au Sandusky, soit à une autre rivière de *Miamis* qui se jette dans le Lac Érié.

La *Vabash* est une grande et belle rivière qui a cent trente-cinq toises de large à son embouchure dans l'Ohio. Elle se remonte pendant neuf mois de l'année, avec des bateaux qui tirent trois pieds d'eau, jusqu'à *Ouïtanon*, établissement français sur ses bords, à quatre cent douze milles de son embouchure. De-là les bateaux légers remontent encore à cent quatre-vingt-dix-sept milles; un portage de neuf milles conduit au village de *Miamis*, situé sur la rivière de même nom qui se jette dans le Lac Érié. On a découvert une mine d'argent à vingt-huit milles d'Ouïtanon; la pierre de taille, la pierre à chaux, les sources salées, et l'argille abondent sur les bords de la Vabash.

Les rivières *d'Avase* et de *Kaskaskias* se jettent dans le Mississipi. La première se remonte à soixante, la seconde à cent trente-un milles. Entre la *Kaskaskias* et la rivière des Illinois, est une étendue de quatre-vingt-quatre milles, d'un beau pays de plaines, dans lequel il y a plusieurs villages français.

A cent soixante-six milles au-dessus de l'embouchure de l'Ohio, et dix-huit milles au-dessus de celle du Missouri, la rivière des Illinois, large de deux cents toises, se jette dans le Mississipi. Cette rivière, bordée d'immenses prairies, et dont le voisinage fournit des mines de charbon, et des sources salées, donne une communication avec le Lac *Michigan* par la *Chigago*, à laquelle elle se réunit par un portage de quatre milles. Plusieurs branches de la rivière des Illinois sont navigables dans une étendue qui varie depuis quinze jusqu'à cent quatre-vingt milles.

Le nombre d'habitans, compris dans l'immense territoire au Nord-Ouest de l'Ohio ne montait en 1792 qu'à environ Population.

soixante-douze mille huit cent vingt individus, dont soixante-cinq mille Sauvages de dix-sept différentes nations, ci 65,000

Dans les possessions de la Compagnie de l'Ohio	2,400
Dans les Établissemens du Colonel Simmes.	2,000
Galliopolis	1,000
Vincennes sur la Vabash. .	1,500
Kaskaskias. et *Cahokia*. .	680
A Grand Ruisseau et Prairie du Rocher	240
TOTAL	72,820

Sur la rive Ouest du Mississipi, dans les Établissemens français de Sainte-Geneviève et Saint-Louis, il y avait, en 1790, dix-huit cents habitans.

Aspect du pays. Sol.

Les termes d'admiration, dont on s'accorde à se servir pour exprimer, en général, la fertilité du sol dans les contrées de l'Ouest, rendent les distinctions difficiles.

Le Colonel *Gordon*, dans son journal, désigne dans le pays actuellement en possesion du Congrès, la partie qui s'étend le long de l'Ohio jusqu'aux rapides de Louisville, en remontant au Nord jusques dans le parallèle des sources des rivières, et en retournant à l'Est jusqu'à *French-Creek*, comme la plus saine, la plus agréable, et la plus fertile Contrée connue aux Européens dans tout le globe. Dautres Voyageurs, en accordant à ce pays un grand nombre d'avantages, lui refusent une supériorité si grande sur d'autres cantons de l'Ouest.

Aucune des rivières que nous avons décrites n'a de chûtes, ni de rapides ; le pays est, en général, plat, ou légèrement ondulé de distance en distance, par des côteaux qui admettent la possibilité du labourage jusqu'à leur sommet. On trouve fréquemment, dans le voisinage des rivières, de grandes plaines à perte de vue, qui ne portent pas un seul arbre, mais qui fournissent une herbe extrêmement abondante, et nourissent de nombreux

Productions naturelles

troupeaux de bêtes fauves. Les collines sont, en général, couvertes d'arbres, dont les espèces les plus abondantes sont l'érable à sucre, le sycomore, et mûrier blanc et noir, le noyer blanc et brun, le noyer de beurre, le châtaigner, le chêne blanc, le chêne noir, le chêne d'Espagne, le chêne châtaignier, l'yhcory, le cerisier, le maronier d'inde, le *honey-locust*, l'orme, le *cocumber-tree*, le *lynn-tree*, l'arbre de la gomme, le bois de fer, le frêne, le peuplier, le sassafras, le pommier sauvage, le *papaw*, le prunier sauvage, etc. La force de végétation est si grande dans ce sol riche et profond, qu'un noyer mesuré par le Général *Parsons*, près du Muskingum, avait vingt-deux pieds de circonférence, à cinq pieds de terre ; et un sycomore, quarante-deux pieds de circuit auprès du sol. Les énormes dimensions des arbres des forêts les rendent plus rares, et l'épaisseur de leur ombre empêche la broussaille de s'élever, ensorte que les défrichemens sont faciles. La vigne croit par-tout

sans culture ; et les Colons font, pour leur consommation, un vin rouge qui a de la force, et que les habitans de Vincennes assurent, d'après leur expérience, susceptible d'acquérir par l'âge une qualité supérieure à plusieurs vins estimés d'Europe.

Les sources d'eau douce ; les petites rivières, et les ruisseaux, sont disséminés dans tout le pays, comme pour completter les avantages de localités.

Le gibier est par-tout extrêmement commun. Des troupeaux inombrables de taureaux sauvages, et de daims, couvrent les prairies naturelles de ces contrées, et les dindons, les oies, les canards, les sarcelles, les cygnes, les faisans, les perdrix abondent dans le pays.

Gouvernement provisoire.

Un acte du Congrès, du 13 Juillet 1787, règle de la manière suivante le Gouvernement temporaire. Dès que le district que forme ce territoire aura cinq mille habitans mâles, ayant l'âge et les qualités requises pour les élections, ils éliront un Représentant pour chaque cinq cens, et

la Représentation s'accroîtra jusqu'au nombre de vingt-cinq, à mesure que la population augmentera ; après quoi, la Législature elle-même règlera le nombre et la proportion des Représentans. Les Electeurs devront être citoyens des États Unis ; posséder cinquante acres de terre, et avoir résidé deux ans dans le pays ; les Représentans devront posséder deux cens acres de terre. Le Conseil législatif sera composé de cinq membres élus comme suit. Lors de la première réunion des Représentans, ils nommeront, d'accord avec le Gouverneur, dix personnes parmi les possesseurs de cinq cens acres de terre, et sur ces dix, le Congrès en élira cinq. Le Gouverneur aura le *veto* sur les résolutions des Chambres. La Législature élira un Député au Congrès, lequel n'y aura point voix délibérative tant que le Gouvernement temporaire durera. Le district entier formera au moins trois États, et pas plus de cinq; et à mesure qu'un des États aura acquis soixante mille habitans, il enverra des Députés au Congrès sur le même

même pied que les anciens États. Les bases de la législation du district ou de ces divers États, seront la liberté de conscience, l'égalité de droits devant la loi, et toutes les sanctions qui assurent la liberté individuelle et la propriété dans les Républiques des États-Unis. L'établissement des écoles sera encouragé; la bonne foi la plus rigoureuse sera observée vis à-vis des Sauvages. L'esclavage ne sera point admis; et lesdits États resteront à jamais réunis à la confédération entière, sujets aux mêmes lois générales, aux mêmes droits et aux mêmes charges.

Quant à présent, et jusqu'à ce que les habitans de ce territoire soient assez nombreux pour élire une Législature, à forme de l'acte ci-dessus, ils sont sous la juridiction d'un Gouverneur que le Congrès nomme, et qui doit posséder au moins mille acres de terre dans le pays. Trois Juges qui doivent posséder au moins cinq cens acres, sont nommés par le Congrès pour administrer la justice. Réunis au Gouverneur, ils ont droit d'adopter et

promulguer telles lois civiles ou criminelles qu'ils jugent convenables au plus grand bien du district ; le tout soumis à la révision du Congrès et aux changemens qu'y fera la Législature dès qu'elle sera formée. Le Gouverneur peut créer les Officiers ou Magistrats civils qu'il juge nécessaires au maintien de l'ordre ; et enfin, un secrétaire nommé par le Congrès, sous la clause de possession de cinq cens acres dans le district, tient un registre exact de tous les actes, lois, jugemens ou transactions publiques, qu'il transmet de six en six mois au Secrétaire du Congrès.

Établissement.

Les progrès des établissemens dans le territoire Nord-Ouest de l'Ohio, ont été suspendus depuis quelques années par la guerre avec les Sauvages, qui a nécessité la levée d'un Corps soldé de cinq mille hommes répandus dans les différens postes de la frontière (1). S'il est possible d'obtenir une paix solide avec les nom-

(1) Les Forts sont au nombre de douze dans ce territoire.

breuses Tribus disséminées dans cet immense territoire, on doit s'attendre à voir la population y faire des progrès infiniment rapides. La disposition générale à l'émigration vers les contrées de l'Ouest, l'esprit d'entreprise et l'activité des Américains, toutes les données de localités et de climat qui favorisent la multiplication des hommes et créent la richesse, enfin une réunion d'avantages telle qu'on la croirait fantastique, doivent attirer tôt ou tard sur les bords enchantés de l'Ohio, une population immense, et fixer peut-être un jour sur son cours le centre politique de la République américaine.

CHAPITRE XVII.

3e. DIVISION. ÉTATS DU SUD.

Situation. Bornes. Aspect du pays. Climat. Esclaves.

MARYLAND.
VIRGINIE.
KENTUKY.
CAROLINE NORD.
TERRITOIRE SUD DE L'OHIO.
CAROLINE SUD.
GEORGIE.

LES *Etats du Sud*, qui forment la division la plus étendue des États-Unis, sont bornés au Nord par la Pensylvanie et l'Ohio ; à l'Ouest, par le Mississipi ; au Sud, par la Floride ; à l'Est, par l'Océan et l'État de Delaware.

Le pays qui avoisine la Mer jusqu'à la distance de cinquante, soixante et cent milles, est une plaine basse que les eaux

stagnantes recouvrent et rendent malsaine dans plusieurs parties ; la chaîne des Allegangs qui se termine dans cette division, y suit dans la partie qu'elle traverse une direction plus constante, et les lignes qui la composent y ont, dans un espace très-long, un cours presque régulièrement parallèle. La température devient plus froide sous la même latitude, à mesure qu'on s'élève, et s'adoucit plus encore en s'éloignant des montagnes du côté de l'Ouest. Les extrêmes de froid et de chaud sont quatre-vingt-dix-huit degrés au-dessus, et six-au-dessous de glace, de la division de Farenheit. (1) Les principales productions de cette division des États sont le tabac, le ris, l'indigo, le bled, l'avoine, le coton, la poix, le goudron, la thérébentine et les bois.

Sur dix-neuf cens mille habitans, que le dernier dénombrement donne à cette division, six cens quarante-huit mille qua-

(1) 29 deg. 20′ au-dessus de 0, et 2 deg. 40′ au-dessous de Réaumur.

tre cens trente-neuf étaient esclaves; c'est-à-dire, que les treize-quatorzièmes de la totalité des esclaves de l'Amérique anglaise s'y trouvaient réunis. Cette circonstance, plus encore que l'influence du climat, a marqué de quelques traits défavorables le caractère de ses habitans; mais les progrès des lumières et des principes d'humanité, l'action des lois républicaines et d'un Gouvernement sage, ont déjà produit à cet égard des effets sensibles et salutaires.

CHAPITRE XVIII.

MARYLAND.

Étendue. Bornes. Population. Rivières. Aspect du pays. Productions. Culture du Tabac. Caractère. Mœurs. Villes. Description de Washington. Commerce. Instruction. Constitution.

LONGUEUR, cent trente-quatre milles ; largeur, cent dix milles.

Entre le 37e deg. 56′, et le 39e deg. 44′ lat. Nord ; et entre le 0 et le 4e deg. 30′ long. Ouest de Philadelphie.

L'État de Maryland est borné au Nord par la Pensilvanie ; à l'Est par l'État de Delaware et l'Atlantique ; au Sud et à l'Est par la Virginie.

Le Maryland est divisé en dix-neuf Comtés, dont huit sont à l'Est et onze à l'Ouest de la baie de Chésapeak.

Comtés de l'Ouest.		*Comtés de l'Est.*	
Hartford	14,976	Cécil	13,625
Baltimore	25,434	Kent	12,836
Ville et Arrond. de Baltim.	13,503	Queen Ann	14,483
Ann Arundel	22,598	Caroline	9,506
Fréderick	30,791	Talbot	13,084
Allégany	4,809	Sommerset	15,600
Washington	15,822	Dorchester	16,865
Montgomery	18,003	Worchester	11,640
Prince George	21,344		107,639
Calvert	8,652		212,089
Charles	20,613	TOTAL	319,72
St.-Mary	15,544		
TOTAL	212,089		

Sur la population ci-dessus, résultat du dénombrement de 1790, on comptait cent trois mille trente-six esclaves.

La baye de Chésapeak qui divise le Maryland en deux parties inégales, est la plus grande des États-Unis, et procure des avantages de commerce infinis, soit au Maryland, soit aux États qui l'avoisinent, par la sûreté et l'étendue de sa navigation, et le nombre des Fleuves qui s'y jettent. Onze Rivières remarquables, et beaucoup d'autres plus petites, entrent dans cette baie en traversant le Maryland.

Rivières.

Ce sont la *Pacomoke*, la *Nantikoke*, la *Chaptank*, la *Chester* et l'*Elk*, du côté de l'Est ; la *Susque-Hanna*, du côté du Nord, la *Patapsco*, la *Patuxent*, la *Severn* et la *Patowmak*. La dernière appartient à la Virginie dans la moitié de son cours. Excepté la Susque-Hanna et la Patowmak, ces Rivières sont peu considérables. La Patapsco, l'une des plus grandes, avant d'entrer dans le bassin sur lequel est située la ville de Baltimore, n'a que quinze ou vingt toises de large. Plusieurs petites rivières se jettent dans la Patowmak du côté du Maryland.

Aspect du pays.

Dans le voisinage de la Mer, et principalement dans les Comtés de l'Est, le pays est uniforme et bas, couvert dans quelques endroits d'eaux stagnantes qui en altèrent la salubrité. — En s'éloignant de la mer, le terrain s'élève, l'aspect et les productions varient, le climat devient plus sain. Le bled et le tabac dans la plaine, le chanvre et le lin dans les parties plus élevées, sont les principaux produits du Maryland.

Productions.

Culture du tabac.

Le tabac qui demande un travail continuel, est principalement cultivé par les nègres. Les plantons venus sur couche sont transplantés au commencement de Mai, à trois ou quatre pieds de distance en tout sens ; on les tient butés et sarclés avec beaucoup de soin. Lorsque la plante a poussé un nombre de feuilles proportionné aux ressources du sol, on rompt le haut de la tige pour arrêter sa croissance. On enlève soigneusement les vers et les rejettons qui poussent entre les grandes feuilles. Dans le courant du mois d'Août, lorsque les feuilles brunissent et se couvrent de taches, on coupe les plantes, on les dispose en tas pour les faire suer pendant une nuit, puis on les suspend pour les sécher. On choisit ensuite un tems humide pour séparer les feuilles de la tige et les réunir en faisceaux, dont on forme des ballots de huit à neuf quintaux pour l'exportation. (1) Les feuilles basses ni les rejettons ne sont point admis dans le ta-

(1) Ces ballots se nomment *Hoosgheads*.

bac du commerce. On compte que six mille plantes rendent environ dix quintaux. (1) Quelques Comtés produisent une espèce de tabac fort estimé et qui dégénère par-tout ailleurs, nommé *Kite's foot-tobacco*. Le Maryland passe pour produire aussi exclusivement une espèce de bled qui est le véritable *froment blanc*.

Parmi les bois que le pays fournit, on distingue le noyer noir pour les ouvrages d'ébénistes, et le chêne de diverses espèces, mais dont la venue est en général belle, et le fil droit, de manière qu'il se refend aisément en palissades qui font un article assez considérable d'exportation. Les pommes et les pêches abondent dans le Maryland; on en fait du cidre et de l'eau-de-vie. Les arbres des forêts donnent divers fruits, glands ou noix collectivement nommés *mast* (ou *glandée*) par les habitans. Les cochons qu'on lache dans les bois pour s'en nourrir et s'engraisser

(1) Voyez, dans le Chapitre de *la Virginie*, les causes qui doivent faire décliner cette culture.

fournissent à une exportation considérable de porc salé.

Carac. et Mœurs.

Les planteurs vivent en général plus isolés que dans les États de l'Est et du Centre. L'habitude de se reposer sur les Nègres de tout l'ouvrage manuel de la culture, les rend indolens; et celle de contraindre les esclaves à ce travail les rend despotiques. Étrangers aux usages de la société comme incapables de ses douceurs, ils passent la vie dans l'ignorance des relations et des sentimens qui lui donnent de la variété et du prix. Tel est du moins le tableau des mœurs de ceux d'entre les Cultivateurs qui, par goût, par avarice ou par nécessité, exclusivement bornés à leurs plantations, ne viennent jamais à l'école de la sociabilité dans les Villes. Mais ces traits qui conviennent aux Planteurs isolés, s'affaiblissent ou disparaissent par la fréquentation plus ou moins habituelle des Habitans des Cités, qui ont en général un esprit cultivé et des manières agréables et polies. A ces dehors aimables, alliés cependant

d'une espèce de hauteur que donne l'habitude des esclaves, les Habitans des Villes joignent une hospitalité active et bienveillante envers les étrangers; et les femmes y sont distinguées par des avantages naturels et des talens acquis.

Annapolis, la Capitale de l'État, ne contient que deux mille Habitans, et est la Ville d'Amérique la plus riche à proportion de sa grandeur. Elle est placée dans un canton très sain, à l'embouchure de la *Severn*. Elle est composée de maisons vastes et élégantes, habitée par des Capitalistes, et ne fait aucun commerce. Aucune Ville de la République n'a eu des accroissemens plus rapides que Baltimore. (1) Elle est la quatrième Ville en Villes.

(1) En grandeur, l'ordre des Villes est Philadelphie, New-York, Boston, Baltimore, Charlestown. En commerce, New-York, Philadelphie, Boston, Charlestown, Baltimore.

N. B. Philadelphie paraît avoir pris l'avantage sur New-York dans les années 1793 et 1794. (*Voyez* les notes dans le Chap. de la Pensilvanie, d'après Tenck Coxe).

grandeur et la cinquième en commerce de tous les États-Unis. Elle est située sur le trente-neuvième degré vingt-une min. lat. Nord, sur les bords du bassin dans lequel se décharge la *Patapsco*. Une crique sur laquelle on a jetté deux ponts, sépare la Ville de *Fell spoint*. C'est à cette pointe qu'abordent les gros vaisseaux. La Ville autrefois mal saine, à cause de sa situation basse, a gagné sous ce rapport depuis que la population y a beaucoup augmenté, et qu'on a fait des réparations utiles pour l'écoulement des eaux. Elle contient environ deux mille trois cens maisons, et le dénombrement de 1790 lui donnait treize mille cinq cens trois Habitans. Le terrain qui la domine au Nord et à l'Est, a une vue très-étendue de la baie. La maison de campagne du Colonel *Howard*, nommée *Belvidera*, qui est située sur cette hauteur, est remarquable par la beauté et la variété des points de vue qu'elle offre.

George-Town sur la Patowmak, à cent soixante milles de son embouchure, est une Ville peu considérable. *Fréderics-Town*

est une Ville intérieure et florissante, d'environ trois cents maisons, située au milieu d'une contrée fertile au Sud de la montagne de *Catoctkton*. *Hagarstown* lui cède peu en étendue; elle est placée dans la belle et riche vallée de *Conegocheague*, et fait un commerce considérable avec les contrées de l'Ouest.

Elton, sur une petite Rivière près de la Chésapeak, tire de grands avantages de sa situation entre Baltimore et Philadelphie.

Washington, dans le territoire de *Columbia*, a été cédé par la Virginie et le Maryland, et choisi pour devenir le siége du gouvernement des États-Unis après l'an 1800. Cette Ville, dont le plan est tracé, et qui se bâtit actuellement, est située vers le 38° 53′ de latitude Nord, au confluent de la Patowmak et de *l'Easten-branch*, à environ cent-cinquante milles de la Chesapeak. Elle s'étend l'espace de quatre milles sur chaque Rivière, et elle renferme un terrain qu'aucun site, dans toute l'étendue des États, ne

Description de la Ville de Washington

surpasse en beauté, en salubrité et en convenance. Le sol qui s'élève peu à peu en amphithéâtre, par de légères ondulations, fournit des points de vue variés, et assure l'écoulement des eaux. Un grand nombre de sources se trouvent dans l'enceinte de la ville. Les ruisseaux qui coulent dans ses environs peuvent y être conduits pour son usage, et les eaux de *Tibercreek* sont destinées à arroser le palais du Président des États-Unis avant de se diviser dans les divers quartiers de la ville qui est dominée (1). *L'Eastern-Branch* est un des ports de l'Amérique les plus commodes et les plus sûrs; elle forme dans le voisinage immédiat de la ville un canal suffisamment profond pour les plus gros vaisseaux, dans un espace de quatre milles de longueur dès le confluent. La Patowmak qui a mille toises de large vis-à-vis de Washington, et dont la marée fait sensiblement varier le niveau, offre un

(1) Le terreplain du Capitole est à soixante-dix- huit pieds au-dessus du niveau de la haute marée.

canal

canal plus considérable aux gros vaisseaux, mais il est plus distant de la Ville, comme pour balancer les avantages de ses deux faces. *Washington* est placé à distance égale entre les extrêmes frontières Sud et Nord, entre Pittsbourg et l'Atlantique, et sur la grande route qui réunit les états du Sud aux États du centre. Elle est située au milieu d'un pays fertile et commerçant, et commande des ressources intérieures immenses. La fondation de cette Ville a été soumise à un plan proportionné à la majesté de l'entreprise, et son exécution assure à la capitale de l'Empire Américain certains avantages qu'aucune Cité n'aura possédés avant elle. La construction des divers édifices publics a été fixée sur les emplacemens les plus beaux, comme les plus commodes. Des avenues de cent trente à cent soixante pieds de large, et plantées d'un double rang d'arbres, établissent la communication entre les places principales. Le cours des autres rues, dont la largeur varie de quatre-vingt-dix à cent dix pieds,

est ménagé de manière à donner les plus beaux points de vue. La base de la direction des principales avenues est une méridienne qui passe par le centre de l'Esplanade du Capitole ; au-dessus de cette Esplanade s'élève le palais du Chef de la République, qui domine la totalité du paysage, et d'où la vue s'étend au loin sur le cours des deux rivières. Les ouvrages entrepris ou achevés sur les chûtes supérieures de la Patowmak, et dont nous verrons le détail, se lient avec le plan de la ville fédérative. En facilitant la communication entre les riches vallées qui sont derrière la première ligne des montagnes, et donnant la perspective du commerce de l'Ouest, ils assurent mieux encore la prospérité d'une ville, vers laquelle se réunissent les intérêts de politique, de commerce, et de gloire, de toute la Nation Américaine.

Les mines de fer de très-bonne qualité, fournissent la matière des seules manufactures de cet État, outre celles des farines, savoir : les fonderies et les forges.

Baltimore fait tout le commerce du Maryland avec les autres États, les Indes occidentales, et l'Europe. Il exporte annuellement environ deux cent quarante mille quintaux de tabac, outre les bleds, les farines, les bois, le fer en saumon, le porc, les fèves, et la graine de lin. Baltimore reçoit en retour des étoffes de toute espèce, la quincaillerie, les vins, les liqueurs et les sucres. La valeur de la totalité des exportations de Baltimore dans l'année qui finit le 30 septembre 1790, montoit à deux millions vingt-sept mille sept cents soixante-dix-sept dollars. La valeur des importations de la même année fut de un million neuf cents quarante-cinq mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf dollars. La valeur des exportations de l'année suivante fut de trois millions cent trente-un mille deux cents vingt-sept dollars. La totalité du bled exporté cette même année étoit de deux cents cinq mille cinq cents soixante-onze bushels ; celle du maïs à peu-près égale ; et le nombre des barils de Commerce.

farine, cent cinquante-un mille quatre cent quarante-cinq.

Les Catholiques Romains sont les plus nombreux en Maryland; mais on y trouve onze différentes Sectes Religieuses.

Instruction. Le Collège de *Washington*, dans le Comté de Kent, de Saint John à *Annapolis*, de *Georgetown*, et de *Cooksbury* à *Abington*, sont les principaux Établissemens publics d'Éducation. Les deux premiers, qui ont ensemble environ dix-huit cents liv. ster. de revenu, constituent l'Université de Maryland, dont le Gouverneur est le Chancelier. Le Collège d'Abington a été fondé et se soutient par des contributions volontaires. Les Étudians sont les fils des Ministres ambulans, les Orphelins de la Société des Métodistes, ou les enfans des Souscrivans. Leur éducation embrasse un cours d'études complet, et l'établissement a ceci de particulier, c'est que toutes les heures de recréation y sont employées à l'acquisition de quelqu'art, ou de quelque talent utile. En plein air, le jardinage, l'exercice du che-

val, ou la natation ; au dedans, les apprentissages de charpentier, de menuisier, d'ébéniste, de tourneur, remplissent tous les momens qu'ils ne donnent point à l'Étude. Les Écoles inférieures sont encore dans un état d'imperfection, qui laisse la masse des habitans dans une profonde ignorance. On remarque cependant quelque amélioration à cet égard depuis la Révolution.

Les revenus sont principalement le résultat des taxes sur les propriétés réelles et personnelles. Les dépenses annuelles de l'État montent à environ vingt mille livres *currency* (1).

La Constitution date de 1776, et est l'ouvrage des Délégués rassemblés dans ce but à Annapolis. La Législature ou *l'Assemblée générale*, est composée de deux Chambres. Des quinze Sénateurs élus tous les cinq ans, neuf sont pris dans les Comtés de l'Ouest, six dans ceux Constitution.

(1) La livre *currency* de Maryland est la même que celle de Pensilvanie, de New-Jersey et de Delaware. (*Voyez* la note, page 65, tome II.)

de l'Est, parmi les Citoyens au-dessus de vingt-cinq ans, possesseurs de mille liv. *currency*, et qui résident dans l'État depuis trois ans au moins. Les Députés, au nombre de quatre pour chaque Comté, sont élus annuellement parmi les Citoyens qui possèdent au moins 500 liv. *currency*. Les qualifications d'Électeur sont une propriété de trente liv. *currency* et un an de résidence dans le Comté. Le Gouverneur est élu annuellement parmi les Citoyens au-dessus de 25 ans, qui ont résidé cinq ans dans l'État, et possédent au moins cinq mille liv. *currency*, dont mille liv. en fonds de terre ; il ne peut être en place que trois ans de suite, et il n'est de nouveau éligible que quatre ans après. Son Conseil est composé de cinq personnes, élues annuellement par les deux Chambres, parmi les propriétaires de mille livres en fonds de terre, qui ont séjourné trois ans dans l'État. Le Gouverneur et son Conseil nomment à tous les Offices de judicature et de milice.

(Pour l'Hist. de Maryland. V. *Hazard's His. cotlect. et Carey's Musœum vol. VI.*)

CHAPITRE XIX.

VIRGINIE.

Étendue. Bornes. Division. Population. Climat. Rivières. Aspect du pays. Géologie. Sol. Culture. Minéralogie. Charbons. Curiosités naturelles. Industrie. Exportations. Religion. Caractère. Mœurs. Esclavage. Villes ou Bourgs. Mont-Vernon. Instruction. Constitution. Histoire. Indiana.

LONGUEUR, quatre cent quarante-six milles ; largeur, deux cent vingt-quatre milles.

Entre le 36e d. 30′ et le 40e d. 30′ latitude Nord ; et entre o et le 8e d. long. Ouest de Philadelphie.

La Virginie est bornée au Nord par le Maryland, la Pensylvanie et l'Ohio ; à l'Ouest, par le Kentuky ; au Sud, par la Caroline Nord ; à l'Est, par l'Océan. L'État se divise en quatre-vingt-deux Comtés, dont la population dans le dénombrement de 1790, étoit comme suit :

	Comtés.	*Esclaves.*	*Hommes libres.*
	Ohio	281	5,212.
	Monongalia	154	4,768.
	Washington	450	5,625.
	Montgomery	2,087	23,752.
	Wythe		
	Botetourt		
A l'Ouest des Montagnes bleues.	Greenbriar	319	6,015.
	Kanawa		
	Hampshire	454	7,346.
	Berkley	2,932	19,713.
	Frédérick	4,250	19,681.
	Shenandoah	512	10,510.
	Rockingham	772	7,449.
	Augusta	1,222	10,886.
	Rockbridge	682	6,548.

	Comtés.	*Esclaves.*	*Hommes libres.*
Entre les Montagnes bleues et la marée.	Londown.	4,030. .	18,962.
	Fauquier	6,642. .	17,892.
	Culpepper.	8,226. .	22,105.
	Spotsylvania.	5,933. .	11,252.
	Orange.	4,421. .	9,921.
	Louïsa	4,573. .	8,467.
	Goochland	4,656. .	9,053.
	Flavania	1,466. .	3,921.
	Albermarle	5,579. .	12,585.
	Amhert.	5,296. .	13,703.
	Buckingham.	4,168. .	9,779.
	Bedfort.	2,754. .	10,531.
	Henry	1,551. .	8,479.
	Pittsylvania	2,979. .	11,579.
	Halifax.	5,565. .	14,722.
	Charlotte	4,816. .	10,078.
	Prince Edward	3,986. .	8,100.
	Cumherland.	4,434. .	8,153.
	Powhatan.	4,325. .	6,822.
	Amelia.	11,307. .	18,097.
	Nottaway.		
	Lunembourg.	4,322. .	8,959.
	Mecklembourg.	6,762. .	14,733.
	Brunswick	6,776. .	12,827.

	Comtés.	*Esclaves.*	*Hommes libres.*
Entre James-River, et la Caroline.	Greensville.	3,620. .	6,362.
	Dinwiddie	7,334. .	13,934.
	Chesterfield.	7.487. .	14,214.
	Prince George.	4.519. .	8,173.
	Surry	3,097. .	6,227.
	Sussex	5,387. .	10,554.
	Southampton	5,993. .	12,864.
	Isle of Wight.	3,867. .	9,028.
	Nansemond.	3,817. .	9,010.
	Norfork	5,345. .	14,524.
	Princess Ann	3,202. .	7,793.
Entre James-River, et York-River.	Henrico	5,819. .	12,000.
	Hannover.	8,223. .	14,754.
	Newkent.	3,700. .	6,239.
	Charles City	5,141. .	5,518.
	James City	2,405. .	4,070.
	Willamsburg	2,760. .	5,233.
	York.		
	Warwick.	990. .	11,690.
Entre la Rapahanok, et York-River.	Elisabeth City.	1,876. .	3,450.
	Caroline	10,292. .	17,489.
	Kingwilliam	5,151. .	8,128.
	King and Queen	5,143. .	9,377.
	Essex.	5,440. .	9,122.
	Midlesex	2,558. .	4,140.
	Glocester	7,063. .	13,498.

	Comtés.	*Esclaves.*	*Hommes libres.*
Entre la Rapahanok et la Patomak.	Fairfax	4,574	12,320.
	Prince Williams	4,704	11,615.
	Stafford	4,036	9,588.
	King. George	4,157	7,366.
	Richemond	3,984	6,985.
	Westmoreland	4,425	7,722.
	Northumberland	4,460	9,163.
	Lancaster	3,236	5,638.
Rivage de l'Est.	Accomac	4,262	13,959.
	Northampton	3,244	6,889.
Nouveaux Comtés.	Campbell	2,488	7,685.
	Franklin	1,073	6,842.
	Harrison	67	2,080.
	Randolph	19	961.
	Hardy	369	7,336.
	Pendleton	73	2,462.
	Russel	190	5,358.
	Esclaves...	292,272	*Hom. l.* 757,545.
			292,272.
	TOTAL...		1,049,817.

En 1781, un dénombrement dans lequel on suppléa par approximation, au défaut de quelques Comtés, avait donné

cinq cens soixante-sept mille six cens quatorze habitans. Le Kentuky, qui dans le dernier dénombrement a donné soixante-treize mille six cens soixante-dix-sept habitans, était alors compris dans la Virginie ; et dans l'epoque qui a séparé ces deux dénombremens, une épidémie avait emporté trente mille esclaves.

Climat. Les vents de Sud-Ouest sont les plus fréquens dans la plaine, ceux de Nord-Ouest dans les montagnes, et ceux de Nord-Est sur la côte. Ceux-ci sont pesans, froids, désagréables, et chargés de vapeurs ; les vents de Nord-Ouest, au contraire, sont secs, agréables et rafraîchissans. Les extrêmes du froid et de la chaleur dans un pays si étendu, et où la hauteur du sol est très-variable, doivent être fort distans. M. Jefferson les estime depuis quatre-vingt-dix-huit au-dessus, à six au-dessous de zéro, de la division de Farenheit (1). Les changemens brusques

(1) 29° 20′ au-dessus, et 2° 40′ au-dessous de la congellation, division de Réaumur.

de température, si préjudiciables aux fleurs des arbres dans le printemps, sont moins fâcheux en Virginie qu'en Pensilvanie. Les débordemens des Rivières au printemps sont moins considérables que dans les États du Nord, parce que la neige ne couvre guères la terre plus d'un jour ou deux; mais les fréquens dégels remplissent les terres d'eau, et rendent malsaine une partie de l'hiver et du printemps. Dans le voisinage immédiat de la Mer, la masse des eaux stagnantes charge l'athmosphère d'une humidité qui tempère le froid, et rend le gel des Rivières ou l'abondance de la neige extrêmement rares. On y voit souvent les arbres en fleurs dès la fin de Février; mais dans les deux mois qui succèdent, l'on éprouve des pluies froides, des vents perçans, et des gelées qui causent fréquemment des maladies inflammatoires.

Les Rivières, Canaux ou Criques de la Virginie ne peuvent guères être soumises à une description exacte, et la carte seule peut donner une idée juste de leurs cours Rivières.

et de leurs communications. La *Roanoke*, dans toute la partie où elle coule sur les terres de la Virginie, n'est navigable que pour des bâteaux, et même par espaces si courts, que les habitans n'en profitent guères. — *James-River* et ses eaux fournissent à la navigation les ressources suivantes. L'*Elisabeth*, qui y communique, forme, dans toute sa longueur, un port qui peut recevoir des vaisseaux de ligne. Son canal a de cent cinquante à deux cens brasses de large, et donne dix-huit pieds d'eau jusqu'à Norfolk, à haute Mer. L'isle de *Craney* peut en défendre l'entrée. La *Nansemond* se remonte jusqu'à *Sleepy-hole*, avec des bâtimens de deux cens cinquante tonneaux; jusqu'à *Suffolk* avec ceux de cent tonneaux, et jusqu'à *Milner* avec ceux de vingt-cinq. *Pagan-Creek* admet des bâtimens de vingt tonneaux jusqu'à *Smith field*. L'embouchure de la *Chica hominy* est obstruée par une barre qui ne laisse que douze pieds d'eau à haute marée. Les vaisseaux qui la passent et qui tirent dix pieds d'eau, remontent jusqu'à

douze milles ; et les barques de six tonneaux peuvent naviguer vingt milles plus loin. L'*Appatamox* est navigable jusqu'à *Broadways*, par tous les vaisseaux auxquels la barre de *Harrison*, qui est dans *James-River*, a permis d'y pénétrer. Elle a ensuite neuf à dix pieds d'eau jusqu'à la barre de *Fisher*, puis environ quatre pieds seulement jusqu'à *Pétersbourg*, où la navigation cesse. La rivière de James, elle-même, offre un port aux vaisseaux de toutes grandeurs, dans la partie nommée *Hampton road*, mais il est peu sûr pendant l'hiver. Les bâtimens de toutes grandeurs peuvent encore remonter jusqu'à *Mulbery-Island*. Les vaisseaux de quarante canons peuvent naviguer jusqu'à *James-town*, et passer avec des allèges la barre de Harrison qui n'a que quinze pieds d'eau. Les bâtimens de deux cens cinquante tonneaux remontent à *Warwick ;* ceux de cent vingt-cinq à *Rocket*, à un mille de Richmond. La rivière n'a ensuite que sept pieds d'eau jusqu'à cette ville qui est au-dessous des chûtes.

Elles interrompent la navigation dans un espace de six milles. Les canots et les bâteaux la reprennent ensuite jusqu'à dix milles des montagnes bleues. On peut même passer la ligne de ces montagnes avec le poids d'un tonneau, et on estime que la dépense nécessaire pour ouvrir la navigation par *Jacson's-River* et *Carpenter's creek*, serait peu considérable en proportion de son importance. Un portage de vingt-cinq milles communiquerait de-là à la crique de *Green briar*, qui se jette dans le grand Kanhawa, lequel coule dans l'Ohio. Il faut observer que dans les cartes, James-River au-dessus du confluent de la *Rivanna*, et jusqu'aux montagnes bleues, se nomme *Fluvanna*, puis *Jacson's-River* jusqu'à sa source.

La *Rivanna*, qui est une branche de *James-River*, est navigable pour les bâteaux jusqu'aux montagnes, c'est-à dire, environ vingt-deux milles; et cette navigation pourrait s'étendre au moyen de quelques travaux jusqu'à *Charlotte'sville*.

York-River forme à *Yorktown* le Port

le

le plus sûr de la Virginie pour les vaisseaux de toutes grandeurs. La Rivière conserve quatre brasses de fonds à haute marée, jusqu'à la *Poropotank* qui s'y jette à vingt-cinq milles plus haut. Au confluent de la *Pamonkey* et de la *Mattapony*, elle est réduite à trois brasses, profondeur qu'on trouve dans la Pamonkey jusqu'à *Cumberland*, d'où elle diminue graduellement jusqu'à *Brokman'sbridge*, à cinquante milles au-dessus de *Hannover'stown*, où la navigation cesse. La *Mattapony* se remonte jusqu'à *Downer'sbridge*, à soixante-dix milles de son confluent.

La *Rapahanock* donne quatre brasses d'eau jusqu'à *Hob'shole*, et deux brasses jusqu'à *Frederick'sburgh* à cent dix milles.

La *Patowmak* est la Rivière la plus importante de la Virginie. Elle a sept milles et demi de large à son embouchure dans la *Chesapeak*, trois milles à *Aquia*, un mille et demi à *Hallooingpoint*, et un mille et un quart à *Alexandria*. La sonde donne à l'embouchure de cette Ri-

vière sept brasses d'eau, cinq à l'Isle de Saint-Georges, quatre et demi à *Lower-matchodic*, trois brasses à *Swan'spoint* jusqu'à *Alexandria*, et enfin dix pieds d'eau jusqu'aux chûtes inférieures à treize milles plus haut. Le courant de la marée qui est sensible jusqu'à trois milles de la chûte, n'est jamais très-fort dans la Patowmak, si ce n'est après les pluies considérables. Le reflux a alors un courant rapide, mais le flux est presque nul. Celui-ci ne dure guères que quatre ou cinq heures, à moins de vents de Sud très-violens.

En remontant la Patowmak jusqu'à sa source, on trouve quatre chûtes qui interrompent la navigation; savoir, les petites chûtes à trois milles au-dessus des limites de la marée, où la différence de niveau est de trente-six pieds; les grandes chûtes, à six milles plus haut, où la différence de niveau est de soixante-six pieds dans un espace d'un mille et un quart; les chûtes de Seneca, à six milles plus haut, qui forment des rapides irrégulières, et dont la

différence de niveau est d'environ dix pieds; enfin les chûtes de *Shenandoah*, à soixante milles plus haut, qui donnent une différence de niveau de trente pieds dans un espace de trois milles. De-là au Fort *Cumberland* on compte cent vingt milles. Dès l'année 1785, les Législateurs de Maryland et de Virginie s'occupèrent d'encourager les travaux pour faciliter la navigation de cette Rivière. Les dépenses furent estimées à cinquante mille livres sterlings, et dix ans furent donnés à une Compagnie pour completter les ouvrages. Ceux des grandes chûtes, que bien des gens avaient jugés impraticables, sont achevés; et les autres ne tarderont pas à l'être. Le cours entier de la Patowmack, et la fertile vallée arrosée par la *Shenandoah* qui lui porte ses eaux, sont habités, ainsi que le voisinage de plusieurs autres Rivières qui s'y jettent. L'ouverture de cette navigation multipliera dans toute cette étendue les habitans et les produits de la terre; mais sur-tout elle établira, ainsi que nous l'avons vu, la com-

munication par la Pensilvanie, avec les Contrées de l'Ouest ; et les avantages de cette communication sont inappréciables pour les États qu'elle réunira.

La *Shenandoah*, qui donne son nom à l'immense vallée qu'elle arrose, se réunit à la Patowmack immédiatement derrière la ligne des montagnes bleues. Une dépense peu considérable suffira à la rendre navigable dans un espace de cent cinquante milles. Au de-là de la seconde ligne des montagnes la branche de la Patowmack, nommée *Southbranch*, est navigable dans un espace de cent milles, au travers d'un pays extrêmement fertile. D'autres Rivières moins considérables coulent du Sud dans la Patowmack, et peuvent devenir navigables pour les bâteaux. Du côté du Maryland, la *Monocasy*, l'*Antictam* et la *Conegocheague*, qui prennent leur source en Pensilvanie, offrent les mêmes facilités.

Le grand *Kanhawa* est une Rivière très-importante par la fertilité du pays qu'elle parcourt, et parce que la partie supérieure de ses eaux se rapproche de

celles de *James-River*; mais les difficultés de son cours sont telles, qu'il est encore douteux qu'elles puissent être surmontées ; et il paraît au moins que des travaux si grands, et d'un succès incertain, ne pourront être entrepris que lorsque la population et les ressources du pays que cette rivière arrose seront en quelque proportion avec les dépenses de l'entreprise. A son embouchure dans l'Ohio, le grand Kanhawa a cent quarante toises de large ; il se remonte, avec quelque difficulté, jusqu'à quatre-vingt-dix milles. Là se trouve une première cataracte, et à soixante milles plus haut une seconde. La rivière de Green-Briar s'y jette à cent quatrevingt-dix milles de l'Ohio ; de-là, jusqu'aux mines de plomb, qui sont sur le cours du grand Kanhawa, on compte cent vingt milles, et au milieu de cet intervalle il reçoit de l'Est *Little-River*. La source du grand Kanhawa est dans la Caroline Nord.

Le petit Kanhawa ne donne qu'une navigation de dix milles ; mais sa branche du Nord, nommée *Junius-Creek*, qui

communique à la Monongahela, pourra donner dans la suite un passage plus prompt de celle-ci dans l'Ohio.

Aspect du Pays.

Une plaine de cent cinquante à deux cent milles de largeur, à peine variée de quelques ondulations, et légèrement inclinée du côté de l'Océan, compose la partie située à l'Est des montagnes. Les terres de cette plaine, ainsi que nous l'avons indiqué ailleurs, sont composées de dépôts successifs produits par l'action des eaux.

Les lignes de la chaîne des Alléganys sont séparées par un pays étendu et fertile. La hauteur de ces montagnes ne passe nulle part quatre mille pieds au-dessus de leur base, qui, comme nous l'avons observé, est déjà assez élevée au-dessus du niveau de la mer. Les montagnes bleues ont une direction, une forme, une hauteur plus constantes encore que les autres lignes. C'est, en quelque sorte, une énorme muraille qui sépare la plaine de la région montueuse. Les gorges qui donnent passage

aux Rivières au travers de cette ligne, semblent avoir été produites par de grandes secousses de la nature, qui ont ainsi procuré une issue à la masse des eaux. La Patowmack présente dans ce passage un spectacle frappant qui a fourni à M. Jefferson (1) l'occasion d'une description élégante et poétique, comme de réflexions intéressantes sur la géologie. Géologie.

» Le spectateur (dit-il) est placé sur un » terrain très-élevé. A sa droite vient la » Shenandoah qui a suivi la montagne » l'espace de cent milles, pour chercher » une issue. Sur sa gauche s'approche la » Patowmack qui cherche de même un » passage. Au moment de leur réunion, » elles se précipitent contre la montagne, » qui se sépare devant elles pour donner » à leurs eaux un libre cours vers l'O- » céan. Cette scène, au premier coup- » d'œil, fait naître l'idée que la terre a » été créée par époques ; que les mon- » tagnes ont été formées d'abord, et que

(1) *Notes on Virginia.*

» les Rivières n'ont commencé à couler
» que dans un tems postérieur ; que
» dans cet endroit, en particulier, les
» eaux retenues par la digue des mon-
» tagnes bleues, formaient un Océan der-
» rière elle ; que leur poids croissant à
» mesure que leur niveau s'élevait, elles
» ont enfin forcé le passage, et fendu
» la montagne du sommet à la base. Les
» masses de rochers entassées de part et
» d'autre, sur-tout du côté de la *Shenan-*
» *doah*, les marques évidentes d'un dé-
» chirement violent, opéré par les plus
» puissans agens de la nature, fortifient
» cette idée. Le fonds de ce tableau porte
» un caractère qui contraste admirable-
» ment avec celui des premiers plans.
» Les objets rapprochés sont sauvages et
» terribles, la perspective est douce et
» paisible. Aussi loin que la vue peut
» s'étendreau travers de la brèche étroite
» de la montagne, on découvre une plaine
» immense que borne un horizon bleuâtre,
» et qui invite à quitter ce théâtre de
» tumulte et de confusion, pour jouir

» du calme dont elle est l'image. Après » avoir passé la Patowmak au-dessus » du confluent, on la cotoye l'espace » de trois milles, le long des rochers » menaçans qui s'élèvent à une hauteur » effrayante, et l'on atteint, en suivant » son cours, le beau paysage que forment » les environs de *Frederik'stown*. » (1)

(1) Rien n'est plus précieux pour les Naturalistes qui ont étudié les monumens des révolutions du Globe, que de rencontrer des faits analogues dans des lieux très-distans; les rapprochemens dont nous avons déjà offert quelques exemples, donnent à la cause quelconque de ces faits un caractère de généralité qui est une donnée importante dans la solution des grands problêmes de la Géologie. J'invite le Lecteur, qui vient d'être transporté, par M. Jefferson, à l'ouverture du grand bassin qui contenait les eaux réunies de la Patowmack et de la Shenandoah, à lire la description que donne mon savant Collègue, M. de Saussure (T. I. Voyage aux Alpes, p. 154), d'un phénomène semblable qu'offre le bassin dont le lac de Genève occupe actuellement le fond.

« Il paraît probable (dit-il) que notre lac a été » anciennement plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. » Diverses considérations, et sur-tout celle de l'issue » par laquelle le Rhône sort du bassin de nos montagnes, » concourent à prouver cette vérité.

» Cette issue est une échancrure profonde et étroite,

Les coquillages marins se trouvent en grande quantité en divers lieux, et à di-

---

» creusée, par la Nature, entre la montagne du *Vouache* et l'extrémité du *Mont-Jura :* ce passage se » nomme l'*Ecluse*, dénomination qui représente très-» bien une issue ouverte aux eaux entre de hautes mon-» tagnes ; l'extrémité du Jura ne laisse entr'elle et le » lit du Rhône qu'un chemin très-étroit. . . . . Cette » issue est la seule par laquelle le Rhône puisse sortir » du sein de nos montagnes ; si elle se fermait, nos » plus hautes collines seraient submergées, et toute » notre valée ne formerait qu'un immense réservoir » . . . . . Il paraît probable que ce passage était ori-» ginairement fermé. . . . La montagne du Vouache » paraît être une continuation de la première ligne du » Jura. . . . . La position de leurs couches est si » remarquable, elle est si singulièrement et si précisé-» ment déterminée, qu'elle prouve, à mon gré, autant » qu'une chose de ce genre puisse se prouver, que le » Vouache et le Jura étaient anciennement unis, ne » formaient qu'une seule et même montagne, et ne » laissaient, par conséquent, aucun passage aux eaux » renfermées dans notre bassin, etc. »

Il est bien à regretter, pour les Naturalistes européens, que le Continent de l'Amérique septentrionale n'ait pas encore été étudié sous le point de vue géologique, ou que, s'il a déja été observé, les détails n'en soient pas encore parvenus en Europe ; leur comparaison avec les phénomènes analogues de l'ancien

verses profondeurs, non-seulement dans la plaine, mais dans les montagnes. Ainsi par exemple, on voit dans le Comté de *Botetourt*, qui est entouré de montagnes de toutes parts, une étendue de quarante mille acres entièrement couverte de coquilles d'huitres et de pétoncles. A cent milles de l'Océan on trouve sur les bords de James-river des dents de Requin et beaucoup d'arêtes de poissons de toutes grandeurs, dans l'état de pétrification.

Le sol de la plaine, quoique d'une qualité inférieure à celui des vallées, est en général propre à la culture du tabac, des grains, du lin et du chanvre; on y ajoute, dans quelques Comtés, celle du coton. On fait aussi du cidre en grande quantité, ainsi que de l'eau-de-vie fort estimée: on la distille des pêches qui abondent le long des rivières de la Chesapeak. Sol.

Avant la guerre, la culture du tabac Culture.

Continent, sous les mêmes parallèles, serait d'un grand intérêt, et fournirait peut-être des résultats précieux pour l'histoire de la Terre.

M. A. P.

avait plus d'étendue et d'importance. Cette plante qui prospère, sur-tout dans les terres neuves et pleines de sucs, qui les épuise rapidement, et demande des travaux d'autant plus grands qu'elles deviennent moins productives, ne peut plus être long-temps une ressource pour les Cultivateurs de l'Est. Tant que par défaut de concurrens les Planteurs de la Virginie et du Maryland pouvaient commander les marchés, ils trouvaient dans le surhaussement des prix de quoi compenser des travaux plus coûteux. Mais les Planteurs du Kentuky, du Mississipi, et des parties intérieures de la Georgie, ont un sol plus fécond, un soleil plus chaud. A mesure qu'ils donnent plus d'attention à la culture du tabac, elle décline dans les États de l'Est, et se remplace par celle des grains, qui ne demande que des travaux plus modérés, et fournit des ressources plus solides.

Dans les Comtés de l'Ouest, on élève une grande quantité de bestiaux. Ils paissent en liberté, et en plein air pendant

toute l'année. Les chevaux sont encore un produit important de la Virginie. On y a soigné les races de course et de chasse avec plus de succès que dans aucun État de l'Amérique ; les chevaux virginiens de belle race ont une figure élégante, une grande légèreté, et soutiennent admirablement la fatigue. Il n'est pas rare de les voir payer jusqu'à mille livres sterlings.

Les divers poissons de rivières, dont les principaux sont l'esturgeon, l'alose, la perche et la truite, sont en général d'une qualité inférieure à ceux des États du Nord et de l'Ouest.

Minéralogie.

Aucun État de l'Union ne renferme une plus grande variété de productions minéralogiques que la Virginie. Dans le Comté de Montgomery, à vingt-cinq milles de la frontière Sud, et sur les bords du *grand Kanhawa*, on exploite une mine de plomb, tenant argent. Le minérai lavé porte 50 à 80 pour cent de métal. Trente travailleurs, sans abandonner la culture de leurs champs pour leur nourriture, ont produit dans une année

soixante tonnes de plomb. (douze cents quintaux) Deux mines de cuivre ont été travaillées et abandonnées dans le voisinage de *James-River*. Les Comtes du centre possèdent des mines de fer en abondance. Leur exploitation donnait annuellement douze cent cinquante tonnes de fer en barres ou en saumons, il y a quelques années. Deux forges établies, l'une à Fredericsbourg, l'autre à *Neapsco* sur la Patowmack, convertissent en barres le fer en saumons tiré du Maryland. La première donnait environ trois cents tonnes de fer en barres. La qualité de la fonte des fournaises de Virginie est très-remarquable. Quoique les pots et autres ustensiles de toute espèce soient coulés très-mince, on les charge sur les chars en les jetant, et on les décharge de même sans aucune précaution. Dans le Comté *d'Amelia*, près de *Winterham*, il y a des mines de plomb noir très-riches, qui ne sont point régulièrement exploitées, mais où les habitans voisins vont fouiller occasionnellement pour leur propre usage.

Au-dessus de Richmont, les bords de James-River, dans une espace considérable, sont garnis de mines de charbon d'excellente qualité, que l'on travaille dans plusieurs endroits, et elles paraissent inépuisables. Dans les Comtés de l'Ouest le charbon de terre se trouve par-tout. Charbons.

On voit près de la rivière de James des carrières de superbe marbre blanc, ou veiné de diverses couleurs, qui n'ont jamais été exploitées. Les rochers calcaires sont en grande abondance à l'Ouest de la première ligne des montagnes, mais on n'en connaît qu'un seul beau dans la plaine.

On voit des eaux minérales à *Augusta*, près de la source de James-River, dans les Comtés de Botétout, de Berkeley et de Louïsa qui sont toutes plus ou moins fréquentées.

Près de la Crique de Howard, à soixante-sept milles de l'embouchure du grand Kanhawa, on voit un phénomène naturel remarquable. Un courant Curiosité naturelles.

ascendant de vapeurs sulphureuses, assez rapide pour agiter le sable autour de l'orifice d'où il sort, s'échappe constamment, et s'enflamme lorsqu'on en approche un corps en combustion. Il forme alors une colonne de feu de dix-huit pouces de diamètre et de quatre à cinq pieds de hauteur, qui s'éteint quelquefois au bout de peu de minutes, et d'autres fois au bout de quelques jours seulement. Une autre vapeur sulphureuse présente précisément les mêmes phénomènes sur les bords de *Sandy river*.

On voit en diverses parties de l'État des sources intermittentes, des cavernes spacieuses et profondes, qui ne se distinguent que dans les accessoires des autres curiosités naturelles du même genre. Une de ces cavernes mérite cependant d'être remarquée : on la nomme le *gouffre de la panthère*. Il en sort continuellement un vent assez violent pour tenir couchées contre terre les herbes près de son entrée, jusqu'à la distance de dix toises: dans

dans les tems humides, le courant d'air a un peu moins de force. Mais aucun phénomène naturel, non-seulement de cet État ou de l'Amérique, mais peut-être du monde entier, n'a un caractère de grandeur plus sublime que le pont de Rochers, duquel le Comté de *Rokbridge* tient son nom. Ce pont est une arche de roc de quatre-vingt-dix pieds de diamètre et de soixante de large, recouverte d'une épaisseur de terre sur laquelle s'élèvent de grands arbres. Cette arche projettée sur un abîme de deux cents trente-sept pieds de profondeur, réunit la cîme d'une montagne fendue de son sommet à sa base par quelque grande convulsion de la terre. Le torrent qui coule au fond du gouffre, ne paraît qu'un filet d'eau au spectateur assez hardi pour avancer la tête en dehors du parapet qui borde ce pont magique; mais dans cette attitude l'étonnement se mêle de trop de terreur; c'est depuis les bords du torrent qu'on peut contempler à l'aise, et admirer sans effroi la struc-

ture hardie de cette voûte légère qui paraît comme suspendue dans les nuages.

Industrie. Avant la guerre, les habitans importaient les sept huitièmes des étoffes de leurs habillemens; maintenant ils en fabriquent eux-mêmes les trois quarts. Cette industrie, et celle des forges, sont en quelque sorte les seules que connaissent les Virginiens. Les objets d'exportation sont le tabac, le bled, le maïs, les pois, les vaisseaux, les mats, les bois de construction, la poix et le goudron, les peaux brutes, le porc, le bœuf, la graine de lin, le chanvre, le coton, le fer en barres et en saumons, le charbon de terre, le poisson de diverses sortes, l'eau-de-vie de pêches et les chevaux.

Exportation.

Religion. Les Anglicans, qui formèrent les premiers établissemens en Virginie, se montrèrent aussi intolérans que leurs compatriotes les Puritains le furent dans les provinces du Nord. Les Quakers, repoussés de par-tout, y devinrent l'objet d'une persécution non moins opiniâtre, quoique moins cruelle, que dans les co-

lonies de Presbitériens. Les Episcopaux qui occupèrent presque exclusivement la Virginie pendant près d'un siècle, forment encore la masse de la population dans les Comtés de l'Est. Les Presbytériens, qui sont les plus nombreux en Virginie, occupent principalement les Comtés du centre. Un certain nombre de Baptistes et de Méthodistes se trouvent mélangés parmi ces deux sectes.

On estime le nombre des habitans inscrits dans la milice, depuis seize à cinquante ans, à soixante-huit mille hommes. Les régimens sont organisés par bataillons et compagnies, et pourvus des Officiers nécessaires jusqu'au grade de Colonel, mais il n'existe point d'Officiers généraux permanens : ils sont nommés, lorsque la sûreté publique le requiert, par le Gouverneur qui est chef de la force militaire. Milice.

Les Virginiens se glorifient d'être la plus ancienne des Colonies. Cet État a produit un grand nombre de personnages éminens dans l'histoire de la révolution. La fleur de la population est composée Caractère. Mœurs.

d'hommes instruits, polis, hospitaliers, d'un caractère élevé, et d'un esprit indépendant. C'est entre les mains de cette classe distinguée que sont les intérêts de l'État ; elle gouverne la Virginie, tandis que la masse du Peuple, ignorante sur ses droits, et plus insouciante encore sur leur exercice, ne fait aucun effort pour sortir de ses habitudes d'indolence et de débauche.

Rien n'est plus frappant pour l'Observateur politique, que l'opposition des mœurs de ce Peuple avec celles des Habitans de la Nouvelle-Angleterre ou des États du centre. Là le travail s'ennoblit sous la main de l'homme libre ; ici il est avili par les sueurs de l'esclave ; là tout est activité, énergie, entreprise ; ici tout languit dans une imprévoyante inertie ; là le Citoyen instruit sur ses droits, inquiet sur sa liberté, ne confie qu'à regret un pouvoir qu'il surveille ; ici le Peuple, confiant par paresse, s'estime heureux qu'une classe éclairée pense et agisse pour lui ; il s'en rapporte sur les grands in-

térêts de l'État, comme la masse des hommes sur les soins de la Providence, plutôt par incurie d'habitude, que par confiance de raisonnement. — Avant la révolution, les préjugés de la noblesse repoussaient la vocation mercantile; l'ignorance du Peuple l'en rendait incapable; et les affaires de commerce restaient entre les mains des Étrangers, principalement des Écossais, qui faisaient des fortunes rapides. La concurrence est plus générale aujourd'hui; mais le commerce, l'agriculture, l'industrie, la population, sont bien éloignés d'être ce qu'ils pourront devenir sous un climat qui admet toutes les productions de l'Europe, si on en excepte l'olive, daus un pays immense et fertile, qui contient les plus beaux germes de prospérité, et auquel il ne manque pour remplir ses destinées, que des Habitans qui sachent rivaliser d'énergie avec leurs voisins du Nord.

Esclavage.

Cette importante révolution dans les mœurs des Virginiens, ne saurait être éloignée. Les sages mesures arrêtées pour

répandre l'instruction dans la masse du Peuple, la commenceront; l'abolition de l'esclavage l'achevera. Mais ici il faut se défier d'un sentiment que la raison ne guiderait point. L'imagination remplie d'un but honnête franchit aisément, en matière de politique, des intervalles que les évènemens comblent ensuite trop souvent de tous les maux de l'humanité. Dans un État où les esclaves forment au de-là d'un tiers de la population totale, une telle mesure est de la plus sérieuse importance, et demande de la part des hommes d'État qui la conduiront, la sagesse la plus consommée. Que faire en effet de trois cens mille esclaves que rien n'a préparés au bienfait de la liberté, et pour qui elle serait le pire des maux, séparée des moyens d'en jouir? Ira-t-on les entasser sur le rivage africain qu'un grand nombre d'entr'eux n'a jamais connu, et les dévouer ainsi à des misères certaines ou à un esclavage nouveau, comme s'il suffisait pour s'acquitter envers l'humanité, de rendre à un hémisphère les in-

dividus qu'il réclame ? L'éducation les élèvera-t-elle par degrés au rang de Citoyen, et cherchera-t-on à les fondre dans la masse de la population ? Mais la distinction ineffaçable que la nature a établie subsistera malgré les lois, et nourrira le préjugé qui les avilit. On ne sait même si l'on devrait desirer de voir ce préjugé disparaître jusqu'au point d'altérer dans l'espèce, par le mélange indistinct des races, le caractère de supériorité que la main du Créateur a imprimé sur le front des Blancs. Les formera-t-on en corps de nation, sous la protection de la République, dans un territoire qui devienne leur propriété ? Mais dans ce projet auquel l'imagination s'attache de préférence, que de difficultés à prévoir ! et combien d'autres qui naîtraient de l'exécution d'une entreprise si noble et si vaste !

Quelque parti que l'humanité conseille, il sera soumis sans doute à l'examen réfléchi d'une politique circonspecte et sage. Ce beau projet occupe depuis long-tems les hommes influens dans la Législature

de la Virginie; (1) déjà ce Corps en a acheminé l'exécution par la défense de l'importation des esclaves; puisse-t-il le conduire à sa maturité en opérant le plus grand bien au prix des moindres inconvéniens! Certes, c'est un but bien digne de l'enthousiasme patriotique des Législateurs d'un État, que de racheter une partie de sa population à la vertu, en rendant l'autre à la liberté!

Villes ou Bourgs.

La population de la Virginie est disséminée le long des Rivières dont le cours fournit aux Habitans toutes les facilités de vente et d'approvisionnement. Les Villes sont en petit nombre, et peu considérables. Sur *James-River* et ses eaux, on compte *Norfolk*, *Portsmouth*, *Hampton*, *Suffolk*, *Smithfield*, *Williams-Bourg*, *Pétersbourg*, *Richmond*, *Manchester*, *Charlotte's-Ville*, *New-london*. Sur *York-River* et ses eaux, on compte, *York*, *Newcastle* et *Hannover*. Sur la *Rapahanock*, *Urbana*, *Port-Royal*,

(1) V. *Notes on Virginia*.

Frederics-Bourg, *Falmouth*. Sur la *Patowmak* et ses eaux, *Dumfries*, *Colchester*, *Alexandria*, *Winchester* (1), *Stawnton*.

De toutes ces Villes, aucune n'a des avantages naturels de commerce plus grands que Norfolk ; et un canal de dix milles qui joindra *Albermalesound* avec la Rivière d'*Elisabeth*, va les accroître encore. Cette Ville ne contient cependant qu'environ six mille Habitans. Alexandria sur la Patowmak, au haut de la navigation de cette Rivière, est une Ville de de trois mille ames, agréablement située, à laquelle l'achèvement des ouvrages entrepris sur les chûtes, ainsi que le voisi-

(1) La ville de Wincester est située dans la vallée de Shenandoah, à quatre-vingt milles d'Alexandria. Elle a environ deux cens maisons. Les vivres et les bois y sont à bas prix ; et quoique toutes les marchandises se charrient par terre à Alexandria, on y compte soixante et quinze fabricans qui emploient les bois, les grains, les cuirs, les chanvres, les laines, le fer, le cuivre et l'étain que le pays produit abondamment. On y voit encore beaucoup de moulins à huile et à farines. (Tench Coxe).

nage de la Ville fédérative, donneront probablement bientôt plus d'étendue et d'importance.

Frederiks-Bourg, sur la Rapahanok, à cent dix milles de la Mer, est une Ville d'environ quinze cens Habitans.

Richmond, au-dessous des chûtes de James-River, est le siège du Gouvernement; on y compte quatre mille Habitans. Cette Ville est remarquable sur-tout par deux Établissemens d'une grande entreprise, et d'un intérêt public très-important; l'un, qui est l'ouvrage d'une Compagnie, et qui n'est pas encore complettement achevé, est un canal de sept milles de longueur, qui tourne les chûtes, et qui liera la navigation qu'elles interrompent; l'autre est un pont sur la rivière de James, de mille cinquante pieds de long, entrepris et exécuté par un seul Particulier (le Colonel Mayo) à qui il appartient, et qui s'indemnise de ses frais par un pontenage.

Pétersbourg, sur l'Appatamox, est une Ville de trois cens maisons, sans régu-

larité ni élégance. Elle est située dans un fond, à l'abri de tous les vents, et passe pour un des lieux les plus mal-sains des États-Unis. Sa position en fait le principal marché de trois Comtés limitrophes. Elle était le lieu de la résidence de la Reine *Pocahonta*, d'où descendent les familles *Brandolph* et *Bowling*.

William's-Bourg est à soixante milles à l'Est de Richmond. Placée sur une hauteur, à un mille de deux criques navigables, dont l'une coule dans *James-River*, et l'autre dans *York-River*, elle semblait devoir prospérer par sa situation, et par l'avantage d'être le siège du Gouvernement : elle n'a cependant fait que languir tant que le Gouvernement y a séjourné, et maintenant elle décline. Le Collège de *William* et *Mary* est le seul Établissement qui conserve quelque importance à Williams-Bourg. L'ancien Capitole, le Palais, une certaine régularité dans les rues et les Édifices, ajoutent à la tristesse de cette Ville dépeuplée.

Yorktown, sur la Rivière d'*York*, à

quatorze milles de la Mer, est devenue fameuse par la prise du Lord Cornwalis et de son armée; c'est d'ailleurs une Ville de peu d'importance, et où on ne compte que sept cens Habitans.

Mont-Vernon. La campagne de *Mont-Vernon*, moins remarquable par la beauté de sa situation, par l'étendue des bâtimens, par le goût et l'élégance des jardins, que pour être la propriété, et avoir été le séjour de l'illustre Washington, mérite une description particulière. Elle est située sur une hauteur voisine de la Patowmak, qu'elle domine de deux cens pieds, à cent-vingt-sept milles de son embouchure. Une esplanade de dix acres entoure les bâtimens qui occupent le sommet de la colline. Du côté du Nord, une pente douce conduit à un immense pâturage. Au Sud, la pente plus rapide se termine par des plantations. Des bosquets épais de grands arbres à fleurs sont disposés dans le voisinage des bâtimens, de manière à ne rien ôter de la vue de la Rivière qui dans cet endroit a près de deux milles de large. Du côté opposé,

des allées qui serpentent, et que bordent des saules pleureurs et des arbustes odorans, conduisent à des jardins spacieux, plantés, arrosés dans le genre anglais, et où l'art varié de mille manières se dérobe toujours sous une nature élégante et prodigue. L'antique demeure du Président des États inspire plus de respect que de surprise. Son architecture est assortie au goût simple et pur de son Possesseur. Un portique élevé de quatre-vingt-seize pieds de long, soutenu par huit colonnes, forme la façade du côté de l'eau. Vis-à-vis de la face opposée, diverses dépendances grouppées ont l'effet d'un beau village. Dans un parc qui borde la rivière, et d'où l'on contemple le riche amphithéâtre de la rive de Maryland, l'œil du promeneur solitaire est occupé, ou distrait, tantôt par la course des daims qui croisent en tous sens les allées, tantôt par le mouvement majestueux des vaisseaux qui montent et descendent la Rivière. Enfin de tous côtés l'image du bonheur champêtre, une végétation forte,

des troupeaux nombreux, des points de vues lointains et variés frappent le spectateur et le charment. C'est dans ce lieu que le Héros de l'Amérique, échappé au tumulte des Camps, donnait l'exemple de toutes les vertus privées, et cultivait la terre de ses mains victorieuses, lorsque la voix de sa Patrie vint l'arracher encore à une retraite qu'il avait ardemment désirée, où il nourrissait les souvenirs les plus doux, comme les espérances les plus chères. Il la quitta, non sans effort et sans regrets, mais pour remplir ses destinées, qui l'appelaient à consolider l'œuvre de l'éclatant courage du Guerrier par la sagesse consommée de l'Homme d'État.

Instruction. Le Collège de *William and Mary* date de la fin du siècle dernier : quoique doté de 3,000 liv. currency (1) de revenu, pourvu de six différentes Chaires qui embrassent toutes les hautes Sciences, honoré d'une

(1) La livre currency de Virginie est la même que celle de la Nouvelle-Angleterre. (*Voyez* la note, T. 1 page 315.

représentation à la Législature, et de l'intérêt des Hommes d'État qui gouvernent la Virginie, cet Établissement n'a point acquis le degré de prospérité qu'il pouvait atteindre. En 1787, trente jeunes gens seulement y étaient réunis pour leurs études.

Une fatalité semblable fait décliner le Collège de *Hampden-Sidney*, dans le Comté de *Prince Edward*.

On voit encore des Académies à Alexandria, à Norfolk, et dans d'autres Villes. En général, les Établissemens d'Éducation demandent une grande réforme; et s'il était aussi aisé de faire le bien d'un Peuple que d'en concevoir le projet, ces Institutions auraient déjà leur pleine exécution. Un bill de la Législature divise la totalité de l'État en districts de cinq milles quarrés, dont chacun doit avoir une École pour les premiers élémens de l'instruction. Vingt Écoles, destinées à l'enseignement des Langues savantes, et disséminées dans toute la Virginie, doivent recevoir tous les Sujets qui, dans les

Écoles élémaires, ont montré le germe du talent. Sur l'admission totale de l'année, les vingt jeunes gens, les plus distingués, doivent être instruits gratuitement pendant six ans, et le reste renvoyé au bout d'un an d'épreuve. Enfin sur la totalité des Sujets qui ont étudié six ans dans les Écoles supérieures, la moitié, la plus distinguée par les talens et l'application, doit être admise au Collège de *William and Mary*, dont le plan sera étendu à toutes les Sciences utiles. Ce système d'Éducation nationale, destiné à répandre les élémens de l'instruction de la manière la plus générale, et à développer, au profit de la chose publique, les talens de tous les individus qui en ont le germe, est malheureusement encore en projet. Son exécution donnerait sans doute à la masse des Virginiens, au bout de peu d'années, une énergie nouvelle, mais la première impulsion demanderait le ressort qui leur manque.

Constitution. Le pouvoir législatif est entre les mains des deux Chambres qui composent la Législature

gislature, et qui élisent annuellement un Gouverneur, assisté d'un Conseil de huit Membres, en qui réside le pouvoir exécutif. Les Membres de la Chambre des Représentans sont élus pour une année, et les vingt-quatre Sénateurs pour quatre ans. Les Électeurs doivent posséder au moins cent acres non cultivés, ou vingt-cinq acres avec une habitation, ou enfin une maison dans une Ville ou Bourg. Les trois Cours supérieures de justice, élues par la Législature, jugent en appel après les Cours des Comtés. Enfin une Cour suprême, composée des Juges des trois Cours supérieures réunis, juge en dernier ressort. Les loix Anglaises, dans tout ce en quoi elles sont compatibles avec la Constitution et les actes de la Législature, sont la règle des Tribunaux.

Histoire.

Les établissemens européens en Virginie datent des premières années du siècle passé. En 1610 l'arrivée du Lord Delaware, accompagné d'un renfort de Colons, ranima les languissans efforts des premiers Planteurs, qui dûrent sur-tout

la prospérité de la Colonie à l'alliance de l'un d'entr'eux avec une Américaine. Le jeune *Rolf*, aussi séduisant par sa figure que distingué par ses vertus, se fit aimer de la Princesse *Pocahonta*, fille du célèbre chef *Powhatan*, et l'épousa en 1616. Il la conduisit en Angleterre, où elle fut traitée avec les égards que méritaient d'importans services rendus à la Colonie. Elle y mourut à l'âge de vingt-deux ans, laissant un fils qui fut élevé en Angleterre, et mourut en Virginie comblé de biens et d'honneurs : les descendans d'une fille unique qu'il laissa, sont comptés parmi les familles les plus respectables de la Virginie. L'histoire a conservé un trait qui caractérise l'ignorance naïve des individus de ces nations sauvages. *Tomocomo*, beau-frère de *Pocahonta*, l'avait accompagné en Europe. Le Roi *Powhatan* l'avait chargé de lui rendre un compte exact de la population de l'Angleterre. Arrivé à Plimouth, il entreprit le dénombrement en faisant une marque sur un bâton à chaque

individu qu'il rencontrait ; mais il se lassa bientôt de ce moyen, et de retour en Amérique, il dit au Roi : « compte les étoiles » du ciel ou les grains de sable du rivage, » car tel est le nombre des habitans d'Angleterre ». La charte de 1603 autorisait les Colons à se donner une forme de gouvernement. Ils établirent une assemblée générale, composée du Conseil d'État, et des Représentans des Bourgs ou arrondissemens. Le Gouverneur avait un *veto* sur les résolutions de cette assemblée ; et elles étaient ensuite soumises à l'approbation de la Compagnie propriétaire qui séjournait en Angleterre. En 1624, le Roi Jacques premier, prenant le prétexte de certains dissentimens entre les membres de la Compagnie et les Agens de l'Autorité Royale, s'empara de la propriété et du gouvernement de la Colonie, sans indemnité à cette compagnie qui n'avait jamais reçu aucun secours de l'État, et était en avances de plus de cent mille livres sterlings. On parut d'abord vouloir conserver les priviléges du Peuple

de la Virginie ; mais bientôt des Seigneurs de la Cour obtinrent successivement des concessions et des jurisdictions séparées dans les parties septentrionales de la Province ; et le Parlement qui avait déposé Charles premier, prétendant le remplacer dans ses droits sur la Virginie, passa un acte qui interdisait à celle-ci tout commerce avec les autres Nations. La résistance de cette Colonie à l'autorité de Cromwel cessa en 1651, au moyen d'un traité que les Virginiens firent les armes à la main, et qui devait leur assurer leurs anciennes limites, la liberté du commerce, le droit d'asseoir eux-mêmes les impôts, et l'exclusion de la force militaire. Sur tous ces objets les conventions ont été violées. L'acte du Parlement de Cromwel a servi de précédent aux actes semblables des Parlemens qui ont succédé, et les vexations de la Cour ont eu pour prétexte le tort d'avoir accepté les conditions de l'Usurpateur. Les intérêts évidens de la Colonie ont été sacrifiés aux Particuliers de

la Grande-Bretagne ; quatre cent milles de côtes ont été réduites, dans l'espace de 30 ans, au quart de cette étendue ; le commerce avec les Nations étrangères a été interdit à la Virginie ; les Législatures ont été suspendues ; l'épreuve des Jurés annulée ; les droits des chartes méconnus, et la force militaire employée à consommer toutes ces violences.

Cette Colonie, de toutes, la plus importante à l'Angleterre, soit par son étendue, soit par l'abondance de la production, dont le monopole lui était particulièrement utile, dût à cette circonstance une grande partie des vexations dont elle fut l'objet. Loin de reculer un événement qu'elle avait pour but de prévenir, cette politique, en usant la patience du Peuple, hâta l'époque marquée par la Nature pour la séparation des Colonies ; et lorsque le cri d'indépendance s'éleva, il retentit dans la Virginie avec une force qui montrait assez que la mesure était comblée, et que le moment était arrivé où aucune puissance humaine ne

ne pouvait empêcher ces Peuples de prendre leur essor vers la liberté.

INDIANA.

Le 3 Novembre 1768, les députés des six Nations, rassemblés au Fort Stanwix, cédèrent à *William-Trenton*, et à vingt-deux Particuliers, en indemnité d'une somme de quatre-vingt cinq mille livres de dommages qu'ils avaient éprouvés pendant la guerre de la part des Sauvages, une étendue considérable du Pays borné par l'Ohio, le petit Kanhawa, la Monongahela, et la Pensylvanie. La cession de ce territoire, nommé *Indiana*, quoique revêtue de toutes les formes qui pouvaient lui donner de la consistance, n'a pas encore été reconnue. En 1782, le rapport d'un Comité, nommé par le Congrès pour l'examen de cette affaire, fut favorable aux acquéreurs, mais n'amena point de décision définitive. En 1790, le Colonel *Morgan*, l'un des intéressés, présenta, au nom des Associés à la Légis-

lature de Virginie, un Mémoire, tendant à obtenir que cette affaire fut enfin équitablement réglée, et elle est encore en suspens.

CHAPITRE XX.

KENTUKY.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Aspect du pays. Sol. Productions. Climat. Curiosités. Villes. Constitution. Histoire.

Longueur, deux cens cinquante milles; largeur, deux cens milles.

Entre le 36e deg. 30′ et le 39 deg. 30′ latitude Nord; et entre le 8e deg. et le 15e d. longitude Ouest de Philadelphie.

Le Kentuky est borné au Nord-Ouest par l'Ohio; à l'Ouest, par la rivière de Cumberland; au Sud, par le Gouvernement de *Tenessee;* à l'Est, par *Sandy-River*, et une ligne tirée vers le Sud depuis sa source jusqu'à la frontière de la Caroline Nord.

Cet État, divisé d'abord en deux Comtés

seulement, ceux de Jefferson et de Lincoln, en comprend actuellement neuf; savoir :

Comtés.	*Habitans en* 1790.	*Villes.*	*Habitans.*
Jefferson . .	4,565	Louisville. .	200.
Lafayette . . .	9,438	Lexington. .	834.
Bourbon . .	7,837		
Mercer. . .	6,941	Danville . .	150.
Nelson. . .	11,099	Beardstown.	216.
Madison . .	5,772		
Lincoln . .	6,548		
Woodford .	9,210		
Mason . . .	2,267	Washington.	462.
TOTAL. .	73,677, dont 12,430 Esclaves.		

La division admettra des subdivisions à mesure que la population s'accroîtra.

L'Ohio, qui marque la frontière du Kentuky, reçoit les Rivières qui ont arrosé cet État. Ce sont celles de *Sandy*, de *Liking*, de *Kentuky*, de *Salt*, de *Green*, et de *Cumberland*. Chacune de ces Rivières se ramifie en une multitude de diverses branches de différentes grandeurs, qui coupent le pays dans toutes les directions. Aucune des six rivières du Kentuky n'a de chûtes, ni de rapides. Rivières.

Toutes sont navigables pour les bateaux, jusques près de leur source, la plus grande partie de l'année. *Sandy-River*, Liking, et Kentuky prennent leur source dans les montagnes de Cumberland. La première sépare cet État de la Virginie ; la seconde coule au Nord-Ouest l'espace de cent milles, et a environ cinquante toises de large à son embouchure ; la troisième change souvent de direction, et parcourt un espace de deux cens milles ; elle a environ soixante-quinze toises de large à son embouchure dans l'Ohio.

Salt-River est formée de quatre branches, dont les sources sont très-rapprochées, et qui parcourent de longs circuits pour se réunir. La direction générale de son cours est vers l'Ouest ; elle entre dans l'Ohio à vingt milles au-dessous des rapides de Louisville, par une embouchure de quarante toises de large.

Green-River est à-peu-près de la même force ; et après un cours de cent cinquante milles vers l'Ouest, se jette dans l'Ohio à cent vingt milles au-dessous des rapides,

Enfin *Cumberland-River*, dont les branches supérieures communiquent à celles de *Kentuky-River*, coule d'abord vers le Sud, puis ensuite au Sud-Ouest, et ne se jette dans l'Ohio, à quatre cent treize milles au-dessous des rapides, qu'après avoir parcouru un espace de cinq cens cinquante milles; elle a cent cinquante toises de large à son embouchure.

Il y a deux époques de hautes eaux pour l'Ohio. L'une est la fonte des glaces qui commence en Février ; l'autre, les pluies de la fin de l'Automne. La saison des plus basses eaux est dès le milieu de Juin jusqu'en Août. Les bâtimens de plus de quarante tonneaux ne peuvent point naviguer avec sûreté sur l'Ohio dans cette époque ; mais dans la saison favorable, les bâtimens de toutes grandeurs descendent à raison de quatre-vingt milles par jour ; c'est-à-dire, que de Pittsbourg aux rapides, ils mettent huit ou neuf jours, et vingt jours depuis les rapides à la Nouvelle-Orléans.

Les nombreux ruisseaux qui arrosent

le Kentuky commencent à décroître dans le mois de Juin, et disparaissent enfin totalement jusqu'à la fin d'Octobre. Cette sécheresse périodique est un grand inconvénient du pays, parce qu'elle arrête, pendant quatre mois de l'année, les moulins construits sur les ruisseaux, et force les habitans à avoir recours aux puits, qui, au reste, fournissent par-tout de très-bonne eau en abondance.

Aspect du pays.

La totalité des terres du Kentuky repose sur un banc de pierre à chaux. On la trouve, au plus bas, à la profondeur de six pieds. Une zone d'environ vingt milles de large, le long des bords de l'Ohio, offre un pays inégal et coupé, dans lequel on trouve de distance en distance des cantons très-fertiles. Une grande partie du reste de l'État est agréablement variée par les douces ondulations du terrain. Les vallées sont étroites, et le sol qui y a peu de profondeur, est d'une qualité inférieure.

Sol. Productions.

Quoiqu'il ne soit guères plus profond sur certaines pentes, la force végétative s'y montre par la grosseur des arbres. Sa

couleur est ordinairement noire, cendrée, ou légèrement rougeâtre : le pays est bien pourvû de bois. Parmi une grande variété d'arbres qui sont en général d'une belle venue, on distingue le chêne noir(1), l'arbre du caffé (2), l'érable à sucre, le honey-locust, le mûrier noir, le cerisier sauvage, et le *magnolia :* ce dernier est remarquable par la beauté et le parfum de sa fleur.

Aucun pays de l'Amérique n'offre, dans son état sauvage, des aspects plus variés. Vers les sources des rivières de Kentuky et de Cumberland, la hauteur et l'escarpement des montagnes rendent le pays impénétrable (3). Les rivières

(1) Le chêne et le locuste ont très-communément cinq pieds de diamètre, le peuplier cinq à six pieds, le hêtre quatre à cinq pieds. Ces deux derniers arbres ont souvent cent vingt à cent-trente pieds de haut (Mémoire d'un Voyageur. T. Cooper.)

(2) C'est une espèce de chêne qui produit un gland, dont on fait une boisson semblable au café.

(3) D'après le rapport des Chasseurs, il reste douteux si l'on pourra pratiquer une route par ces montagnes jusqu'à *Winchester* en Virginie. La route qu'on suit actuellement, qu'on nomme la route *du Désert*, a six cents milles de long.

de Dick et de Kentuky sont encaissées en quelques endroits de trois ou quatre cens pieds, entre des rochers à pic (1). Ailleurs, des plaines immenses de prés naturels, semblables à ceux que nous avons observés au Nord de l'Ohio, contrastent avec les masses des forêts. Dans le voisinage de quelques Rivières, sur-tout en se rapprochant de l'Ohio, le pays infesté par les eaux stagnantes, est à la fois stérile et mal-sain. Mais il est des cantons dans le Kentuky, où il semble que la nature se soit plue à rassembler tout ce qui suffit aux besoins de l'homme, et multiplie les jouissances de la vie champêtre. Dans la partie arrosée par l'*Elkorn*, et les petites rivières de *Hickmar* et de *Jasmin*, la beauté du pays est au-dessus de toute description. Le sol est un riche lut, ou un terreau noir et profond, dont la surface est légèrement ondulée. La vigne y atteint par-tout le sommet des arbres,

(1) Ces canaux d'une profondeur effrayante, et dont la coupe offre dans quelques endroits des marbres superbes, font une des curiosités du pays.

dont les dimensions tiennent du prodige. Le trefle, la fenasse, l'herbe bleue, croissent naturellement et en abondance (1). Les arbustes à fleurs, de diverses espèces, sont disséminés et grouppés de distance en distance, comme pour le charme des yeux; enfin la pureté de la verdure, et la multitude des ruisseaux, complettent l'enchantement du paysage. C'est dans cette partie qu'est la masse des Établissemens.

Les terres de première qualité sont trop riches pour le bled. On assure qu'elles produisent jusqu'à cent bushels d'avoine par acre (2). Le produit moyen des terres à bled est de trente bushels. Tous les grains, le lin, le chanvre, et sur-tout le tabac, sont cultivés avec beaucoup de profit dans le Kentuky.

---

(1) On trouve fréquemment des trèfles qui s'élèvent jusqu'aux genoux des chevaux. (Mémoire d'un Voyageur. T. Cooper.)

(2) Cent et sept bushels de maïs par acre est la plus grande production qui ait été vérifiée dans le Kentuky. (*Ibid.*)

C'est un fait bien connu, et très-frappant parce qu'il prouve à la fois la fertilité du sol et les avantages de la navigation du Mississipi, que les Planteurs du Kentuky trouvent à Philadelphie un marché avantageux pour leurs tabacs, malgré les inconvéniens et les frais auxquels la police espagnole soumet les marchandises à la Nouvelle-Orléans.

Les meilleurs fruits de toute espèc abondent dans le Kentuky ; toutes les racines, les plantes légumineuses et les plantes de jardin y réussissent. Le gibier y est extrêmement commun ; et les Rivières fournissent une variété infinie de bons poissons, dont quelques-uns acquièrent une grosseur extraordinaire. On trouve dans les forêts les mêmes quadrupèdes que dans la Virginie et les Carolines. Comme les marais sont rares dans le pays, les reptiles ou insectes, dont ils favorisent la multiplication, le sont également : les abeilles s'y trouvent par contre en abondance. Si l'on en excepte quelques endroits que le séjour des eaux rend

salubre

mal-sains, le climat du Kentuky est aussi salubre qu'agréable. On n'y éprouve point ces extrêmes de froid et de chaleur, si ordinaires dans les États de l'Est. La neige n'y tient que peu de jours. L'on ne compte guères que deux mois d'hiver, et il est si doux qu'on ne renferme pas même le bétail dans les étables (1). Climat.

Le *Kentuky* abonde en sources salées. Celles de *Saltz-Bourg* fournissent le pays de sel, et il s'en exporte chez les Illinois. Le charbon de terre se montre dans plusieurs endroits, mais ne s'exploite nulle part. On trouve dans le voisinage de *Green-River*, des sources de pétrole qui en donnent abondamment pour l'usage des lampes en place d'huile.

Les restes des ouvrages fortifiés qu'on trouve dans plusieurs endroits du Kentuky, ont fort excité l'intérêt des Curieux et des Antiquaires Américains. Ce sont des retranchemens d'une forme ovale, Curiosités.

(1) L'hiver est très-pluvieux ; ce qui, joint à la qualité du sol, rend les routes difficiles à construire et à entretenir. (Mémoire d'un Voyageur. T. Cooper.)

ordinairement situés sur des hauteurs, et à portée des eaux. A une certaine distance on trouve toujours un monticule régulier plein d'une substance calcaire, qu'on présume être des os humains décomposés. Les arbres qui s'élèvent dans l'intérieur de ces retranchemens, ne peuvent se distinguer des autres par leur diamètre et leur hauteur. Le Docteur *Cutler,* qui a beaucoup étudié ces monumens, estime que l'âge des arbres qui les recouvrent doit remonter au moins à mille ans. En addition à ces témoignages d'une ancienne population de ce pays, on peut observer qu'on a découvert près de *Lexington* des sépulchres remplis d'ossemens humains.

Villes. — Cette Ville située près de l'Elkhorn, dans le canton le plus délicieux du Kentuky, est la principale du pays. C'est le siège du Gouvernement : on y comptait neuf cens Habitans au dernier dénombrement (1). *Vashington*, dans le Comté de

(1) On y compte actuellement (1794) quinze cens habitans. (T. Cooper.)

Mason, n'en contient qu'environ cinq cens. *Leestown*, sur la rivière de Kentuky, dans le voisinage de Lexington, doit acquérir assez promptement de l'importance par l'avantage d'être placée sur l'une des routes qui traversent cette Rivière. Ces passages sont en petit nombre à cause du prodigieux escarpement de ses bords.

Louisville, sur les rapides, est admirablement placée pour un grand commerce d'entrepôt, mais le voisinage des eaux stagnantes la rend mal-saine. *Beardstown*, *Harrodsbourg*, *Danville*, *Boonsborough*, et *Granville*, sont autant de Villes naissantes.

Caractère. Mœurs.

Il serait difficile d'assigner un caractère déterminé à des hommes rassemblés depuis peu d'années de toutes les parties des États-Unis; mais on peut observer avec justice qu'il y a plus de régularité dans leurs mœurs qu'on n'en trouve d'ordinaire dans les pays nouvellement habités; ce qui est dû au grand nombre de familles honnêtes, et d'hommes instruits qui s'y

sont réunis (1). Les Baptistes et les Presbytériens y forment les deux sectes les plus nombreuses.

Constitution. La Constitution du Kentuky date de 1792. Les trois Pouvoirs y sont essentiellement distincts. Le Pouvoir législatif réside dans l'assemblée générale, composée d'un Sénat, et d'une Chambre de Représentans. Le Pouvoir exécutif réside dans la personne du Gouverneur; et le Pouvoir judiciaire dans une Cour suprême de judicature, ainsi que dans les Cours inférieures que la Législature peut établir. Les Représentans sont élus tous les ans par le Peuple. Le Gouverneur et le Sénat le sont tous les quatre ans par des Électeurs élus eux-mêmes dans ce but. Les Juges sont nommés par le Gouverneur, de l'avis du Sénat, et conservent leurs places tant qu'ils se conduisent bien.

(1) Quoique les objets importés y soient d'un ou deux pour cent plus chers qu'à Philadelphie, tous les habitans y sont bien mis, et tout, si l'on excepte leurs maisons, y donne l'idée de l'aisance, de l'industrie et de la propreté. (T. Cooper.)

Il doit être fait un dénombrement tous les quatre ans, pour l'augmentation proportionnelle des Sénateurs et des Représentans. Il ne peut y avoir moins de quarante, ni plus de cent, de ceux-ci ; et le nombre des Sénateurs, fixé d'abord à onze, doit être augmenté d'un toutes les fois que la Chambre des Représentans sera augmentée de quatre. Les Représentans doivent être âgés au moins de vingt-quatre ans, les Sénateurs de vingt-sept, le Gouverneur de trente, et tous doivent être, lors de leur élection, habitans de l'État depuis deux ans. L'âge de vingt-un ans, et deux ans de séjour, donnent le droit d'élire. Les Officiers publics, lors de leur élection, prêtent serment de n'avoir pas brigué, et d'être fidèles à l'État. Tous sont sujets à *l'impeachment*. Les délibérations des deux chambres se font à huis ouverts, si ce n'est dans les cas qui exigent le secret. La balance des Pouvoirs des Chambres et du Gouverneur, ainsi que les attributs du Pouvoir exécutif, sont calqués sur la Constitu-

tion générale de l'Union. La loi donne à la Législature le droit de défendre l'importation des esclaves, mais non de les affranchir sans le consentement des Propriétaires, ou une rétribution équivalente.

Instruction. Industrie. Pendant que le Kentuky dépendait de la Virginie, elle avait créé, et doté en fonds de terre, un collège qu'un Particulier avait enrichi d'une bibliothèque. Outre cet établissement, plusieurs Villes possèdent des écoles bien entretenues. Il s'imprime une gazette toutes les semaines. On a établi une papeterie, un moulin à huile, des moulins à foulon, des moulins à scie, et un grand nombre de moulins à farines. Les salines fournissent au-delà de ce qui est nécessaire à la consommation des habitans; et ils fabriquent du sucre d'érable pour leur usage.

Histoire. Après la paix de 1763, qui avait assuré aux Anglais tout le pays au Sud de l'Ohio, le Kentuky leur était encore inconnu. La zone montueuse et ingrate qui borde cette grande rivière, avait dégoûté de

pénétrer plus avant. Cependant les Chasseurs de Virginie et de la Caroline-Nord, nommés *Long hunters*, ayant découvert ce beau pays, tentèrent, par les descriptions qu'ils en firent, quelques Cultivateurs de s'y établir. Les six Nations assemblées par députés au fort Stanwix, en 1768, avaient fait aux Anglais une concession qui comprenait le *Kentuky*, sur lequel elles n'avaient aucun droit. Cette concession servit de prétexte aux premiers établissemens ; mais les Tribus sauvages qui erraient dans ces régions se vengèrent par des massacres du mépris de leur assentiment. L'expédition du Lord *Dunmore*, et la bataille gagnée en 1774 à l'embouchure du grand Kahawa, par le Colonel Lewis, sur les Tribus confédérées, inspira à ces Peuples une crainte salutaire, et dès lors l'assemblée générale de Virginie commença à encourager les établissemens réguliers par le don de quatre cens acres de terre à tout homme qui s'engageoit à bâtir une habitation et à recueillir une récolte de maïs. Il se fit

quelques centaines d'établissemens de ce genre ; mais la guerre qui survint arrêta les progrès de la Colonie, soit en occupant la jeunesse des cantons de l'Ouest, et voisins des montagnes, qui, sans cette circonstance, aurait accru la population naissante, soit en exposant les premiers Colons, encore dans un état de faiblesse, à la fureur des Sauvages. Dès l'époque des premiers établissemens, un Particulier de la Caroline-Nord, nommé *Henderson* avait acheté des Chiroquois une certaine étendue de terrain. Cette acquisition, nulle par les lois du pays, ne fut pas querellée pendant le fort de la guerre, et il réussit à échapper à la rage des Sauvages. En 1781 on s'occupa de cette possession illégale ; mais son courage, sa persévérance, ses malheurs, lui valurent, de la part de la Législature, le don d'une étendue de douze milles de terrain qu'il choisit près de la réunion de Greenriver à l'Ohio. C'est à cette époque que le Gouvernement de Virginie adopta une mesure

qui fit affluer de toutes parts les émigrans dans le Kentuky. Ce fut la vente des terrains contre du papier continental, qui n'avoit presqu'aucune valeur. Dans cette vente, qui fut surveillée et exécutée avec toutes les précautions qui pouvaient prévenir les procès dans la suite, on accorda aux premiers Colons, en indemnité de ce qu'ils avaient eu à souffrir, un droit de préemption d'une étendue de mille acres contigus à leur ancienne possession, et à un prix très-bas.

Dans les années 1783 et 1784, la population s'accrut prodigieusement. On compte qu'en 1784, douze mille émigrans s'y établirent, dont un grand nombre étaient Français, Anglais ou Irlandais. Les accroissemens continuèrent les années suivantes dans une progression encore plus rapide. On ouvrit des routes; on fonda des villes; on étendit les défrichemens. La position géographique du Kentuky l'appeloit à l'indépendance; ce fut bientôt le vœu de ses habitans, devenus nombreux; et en 1792 le Congrès

l'admit à former un nouvel anneau de la grande chaîne fédérale sous la Constitution dont nous avons vu l'esquisse.

CHAPITRE XXI.

CAROLINE NORD.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Sounds. Caps. Lacs ou Marais. Villes. Aspect du pays. Sol. Culture. Productions. Climat. Mines. Moraves. Instruction. Accroissement de la population. Caractère. Mœurs. Constitution. Histoire.

LONGUEUR, deux cens milles ; largeur, cent vingt milles.

Entre le 33e deg. 50′ et le 36e deg. 30′ latitude Nord ; et entre le 1er. deg. et le 6e deg. 30′ long. Ouest de Philadelphie.

Cet état est borné au Nord par la Virginie, à l'Est par l'Océan, au Midi par la Caroline-Sud et la Géorgie, à l'Ouest par une chaîne de montagnes nommée *la grande Montagne de fer*, située à quelque milles à l'Occident des Allegauys. Toute l'étendue de pays compris entre cette chaîne de montagnes et le Missis-

sipi, laquelle dépendait de la Caroline-Nord, et a été cédée par la Législature de cet État au Gouvernement général de l'Union, et forme le *territoire au Sud de l'Ohio* ou le Gouvernement de *Tenessee*.

L'État se divise en huit districts, et cinquante-quatre Comtés comme suit.

Districts.	*Habit.*	*Comtés.*
Eden on . . .	53,770.	Chowan.
		Currituk.
		Camden.
		Pasquotank.
		Perquimins.
		Gates.
		Hertfort.
		Bertie.
		Tyrrel.
Willmington.	26,035.	Hannover.
		Brunswick.
		Dublin.
		Bladen.
		Onslow.
New-Bern. .	55,540.	Craven.
		Beaufort.
		Carteret.
		Johnston.
		Pitt.
		Dolls.
		Wayne.
		Hyde.
		Jones.
Halifax. .	64,630.	Hallifax.
		Northampton.
		Martin.
		Edgecomb.
		Warren.
		Franklin.
		Nash.
Hillsbourg.	59,983.	Orange.
		Chattham.
		Granville.
		Caswell.
		Wake.
		Randolph.
Salysbury.	66,480.	Rowan.
		Meklembourg.
		Rokingham.
		Iredell.
		Surry.
		Montgomery.
		Stokes.
		Guilford.
Morgan. .	33,293.	Burke.
		Ruthford.
		Lincoln.
		Wilkes.

District.	*Habitans.*	*Comtés.*
Fayette. . . .	34,020.	Cumberland
		Moore . . .
		Richmond.
		Robinson. .
		Sampson. .
		Anson . . .

Toutes les Rivières de l'Amérique Septentrionale, au Midi de la Baye de Chesapeak, sont obstruées de barres à leur embouchure dans l'Océan. Cet inconvénient, grave pour le Commerce, s'adoucit cependant par une circonstance particulière à la navigation de ces Rivières, c'est que les vaisseaux qui peuvent passer la barre trouvent ensuite assez d'eau pour naviguer en sûreté, tant que le canal a une largeur suffisante pour qu'ils puissent virer de bord. Rivières.

Les Rivières de *Meherrin*, *Nottaway*, et *Blak*, qui prennent naissance dans la Virginie, forment, par leur réunion, la rivière de *Chowan* qui se jette dans *Albermarle-Sound*. Elle a trois milles de large à son embouchure, mais se ressère à une petite distauce de la mer. La *Roa-*

noke est une Rivière rapide, formée de deux branches dont une sort de la Virginie ; elle est navigable dans un espace de soixante ou soixante-dix milles, pour les chaloupes seulement.

Pamlico ou *Tar-River* coule du Nord-Ouest au Sud-est. Elle se jette dans *Pamlico-Sound*. Les vaisseaux qui tirent neuf pieds d'eau la remontent jusqu'à Washington, à quarante milles de son embouchure, et les petits bâtimens, jusqu'à Tarbourough, à cinquante milles plus haut. *Neus-River*, qui se jette dans *Pamlico-Sound*, est navigable pour les vaisseaux jusqu'à douze milles au-dessus de *New Bern*, et pour les bateaux jusqu'à deux cens milles de son embouchure.

Trent-River est une branche de la Neus qui la joint à Newbern. Les vaisseaux la remontent jusqu'à douze milles de cette ville, et les bateaux jusqu'à trente milles.

La Rivière de *Cape Fear*, ou *Clarendon River*, se jette dans la mer à *Cape-Fear*. On trouve, en la remontant, les Villes de Brunswik et de Wilmington.

Les gros vaisseaux remontent jusqu'à cette dernière ville, et les bateaux jusqu'à *Fayette-ville*, à quatre-vingt dix milles plus haut.

Les Rivières de *Cushai*, de *Pasquotank*, *Perquimins*, *Alligator*, et *Little-River*, qui se jettent dans *Albermarle Sound*, sont peu considérables.

Sounds. *Pamlico-Sound* est une espèce de mer intérieure, de près de cent milles de long, sur quinze de largeur moyenne. Un banc de sable d'un mille de large, où végètent quelques arbres chétifs, sépare ce grand lac de l'Océan. Ce banc de sable donne dans quelques endroits passage aux bateaux; mais les bâtimens chargés ne peuvent pénétrer dans *Pamlico-Sound*, que par le détroit *d'Ocrecok*. La barre de ce détroit ne laisse que quatorze pieds d'eau à basse marée. A dix milles de l'entrée, une autre barre nommée le *Swash* obstrue le canal, et ne permet pas aux bâtimens qui tirent dix pieds d'eau, de passer sans allèges. Ces barres se déplacent de tems en tems,

et rendent la navigation de Pamlico-Sound dangereuse.

Ce lac salé communique, du côté du Nord, à un autre nommé *Albermarle-Sound*, qui a soixante milles de long, sur huit à douze de large, et du côté du Sud à *Core-Sound*. La marée est à peine sensible dans l'intérieur de ces grandes enceintes, sur-tout à l'embouchure des Rivères, où l'eau n'est nullement saumâtre.

Caps. Les parages du *Cap Hatteras* étaient signalés par les anciennes sondes comme les plus dangereux de toute la côte. Quoiqu'ils offrent encore quelques dangers, les sondes sont très-différentes aujourd'hui, et le fond plus considérable. Le premier écueil se trouve à quatorze milles Sud-Ouest du Cap, et n'a qu'une étendue de cinq à six acres. Quoiqu'il soit recouvert de dix pieds d'eau à basse marée, la mer y brise avec fureur lorsqu'il y a un peu de houle, à cause de la force du courant qui le rase du côté de l'Est, et du fond prodigieux qu'on trouve

tout

tout au près du banc de sable. Cet écueil est fameux par plus d'un naufrage. De là jusqu'au Cap est une suite de bancs de sable que séparent des passages praticables aux bâtimens qui ne tirent que neuf à dix pieds d'eau. L'un de ces passages, à un mile et demi de la côte, pourrait suffire aux plus gros vaisseaux, mais ils ne s'y hasardent guères. Une circonstance remarquable de cette côte basse, c'est qu'on y trouve par-tout de l'eau douce en creusant un pied ou deux dans le sable.

Le Cap *Lookout*, au Midi du Cap *Hatteras*, avait autrefois un excellent Port, maintenant comblé par les sables.

Le Cap *Fear* est marqué par un écueil dangereux à l'embouchure de la rivière de Clarendon.

Lacs ou marais.

On voit dans la Caroline Nord deux marais remarquables par leur étendue, et qu'on nomme *Dismal*; l'un, sur la frontière de la Virginie, a une surface de cent quarante mille acres. Dans le

centre de cet espace est un lac nommé *Drummonds'pond*, dont les eaux, dans la saison pluvieuse, se déchargent dans la *Pasquotank*, *Elisabeth-River*, et la *Nansemond*. Les deux Compagnies qui possèdent ce marais, y ont projetté un canal de quatorze milles qui réunira les rivières d'Élisabeth, et de Pasquotank, et augmentera considérablement le commerce de *Norfolk*.-L'autre marais, dans le Comté de Corrituk, est aussi d'une étendue immense. Dans son centre est un lac de vingt-sept milles de circonférence, sur les bords duquel quatre Particuliers achetèrent, en 1785, environ cent mille acres, qu'ils destinaient à la culture du ris. En conséquence, pour se rendre maîtres du niveau des eaux, ils entreprirent un canal de cinq milles et demi de long, et de vingt pieds de large, qui devait joindre la rivière de *Skuppernong*. Ce canal fut achevé au bout de quatre ans, et au moyen du dégorgement des eaux qu'il a opéré, et des écluses qui les font refluer à volonté, les Propriétaires ont acquis une riche et

immense possession, où le ris se cultive avec beaucoup de succès.

Newbern, *Edenton*, *Willmington*, *Halliſax*, *Hillsborough*, *Salisbury*, et *Fayette-Ville*, ont été tour-à-tour le siège du Gouvernement, parce qu'aucune Ville n'étant désignée comme le siége fixe de la Législature, elle s'ajournait indifféremment dans l'une ou dans l'autre. Il résultait divers inconvéniens de cette ambulance continuelle. La Convention assemblée, en 1788, résolut, à une faible majorité, de fixer définitivement le séjour de la Législature. Des Commissaires, nommés dans ce but, choisirent un lieu salubre et central, à dix milles de *Wakecourt-house*. Pendant trois ans les intrigues des divers intéressés ont contrarié ce projet, dont l'exécution est enfin acheminée aujourd'hui. Villes.

New-Bern est la Ville du pays la plus considérable. Elle est située sur un cap très-bas, entre les embouchures des rivières de *Neus* et de *Trent*, et contient environ quatre cens maisons presque

toutes en bois. Il ne lui reste du séjour des anciens Gouverneurs de la Colonie, qu'un beau palais en décadence.

Edenton, sur les bords *d'Albermarle-Sound*, est une Ville mal-saine, et de peu d'importance, quoique bien bien située pour le commerce. Washington, Greenville, et Tarborough, situées sur la rivière de Tar, servent principalement d'entrepôts et de débouchés au commerce d'exportation de la plaine.

C'est une chose remarquable que la fréquence des incendies dans les Villes de cet État. Depuis 1786, les villes de Newbern, de Willmington, et de Fayette-Ville, ont été brûlées en très-grande partie. Les Nègres ont été soupçonnés de ces incendies, dont la construction des maisons, presque toutes en bois, favorise les ravages.

Aspect du pays. Sol. Productions

Tout l'espace qui s'étend depuis la Mer jusqu'à soixante milles dans l'intérieur, est une plaine unie. Une grande partie de ce pays plat est inculte et couverte de forêts. Les bords de quelques rivières

sont d'une fertilité extraordinaire. Les grains de toutes espèces, le tabac, le chanvre, et le coton, se cultivent abondamment. La plante qui fait l'objet de cette dernière culture, est de l'espèce annuelle ou herbacée (Xilon herbaceum). On compte que le travail d'un homme fournit, à chaque récolte, deux cens cinquante livres de coton prêt à manufacturer. C'est sur les bords de la *Roanoke* qu'on trouve les Cultivateurs les plus riches. On en cite dans ce canton qui recueillent annuellement trois mille barrils de bled, et quatre mille bushels de pois. Sol. Culture Productions. Climat.

Dans les parties intérieures, le bétail se nourrit et hiverne si facilement, que son entretien est un objet capital d'industrie pour les Cultivateurs. Il est commun de voir un seul d'entr'eux vendre de cinq cents à mille veaux dans une même année. Ces animaux naissent dans les bois, et s'élèvent sans soins quelconques jusqu'au moment où on les tue pour les saler et les mettre en barrils. Les porcs

s'élèvent de la même manière, et fournissent aussi à l'exportation. Les moutons réussissent et multiplient facilement. Ils donnent de trois quarts à deux livres et demi de laine par an. Elle est courte, et d'une qualité inférieure.

Charlestown est le marché des denrées des parties montueuses intérieures du côté du Sud, et les produits de celles du côté du Nord vont à Pétersbourg en Virginie. Les exportations de la plaine consistent en tabac, poix, goudron, térébenthine, résines, cires, porcs, suifs, fourures, maïs, et bois. La valeur de ces exportations montait, dans l'année finie le 30 Septembre 1791, à cinq cens vingt-quatre mille cinq cens quarante-huit dollars. Le commerce se fait principalement avec les Isles, et les États du Nord. Celles-là fournissent en échange le rum, le sucre et le café ; ceux-ci, des farines, des fromages, des patates, du cidre, des pommes, des ouvrages en fer, des menuiseries, des quincailleries et du thé.

Dans le voisinage de la Mer, les fièvres

intermittentes sont très-communes en Été et en Automne. Elles sont souvent opiniâtres, et dégénèrent en maladies de langueur. En général, le teint des habitans y est pâle et maladif. Les parties élevées dans l'intérieur du pays sont, en revanche, d'une salubrité parfaite, et le climat y est aussi agréable qu'on puisse le desirer. L'Été a des jours d'une chaleur extrême, mais la fraîcheur des nuits la compense, et la multiplicité des ruisseaux en corrige les effets. L'Automne y est une saison délicieuse, et elle se prolonge, en quelque sorte, jusqu'au Printemps. La récolte du bled se fait au commencement de Juin, et celle du maïs dans les premiers jours de Septembre.

Le pin de la Caroline qui donne la poix, la térébenthine, le goudron, et d'excellens bois en abondance, est un arbre du plus grand prix, puisque il fournit seul à environ la moitié de la valeur des exportations de cet État. Il se nomme *Pitchpine* (Pinus tœda) pin à flambeaux; il s'élève à une grande hauteur, et il a une

grosseur plus considérable que le même arbre dans les États du Nord. On ne trouve nulle part le chêne rouge et le chêne blanc de plus belle venue que dans la Caroline Nord. On y voit aussi une espèce de chêne particulier au pays, et qui ne croit que dans les terrains sablonneux et humides : il se nomme *Blak-jack-oak* (1) (Quercus aquatica). Les marais abondent en cyprès et en lauriers. Ceux-ci fournissent aux bestiaux une nourriture d'hiver. Les plus riches terrains se couvrent naturellement de grands joncs, dont les feuilles ont une saveur douce, et nourrissent le bétail.

Un grand banc de rocher calcaire traverse la Caroline Septentrionale du Nord-Est au Sud-Ouest, en suivant la chaîne des Alléganys. On ne trouve aucun autre banc de ces rochers à l'Est de cette chaîne.

Avant la guerre, il y avait dans la province plusieurs manufactures de fers. Il n'y a plus maintenant que quatre ou cinq fournaises, et un nombre de forges pro-

(1) Docteur *Clayton*.

portionné. Le fer est d'une excellente qualité. Mines.

Les Moraves de *Salem* ont établi des papéteries qui ont très-bien réussi.

Les Comtés de l'Ouest sont principalement peuplés de Presbytériens d'Irlande, fort attachés à la doctrine et au culte de l'Église d'Écosse. Ils sont laborieux et réglés dans leurs mœurs ; et leurs Ministres sont en général instruits et respectables. Quelques Calvinistes et Luthériens se trouvent dans le même canton.

Les Moraves ont plusieurs Établissemens florissans dans l'intérieur. Ils ont commencé à peupler, en 1751, un district de cent mille acres, qu'ils nommèrent *Wachovia*. Leur présence, leur industrie, leurs soins, y attirèrent un grand nombre de Cultivateurs des États du Centre. Moraves.

Bethabara, *Bethanie*, *Salem*, *Friedland*, *Friedbourg*; *Hope*, sont autant d'Établissemens florissans, où ces *frères pieux* (ainsi qu'on les qualifie) vivent dans une règle semblable à celle dont nous

avons vu ailleurs le détail. Ils donnent des exemples utiles de tempérance, de charité, et d'industrie, dans un pays où ces vertus ont pour ennemis le climat, l'abondance, et l'esclavage. Les Quakers ont plusieurs Établissemens. Les Méthodistes et Baptistes, déjà nombreux, s'accroissent tous les jours. Mais on voit dans cet État un nombre très-considérable d'individus, qu'on ne saurait classer dans aucune Secte, parce qu'ils ne font jamais aucune profession extérieure de religion.

Instruction. Il y a cinq ou six Académies dans l'État, parmi lesquelles on distingue celles de *Warranton*, *Williams-borough*, et *Granville*. La Législature arrêta en 1789 le plan d'une Université, et lui assigna en dot certaines créances et certaines échûtes. Leur rentrée se trouvant trop lente, elle y suppléa par une avance de cinq mille livres currency (1) qui a mis les Directeurs en état d'entreprendre les bâti-

(1) La livre currency de la Caroline-Nord est la même que celle de New-York. (V. la note, pag. 13, tom. II).

mens dans le courant de l'année 1791.

L'accroissement de la population dans la Caroline Nord tient du prodige. En 1710, on ne comptait dans cette Colonie que six mille habitans. En 1791, le dénombrement en donna trois cens quatre-vingt-treize mille sept cens cinquante-un, dont environ cent mille Nègres. Il y a une observation curieuse à faire sur cette incroyable multiplication, que l'aflux des Étrangers n'explique point suffisamment. Dans le dernier dénombrement, sur cent quarante-sept mille quatre cens quatre-vingt-quatorze mâles, le nombre de ceux au-dessous de seize ans dépassait de sept mille cinq cens dix-huit le nombre des mâles au-dessus de cet âge; c'est environ un dix-neuvième du tout. La proportion est à-peu-près la même que dans le Kentuky; elle est moindre dans la Virginie, la Georgie, et l'État de Delaware; mais elle est cependant à l'avantage des plus jeunes. Dans les États du Nord, les mâles au-dessus de seize ans sont un peu plus nombreux, et en Europe ils le sont, en

Accroissement de la population.

général, beaucoup davantage (1). Ce phénomène ne peut pas s'expliquer par

(1) A Genève, les registres mortuaires de 1701 à 1760, donnent 24 ans et demi pour l'âge moyen, auquel le nombre des mâles plus vieux égale le nombre des mâles plus jeunes, comme cela résulte de la table suivante, qui indique le nombre des mâles vivans dans les différens âges de la vie, table qui a été calculée par la méthode de M. Halley, d'après la mortalité de ces 60 années.

Mâles au-dessous de 10 ans	2332.
Entre 10 et 20 ans	1654.
Entre 20 et 25 ans.	754.
Entre 25 et 30 ans.	701.
Entre 30 et 40 ans.	1257.
Entre 40 et 50 ans	1027.
Entre 50 et 60 ans	785.
Au-dessus de 60 ans.	751.
TOTAL des mâles vivans à Genève. . . .	9261.

Par un calcul semblable, sur les tables de probabilité de vie qu'a publiées M. Price (*observations on reversionary payments. London* 1773) je trouve que c'est à l'âge de 27 ans et demi dans le pays de Vaud; de 26 ans à *Breslaw* en Silésie; de 22 ans et demi à *Vienne* en Autriche, et de 20 ans et demi à Londres, que le nombre des vivans au-dessous de cet âge est égal au nombre des vivans d'un âge supérieur. M. Price n'a point distingué les sexes dans ces tables. (Note communiqué par le docteur Louis Odier).

l'insalubrité du climat, qui empêche la majorité des habitans de dépasser un certain âge, parce que si ce raisonnement peut s'appliquer, avec quelque justesse, à la portion, relativement petite, de la population qui habite des parties malsaines, il est contredit par l'observation dans les cantons intérieurs, où la longévité est aussi ordinaire que dans les pays réputés les plus salubres; d'ailleurs, l'exemple du Kentuky conduit à chercher une autre explication de ce fait. Elle se présente naturellement dans l'extrême facilité que les pères et mères trouvent à élever des familles nombreuses. Le bas prix des terres les plus fertiles met leur acquisition à portée de tous. Les soins de la culture, peu pénibles par eux-mêmes, s'allègent encore par les secours que donnent bientôt les enfans. Ceux-ci naissent en quelque sorte de la terre; leur nourriture est abondante et saine; le climat supplée au vêtement, et rend tout facile; les enfans plutôt formés suivent de bonne heure le vœu de la nature que tout favo-

rise; et on y voit des exemples de femmes, devenues grand'mères, à l'âge de vingt-sept ans.

Caractère. Mœurs.

Les Planteurs, grands propriétaires, quoiqu'isolés les uns des autres dans leurs plantations, conservent le goût de la société. Ils se visitent fréquemment, et recherchent les occasions de se fêter, qui flattent à la fois leurs dispositions hospitalières et leur penchant à l'intempérance. Indifférens sur l'acquisition des connaissances qui leur manquent, ils circonscrivent communément les sujets de leurs conversations dans le cercle de leurs intérêts présens et journaliers, tels que le prix des Nègres, du riz, du tabac, et de l'indigo. Les seules diversions à ces entretiens sont le jeu et la bouteille, objets d'une inclination très-générale chez ce Peuple, qui d'ailleurs ne compte point parmi les caractéristiques de ses mœurs les égards délicats pour les femmes. A la suite de ces traits défavorables, il est juste d'observer que ce pays a fourni pendant la révolution plusieurs hommes d'État dis-

tingués, et que ses troupes, par les secours puissans qu'elles ont donné à plusieurs reprises aux trois États voisins, ont beaucoup contribué aux succès de la guerre.

Par la Constitution ratifiée en 1776, l'*Assemblée générale*, formée de deux Chambres, possède le Pouvoir législatif. Le Sénat est composé d'un membre pour chaque Comté, élu annuellement par le Peuple au scrutin. La Chambre des Représentans est composée de deux membres par Comté, et d'un pour chacune des sept Villes principales, élus d'année en année, également au scrutin. Les Sénateurs doivent posséder trois cens acres au moins, et avoir résidé un an, immédiatement avant l'élection, dans le Comté qui les élit. Les Représentans doivent avoir résidé le même tems dans le Comté qu'ils représentent, et y posséder au moins cent acres de terre. Les Électeurs des Sénateurs doivent être âgés de vingt-un ans, avoir résidé un an dans le Comté, et y avoir possédé, au moins six mois avant Constitution.

l'élection, cinquante acres de terre. Les Électeurs des Représentans ne sont pas soumis à la clause de propriété, mais doivent avoir payé régulièrement les impôts.

Les deux Chambres réunies dans leur première Assemblée élisent un Gouverneur parmi les Propriétaires d'un fonds de mille livres currency au moins. Il est élu pour un an, et ne peut remplir cet office que trois années sur six. Les Chambres réunies élisent de même les sept Conseillers qui assistent le Gouverneur de leurs avis, les grands Officiers de l'État, les Juges des Cours suprêmes de droit et d'équité, et les Juges de l'Amirauté : tous les Juges conservent leurs offices tant qu'ils se conduisent bien. Le Gouverneur n'a aucune part au Pouvoir législatif; les projets de loi, après avoir été lus trois fois dans chaque Chambre, reçoivent leur sanction de la signature du Président de chacune d'elles.

Ceux qui nient l'existence de Dieu, ou la divinité de l'Écriture sainte, sont inéligibles pour la Législation, ainsi que les Juges

Juges des Cours suprêmes, les Membres du Conseil, les Juges de l'Amirauté, les grands Officiers de l'État, les Officiers militaires en service actuel, enfin tous ceux qui reçoivent un salaire du Public.

L'histoire ne fournit rien sur les premiers Établissemens de la Caroline Nord, avant 1710. Elle était principalement habitée alors par des Allemands du Palatinat, que les misères de la guerre avaient chassés de leur pays, et que le Gouverneur propriétaire *Tynte* avait attirés par le don des terres. En 1712, les Tribus sauvages de *Corée* et de *Tuscorora* inquiètes sur les accroissemens de la Colonie, qui les resserraient dans leurs chasses, résolurent d'exterminer à la fois un assez grand nombre de Colons pour effrayer le reste, et dégouter du pays les émigrans d'Europe. Les guerriers surprirent les Établissemens, et massacrèrent la même nuit cent trente-sept malheureux Palatins récemment arrivés dans le pays. L'allarme une fois donnée, les milices rassemblées en imposèrent aux Sauvages.

Des Tribus amies se réunirent aux Colons. Un détachement de six cens hommes de la Caroline Sud vint les renforcer encore. Tous ensemble livrèrent un combat, et firent un grand carnage des ennemis. Les Tuscororans retirés et fortifiés dans leur ville, y furent bientôt forcés par le Colonel *Barnwell*. Mille des leurs perdirent la vie ou la liberté dans ces divers engagemens, et les faibles restes de cette Tribu allèrent se réunir à la masse des cinq nations. Dès-lors cette Colonie s'accrut en paix jusqu'en 1729, époque à laquelle les Propriétaires la cédèrent à la Couronne. Depuis cette réunion rien n'a été publié sur l'histoire particulière de la Province, et les matériaux n'en sont déposés que dans les registres de l'État.

CHAPITRE XXII.

TERRITOIRE AU SUD DE L'OHIO, OU GOUVERNEMENT DE TENESSÉE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Aspect du pays. Productions. Sources salées. Exportations. Instruction. Sauvages. Gouvernement. Histoire.

LONGUEUR, trois cent soixante milles ; largeur, cent cinq milles.

Entre le 35e deg. et le 36e deg. 30$'$ lat. Nord ; et entre le 6e deg. 20$'$ et le 16e deg. 30$'$ long. Ouest de Philadelphie.

Le territoire au Sud de l'Ohio, ou le Gouvernement de Tenessée, appartient aux États-Unis par la cession de la Caroline Nord. Ce territoire est borné au Nord par le Kentuky et la Virginie ; à l'Est par les montagnes nommées *Iron*, *Stone*, *Yellow*, et *Bald*, qui le séparent de la Caroline Nord ; au Sud par la Ca-

roline Sud et la Georgie; à l'Ouest par le Mississipi.

Sur cette étendue il n'y a encore que sept millions cinq cent mille acres achetés des Naturels du pays. Cette partie est divisée de la manière suivante:

	Comtés.	*Habitans.*
District de Washinton:	Washington	5872.
	Sullivan	4447.
	Green	7741.
	Hawkins	6970.
	South of French Broad	3619.
District de Mero.	Davidson	3459.
	Summer	2196.
	Tennessée	1387.
	TOTAL	35691.

Le détail de la population est conforme au rapport fait en 1791 par le Gouverneur, mais il lui manquait des renseignemens précis sur divers Cantons: il est probable que la population était plus considérable. Elle se compose principalement des émigrans de Pensilvanie, et des parties de la Virginie qui sont à l'Ouest des montagnes bleues. Il paraît que les Blancs y sont à-peu-près dix fois plus nombreux que les Nègres.

Rivières. La *Tenessée* ou la *Cherokée*, est la

branche de l'Ohio la plus considérable. Elle prend sa source dans les montagnes de Virginie sous le trente-septième deg. Elle se dirige au Sud et au Sud-Ouest, jusqu'au trente-quatrième degré, puis coule au Nord-Ouest jusqu'à l'Ohio, dans lequel elle se jette à soixante milles de sa jonction au Mississipi. En remontant la Tenessée depuis l'Ohio, dans un espace de deux cens cinquante milles, on trouve son cours égal et doux. Les plus grosses chaloupes à rames naviguent dans cette étendue. Les rapides nommées *Muscle shoals*, embarrassent ensuite la navigation, sur-tout en basses eaux, dans un espace de vingt milles. Elle redevient facile et sûre au-dessus de cet obstacle, dans une étendue aussi considérable que depuis ces rapides à l'Ohio. Elle est ensuite de nouveau interrompue par le passage de cette Rivière au travers des montagnes de *Cumberland*. Cette ligne de montagnes, la plus haute et la plus régulière de toutes celles de l'Ouest, court du Nord-Est au Sud-Ouest, depuis le grand

Kanhawa à la Tennessée, et présente dans une étendue de trente milles, un mur de rochers parfaitement alligné, et d'une épaisseur d'environ deux cens pieds. Une ouverture étroite dans cette ligne de montagnes, donne passage à la Rivière. Ses eaux tourmentées par un changement de direction brusque, dans une pente rapide, tourbillonnent avec fureur, et engloutissent tous les corps que le courant a entraînés. Ce gouffre, nommé *The Whirl*, a une circonférence de quarante toises. Des canots attirés dans le tourbillon ont quelquefois échappé au danger par l'adresse et la présence d'esprit des rameurs.

A six milles au-dessus de *Whirl*, on trouve la Ville des *Chiggamogas*. A soixante milles plus haut la *Hivassée* se jette du côté du Sud dans la Tenessée. Cette branche se remonte à une certaine distance. Le climat et le sol de ses bords encouragent les établissemens, et on prétend que les montagnes qu'elle traverse fournissent de l'or. En continuant à re-

monter la Tenessée, on trouve à soixante milles au-dessus de la Rivière de Hivassée, celle de *Peleson* ou de *Clinch*, qui coule du Nord, se remonte à deux cens milles, et a elle-même une branche considérable nommée *Powel*, qui est navigable à une distance de cent milles dès son embouchure. Les bords de cette dernière Rivière ont des avantages qui doivent y attirer les Colons.

On compte environ quarante milles depuis l'embouchure de la Peleson jusqu'à celle de la *Holstein*. Cette dernière branche, qui perd son nom à la jonction, est cependant la plus considérable. Elle se remonte encore à deux cens milles, c'est-à-dire, à environ cent milles de sa source. On trouve sur ses bords des mines de fer abondantes, et de bonne qualité, qu'on estime pouvoir fournir à la consommation de toutes les Contrées de l'Ouest. Les bords de la *Tenessée*, au-dessus de sa jonction à la *Holstein*, sont occupés par un grand nombre de villages des Naturels du pays. Leur principale

Ville, nommée *Chota*, est habitée par les *Cherokee*, (ou Chiroquois) Nation autrefois puissante, mais que les guerres continuelles avec d'autres Tribus, et toutes les causes de dépérissement qui affectent ces Peuples, ont convertie en une faible Peuplade. Les Établissemens des Blancs se rapprochent jusqu'à dix milles des habitations des Sauvages. La Tenessée et ses branches supérieures, fournissent beaucoup de bon poisson.

Le grand Kanhawa, dont nous avons vu le cours, prend sa source dans les mêmes montagnes que la Holstein. La Rivière de Cumberland, autrefois nommée *Shavanée* est, après la *Tenessée*, la plus grande Rivière du territoire au Sud de l'Ohio. Elle prend sa source dans le Kentuky, au milieu des montagnes qui lui donnent son nom, et qui appartiennent à la *ligne du Laurier* (*Laurel-ridge.*) Elle suit une direction assez semblable à celle de la Tenessée, et décrit dans son cours un arc de cercle presque concentrique avec celui que forme

cette Rivière. Elle se remonte jusqu'à *Nashville*, c'est-à-dire, à peu-près dans la moitié de la longueur totale. Elle reçoit du Sud les Rivières de *Harper*, *Coney*, *Obey*, et *Clearfork*, et du Nord celles de *Red* et de *Rockcastle*.

Aspect du Pays. Productions.

Des montagnes élevées, inhabitables, ou de difficile accès couvrent plus de la moitié du pays. Elles abondent en mines de charbon, et en ginseng. Les parties arrosées par la *Tenessée* et la Cumberland sont en général couvertes de beaux bois, interrompus de temps en temps par des plaines unies, semblables à celles que nous avons observées dans le territoire au Nord de l'Ohio, mais moins étendues. Les arbres les plus communs dans les forêts sont le Peuplier, le Hycori, le Noyer noir, le Maronier d'Inde, le Maronier à fleur rouges, le Sicomore, le Locuste et l'Érable à sucre. On trouve dans plusieurs endroits, sous les grands arbres, des roseaux extrêmement épais, et qui s'élèvent jusqu'à vingt pieds. Quelques cantons fournissent le *Prunier sau-*

vage, *le Mûrier blanc et noir*, *la Couvrine*, le *Ginseng*, *l'Angélique*, le *Houblon*, *l'Anis*, et le *Gingembre*. Les plaines découvertes donnent le *Treffle*, le *Seigle sauvage*, le *Buffalo grass*, et le *Pea-wine*. Sur les collines voisines des branches supérieures des rivières, on voit des cèdres de la plus grande beauté. Ils ont communément quatre pieds de diamètre, et quarante pieds de fût, c'est-à-dire depuis le sol aux premières branches.

Les Cultivateurs des bords de la Cumberland distinguent leurs terres en trois qualités. La plus riche donne le maïs et le chanvre; la seconde qualité ne peut produire du bled avant d'avoir été épuisée de ses sucs surabondans par des récoltes répétées d'avoine, de chanvre, de tabac ou de coton; enfin la troisième fournit toutes les espèces de grains. Il est commun de voir recueillir cent buschels de maïs par acre dans les meilleures terres. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le bled-sarrasin, les pois, les fèves, les

pommes de terre, le chanvre et le lin, le tabac, l'indigo, le ris et le coton, réussissent admirablement dans ce sol, et sous ce climat. Celui-ci, généralement tempéré, se réfroidit en se rapprochant de la région des montagnes, et les chaleurs de l'été n'y sont point incommodes. La salubrité du pays est attestée par les Cultivateurs qui l'habitent. « Nos Médecins (écrivait dernièrement l'un d'entr'eux) « sont un beau climat, des parens » sains et robustes, une nourriture simple » et abondante, et un exercice modéré ». Climat.

Les troupeaux de Taureaux sauvages étaient très-communs il y a quelques années. Ils ont été détruits en grande partie. Les Daims sont aussi moins abondans qu'ils ne l'étaient. L'Élan se trouve communément dans les parties montueuses. On chasse le Castor et la Loutre dans les branches supérieures de la Cumberland et du Kantuky ; les Ours et les Loups sont encore trop communs. Les Faisans, les Perdrix, les Cailles et les Dindons sauvages, abondent toute l'année Animaux.

dans le pays, et pendant l'hiver, les rivières sont couvertes d'oiseaux d'eau. Le *Eat-fish* qu'on pêche dans les grandes rivières pèse jusqu'à cent livres, et la Perche vingt.

Le Mammouth habitait autrefois ces contrées. Les os de ce grand animal ont été trouvés depuis deux pieds jusqu'à sept pieds de profondeur, en creusant les salines de *Cambell* sur la Holstein. Ces salines, dont le sol avait été acheté en 1745 par le Capitaine Charles Cambell, sont actuellement exploitées sous la direction du Colonel Arthur Cambell, et fournissent du sel à bas prix à plusieurs milliers d'habitans. Les sources se trouvent dans une étendue de trois cents acres d'uns ol marécageux et très-riche, qu'il faut creuser jusqu'à trente ou quarante pieds. Une mine de charbon découverte dans le voisinage pourra faciliter l'exploitation du sel lorsque les bois diminueront. On a trouvé récemmeut près de l'embouchure de cette rivière une mine de plomb abondante.

Sources salées.

On exporte du pays de bons chevaux de selle et de trait, du bétail, du bœuf et du porc salé, des peaux de daims, des fourrures, du coton, du lin et du chanvre. A ces articles, qui se transportent pour la plupart en Virginie, on pourra ajouter le fer, les bois, les farines, les tabacs, lorsque la population augmentera, lorsque l'esprit du commerce pénétrera dans cette province, et lorsque la navigation du Mississipi sera débarrassée des entraves qui la gênent encore. Une route nouvelle, depuis Nashville au fort Cambell, près de la jonction de la Holstein à la Tenessée, et depuis le fort Cambell à Richmond, établit la communication avec la Virginie; cette route qui, dans sa totalité, a six cents trente-cinq milles de long, admet des voitures, même dans le passage de la montagne de Cumberland, la seule qu'elle traverse. Enfin il se présente pour l'avenir la possibilité d'une nouvelle communication avec les États plus au Sud et le golphe du Mexique, par la Rivière de

Exportations.

Mobile qui s'y jette, et qui se réunit par un portage de cinquante milles à une branche navigable de la Tenessée, nommée *Ocochappo*.

Les habitans de ce territoire paraissent mettre quelqu'intérêt à l'instruction. Ils ont établi diverses écoles dans le pays, et une Académie à *Nashville*; ils ont aussi formé une Société dont le but est l'encouragement des connaissances utiles. Ils sont, pour la plupart, Presbytériens, et en 1788, six Ministres seulement desservaient vingt-trois Congrégations nombreuses. Après Nashville on ne remarque dans ce territoire que la Ville *d'Abingdon*, dans le Comté de Washington, sous le 36° 30′ lat. à 310 milles de Richmond, par la route actuelle.

En 1788 la milice montait 7500 hommes, armés de carabines. On suppose qu'elle est augmentée de moitié depuis cette époque.

Les revenus proviennent des taxes sur les terres, les esclaves et les chevaux. Elles rendent de 5 à 6000 liv.

Sauvages.

Les principales Tribus sauvages qui se trouvent voisines de ce territoire, ou qui y sont enclavées, sont, outre les Chiroquois, les *Choctaws* et les *Chicassaws*. Ceux-ci sont de toutes ces Nations, celles qui ont professé le plus constant attachement aux intérêts des Peuples de l'Union. Ils se glorifient de ce que jamais un Chicassaw n'a versé le sang d'aucun Anglo-américain. Leur tradition les fait descendre d'une Nation nombreuse, qui habitait au loin dans les terres du côté de l'Ouest, et que les Espagnols ont détruit en grande partie. Ils conservent contre ceux-ci une haine héréditaire.

Gouvernement.

Le Gouvernement de ce pays est le même que celui du territoire Nord-Ouest de l'Ohio. Le Gouverneur seul a le Pouvoir exécutif, et assisté de trois Juges, il a le Pouvoir législatif et judiciaire.

Histoire.

Quelques Particuliers, qui avaient obtenu des concessions étendues dans ce territoire, le reconnurent à diverses époques depuis 1740, et cherchèrent à y encou-

rager les établissemens. En 1754 on n'y comptait encore que 50 familles, qui furent anéanties ou dispersées par les Sauvages pendant la guerre qui suivit. Le pays resta inhabité jusqu'en 1765. Dès lors, jusqu'en 1774, la population s'étoit considérablement accrue. La guerre contre les Sauvages en suspendit les progrès. En 1776 les Chiroquois, excités par les Anglais, dont les Colons avaient refusé la protection, attaquèrent ceux-ci dans leurs établissemens, mais furent bientôt totalement défaits. — En 1780, plusieurs actions signalèrent le courage des habitans, et les talens de leurs chefs. La plus brillante fut le combat de *King's Mountain*, dans lequel les milices du pays, et principalement 900 montagnards, sous les ordres du Général Campbell, entourèrent, détruisirent, ou firent prisonniers, 1100 Anglais, commandés par le brave Major *Ferguson*, qui y perdit la vie.

Peu après, une nouvelle attaque des Chiroquois leur attira l'expédition du Général

néral *Pickens* (1) qui, à la tête de quatre cens Cavaliers, pénétra dans les Établissemens de cette Tribu, et détruisit treize de leurs Villes ou Villages. C'est dans cette occasion que fut introduit l'usage, très avantageux aux troupes, de combattre les Sauvages à cheval et à l'arme blanche. Enfin les montagnards de ce Canton se distinguèrent encore sous les ordres du Général *Campbell*, à la mémorable bataille de Guilford.

En 1782, la Législature de la Caroline Nord nomma des Commissaires pour examiner les parties occidentales de l'État, dans le but de déterminer les Cantons les plus convenables à assigner en récompense aux Officiers et aux Soldats. Après le rapport des Commissaires, et la distribution des terres, les Établissemens s'accrurent considérablement. En 1785, les Habitans essayèrent de se constituer en Corps politique, mais après quelques débats sanglans, ils abandonnèrent cette en-

(1) Voyez *Ramsay's History of the Amer revol.*

treprise. En 1790, le Congrès leur donna la forme de Gouvernement actuelle, et, si l'on en excepte quelques incursions des Sauvages, desquelles les habitations éparses ont encore souffert de tems en tems, ils ont dès-lors prospéré en paix.

CHAPITRE XXII.

CAROLINE SUD.

Etendue. Bornes. Division. Population. Climat. Rivières. Aspect du pays. Sol. Productions. Culture du riz. Culture de l'Indigo. Contraste entre le pays élevé et la plaine. Charles-Town. Villes et Bourgs. Commerce.

LONGUEUR, deux cens milles ; largeur, cent vingt-cinq milles.

Entre les 32e deg. et 35e deg. latitude Nord ; et entre les 4e deg. et 9e deg. long. Ouest de Philadelphie.

L'état de la Caroline Sud est borné au Nord par la Caroline Nord et le Gouvernement de Tenessée; à l'Est, par l'Océan; au Sud et au Sud-Ouest, par la rivière de Savanah, et une de ses branches, nommée Tugulo.

L'État est divisé en sept districts, et trente-six Comtés.

Districts.	*Comtés.*
BEAUFORT, près de la Mer, entre la *Combahee*, et la *Savanah*; Capitale *Beaufort*, 18753 habitans.	Hilton. Lincoln. Granville. Shrewsbury.
ORANGEBURGH, à l'Ouest de Beaufort, Capitale *Orange-Burgh*, 18513 habitans.	Lewisbourg. Orange. Lexington. Winton.
GEORGETOWN, entre la Santee et la Caroline-Nord, Capitale *Georgetown*, 22122 habitans.	Winyah. Williamsburgh. Kingston. Liberty.
CHARLESTOWN, entre la *Santee* et la *Combahee*, Capitale *Charlestown*, 76985 habitans.	Charlestown. Washington. Marion. Berkley. Colleton. Bartholomew.
CAMBDEN, à l'Ouest de *Georgetown*. Capitale *Cambden*, 38065 habitans.	Clarendon. Richland. Fairfield. Claremont. Lancaster. York. Chestet.

Districts.	*Comtés..*
NINETY SIX comprend toutes les parties de l'Etat non énumérées dans les autres districts. Capitale *Cambridge*.	Abbeville. Edgefield. Newbury. Union. Laurens. Spartanburgh. Greenville. Pendeleton.
CHERAWS, à l'Ouest de *Georgetown*, 10706 habitans.	Marlborough. Chesterfield. Darlington.

Le nombre total des Habitans en 1791, était de deux cens quarante-neuf mille soixante-treïze, dont cent sept mille quatre-vingt-quatorze étaient esclaves.

Le climat a beaucoup de rapport à celui de la Caroline Nord, mais les inconvéniens du séjour de la partie basse du Pays y sont encore plus marqués. La culture du riz étant plus générale, l'insalubrité qu'elle fait naître y est aussi plus grande. La température est à la fois plus chaude et plus humide. (1) Dans les mois Climat.

(1) La moyenne, entre dix années d'observations, porte à quarante-deux pouces d'eau ce que les pluies en fournissent ; et les brouillards sont aussi fréquens que les fortes rosées.

de Juillet, Août, Septembre et Octobre, on éprouve une intempérie toujours fatale à un grand nombre de ceux qui ne vont pas habiter des lieux élevés, ou les cantons salubres, pendant cette saison de l'année. Dans les districts de l'intérieur la température est agréable et saine.

Rivières. Quatre grandes Rivières, et un nombre considérable de plus petites, arrosent la Caroline Sud. La Savanah suit la frontière en coulant du Nord-Ouest au Sud-Est. Les deux branches de l'*Edisto* prennent naissance dans des hauteurs qu'on nomme *The Ridge*, coulent au Sud-Est, se réunissent au-dessous d'*Orangebourg*, pour se séparer encore au-dessous de *Jacsonsbourg*, et former auprès de la Mer l'Isle d'Edisto.

La *Santee* est la plus considérable comme la plus longue des Rivières de l'État. Elle se jette dans l'Océan par deux embouchures, au Midi de *Georgestown*. A cent vingt milles de l'Océan elle change de nom; les deux branches qui la forment sont la *Congaree* et la *Watteree*. Celle-

ci, qui est la branche du Nord, traverse le pays des *Catabaws*, Nation sauvage, et en porte le nom depuis sa source. La branche Sud, ou la Congaree, se compose des Rivières de *Saluda* et de *Broad*, et celle-ci des Rivières d'*Enoree*, *Tiger* et *Pacolet*. C'est sur les bords de cette dernière que sont les fameuses eaux de Pacolet.

La *Pedee* prend sa source dans la Caroline Nord, où elle se nomme la *Yadkin*. Elle reçoit la *Linche*, *Littlepedee*, *Blak-River*; elle s'unit à la *Wakkamaw*, et enfin à une petite crique sur laquelle est Georgestown, pour former la baie de *Winyaw*, qui a une longueur de douze milles. Toutes ces Rivières excepté celle d'*Edisto* prennent leur source dans la chaîne des Allegangs.

Les Rivières de la seconde grandeur, outre la Wakkamaw et *Blak-River*, sont celles de *Cooper*, d'*Ashepoo*, et de *Combahee*. Les bords de ces Rivières submergés à haute marée, sont tous employés à la culture du riz. Enfin le troisième

ordre de Rivières sont des Criques, ou bras de Mer, qui communiquent entr'elles dans toutes sortes de directions sur cette côte basse. La marée n'est sensible nulle part à plus de vingt-cinq milles de la Mer.

Une Compagnie a entrepris avec un fonds de cinquante-cinq mille six cens vingt livres sterl. de couper un canal entre les Rivières de Cooper et de Santee, dont on espère de grands avantages.

Ports. La côte de la Caroline Sud fournit trois Ports. Celui de Charlestown est vaste, commode, sûr, et son entrée est gardée par le Fort *Johnston.* A douze milles de la Ville on trouve une barre qui a trois passages. Les deux plus profonds ont seize et demi à dix-huit pieds d'eau. *Port-Royal* est un excellent ancrage qui peut suffire à la flotte la plus nombreuse; enfin celui de Georgestown a l'inconvénient d'une barre qui ferme l'entrée de la baie de Vinyaw, et ne laisse que onze pieds d'eau.

Isles. Toute la côte est garnie d'Isles de diverses grandeurs, dont la plûpart sont habitées et bien cultivées. L'indigo et le

coton y réussissent particulièrement. C'est dans l'Isle de Port-Royal que se trouve le port de ce nom.

Aspect du pays. Sol. Productions.

Une plaine unie, insensiblement inclinée vers la Mer, s'étend à quatre-vingt milles de l'Océan. Dans cet espace, le sol est presque par-tout de même qualité, et absolument dépourvu de pierres. Parvenu à cette distance, on s'est élevé à cent quatre-vingt-dix pieds au-dessus du niveau de la Mer. Là, si l'on va à l'Ouest Nord-Ouest de Charlestown, on trouve dans une largeur de soixante milles, un pays couvert de dunes sablonneuses, où la végétation est si faible qu'elle nourrit à peine quelques Habitans qui y vivent épars. A cent quarante milles de la Mer on trouve le premier gradin du grand amphithéâtre des montagnes de l'Ouest: c'est une ligne de hauteurs nommée *The Ridge*. Elle forme la ligne de démarcation entre deux pays qui ne se ressemblent en rien. Le sol devient fertile, l'air salubre, la végétation active, la verdure fraiche; des Côteaux, des Vallées, des

Rivières, des Ruisseaux, coupent et varient le paysage; la culture des grains, qu'on ne connaît guères dans la plaine, s'y retrouve dans toute sa richesse. De beaux bois couronnent les collines, et la nature y prodigue les plus précieux avantages à tous les genres de culture. C'est ce qu'on nomme le pays élevé *(The upper Country)* en opposition avec la plaine. A deux cens vingt milles de l'Océan, l'élévation successive des Collines donne une hauteur de huit cens pieds seulement. Là commence la région des Montagnes. Celles de *Tryon* et de *Hogback* sont élevées de trois mille huit cens quarante pieds au-dessus de leur base. Celles qui suivent deviennent de plus en plus hautes jusqu'à la borne de cet État du côté de l'Ouest.

Le sol de la Caroline Sud se divise en quatre espèces distinctes par leur nature ou leurs productions. Les parties stériles où il ne croît que des Pins *(pine barrens)*; des plaines unies qui ne produisent que de l'herbe, et qu'on nomme *Savannahs*; le sol noir ou le sable gras, du bord des

Rivières et des Marais, qui se couvre naturellement de Roseaux, de Cyprès, de Lauriers, qui donne le Riz, le Coton, et l'Indigo, par la culture; enfin, le sol du pays élevé, que caractérise principalement, dans son état naturel, la production du Chêne et du Hycory, qui donne encore le Pin, le Noyer, le Locust, et que la culture rend propre à tous les grains, au Chanvre, au Lin, au Tabac, à l'Indigo, au Coton, et à l'arbre qui nourrit le ver à soie dont le climat favorise le travail.

Les fruits les plus abondans sont les oranges, les citrons, les figues, les grenades, les poires, les pêches, les melons; le pays ne produit guères de pommes: on les tire des États du Nord.

Culture du Ris.

La culture du Riz fournit à la principale exportation. La première condition du sol qu'on lui destine c'est de pouvoir être inondé à volonté. Cet avantage s'obtient par des digues et des écluses, près des grands réservoirs d'eaux stagnantes dans l'intérieur du pays, ou plus facilement par les variations de niveau qu'oc-

casionne la marée dans la partie des Rivières qu'elle affecte. Le Riz se séme en lignes ou à la volée, en mars, avril et mai, sur le sol mis à sec, et maintenu tel, jusqu'après la première culture à la houe. On séme depuis un quart de bushel, jusqu'à un bushel par acre. L'eau reste sur le terrain huit ou dix jours après cette culture qui se répète trois ou quatre fois. Seize Nègres cultivent un acre dans un jour. C'est ordinairement à la fin d'août que se fait la récolte. Chaque acre ne produit guères moins de trente, ni plus de soixante bushels de Riz prêt à vendre, c'est-à-dire, battu, vanné, grué, puis revanné. Ce Riz renfermé dans des barils de huit bushels et un quart, ou de cinq cens livres, se vend communément deux dollars et un quart le quintal.

Culture de l'Indigo.

La culture de l'Indigo prend journellement plus d'étendue, soit dans la plaine, soit dans le pays élevé, et le profit en paraît encore plus certain que celui de la culture du Riz. (1) On con-

(1) Voyez *Political Essays.*

noît dans les Carolines trois variétés de cette plante très-anciennement cultivée dans l'Inde, qui long-temps en a fourni exclusivement l'Europe. La première qualité est l'Indigo de Saint-Domingue qui pivote profondément et exige un sol très-riche ; la seconde est le faux guatimala, dont la plante plus robuste s'accomode mieux de tous les terrains, mais donne une couleur moins belle ; la troisième est l'Indigo sauvage, plante indigène des provinces méridionales, dont la culture, plus facile, et le produit plus abondant, attirent de préférence l'attention du Cultivateur.—L'Indigo se sème en lignes, à la fin de Mars, dans une terre bien préparée. La jeune plante ressemble à la luzerne d'abord, puis à la fougère. Elle exige des sarclages fréquens, et des soins assidus pour la garantir des vers. Deux mois snffisent pour l'amener à sa maturité, qu'on reconnait à ce que les feuilles deviennent cassantes. On coupe la plante en temps humide. On la fait macérer dans de grandes cuves, où l'eau

se charge de sa fécule colorante. On décante ensuite cette eau, dans laquelle une agitation long-temps soutenue a fait agglomérer en petits grains la substance qui donne la couleur bleue. La dessication dans les chausses réduit cette substance en pâte dont on forme des petits pains quarrés pour le commerce. (1) Cette industrie n'a rien de difficile dans sa pratique, et la culture de l'Indigo peut s'allier avec les principaux travaux de celle du Riz qui lui succède. Dans le commerce, la première qualité de l'Indigo des Carolines se vend souvent pour l'Indigo des Isles Françaises.

Contraste entre le pays élevé et la plaine.

Le contraste de la culture, entre le pays élevé et la plaine, n'est pas moins frappant que celui du climat et du sol. Dans le plat pays, sur-tout dans le voisinage des Rivières, les Esclaves seuls cultivent la terre. Un Blanc n'imagine point pouvoir former un établissement sans avoir des Nègres. Si les moyens lui

(1) Préfontaine.

manque il se loue comme Inspecteur jusqu'à ce qu'il les ait acquis. Dans le pays élevé, les Cultivateurs ne connaissent point les Esclaves, et s'aident de leurs familles pour cultiver leurs domaines comme dans les États du Nord. Dans le plat pays, l'usage de la charrue était à peine connu avant la guerre de l'Indépendance, et n'est point encore très-commun aujourd'hui ; dans le pays élevé, la charrue est généralement employée, et la culture y est conduite avec autant d'intelligence que d'activité. C'est sur-tout à cette partie de la Caroline-Sud que convient ce que dit de cet État l'auteur des *Political Essays*. « Les enfans ne sont une charge que dans les » pays où le commerce, le luxe, le haut » prix des terres, renchérissent les denrées. Dans ces provinces méridionales, » qui, a une certaine distance de la mer, » sont, sans aucun doute, les plus belles » contrées de l'Univers ; la nature entretient spontanément les habitans qui s'y » transplantent. Chaque tête d'ouvrier

» produit annuellement 20 livres ster-
» lings en denrées d'exportation, outre
» l'entretien de la ferme, et le travail
» de l'hiver. Le Planteur qui se promène
» quelques instans avec son fusil revient
» chargé de gibier délicieux, et de toute
» espèce; s'il sort avec son filet, il ren-
» tre pourvu du meilleur poisson; toutes
» les haies, en quelque sorte, lui pré-
» sentent les fruits excellens, et d'une
» saveur inconnue en Europe. Quelle
» meilleure preuve peut-on donner de
» cette profusion, que l'usage d'engrais-
» ser les porcs avec les plus belles pèches
» du monde? — Et tous ces avantages,
» sous un climat où les saisons se suc-
» cèdent sans amener ni la sévère tem-
» pératnre de nos hivers, ni les acca-
» blantes chaleurs d'un soleil brûlant;
» sous un climat enfin qui assure au
» bétail toute l'année une nourriture
» abondante sans provisions et sans soins ».

Charlestown. *Charlestown* (ou Charleston) est la seule ville considérable du pays. Elle est située sur la langue de terre qui sépare les

les Rivières de *Cooper* et *d'Ashley*, dont la réunion forme le Port. La marée y monte communément de six pieds et demi. L'agitation continuelle des eaux, et les brises de mer presque constantes pendant les grandes chaleurs, peut-être aussi l'abondance de la fumée dans une Ville aussi peuplée, rendent le séjour de *Charlestown* plus sain que celui d'aucun autre point du plat pays.

Pendant les mois de l'intempérie, les grands Planteurs s'y réunissent pour en éviter les effets. Les Planteurs des Isles, qui ont fait leur fortune, viennent souvent habiter Charlestown, soit pour réparer leur santé usée par le climat, soit pour jouir des avantages de la société.

Dans aucune Ville des États-Unis, ces avantages n'offrent un plus grand attrait aux Étrangers, parce que nulle part ailleurs l'hospitalité n'est exercée avec plus d'empressement, d'attention, et, on peut dire, de sollicitude. Une partie des maisons de Charlestown est bâtie en bois, et les rues sont en général étroites,

en sorte que les incendies sont plus à craindre, et les secours plus difficiles. On n'y bâtit qu'en briques maintenant. Les édifices publics, dont quelques-uns ont de l'élégance, sont une Maison de Ville, un Change, un Arsenal, un Hôpital, deux Églises pour les Épiscopaux, deux pour les Congrégationalistes, une pour les Presbitériens d'Écosse, une pour les Baptistes, une pour les Luthériens, deux pour les Méthodistes, une pour les Protestans Français, une pour les Quakers, une Chapelle pour les Catholiques Romains, et une Sinagogue.

La situation de la Ville rend les eaux saumâtres. Les marchés ne sont pas très-abondamment approvisionnés, parce que presque tous les riches Habitans ont leurs plantations, d'où ils tirent la plupart des denrées nécessaires à la vie. Les plus abondantes et les meilleures sont les volailles : la viande de boucherie y est d'une qualité inférieure, et le poisson rare. La population de Charles-

town était en 1791 de seize mille trois cens cinquante-neuf Individus, dont sept mille six cents quatre-vingt-quatre Esclaves.

Villes et Bourgs.

Beaufort, dans l'Isle de Port-Royal, est une jolie petite Ville d'environ deux cents Habitans hospitaliers et polis.

Georgetown, au fond de la baie de Winyaw, est une Ville peu considérable.

Cambden sur la Wateree, à cent trente milles de la mer, est une Ville toute nouvelle, et qui se bâtit sur un plan très-régulier.

Columbia, sur la Congaree, n'est remarquable que pour être le siége de la Législature.

Purysbourg, est un gros village à vingt milles au-dessus de *Savanah*, où une Colonie Suisse (1) avait fait de grands établissemens pour l'industrie des soies; mais les profits plus grands et plus sûrs, de la culture du Riz et de l'Indigo, détournèrent bientôt les soins de ces nou-

(1) Un Neufchâtelois, nommé *Pury*, était leur Chef.

veaux Habitans. On y élève encore des vers à soie, mais en petite quantité. *Jacksons'borough*, *Orangebourg*, *Winsborough*, et *Cambridge*, sont des villages de trente à soixante maisons.

Dans l'intérieur de l'État, et sur-tout dans le pays élevé, les habitans fabriquent dans leurs maisons toutes les toiles et étoffes de lin, de chanvre, de coton, et de laine qui sont nécessaires à l'usage de leurs familles.

Les matériaux de la construction des vaisseaux se trouvent d'une qualité supérieure dans la Caroline-Sud. Le Chêne verd ; (*live-Oak*) le Pin jaune, (*pinus Virginica*) et le Pin à flambeaux (*pinus tæda*) y sont abondans et de belle venue ; mais faute de pêcheries, et par-conséquent de matelots, la construction des vaisseaux n'a que très-peu d'activité.

Commerce. Les articles d'exportation sont le Riz, l'Indigo, le Tabac, les peaux, le bœuf, le porc, le coton, la poix, le goudron, la térébenthine, les résines, la cire, les

bois, les cuirs, le liége, la *pinkroot*, la coluvrine, le ginseng, le maïs, les pois, les patates, les oranges, etc. La totalité de la valeur des exportations du Port de *Charlestown*, dans l'année finie le 30 Novembre 1748, fut de cent soixante et un mille trois cens soixante-une liv. sterl. (1) La valeur des exportations du même Port dans l'année finie le 30 novembre 1787, était de cinq cens cinq mille deux cens soixante-dix-neuf livres sterlings. Le tonnage des vaisseaux qui y avaient acquitté les droits dans le courant de la même année, montait à soixante-deux mille cent-dix-huit tonneaux, en neuf cent quarante-sept bâtimens, dont sept cens trente-cinq portant quarante-un mille cinq cens trent-un tonneaux, étaient américains.

Dans les meilleures années, l'exportation du riz a été à cent quarante mille barrils, et celle de l'indigo à un million trois cents mille livres pesant. Le petit nombre

(1) Voyez *Political Essays*.

de manufactures, et le grand nombre de besoins que produisent la richesse et le luxe, occasionnent une importation très-considérable ; cependant la balance annuelle est favorable, excepté dans les années où il se fait de grands achats de Négres. On voudrait pouvoir espérer que cette défaveur cessera bientôt avec son odieuse cause.

Caractère. Mœurs.

Dans la partie de l'État où tout le travail manuel se fait par des Esclaves, on retrouve chez les Planteurs Caroliniens la hauteur, la paresse et l'ignorance, que nous avons observées parmi leurs voisins. Il parait cependant que la Caroline-Sud fournit des exceptions nombreuses à ces traits défavorables. Les habitans, formés de très-bonne heure, ont en général de l'ouverture d'esprit, et des talens naturels. Les gens riches font souvent de grands sacrifices pour l'éducation de leurs enfans. Ils ont de l'aisance dans leurs manières ; ils sont extrêmement polis et hospitaliers. Les femmes manquent ordinairement de cette fraîcheur qui caractérise le genre de la beauté dans les États du Nord ; mais

elles ont de la délicatesse dans les traits, du charme dans les manières, et souvent des talens agréables.

La chasse à cheval est l'amusement favori des Planteurs riches. Deux fois l'année ils se rassemblent pour des courses de chevaux qui donnent lieu à des paris exorbitans. Le gros jeu n'est cependant point aussi à la mode parmi eux que dans les autres États du Sud; mais quant au goût pour la table, ils ne cèdent en rien à leurs voisins.

La force militaire est d'environ vingt-cinq mille hommes; elle se compose des hommes de seize à cinquante ans, qui doivent être toujours prêts à marcher; mais excepté Charlestown, où il y a huit compagnies de Volontaires, un corps de Cavalerie, et un Bataillon d'artillerie, les habitans ont une assez grande indifférence sur le service militaire en temps de paix. Militaire.

Les deux sources de revenu public, sont la taxe sur les Négres, et l'impôt sur les terres. Celles-ci sont distinguées en Revenus.

trois grandes divisions. La première comprend toute la distance qu'affecte la marée ; la seconde, l'espace compris entre la marée et les chûtes des rivières ; la troisième s'étend jusqu'aux bornes de l'État. On établit vingt-une nuances entre les terres pour estimer leur valeur, depuis six livres currency (1) jusqu'à un schelling l'acre ; et un centième de la valeur doit se payer annuellement à l'État. La totalité des revenus est nominalement de quatre-vingt-dix mille livres sterlings, mais effectivement beaucoup moindre. Les dépenses annuelles ne montent qu'à seize mille livres sterlings.

Outre la branche de la Banque nationale, Charlestown possède une Banque, créée en 1792, sous le nom de Banque de la Caroline Sud.

nstruction. Avant la guerre, les gens riches envoyaient ordinairement leurs fils en Europe pour leur éducation ; maintenant,

(1) Dans la Caroline-Sud, quatre schellings huit deniers font un dollar. (*Voyez* la note, pag. 345, tom. I).

c'est principalement dans les États du Nord et du Centre, qu'ils vont suivre les écoles ; mais le nombre de ceux qui s'instruisent ainsi à grands frais est comparativement petit; et cet État a besoin, sous ce rapport, de l'impulsion que les gens riches pourraient donner, s'il y avait parmi eux un peu plus d'entreprise.

Des dons du Public et des Particullers, destinés depuis la guerre à l'établissement d'un Collège respectable, à Charlestown, ont ensuite été divisés entre trois Établissemens dont aucun n'a pleinement réussi. Charlestown a quelques Académies ou Écoles bien montées. On remarque encore l'Académie de Cambrige, et le Collège du Winsborough, lequel, quoique sur une échelle peu étendue et maintenu uniquement par des Particuliers, rend au Public des services utiles.

On compte dans l'État cinq Associations charitables, et une Société de médecine. Il y a en outre, à Beaufort et à Ste. Hélène, des Sociétés dont les fonds sont destinés à l'éducation des enfans pauvres. Sociétés.

Sauvages. Les *Catabaws* sont la seule Nation indigène qui se trouve enclavée dans la Caroline-Sud. Cette Tribu, maintenant réduite à environ quatre cens cinquante individus, était autrefois redoutable aux Sauvages des six Nations avec lesquels elle était continuellement en guerre.

Religion. Le pays élevé est principalement habité par des Presbytériens, des Baptistes et des Méthodistes. Les Épiscopaux ont l'avantage du nombre dans la partie maritime.

Constitution. L'Assemblée générale, formée du Sénat et de la Chambre des Représentans, possède le Pouvoir législatif. Le Sénat est composé de trente-cinq Membres élus tous les quatre ans, parmi les citoyens âgés de trente ans au moins, qui ont habité cinq ans dans l'État; s'ils sont domiciliés dans le district qui les élit, ils doivent y posséder au moins trois cens liv. sterl. en fonds de terre; et s'ils habitent un autre district, ils doivent y posséder au moins mille liv. sterl. Les Représentans sont élus pour deux ans parmi

les citoyens de vingt-un ans, qui ont trois ans de séjour dans l'État, et qui possèdent, dans le district qui les élit, au moins cinq cens acres et dix Nègres, ou dans un autre district cinq cens liv. sterl. en fonds de terre. Tous les Blancs libres, âgés de vingt-un ans, qui ont habité deux ans dans l'État, qui y possèdent depuis six mois cinquante acres de terre, ou qui paient trois schelings de taxe dans le district qu'ils habitent depuis six mois, ont droit de suffrage dans les élections de la Législature. Les deux Chambres réunies le dernier lundi de Novembre, élisent le Gouverneur pour deux ans. Il doit être au moins âgé de trente ans, avoir habité l'État au moins dix ans, et y posséder un fonds de terre de quinze cens liv. st. Il ne peut être élu de nouveau qu'après un intervalle de quatre ans. Il est revêtu du Pouvoir exécutif et commande la force militaire. Il a le droit d'accorder des sursis, et de faire grace, excepté pour les crimes d'État; il peut remettre les amendes et les confiscations; il peut ajourner la Lé-

gislature à une époque qui ne soit pas au-delà du quatrième lundi de Novembre, lorsque les deux Chambres ne s'accordent pas sur l'ajournement; il peut exiger des informations des Départemens exécutifs, et recommander les mesnres qu'il juge convenables et utiles.

La Législature élit les Juges des Cours supérieures, et peut instituer les Tribunaux qu'elle estime nécessaires. Tous les Juges conservent leur emploi tant qu'ils se conduisent bien; et ils reçoivent un salaire fixe. Tous les Officiers de l'État prêtent un serment de fidélité, et sont sujets à être accusés *(impeached)* par les Représentans, pour être jugés par le Sénat. Cette Chambre a seule l'initiative sur l'article des impôts. La Législature peut, sous de certaines restrictions, faire des changemens aux lois constitutionnelles, et une majorité de deux tiers dans chaque Chambre, peut convoquer une Convention.

Constitution. La Constitution établit le Pouvoir suprême du Peuple, la liberté de conscience,

l'épreuve des Jurés, la subordination du Pouvoir militaire au Pouvoir civil; elle exclut les lois *ex post facto*, les *bills d'attainder,* les baux excessifs, les titres de noblesse, et les distinctions héréditaires.

La Constitution de l'État a été acceptée le 3 Juin 1790. Un Comité formé dans la Législature en 1792, a été chargé de réviser les lois sur les Nègres, qui, à quelques égards, respectent peu l'humanité et la justice, puisqu'un Maître qui tue son Esclave en est quitte pour une prison d'un an, et pour une amende. On ne connaît point encore le travail de ce Comité, mais la disposition de l'esprit public, sur le traitement des Esclaves dans cet État, doit faire espérer que son résultat leur sera favorable. Quant à l'époque future de l'abolition de l'esclavage, elle paraît devoir être bien éloignée encore dans un Pays où l'on a fait tout récemment de la propriété de dix Esclaves une condition d'éligibilité pour les Législateurs de l'État.

Les premières tentatives d'établisse- Histoire.

mens dans la Caroline Sud furent faites sous la direction de l'Amiral de Coligny, par des Protestans Français qui fuyaient la persécution de leurs compatriotes, et que les Espagnols détruisirent au bout de peu de tems. Ce ne fut que sous le règne de Charles II qu'on reprit le projet de peupler la Caroline Sud. Le Comte de Clarendon, et sept autres Seigneurs de la Cour, obtinrent en 1662 une concession de toute la côte comprise entre le 31° et le 36° lat. Nord; et cette concession fut encore étendue deux ans après. Les Propriétaires reçurent du Roi tous les Pouvoirs nécessaires pour faire, et maintenir, les lois dans leur Province. Ils s'adressèrent au célèbre Loke pour en obtenir une constitution. Cette constitution, purement aristocratique, ne répondit point dans la pratique aux espérances que donnait la réputation de son Auteur. Elle divisait la totalité du pays d'une manière inaliénable entre trois classes de noblesse, savoir, les *Landgraves*, les *Cassiques*, et les *Barons*.

William-Saile, premier Gouverneur, vint s'établir à l'endroit où Charlestown est bâti aujourd'hui. Pendant les cinquante années que dura le Gouvernement propriétaire, les Colons furent constamment déchirés de dissentions intestines, de guerres avec les Sauvages, les Espagnols ou les Français, et de querelles de religion. Fatigués de ces troubles sans cesse renaissans, et désirant un Gouvernement plus énergique, dont ils pussent recevoir une protection plus efficace, les Colons effectuèrent en 1719 une révolution qui établit l'autorité royale. Le Lord *Granville* refusa de renoncer à sa portion de propriété, mais les sept autres acceptèrent de la Cour vingt-deux mille cinq cens liv. sterl. en indemnité. Dès-lors la Caroline fleurit en paix jusqu'à l'époque du fameux acte du timbre.

Aucun État n'a plus souffert pendant la guerre de l'indépendance. Les récoltes de 1779, 1780, et 1781, furent enlevées par les Anglais; celle de 1782 le fut par les troupes américaines. La Caroline perdit vingt-

cinq mille Nègres, vit ses villages brûlés, ses habitations détruites, ses propriétés pillées. On calcule qu'elle a payé de trois millions sterl., et du sang d'un nombre prodigieux de ses citoyens, l'avantage de l'indépendance.

Depuis la paix, les progrès de sa population, de son agriculture, de son commerce, sont extrêmement rapides. Les talens et les vues patriotiques de ses Législateurs les plus influens, et tous les avantages naturels qu'elle réunit, lui ouvrent une brillante perspective de prospérité.

CHAPITRE XXIV.

CHAPITRE XXIV.

GEORGIE.

Etendue. Bornes. Division. Population. Rivières. Marais. Isles. Aspect du pays. Climat. Sol. Productions. Culture du Coton. Villes. Exportations. Caractère. Mœurs. Constitution. Instruction. Sauvages. Histoire.

LONGUEUR, six cens milles; largeur, deux cens cinquante milles.

Entre les 31e deg. et 35e deg. latitude Nord; et entre le 5e deg. et 16e deg. long. Ouest de Philadelphie.

L'État de Georgie est borné à l'Est par l'Océan Atlantique; au Sud par les Florides de l'Est et de l'Ouest; à l'Ouest par le Mississipi; au Nord et au Nord-Est par la Caroline Sud et le pays cédé aux États-Unis par la Caroline Nord.

La Georgie est divisée en trois Districts et onze Comtés, savoir :

District.	*Comtés.*	*Villes.*
Le district bas contient 21,566 habitans..	Cambden . . .	St. Patrick.
	Glyn	Brunswick.
	Liberty	Sunbury.
	Chatham. . . .	Savanah.
	Effingham . . .	Ebenezer.
Le district du Centre contient 25,336 habitans	Richmond . . .	Augusta.
	Burke	Waynesborough.
	Washington . .	Louisville.
		Golphington
Le district élevé contient 37,946 habitans, .	Wilkes.	Washington.
	Franklin.	
	Green	Green'sburgh.

Sur quatre-vingt-quatre mille huit cens quarante-huit habitans, vingt-neuf mille deux cens soixante-quatre sont esclaves.

Rivières. La Rivière de Savanah sépare la Georgie de la Caroline Sud. Son cours est du Nord-Ouest au Sud-Est. Elle est principalement formée de deux branches nommées *Tugulo* et *Keowee*, qui prennent leur source dans les montagnes et se réunissent à quinze milles de la frontière du Comté de *Wilkes*. La barre de *Tybee*,

qui se trouve à son embouchure, a seize pieds d'eau à demi-marée.

Les gros bâtimens remontent jusqu'à Savanah, et les bâtimens de grandeur médiocre jusqu'à Augusta. Au-dessus de cette Ville il y a une chûte après laquelle les chaloupes remontent jusqu'au confluent des deux branches supérieures. De toutes les Rivières qui se jettent dans la Savanah, *Broad-River* qui la joint à Pétersbourg, est la plus considérable. Elle prend sa source dans le Comté de Franklin. Elle traverse les plus beaux Établissemens du Comté de Wilkes, et pourrait à peu de frais être rendue navigable.

L'*Ogeechee* est une petite Rivière à dix-huit milles au Sud de la Savanah, et qui suit un cours parallèle à celui de cette Rivière.

L'*Alatamaha* qui coule à environ soixante milles au Sud de la Savanah, prend sa source dans la montagne de *Cherokee*. Elle arrose de son cours rapide un espace de deux cens cinquante milles avant d'arriver à la plaine. Elle y parvient sous le

nom d'*Oak mulge*, parcourt lentement une distance de cent cinquante milles, se réunit à l'*Ocone* qui vient de l'Est, et suit encore dès-lors, sous le nom d'Alatamaha, un cours de cent milles au travers des forêts avant de se jeter dans l'Océan, où elle entre par plusieurs bouches. — La route qui conduit d'Augusta chez les *Creeks* traverse les deux branches de l'Alatamaha, à seize milles au-dessus de leur confluent. Cette route passe près de l'*Oak mulge* par un terrain qui a été autrefois cultivé, et auprès duquel on voit les restes d'une Ville que les *Creeks* disent avoir été leur premier établissement après leur émigration des pays de l'Ouest.

Les Rivières de *Turtle*, *Great-Sitilla*, *Litle-Sitilla*, *Crooked* et *St.-Mary*, se jettent encore dans l'Atlantique. Cette dernière, qui prend sa source dans un immense marais, traverse de beaux bois de sapins, et peut se remonter à quatre-vingt-dix milles avec des bâtimens d'un port considérable. Enfin, les Rivières de *Mobile*, de *Pascagoula*, de *Pearl*, et

d'*Apalachicola*, coulent vers le Sud, et se jettent dans le golphe du Mexique. Cette dernière Rivière qui prend naissance à l'extrémité de la chaîne des Alléganys, et qui tire son nom d'une Tribu de Sauvages, a donné à ces montagnes le nom d'*Apalaches* qu'elles portent ordinairement sur les cartes européennes.

Les Rivières de la Georgie sont peuplées de bon poisson de diverses espèces, mais le requin y est dans quelques endroits très-incommode aux Pêcheurs.

Le marais *d'Ouaquaphenogaw* qui donne naissance à trois Rivières, couvre une étendue de trois cents milles de circonférence. Dans la saison pluvieuse il devient un lac, qui contient un grand nombre d'Isles dont le sol est très-fertile. Une de ces Isles, représentée par les *Creeks* comme le séjour de l'Univers le plus délicieux, est depuis long-tems l'objet de leurs recherches inutiles. Quelques Sauvages de cette Tribu, qui s'étaient engagés à la poursuite du gibier dans les parties intérieures de ce marais Marais.

immense, étaient prêts à périr de fatigue et de faim, sur les bords d'une Isle qu'ils venaient d'atteindre, lorsque des Filles du Soleil, d'une beauté éclatante, les entourèrent en foule, leur offrirent des gâteaux et des fruits, et les sollicitèrent de s'éloigner promptement pour se soustraire à la férocité des habitans de ces lieux enchantés. Dès-lors tous les efforts de ces crédules Sauvages, pour retrouver l'Isle mystérieuse, ont été vains. Les plus heureux dans cette recherche l'ont vue, l'ont approchée, ont été près de l'atteindre, mais un charme fatal la leur a toujours dérobée.

Isles.

La côte de la Georgie est garnie d'Isles basses, couvertes de bois; des criques navigables les entourent, ou les séparent du Continent, dont les bords sont inondés de marais salans, dans une largeur moyenne de cinq à six milles. La partie orientale de l'État, dans une étendue de cent vingt milles sur quarante-cinq, est une plaine unie, sans un seul monticule ni aucune pierre. Les côteaux com-

Aspect du pays.

mencent ensuite, et s'élèvent graduellement jusqu'aux montagnes. A 60 milles, dans l'intérieur de la Georgie, à compter de sa frontière nord, se termine la chaîne des Alleganys. Au midi de ces montagnes s'étend une vaste et riche plaine, dans laquelle le sol et le climat favorisent les mêmes productions que dans les Indes Orientales.

Les mêmes causes d'insalubrité que nous avons observées dans les Carolines, se retrouvent dans les plaines de la Georgie, et s'aggravent encore de la mauvaise qualité des eaux. Cette dernière circonstance sert d'occasion à l'usage des liqueurs fortes, qui en corrige l'effet, mais dont l'abus est fréquent et funeste. Pendant les mois de l'intempérie, les riches Planteurs ont coutume d'habiter le pays élevé, où l'air est pur et sain, les eaux abondantes et de bonne qualité. Dans le Sud de l'État, les Alizés tempèrent les chaleurs de l'Été. Depuis le mois de juin au mois de septembre le thermomètre de Farenheit se maintient du 76 au 90e Climat.

degré ; et en hiver il varie du 40 au 60 (1). Les vents d'Est sont les plus chauds en hiver, comme les plus frais en été ; les vents de Sud sont chauds, humides et malsains.

Sol. Production.

Aussi loin que s'étend la marée, c'est-à-dire de 15 à 25 milles, les bords des rivières sont cultivés pour le riz. Le sol du pays qui sépare les rivières est généralement d'une qualité inférieure. Il se couvre principalement de Pins, de petits roseaux et d'herbe, et fournit toute l'année au paturage des troupeaux. On trouve çà et là des cantons qui nourrissent le Chêne et le Hicory, et dont le sol convient à la culture des grains et de l'indigo. Ces parties sont un peu plus élevées que le terrain environnant ; et ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que toutes les fois qu'on trouve un renflement pareil sur le bord d'une rivière, on trouve vis-à-vis, sur l'autre bord, une dépression

(1) De 17 deg. à 26′ division de Réaumur en Été ; et de 4 deg. et demi à 12′ et demi en hiver.

du terrain qui forme un marais, et dont l'étendue est toujours proportionnée à celle de la partie élevée.

Le sol, principalement composé d'argile et de sable, jusqu'à une certaine distance de la mer, affecte une couleur grise, qui devient rougeâtre ou brune, et enfin noire, de place en place, en se rapprochant des montagnes. Le terrain rougeâtre (*mulatto ground*) produit naturellement le Chêne et le Hicory, et par la culture, le Bled, l'Avoine et le Tabac; le sol noir, qui est le plus riche, nourrit naturellement le Mûrier et le Noyer noir, et donne, par le travail, le maïs, le tabac, l'indigo et le coton.

Cette dernière culture que les Planteurs bornaient autrefois à ce qu'exigeaient leurs propres besoins, prend dans la Georgie des accroissemens journaliers. Ils cultivent également le coton herbacée, qui est une plante annuelle, et l'arbrisseau vivace qui porte le nom de cotonnier dans les Isles. La noix du premier est plus grosse, la filasse plus longue et plus blanche; le

Culture du coton.

second à l'avantage de durer plusieurs années, et sa noix produit des flocons plus fins et plus soyeux. La culture du tabac donne aussi de grands profits aux Planteurs. Enfin on cultive une espèce de pommes de terre qu'on nomme *sweet patatoes*, qui donnent une nourriture saine, et dont on obtient, par la macération, une espèce d'empois nommé *sago*, et qui s'emploie aux mêmes usages que le sago de l'Inde ; elles servent encore à faire une liqueur forte inférieure en qualité à l'eau-de-vie de riz. Les fruits sont les mêmes que dans la Caroline-Sud. Il paraît que l'industrie seule manque pour la culture de la vigne, et que les fruits des tropiques, convenablement soignés y prospéreraient de même. On assure que le thé dont *Samuël Bowen* a apporté la graine à Savanah en 1770, y réussit très-bien.

Villes. *Augusta* est le siége actuel du Gouvernement. Elle est à cent quarante-quatre milles de la mer, et située immédiatement au-dessous d'une chute de la

Savanah, qui a dans cet endroit deux cens cinquante toises de large. Comme cette Ville est centrale et saine, elle prend des accroissemens rapides. En 1782 trois ou quatre maisons seulement y étaient réunies : en 1787 on y en comptait deux cens.

Savanah est une Ville de huit à neuf cents habitans, située sur la rive Sud de de la Rivière de ce nom, à dix-sept milles de son embouchure ; elle était ci-devant la capitale de la Georgie.

Sunbury possède un Port commode et sûr ; sa situation est agréable ; et comme elle fait exception à l'insalubrité de la plaine, elle attire, pendant l'intempérie, un grand nombre des Planteurs, qui, à cette époque, désertent les campagnes. Elle fut brûlée par les Anglais pendant la guerre ; mais elle est rebâtie à neuf.

Brunswik, dans le Comté de *Glynn*, à l'embouchure de *Turtle-River* sous le 31° 10′, est une Ville encore en projet, mais à laquelle un Port, suffisamment profond pour les plus gros vaisseaux, et

des environs très-fertiles, promettent un établissement et des progrès rapides.

Frederica, dans l'Isle de *S-Simon*, est une des plus anciennes Villes de la Georgie. Elle avait une forteresse qui tombe en ruines. Son Port est sûr et commode, mais sa population est très-peu considérable.

Washington, dans le Comté de *Wilts*, est une Ville naissante; elle est située à cinquante milles Nord-Ouest d'Augusta: elle possède une Académie de soixante à soixante-dix Étudians.

La Ville de *Louisville*, dont le plan seul existe jusqu'à présent, doit devenir le siége du Gouvernement. Son emplacement est fixé sur la Rivière d'Ogetchee, à soixante-dix milles de son embouchure.

Les objets d'exportation de la Georgie sont le riz, le tabac, le sago, les bois, les cuirs, les peaux, la couvrine, la cire, l'avoine et le bétail.

Exportations. Les exportations de la Georgie, en 1755, montaient à dix-huit cents quatre-vingt-dix-neuf tonneaux, dont la valeur

était de quinze mille sept cens quarante-quatre liv. sterlings. En 1765, l'exportation montait à sept mille six cents quatre-vingt-cinq tonneaux, dont la valeur était de soixante-treize mille quatre cents vingt-six livres sterlings. En 1772 l'exportation montait à onze mille deux cents quarante-six tonneaux, dont la valeur était de cent vingt-un mille six cents soixante-dix-sept livres sterlings. La valeur des exportations dans l'année finie le 30 septembre 1791, montait à quatre cents quatre-vingt-onze mille quatre cents soixante-douze dollars.

Les importations sont les denrées des Isles, le thé, les vins, les étoffes, la quincaillerie, les fromages, le poisson, les patates, les pommes, le cidre, et les souliers. Les États du Nord fournissent une grande partie de ces objets. Si l'augmentation du commerce dans les dix-neuf dernières années ne paraît pas telle qu'on pourrait l'attendre des accroissemens précédens, on doit l'attribuer, en grande partie, à la suspension de l'im-

portant commerce des fourrures, avec les Tribus des Sauvages, commerce qui, avant la guerre avait une activité qu'il n'a point reprise depuis.

Les manufactures ont fort peu de vie. La culture de la soie n'attire point suffisamment l'attention des habitans. Dans le pays élevé ils fabriquent une partie des étoffes de leur propre consommation, mais dans la plaine ils dépendent entièrement, sur cet article, soit de l'Europe, soit des États du Nord.

Caractère. Mœurs. Les émigrations des autres États recrutent continuellement la population du pays. Le trait dominant des habitans, après l'hospitalité qu'ils exercent avec le même plaisir que leurs voisins, c'est la paresse. La Nature y est si prodigue, et le climat donne si peu de besoins, que la nécessité, le grand mobile du travail, n'y exerce point d'empire. La danse est l'amusement favori, et le jeu la passion trop générale des Georgiens. — Dans le pays élevé, les combats de coqs et les courses des chevaux sont à la mode. Sous

un climat qui change le repos en délices, l'oisive indolence des riches semble avoir besoin, pour se préserver d'une apathie complette, de ces diversions qui remuent par l'attrait des chances. C'est sous ce rapport que la chasse à cheval est un amusement très-généralement recherché. Ce goût se lie d'ailleurs à celui de la table, et donne souvent occasion à des fêtes, dans lesquelles la tempérance passerait pour un ridicule.

Les habitans de l'État qui professent la religion chrétienne sont Presbytériens, Épiscopaux, Baptistes ou Méthodistes. Il n'y a parmi eux qu'un très-petit nombre de Ministres.

La Constitution de l'État a été sanctionnée en 1789, sur un plan semblable à celui de la Constitution générale des États-Unis. Constitution.

Les Établissemens littéraires sont encore dans l'enfance chez les Georgiens. La Législature paraît cependant y prendre intérêt; les Règlemens qu'elle a faits pour la fondation d'une Université, à Louïs- Instruction.

ville, et pour l'enseignement dans les divers Comtés, promettent des succès auxquels l'indolence naturelle des habitans peut seule mettre obstacle. L'Université est dotée de cinquante mille acres de terres, la plupart de très-bonne qualité, et de six mille liv. sterl. en lots ou maisons dans la Ville d'Augusta.

Sauvages.

Les Sauvages nommés *Muskogee*, ou *Creeks*, habitent le centre de la Georgie, et forment la Nation la plus nombreuse de toutes celles qui sont comprises dans les limites des États-Unis. Il y a quelques années qu'on y comptait dix-sept mille deux ceus quatre-vingt individus, dont cinq mille huit cens soixante guerriers. Cette Nation est composée de seize Tribus qui portent des noms différens, et qui, après des guerres sanglantes entr'elles, se sont confédérées contre les *Chactaws* leurs rivaux. Les Creeks sont très-supérieurs aux autres Tribus sauvages du Continent par la taille, le courage, l'industrie, et la politique. Ils sont jaloux de leurs droits, et ont beaucoup de

de répugnance à vendre leurs terres. Ils nourissent des bestiaux et de la volaille, cultivent le riz, le tabac, le maïs, les patates, les légumes, et toutes sortes de fruits. Ils sont très-hospitaliers envers les étrangers ; amis fidèles, et ennemis ardens. Aucune Nation n'affecte plus de mépris pour la parole des Peuples d'Europe, mais ils font profession de respecter la foi des États-Unis, et desirent poser, par un arrangement définitif, des bornes aux accroissemens continuels des Blancs. Les terres qu'ils reclament se bornent au Nord par le 34° de latitude, à l'Ouest par la Mobile, et s'étendent jusqu'à l'Océan Atlantique, quoiqu'ils aient cédé les côtes par divers traités à l'État de Georgie. Ce sont des voisins très-incommodes aux Cultivateurs des frontières. Leur Chef actuel *Gillivray*, fils d'un Anglais et d'une femme de haut rang dans leur Nation, nourrit leur haine contre les Américains. Il avait servi dans l'Armée anglaise pendant la guerre, et la confiscation des biens considérables qu'il

possédait en Georgie, l'engagea à se retirer chez les Creeks. Ses talens et ses connaissances lui donnèrent bientôt de l'ascendant parmi eux, et ils l'ont élu leur Souverain : plusieurs de ses sœurs, qui l'ont suivi, sont mariées à des Chefs de la Nation.

Les *Chactaws* ou *Têtes plates*, sont établis dans un pays montueux et fertile, entre l'Alabama et le Mississipi. Cette Nation possédait, il y a quelques années, quarante-trois Villes ou Villages, en trois divisions, contenant douze mille cent vingt-trois individus, dont quatre mille quarante un guerriers.

Les *Chicassaws* habitent les sources de la Mobile, et errent sur les frontières Nord-Ouest de la Georgie, et dans le Gouvernement de Tenessée. Nous avons eu occasion d'indiquer les principaux traits de leur caractère et de leur histoire. Leur Ville centrale est sous le 34° 23′ de lat. Nord, et le 14° 30′ de long. Ouest de Philadelphie. On comptait chez cette Tribu, il y a quelques années, mille

sept cens vingt-cinq individus, et cinq cens soixante-quinze guerriers.

En 1732, quelques Particuliers opulens conçurent le projet de peupler les contrées qui bornaient les Carolines vers le Sud. Ils se proposaient le double but de procurer une existence heureuse aux Pauvres qui voudraient l'acheter par le travail, et d'assurer les frontières de ces Provinces en mettant des Colons nouveaux entr'elles et des Sauvages continuellement excités aux déprédations par les ennemis naturels de l'Angleterre. Histoire.

Le succès de cette entreprise, dont les vues étaient respectables, fut entravé par les fautes des Cessionnaires qui l'avaient conçue. Des lettres-patentes de Georges II leur donnaient le droit embarrassant de fabriquer les lois de la nouvelle Colonie. Ils considérèrent les Colons comme des Possesseurs de fiefs, tenus par cette possession même, à prendre les armes pour la défense du pays. Pour prévenir l'inconvénient des trop grandes propriété-

tés, ils restreignirent à cinq cens acres (1) l'étendue la plus considérable que pût posséder une famille. Ils établirent un droit d'échûte en leur faveur au défaut d'enfans mâles. Ils obligèrent les Colons à un séjour non interrompu dans le pays. Ils soumirent à la confiscation les possessions qui, dans l'espace de dix-huit années, n'auraient point été cultivées, et encloses d'une haie vive ou d'une palissade de six pieds de haut, enfin ils défendirent toute communication avec les Tribus sauvages, et prohibèrent l'importation des Nègres et du rum.

Ces règlemens, dont le but était de forcer à un travail utile, de garantir du poison de l'esclavage et de l'intempérance, des Colons maintenus dans une salutaire égalité de fortune, parurent, en général, dictés par un esprit d'humanité et de sagesse; mais l'état de la Colonie démontra bientôt que, lorsqu'il s'agit de gouver-

(1) *William Burke*, Histoire des Colonies.

ner les hommes, les conceptions du génie, séparées des leçons de l'expérience, n'offrent que des moyens d'erreur. Les nouveaux Colons éprouvés par le climat, manquèrent des forces nécessaires pour opérer des défrichemens étendus dans un pays couvert de forêts épaisses.

La vente facile des bois eut encouragé leurs travaux, mais la prohibition des Nègres et du rum, qu'ils eussent pu tirer des Isles en échange, leur interdisait ce marché; et privés de cette liqueur, dont un usage modéré corrige la mauvaise qualité des eaux, ils n'en devinrent que plus promptement victimes de l'intempérie.

De toutes les circonstances qui tendaient à l'allanguissement de la Colonie, aucune ne contribua davantage à en paralyser les progrès que la clause qui bornait à cinq cens acres la propriété d'une famille. Une possession de cette étendue paraît d'abord devoir satisfaire l'ambition d'une classe d'hommes qui, avant d'atteindre le rivage américain, n'a-

vait peut-être jamais connu le sentiment de la propriété ; mais l'échelle de l'ambition s'élève à proportion de la réussite, et l'expérience démontre que, lorsqu'il s'agit d'attirer des Colons, et d'encourager leurs travaux, il est impolitique de poser une barrière à l'espérance, en montrant le terme des succès.

Une partie des Colons alla chercher au-delà de la Savanah des institutions plus libres. Le reste des habitans en proie aux besoins, aux divisions, à l'anarchie, tourmenté par les guerres avec les Espagnols et les Sauvages, implora à diverses reprises la protection trop faible des Propriétaires. Ceux-ci fatigués d'une domination peu convenable à des Particuliers, la cédèrent enfin à la Couronne en 1753. A cette époque les exportations de la Province ne montaient pas à dix mille liv. sterl. Elle commençait seulement à ressentir les effets d'un Gouvernement mieux calculé, et d'une protection plus efficace, lorsque la guerre vint suspendre ses progrès jusqu'en 1763. La

marche de sa prospérité est assez indiquée par la progression des produits de l'exportation depuis cette époque jusqu'à la guerre de l'indépendance. La Georgie a autant souffert de cette guerre qu'aucun État de l'Union. Depuis la révolution, les délices de son climat, l'étendue et la fertilité des terres encore incultes, y font affluer les habitans des États du Nord et du Centre; et, lorsqu'une paix solide, projettée par le Congrès, aura mis un terme aux incursions des Sauvages encore redoutées sur la frontière, la Georgie rivalisera bientôt avec les autres États du Sud, en population comme en richesse.

EXPOSÉ SOMMAIRE

DES *principaux faits qui caractérisent les Américains et leur pays* (1).

LA Nation Américaine a écarté les principes, à la faveur desquels les hommes avaient été soumis à l'oppression religieuse ; et rejettant cette espèce de tolérance, qui n'est que l'indifférentisme, elle a placé toutes les Eglises, toutes les Sectes, toutes les Sociétés religieuses sur un pied d'égalité parfaite.

Elle a rejetté de même les principes, à la faveur desquels les hommes avaient été soumis à l'oppression civile, et elle a

(1) Le morceau suivant est tiré de l'ouvrage de *Tonch Coxe*, de Philadelphie, imprimé à Londres, 1795. Il a été écrit à la fin de l'année 1793, et se trouve aussi dans l'ouvrage de *Thomas Cooper*. (Londres 1795).

mis en pratique, avec un succès plus complet qu'aucune autre Nation, les principes d'un Gouvernement libre.

Au milieu du mouvement des passions qui a dû se prolonger après la révolution ; agités par tous les sentimens qu'un tel état de choses devait faire naître, les Américains ont su porter leurs regards, avec le calme de la réflexion, sur les vices de leurs institutions politiques et civiles ; ils ont considéré, avec une attention proportionnée à l'importance de l'objet, les nombreux inconvéniens qui en résultaient, et les maux dont ils étaient menacés, si leur Constitution n'éprouvait des amendemens ; et ils ont offert au Monde le spectacle nouveau et intéressant d'une Nation entière *s'imposant volontairement l'indispensable et salutaire frein d'un gouvernement juste.*

Dans deux occasions, à la distance de quatre années, le mérite personnel et l'intérêt public ont produit *l'élection unanime du premier Magistrat des États-*

Unis, sans le moindre effort quelconque pour réunir les suffrages.

Pendant quatre ans, tous les Offices du Pouvoir exécutif sont restés dans les mêmes mains ; et il n'y a eu de changemens que par mort ou résignation volontaire.

La dette publique est moindre relativement à la richesse et à la population actuelle des États-Unis, qu'elle ne l'est chez aucune autre Nation.

Les États-Unis, en comprenant les opérations particulières de chaque État, ont acquitté depuis dix ans une plus grande partie de la dette publique qu'aucune autre Nation.

Les dépenses du gouvernement sont beaucoup moindres, proportionnellement à la richesse et à la population, que chez aucune Nation de l'Europe.

Il n'y a dans les revenus nationaux, ni impôt sur les terres, ni taxes intérieures ou excises sur les alimens, les boissons, les combustibles, la lumière,

les articles des manufactures nationales ou étrangères, les productions naturelles du pays ou de l'Étranger, si ce n'est un droit de quatre *pence* sterling sur les liqueurs distillées. La plus grande partie des charges publiques s'acquitte par un droit sur les marchandises étrangères, lequel ne porte que sur la partie réellement consommée dans le pays, attendu la remise qui se fait pour celles de ces marchandises qui se réexportent. Cette disposition encourage fortement les manufactures et le commerce. Elle n'excepte qu'un petit nombre d'articles d'un genre particulier qu'on ne doit pas desirer voir importer, ni consommer dans les États-Unis.

Une monnaie nationale est établie sous la direction de l'homme le plus habile du Pays pour la pratique des arts et des sciences, *David Rittenhouse*. La loi pourvoit à ce que le titre des monnaies d'argent soit égal à celui des monnaies d'Espagne, et le titre des monnaies d'or à celui des monnaies du même métal chez

les Nations d'Europe les plus exactes sous ce rapport.

Le Gouvernement a adopté la mesure politique et salutaire de ne se réserver aucun profit sur la fabrication des monnaies.

Les banques établies dans les Villes de Philadelphie, New-York, Boston, Baltimore, Charlestown, Alexandrie, etc. donnent un dividende annuel de sept et demi à huit et demi pour cent (1) qui est payé par semestre.

L'intérêt de la dette publique des États-Unis est payé par quartiers avec une régularité rigoureuse. Il n'y a aucune taxe sur les fonds publics, ni sur les banques.

La construction des vaisseaux a été plus considérable en 1792 que dans aucune autre année, et elle est beaucoup plus considérable en 1793 que dans l'année précédente. En général, l'art de la construction n'a jamais été si bien entendu, ni si bien exécuté ; et jamais les objets nécessaires pour la fourniture, le grée-

(1) On pourrait dire plus avec vérité.

ment et l'armement des vaisseaux n'ont été manufacturés en aussi grande abondance dans les États-Unis.

La valeur des produits des manufactures des États-Unis est certainement plus que double de la valeur de leurs exportations en denrées du pays.

La valeur des produits des manufactures des États-Unis est beaucoup plus grande que la valeur totale de leurs importations, en y comprenant les marchandises qui se réexportent.

Les manufactures d'Amérique ont en général pour objet des articles utiles, nécessaires ou commodes. Ceux de luxe, d'élégance, ou de parade ne se fabriquent guères dans les États-Unis.

Les manufactures des États-Unis ont pris des accroissemens rapides depuis le commencement de la guerre de la révolution, et particulièrement depuis cinq ans.

Presque toutes les familles des Cultivateurs, et un grand nombre des habitans des Villes s'occupent de la fabrication de

diverses étoffes. Cet usage s'étend sous l'influence de l'esprit public, et de l'intérêt des individus.

Les exportations des États-Unis ont augmenté d'environ quatorze pour cent dans les deux dernières années. (1)

Ces exportations consistent principa-

(1) Elles ont augmenté depuis dix-huit millions et un quart à vingt-six millions de dollars (30 Septembre 1793.

Le cours du change, constamment défavorable aux États-Unis, malgré l'accroissement des exportations, a souvent fait présumer que la balance du commerce leur était contraire, et a donné des doutes sur leur prospérité.

Chez les Puissances commerçantes de l'Europe, l'état habituel du change peut indiquer, avec assez de certitude, l'abondance réelle des espèces, et la balance du commerce; mais la position des États-Unis est, à quelques égards, si particulière, que le cours du change induirait en erreur celui qui y chercherait des indices certains sur leur situation commerciale.

Là où le capital en circulation est à-peu-près parvenu, par les succès du commerce, au point d'équilibre avec les moyens de les faire valoir dans l'intérieur; là où il y a, en quelque sorte, *saturation* de numéraire, il se repousse lui-même, il est habituellement plutôt offert que demandé, et le change s'en ressent. Mais dans les États-Unis où la force des choses

lement en objets les plus nécessaires à la nourriture de l'homme et des animaux

---

tend constamment, et tendra probablement long-tems, à répartir presque également sur une population, tous les jours plus nombreuse, les espèces qui y arrivent, le degré de saturation est encore bien éloigné.

Il faut observer que le bas prix, l'étendue et la fertilité des terres invitent toujours fortement à leur achat et à leur exploitation; et que cette même cause, qui maintient l'intérêt de l'argent et le prix de la main-d'œuvre à un taux très-élevé, doit rendre constamment les espèces *relativement rares* dans le commerce, et produire, par conséquent, un change défavorable avec l'Europe.

Il y a sur-tout une circonstance qu'il importe de considérer, parce qu'elle dépend directement du bas prix des terres fertiles, et influe de même sur l'apparente rareté des espèces, et par conséquent sur le change; c'est le grand nombre des Pauvres occupés à faire fortune.— Le Journalier qui gagne trois, quatre, ou cinq shellings sterling par jour, peut économiser les deux tiers ou les trois quarts de cette somme, quoiqu'il se nourrisse et se vêtisse mieux que le Manœuvre d'Europe qui n'épargne rien. Or toutes les sommes que les Journaliers économisent sont perdues pour la circulation jusqu'à ce qu'elles s'emploient à l'achat et à l'exploitation des terres. Et si l'on réfléchit au nombre prodigieux des Manœuvres qui arrivent tous les jours d'Europe, et qui en gagnant leur petite fortune, soustirent continuellement une partie du capital du com-

de travail ; et en matériaux bruts applicables aux manufactures de la consom-

merce à mesure qu'il s'accroît ; si l'on réfléchit que depuis la guerre actuelle il a passé d'Angleterre, de France et de Hollande des sommes immenses en Amérique sans que le change ait sensiblement varié, parce que le capital est encore fort au-dessous des moyens d'emploi, on conviendra qu'il ne faut pas juger de ce pays-là sur les données qui font présumer ailleurs la balance du commerce, et par elle la langueur, le déclin, ou la prospérité des Etats commerçans. Certes, il serait difficile de prouver, par le cours du change, la décadence du commerce dans un pays où les exportations ont augmenté d'une année à l'autre de cinq millions de dollars ! Et là où les faits parlent si haut, il faut bien reconnaître l'illusion des apparences qui les combattent.

Les États-Unis font avec l'Angleterre environ les cinq septièmes de la valeur totale de leur commerce. Il est douteux que la balance soit en leur faveur ; mais quand il serait vrai qu'ils dussent à l'Angleterre un solde annuel, il n'en faudrait pas conclure que le commerce qu'ils font avec cette Puissance leur fût désavantageux, et qu'il leur convînt de chercher, par d'autres mesures que par de sages encouragemens à leur propre industrie, à s'affranchir d'un tribut qui doit diminuer d'année en année ; car tant que les Négocians Américains assortiront leurs cargaisons dans les possessions de la Grande-Bretagne à meilleur prix, à plus grand choix, et avec un crédit plus long que par tout ailleurs, ils trouveront de l'avantage à y acheter

mation la plus générale, et de l'utilité la plus étendue.

Il n'y a aucun droit sur l'exportation

ce que les Etats-Unis consomment, et ne fabriquent pas, ainsi que les matières premières, de certaines fabriques importantes, telles que les mêlasses pour les distilleries, les bois de teinture, etc. D'ailleurs, parmi les objets qu'on peut appeller de *consommation*, une grande partie est employée, comme l'observe *Tench Coxe*, à augmenter le capital des États-Unis; ainsi, par exemple, les nombreux articles de quincaillerie qui servent à garnir et completter l'intérieur des maisons qui se bâtissent tous les jours sur les terrains nouveaux, sont d'une grande utilité à l'industrie américaine, et concourent à accroître beaucoup la valeur des terres qui sont ensuite vendues à des Étrangers.

J'ai manqué de certains renseignemens, et, en particulier, de la connaissance du dernier traité entre l'Angleterre et l'Amérique, lequel est resté long-tems secret, pour développer, comme j'aurais cherché à le faire, l'important sujet du commerce et de l'industrie. Il est difficile de se faire bien comprendre dans une simple note sur une matière qui demanderait un volume de faits, et d'éclaircissemens; mais j'ai voulu indiquer seulement qu'il ne faut pas se hâter de conclure, d'après certaines apparences, sur l'état du commerce de l'Amérique, parce que ce pays-là ne ressemble à aucun autre, soit à cause de l'étendue et de la fertilité des terrains nouveaux, soit à cause de la rapidité de ses progrès dans tous les genres.

des produits de la terre, et il ne peut en être imposé aucun. Cette exportation peut être suspendue ou prohibée.

Toutes les denrées ou marchandises peuvent être librement et indistinctement exportées par les vaisseaux de toutes les Nations qui ne sont pas ennemies.

Les exportations des États-Unis sont cinq fois plus considérables que la totalité des impôts ou droits. (1)

La valeur des cargaisons des vaisseaux américains destinées à l'Étranger est probablement égale, maintenant, à la totalité des impôts ou droits. La valeur des cargaisons du commerce intérieur est considerable ; les profits des bâtimens employés à la pêche le sont également, et les cargaisons des vaisseaux qui font le commerce de la côte ont une valeur plus grande que celle de tous les bâtimens qui sont employés aux deux derniers objets.

Tous les vaisseaux qui partent des

(1) Elles montent à une somme environ six fois plus considérable (30 Septembre 1793).

États-Unis sont complettement chargés, excepté une partie de ceux qui font le commerce de l'Inde.

Le commerce du cabotage emploie un tonnage très-considérable.

La pêche de la morue et de la baleine emploie beaucoup de vaisseaux.

La partie considérable des importations qui consiste en produits manufacturés, dont les matières premières peuvent également être fournies par l'Amérique, invite constamment à améliorer la balance des États-Unis contre une Nation étrangère; entretient un marché intérieur pour les Citoyens industrieux; et donne aux Propriétaires de terres et aux Cultivateurs la certitude de voir augmenter la demande de leurs productions.

Les importations qui se consomment dans les États-Unis ne se sont pas accrues dans la proportion de l'accroissement de leur population et de leur richesse, *par la raison que de nouvelles branches de manufactures naissent, et que les anciennes s'étendent journellement.*

Les produits manufacturés entrent aujourd'hui pour une moindre proportion qu'auparavant dans les importations qui se consomment dans les États-Unis : ce qui s'explique de la même manière.

Par la même raison, la liste des articles d'importations ne présente presque plus certaines fournitures navales et militaires, ni d'autres objets de grande utilité et consommation.

Les importations comprennent un petit nombre d'objets de nécessité, un grand nombre d'articles de commodité et d'agrément, et quelques objets de luxe : mais les exportations consistent principalement en objets de première nécessité, et en quelques articles de commodité, d'agrément ou de luxe. Les articles suivans font partie de la liste des exportations de l'année finie le 30 septembre 1792.

3,145,255 Bushels de grains ou légumes, principalement blé, maïs, seigle, fèves et pois.

44,752 Chevaux, bêtes à cornes, mulets, cochons, et moutons.

1,469,723 Barils de farine, grus, biscuit et riz ; en réduisant les tonneaux de diverses grandeurs à la proportion du baril de farine. (1)

146,909 Barils de poix, goudron, térébenthine et résine.

116,803 Barils de bœuf, porc, mouton, saucisses, huîtres, etc. ; en réduisant les tonneaux de diverses grandeurs au baril de bœuf ou de porc.

231,776 Barils de poisson sec ou salé, en les réduisant à la même mesure.

948,115 Gallons de liqueurs distillées dans les États-Unis.

7,823 Tonneaux de potasse et de cendres perlées.

112,428 Hogsheads de tabac.

60,646,861 Pieds de planches et chevrons.

(1) Le baril contient 196 liv. de seize onces de farine.

19,391 Tonneaux de bois de construction.
18,374 Pièc. de bois de construction.
1,080 Courbes de vaisseaux en cèdre ou chêne.
71,693,863 Tavillons.
31,760,702 Palissades et pieux.
191 Charpentes de maisons.
73,318 Rames, solives, et piquets.
48,860 *Shook or knock down casks.*
52,382 Hogsheads de graine de lin (1)

Les importations viennent maintenant, en général, par la voie directe des pays qui les produisent ou les fabriquent: savoir; la Chine, l'Inde, les Isles de Bourbon et Maurice, le Cap de Bonne-Espérance, l'Amérique méridionale, les Isles à sucre, les Isles à vins, les Pays de la

(1) La somme des exportations de cette année-là monte à 21 millions de dollars; mais celle des exportations de l'année suivante, qui est de cinq millions plus considérable, présente beaucoup plus de comestibles et de matières premières : il y a 1,013,000 barils de farines seulement.

Méditerranée et de la Baltique, l'Angleterre et l'Irlande, la France, les Pays-Bas, l'Allemagne, l'Espagne, et le Portugal.

Moins de la moitié des vaisseaux appartenans aux États-Unis suffit à transporter la totalité de ce que l'Amérique consomme ou importe.

La loi autorise les Citoyens à s'intéresser dans toutes les branches de commerce extérieur, (1) soit en se fixant dans les États-Unis, soit en séjournant dans l'étranger.

Le commerce des États-Unis est varié, et prospère. Il consiste dans les importations qui fournissent soit à la consommation intérieure, soit à la réexportation; dans le commerce d'exportation, le commerce intérieur et le cabotage; dans le commerce avec les Indigènes; dans les manufactures, la construction des vaisseaux; les pêcheries; la banque; les assurances des bâtimens, des cargaisons, et des maisons. Les droits de chaque

(1) Excepté le commerce des Esclaves (Mars 1794).

district, ville, port, ou individu à toutes les branches de commerce intérieur ou extérieur, sont égaux.

L'intérêt légal de l'argent est six pour pour cent l'an, dans la plus grande partie des États ; dans quelques-uns, il est de sept pour cent ; dans un seul État il est de cinq.

Les Capitaines et autres Officiers des navires américains ont la réputation d'être habiles et judicieux. Cette circonstance, jointe à celle de la bonté des vaisseaux et des équipages, fait que les assurances se font ordinairement en Europe à des conditions plus favorables qu'on n'obtiendrait pour les vaisseaux des autres Nations, à chances égales.

A une légère exception près, les divers États Américains ont aboli le commerce des Esclaves ; quelques-uns ont aboli l'esclavage des Nègres, et d'autres ont pris des mesures efficaces pour son abolition certaine, mais graduelle. L'importation des Esclaves est discontinuée, et ne peut jamais se renouveler de manière à trou-

bler le repos de l'Affrique, et à compromettre la tranquillité des États-Unis. L'application suivie des amendemens efficaces a été jugée préférable à l'usage d'un remède violent dans un cas de la plus sérieuse importance.

Les hardes, livres, meubles, instrumens de métier ou négoce, apportés par des Émigrans en Amérique, sont exempts du droit de douane; et ceux-ci peuvent commencer leur commerce, leur fabrique, leur culture, le jour même de leur arrivée sur le même pied qu'un Citoyen né dans les États-Unis.

Il n'y a aucun impôt qui porte sur les Étrangers plus que sur les Citoyens nés dans les États-Unis.

Toute Jurisdiction étrangère, en matière de Religion, est incompatible avec les Lois et les Constitutions des États-Unis, et l'opinion établie parmi leurs Citoyens.

Presque toutes les Églises Chrétiennes existent dans les États-Unis, ainsi que l'Église Juive. Il n'y a pas eu depuis la

Révolution une seule dispute de Religion entre deux Églises ou Sectes. Il n'y a point de dixmes. Les principaux moyens de l'entretien du clergé sont les frais de mariages et de sépultures ; des Cures peu considérables ; des rentes sur les terres, sur les bancs des Églises ; des sommes placées à intérêt, et des contributions volontaires. Plusieurs d'entre les Ministres sont en même-temps Professeurs et Instituteurs dans les Universités, Colléges, Académies, ou Écoles ; et l'on estime que de pieux et savans Ministres de la Religion sont particulièrement propres à ces fonctions intéressantes. — Il n'y a dans les Églises épiscopales, presbytériennes ou indépendantes aucune provision pour des membres du Clergé au-dessus des places de Recteurs ou de Ministres. Ceux-ci ont des Assistans, mais on ne connoît point les Vicaires. Il y a aussi plusieurs Évêques non-salariés.

Les taxes des Pauvres, dans les États-Unis, sont très-peu considérables, ce qui est dû à la facilité avec laquelle tous les

individus, même les enfans en âge de faire le moindre travail, se procurent une subsistance très-suffisante. Les Pauvres qui ont de l'industrie, et de la tempérance, se mettent souvent en peu d'années hors des atteintes du besoin.

Les chevaux, le bétail, et autres animaux utiles, importés pour en tirer de la race, sont exempts du droit de douanne par la loi.

Toutes les terres des États-Unis sont exemptes de dixmes.

La *rente annuelle* moyenne d'un acre de terre en Europe est plus considérable que le *prix d'achapt* moyen d'un acre de terre en Amérique, en comprenant dans l'estimation les Fermes anciennement cultivées, et toute la masse des terres encore incultes.

Les réglemens militaires des États-Unis sont bien calculés pour le maintien de la discipline exacte, et de la subordination de grade en grade, nécessaires aux succès des Armées. Tous les Officiers de terre et de mer sont, d'après la Constitution,

nommés par le Président, avec l'avis et le consentement du Sénat.

Les produits naturels et manufacturés, relatifs aux provisions et munitions militaires que les États-Unis tirent de leur propre pays sont, les vaisseaux de guerre, la poudre à canon, les boulets et les balles, les grenades et les bombes, les canons avec leur attirail, les fusils et carabines, sabres, ancres, toiles à voiles, cordages, fers, plomb, gibernes, baudriers, gargousses, selles, brides, chapeaux de soldats et de matelots, boucles, souliers et bottes, culottes de peaux, provisions navales, drèche et liqueurs spiritueuses, tabac manufacturé, savon, chandelles, lard, beure, bœuf, porc, jambons, pain, biscuits, farine et autres articles pour le service de terre et de mer.

L'éducation de la Jeunesse a fortement occupé l'attention des Législateurs des divers États.

Des écoles du soir destinées aux enfans et jeunes gens qui sont occupés de quelqu'industrie pendant la journée, sont

établies depuis long-temps avec succès; et l'idée des écoles des dimanches a été adoptée dans plusieurs endroits avec beaucoup de zèle. On a augmenté le nombre des écoles gratuites pour les deux Sexes, et on donne une attention plus suivie qu'on n'a fait jusqu'ici à l'éducation des jeunes filles.

Les Américains sont inventifs dans les ouvrages de mécanique, et les exécutent avec exactitude. Ils ont le génie des sciences et des arts ; témoins le planétaire de Rittenhouse, le conducteur de Franklin; le cadran de Godfrey perfectionné par Hadley; les machines à feu de Rumsey et de Fitch ; le pendule de Lesley ; la construction des vaisseaux ; *le Waleboat* de la Nouvelle Angleterre ; la construction des moulins à farines ; l'instrument pour la fabrication des machines à carder ; l'invention de Folsom et Brigg pour couper des cloux dans le fer roulé ; le *Philadelphia Dray* avec un plan incliné ; la machine de Mason pour éteindre les incendies ; l'horloge de Connecticut qui se re-

monte par le vent ; la cheminée de Franklin, le fourneau de Rittenhouse ; la machine d'Anderson pour battre le grain, l'instrument de Rittenhouse pour prendre les niveaux, l'*hippopotamos* et le *balance-lock* de Donaldson, les *underlators* de Wynkoop, et beaucoup d'autres inventions.

Il est probable que la totalité des diamans ou des bijoux portés par les habitans des États-Unis, leurs femmes et leurs filles, est moindre en valeur que la quantité employée quelquefois à la parure d'une seule personne en Europe. — *Tous les capitaux sont en activité.* Il n'y a aucune classe de personnes, et un très-petit nombre d'individus qui, dans l'âge du travail, ne soient occupés de quelque métier, profession, ou commerce. *Tous les Citoyens ont des habitudes actives.*

Aucun pays aussi riche, et aussi avancé dans la civilisation, n'a un plus petit nombre de domestiques occupés du service intérieur des maisons, même dans les familles les plus opulentes.

Les domestiques qui viennent d'Europe, et qui servent pendant deux ou trois ans avec sagesse et économie, soit dans les villes, soit dans la campagne, trouvent très-souvent l'occasion d'améliorer leur situation en entreprenant quelque petit commerce, en s'occupant dans quelques manufactures, ou en cultivant la terre pour leur propre compte.

L'Amérique a peu de charmes pour les hommes qui aiment la dissipation et le plaisir ; mais elle a un grand attraitpour les hommes judicieux, sages, modérés dans leurs desirs. C'est un pays qui offre de nombreux moyens de bonheur et de prospérité à ceux qui ont une fortune honnête ou médiocre, et aux Indigens industrieux et honnêtes. Une preuve aussi remarquable que satisfaisante de ce dernier fait, c'est que *dans la ville et la banlieue de Philadelphie il n'y a peut-être pas un seul manœuvre parmi les Quakers*. Cette secte est très nombreuse ; mais la sobriété et l'industrie maintiennent tous ses membres dans une situation aisée.

Les Marchands ou Fabricans qui vivent dans la campagne, occupent ordinairement de petites Fermes depuis un acre jusqu'à vingt. Un assez grand nombre habitent des fermes qui ont depuis vingt jusqu'à cent-cinquante acres d'étendue. Ils les font valoir à loisir de leurs propres mains, avec leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques, leurs apprentifs, en louant des Journaliers, ou en en remettant la culture à leurs voisins pour une partie du produit. Cette réunion des manufactures à l'agriculture paroît très-convenable dans les Fermes à grains ; mais elle l'est plus encore dans les fermes à pâturages où le loisir de chaque jour, et d'une grande partie de l'année, peuvent être employés à quelque travail sédentaire et mécanique.

C'est ainsi qu'on fabrique souvent dans la campagne des chars, des ustensiles, et instrumens d'agriculture, qu'on bâtit des maisons et des granges, qu'on tanne les cuirs, qu'on fait des chapeaux, des souliers, des bas, des ouvrages de menuiserie

nuiserie, et autres articles qui servent à l'ameublement ou au vêtement. — C'est ainsi que les Cultivateurs fabriquent encore dans leurs loisirs des cloux, de la potasse, des cendres perlées, des palissades, des pieux, des cercles, des piquets, des manches de haches, du sucre d'érable, etc. — Les Planteurs les plus judicieux, dans les Provinces du Sud, instruisent leurs Nègres, principalement les enfans, les vieillards, les infirmes et les femmes, à travailler aux manufactures domestiques.

Une grande partie des Fabricans, les plus riches des États-Unis, ont commencé par être Manœuvres; quelques-uns ont été Commis dans des atteliers d'Europe. Il y a moins de ressources pour ceux qui n'ont appris qu'à fabriquer les objets de luxe. Ce genre d'industrie ne peut guères avoir de succès, à moins *qu'on n'emploie le mobile des courans d'eau, et les machines qui épargnent le travail pour opérer en grand*, et avec un capital suffisant. Il y a déja une certaine consom-

mation des objets de luxe en Amérique, et l'exportation en est libre de tous droits ou impôts.

Le but du Gouvernement actuel des États-Unis, ainsi qu'il l'a déclaré, et qu'on en peut juger par sa conduite, est *le maintien de la paix*, *de l'ordre*, *de la liberté*, *de la sûreté*. On ne l'a point accusé d'intriguer dans les Cours étrangères, ni de se mêler ouvertement ni en secret des affaires des autres Nations. Il n'a point manifesté d'ambition déplacée, ni de desir de conquête, soit par ses propres moyens, soit en s'unissant à quelqu'autre Nation; car il n'a pas essayé de monter une marine (1) ni de former une armée.

Les États-Unis se sont occupés avec prudence, et d'une manière suivie, des

(1) L'armement maritime qui a été proposé, à manifestement pour objet de contenir les Pirates de Barbarie, et les mesures adoptées pour l'accroissement des troupes réglées, le tirage des milices et les fortifications, sont évidemment fondées sur une prévoyance raisonnable et la nécessité de la défense (Avril 1794).

objets qui mettent une Puissance en état de poursuivre, jusqu'à une issue favorable, les guerres défensives, nécessaires, et qui n'ont point l'ambition pour motif. Au milieu de l'industrieuse culture des arts de la paix, ils ont maintenu et perfectionné *l'organisation militaire de toute la masse des Citoyens valides.* Ils ont restauré le crédit public, moyen indispensable pour le soutien d'une guerre, et ils ont encouragé avec succès les arts, par lesquels les armemens de terre et de mer peuvent être rapidement exécutés. Les mesures qu'ils ont adoptées envers leurs Créanciers, soit étrangers, soit intérieurs, ont été considérées comme outrepassant la stricte justice. C'est par un semblable sentiment de justice, et par des considérations de sagesse qu'ils ont sanctionné, par un acte formel du Peuple, un Traité qui reconnait les prétentions des Sujets d'un pays étranger, contre lesquels on alléguait l'infraction et la non-exécution du même Traité. Et comme les États-Unis s'abtiennent, avec le plus grand

scrupule, de toute intrigue, et de toute influence dans les affaires intérieures des autres Nations; il n'est point douteux qu'ils auront les yeux ouverts sur toute intrigue ou toute influence semblables des Étrangers parmi eux, qu'ils en témoigneront leur déplaisir, et arrêteront les effets de pareilles tentatives.

Fin de l'Ouvrage.

Errata du second Volume.

PAGES 15, *ligne* 2 de la note, d'Allegeny, *lisez* d'Allegany.

— 17, *lig.* 12, Sud-Est est, *lisez* Sud est.

— 19, *lig.* 16, est un pays plat, *lisez* est un pays bas, plat.

— 33, *lig.* 2, ebâtie, *lisez* rebâtie.

— 34, *lig.* 6, qui n'était, *lisez* qui n'étaient.

— 76, *lig.* 1ere, le pays devient moins montueux, *lisez* devient graduellement moins montueux.

— 86, *à la fin de la note*, *lig.* 13, finit, *lisez* finis.

— 117, *lig.* 12, sanctions, *lisez* fonctions.

— 126, *lig.* 8, l'yhcory, *lisez* l'hycory.

— 133, *lig.* 3, des Allegangs, *lisez* des Alleganys.

— 149, *lig.* 16, 1776, *lisez* 1786.

— 168, *lig.* 21, s'étendreau, *lisez* s'étendre au.

— 192, *lig.* 1ere., élémaires, *lisez* élémentaires.

— 201, *lig.* 15, la division, *lisez* la division actuelle.

Pages 215, *lig.* 18, la Colonel, *lisez* le Colonel.

— 217, *lig.* 15, émigrans, *lisez* immigrans.

— 223, *lig.* 21, dix milles, *lisez* six milles.

— 232, *lig.* 22, Frieabourg, *lisez* Friedbourg.

— 235, *lig.* 19, la même que dans le, *lisez* la même dans le.

— 239, *lig.* 6, 1776, *lisez* 1786.

— 242, *lig.* 8, perdrent, *lisez* perdirent.

— 244, districts de Mero, *lisez* districts de Maro.

— 250, *lig.* 2, après la Coluvrine, *lisez* la Seneca de Virginie.

— 254, *lig.* 19, montait, *lisez* montait à.

— 260, *lig.* 23, Richlaud, *lisez* Richland.

— 263, *lig.* 19, Allegangs, *lisez* Alleganis.

— 271, *lig.* 1ere. manque, *lisez* manquent.

— 281, *lig.* 9, particulliers, *lisez* particuliers.

— 314, *lig.* 18, proportionnellement, *lisez* proportionnément.

Errata du premier Volume.

PAGES 21, *ligne* 4, dans tous ses périodes *lisez* dans toutes ses périodes.

— 29, *lig.* 15, d'un pouvoir coactif repressif et très-étendu, *lisez* d'un pouvoir coactif et repressif très-étendu.

— 67, *lig.* 3, guères le réaliser, *lisez* ne pourroit guères se réaliser.

— 68, *lig.* 9, permit l'activité, *lisez* permit à l'activité.

— 116, *lig.* 1, le période, *lisez* la période.

— 118, *lig.* 15, longs périodes, *lisez* longues périodes.

— 174, *lig.* 9, patriarchal, *lisez* patriarcal.

— 207, *lig.* 5, cinquante mille bariques, *lisez* cinq mille bariques.

— ibid, *lig.* 23, marins militaire, *lisez* marine militaire.

— 220, *lig.* 28, qu'il faut ajoute, *lisez* qu'il faut ajouter.

— 222, *lig.* 4, les manufactures de l'Amérique, *lisez* les manufacteurs des États-Unis.

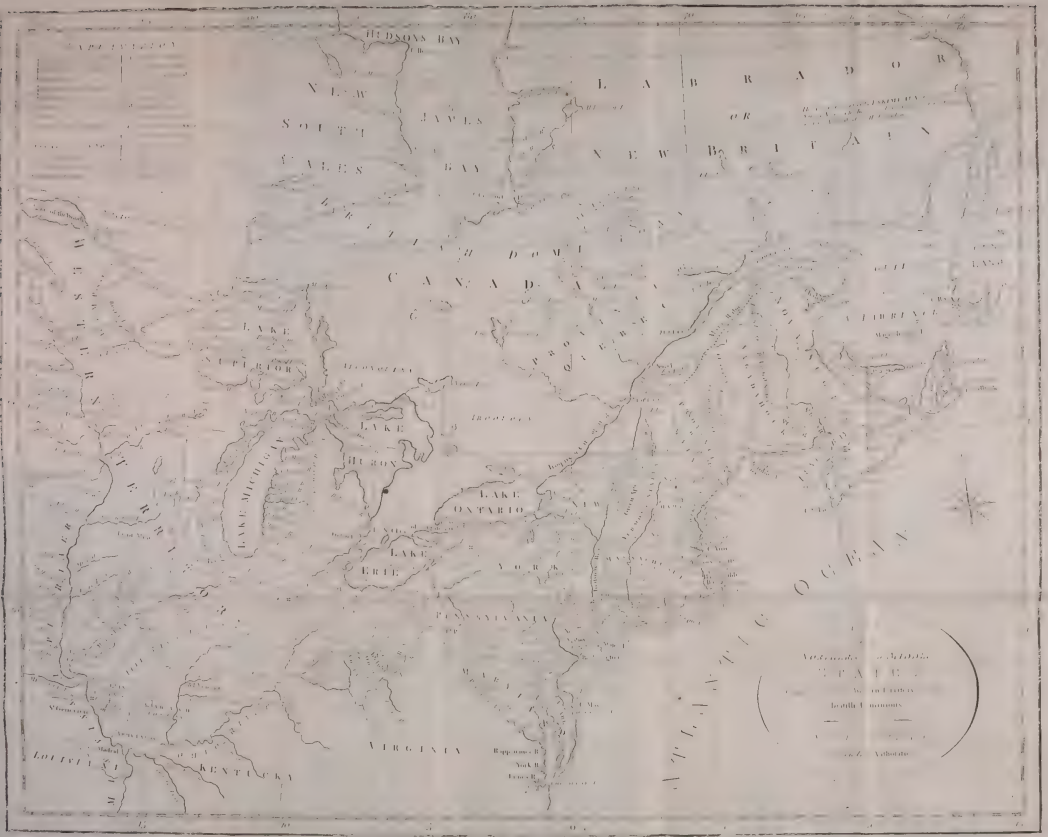
— 223, *lig.* 15, les voituros, *lisez* les voitures.

Pages 248, *ligne* 17, longitude Est de ondres, *lisez* de Philadelphie.

— 266, *lig.* 22, Waïte, *lisez* Wait.

— 267, *lig.* 8, qu'elles produisent, *lisez* qu'elles fournissent.

— 276, *lig.* 10, Moose Hilluk, *lisez* Moose Hillock.


HUDSONS BAY
NEW SOUTH WALES
JAMES BAY
LABRADOR OR NEW BRITAIN
CANADA
LAKE SUPERIOR
LAKE HURON
LAKE MICHIGAN
LAKE ONTARIO
LAKE ERIE
NEW YORK
PENNSYLVANIA
VIRGINIA
KENTUCKY
ATLANTIC OCEAN

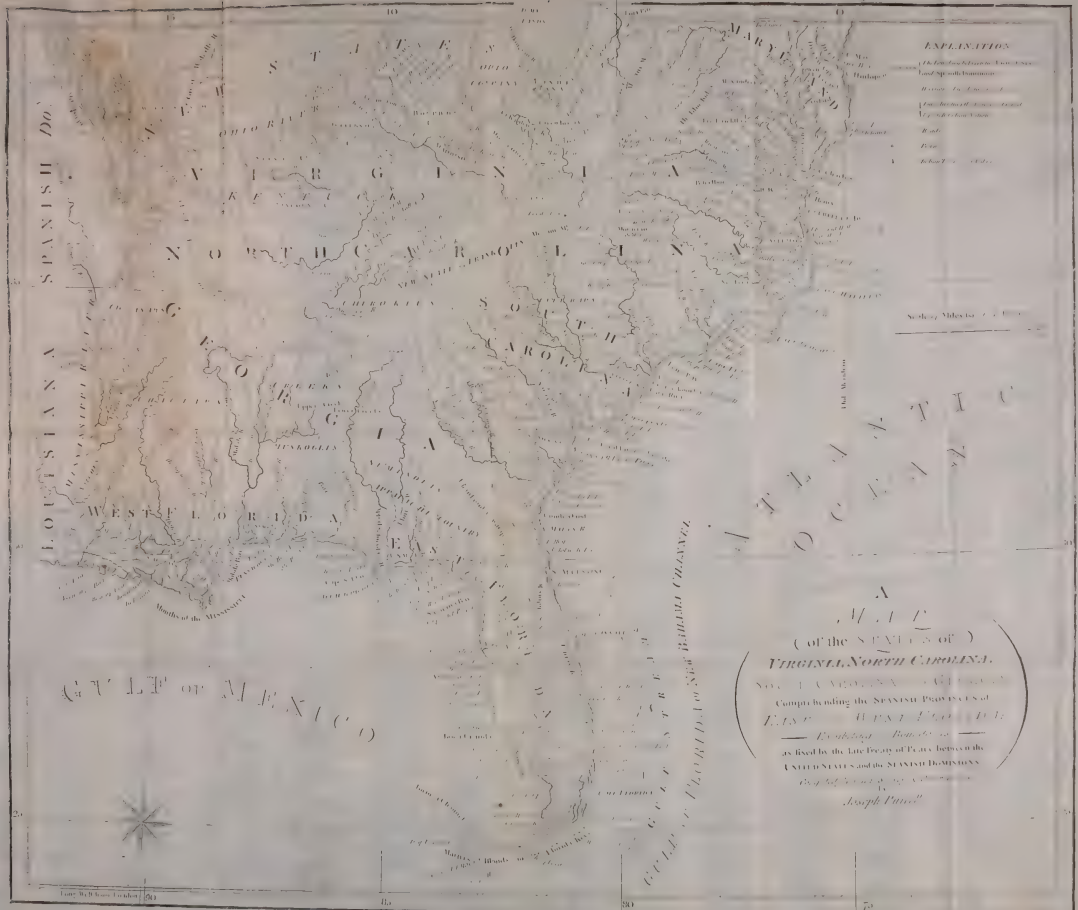

A
MAP
(of the STATES of)
VIRGINIA, NORTH CAROLINA,
SOUTH CAROLINA, GEORGIA,
Comprehending the SPANISH PROVINCES of
EAST & WEST FLORIDA,
Exhibiting Beside the
as fixed by the Late Treaty of Peace between the
UNITED STATES and the SPANISH DOMINIONS
by
Joseph Purcell
EXPLANATION
Scotch Miles
NEW STATES
VIRGINIA
NORTH CAROLINA
SOUTH CAROLINA
GEORGIA
WEST FLORIDA
EAST FLORIDA
LOUISIANA
SPANISH Do.
ATLANTIC OCEAN
GULF OF MEXICO
GULF STREAM
OHIO RIVER
KENTUCKY
CHEROKEES
CREEKS
TUNICA
Mouths of the Mississippi
Harbour
Old Mexico
Long Walk Street London
John Sims Lith. Sc.

TABLE DES RAPPORTS RECIPROQUES DES MESURES ET DES POIDS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.

MESURES LINÉAIRES.

Le Pied (de 12 pouces) Le Pouce Le Yard (de 3 pieds) Le Fathom (de 6 pieds)	Anglais, sont	au	Pied (de 12 pouces) Pouce (de 12 lignes)	de France, comme	100000 ou = 107 ou = 15	est à	1065-5. 114. 16.
		à la	Toise (de 6 pieds)				
Le Pied (de 12 pouces) Le Pouce (de 12 lignes) La Toise (de 6 pieds)	de France, sont au		Pied (de 12 pouces) Pouce Yard (de 3 pieds) Fathom (de 6 pieds)	Anglais, comme	100000 ou = 114 ou = 16	est à	97831. 107. 15.
L'Aune (Ell) Anglaise de 3 pieds 9 p. Anglais) est à			l'Aune (de 45 pouces $\frac{6}{10}$) de France, comme		1000	est à	1032.
L'Aune (de 45 pouces $\frac{6}{10}$) de France est à			l'Ell (de 3 pieds 9 pouces) Anglais, comme		1000		962.
Le Yard (de 3 pieds) Anglais est à			l'Aune (de 45 pouces $\frac{6}{10}$) de France, comme		1000		1500.
L'Aune (de 45 pouces $\frac{6}{10}$) de France est au			Yard (de 3 pieds) Anglais, comme		1000		760.
La Perche (de 16 pieds $\frac{1}{2}$) Anglais est à la			Perche (de 22 pieds) de France, comme		1000		1498.
La Perche (de 22 pieds) de France) est à la			Perche (de 16 pieds $\frac{1}{2}$) Anglais, comme		1000		700.
Le Mile (statute de 5280 pieds) Anglais est à la			Lieue (de 2285 toises ou 25 au degré) de France, comme		1000		2765.
La Lieue (de 2285 toises ou 25 au degré) de France est au			Mile (statute de 5280 pieds) Anglais, comme		1000		362.
Le Mètre (36 pouces 11 lignes $\frac{296}{1000}$) est au			Yard (3 pieds) Anglais, comme		1000		915.

MESURES DE SUPERFICIE.

Le Pied (de 144 pouces) Le Pouce Le Fathom (de 36 pieds)	quarré Ang. est	au	Pied (de 144 pouces) Pouce de 144 lignes)	quarré de France, comme	100000	est à	113584.
		à la	Toise (de 36 pieds)				
Le Pied (de 144 pouces) Le Pouce (de 144 lignes) La Toise (de 36 pieds)	quarré de France est au		Pied (de 144 pouces) Pouce Fathom (de 36 pieds)	quarré Anglais, comme	100000		88030.
La Perche	quarrée Anglaise est à la		Perche	quarrée de France, comme	1000		2030.
La Perche	quarrée de France est à la		Perche	quarrée Anglaise, comme	1000		490.
L'Acre (de 43560 pieds)	Anglais est à l'Arpent (de 48400 pieds)			de France, comme	1000		1262.
L'Arpent (de 48400 pieds)	de France est à l'Acre (de 43560 pieds)			Anglais, comme	1000		792.
Le Mile (quarré)	Anglais est à la Lieue (de 25 au degré)			quarrée de France, comme	1000		7655.
La Lieue (de 25 au deg. qu.)	de France est au Mile (de 69 $\frac{1}{2}$ au degré)			quarré Anglais, comme	1000		131.

MESURES DE SOLIDITÉ OU CAPACITÉ.

Le Pied (de 1728 pouces) Le Pouce Le Fathom (de 216 pieds)	cube Anglais est au	à la	Pied (de 17 8 pouces) Pouce (de 1728 lignes) Toise (de 216 pieds)	cube Français, comme	100000	est à	12056o.
Le Pied (de 1728 lignes) Le Pouce (de 1728 lignes) La Toise (de 216 pieds)	cube de France est au		Pied (de 1728 pouces) Pouce Fathom (de 216 pieds)	cube Anglais, comme	100000		82909.

POUR LES GRAINS.

Le Bushel (de 21-8 pouces cubes Anglais envir. 55 $\frac{1}{2}$ l. poids de marc de blé)	est au	Boisseau (de 640 pouces cubes de France environ 20 liv. p. de marc de blé)	comme	1000	est à	886.
Le Boisseau (de 640 pouc. cubes de France envir. 20 liv. p. de marc de blé)	est au	Bushel (de 21-8 pouces cubes Anglais envir. 55 $\frac{1}{2}$ liv. poids de marc de blé)	comme	1000		2815.
Le Seam ou Quarter (de 8 bushels) est au		Septier (de 12 boisseaux) comme		1000		951.
Le Septier (de 12 boisseaux) est au		Seam ou Quarter (de 8 bushels) comme		1000		1514.

N. B. Le Bushel est égal à un pied cube de France et $\frac{1}{10}$.

POUR LES LIQUIDES.

Le Pint (de 28 $\frac{3}{4}$ pouces cubes) Anglais est à la Pinte (de 48 pouces cubes) de Paris, comme				1000	est à	2812.
La Pinte (de 48 pouces cubes) de Paris est au Pint (de 28 $\frac{3}{4}$ pouces cubes) Anglais, comme				1000		4g7.
N. B. La Chopine, ou le Septier (mesure liquide) est la moitié de la Pinte, soit 24 pouces cubes.						
Le Hogshead (de 1,517 pouces cubes) Anglais est au Muid (liquide de Paris (de 288 pintes) comme				1000		1200.
Le Muid (liquide) de Paris (de 288 pintes) est au Hogshead (de 1255 pouces cubes Anglais, comme				1000		8...
Le Tun (de 4 Hogsheads) est à la Tonne de Bayonne ou Bordeaux (de 4 barriques ou 5 muids, comme				1000		8...
La Tonne de Bayonne ou Bordeaux, de 4 barriques ou 5 muids, est au Tun (de 4 Hogsheads) comme				1000		1...

RAPPORTS DES POIDS.

La Livre *avoir du pois* (de 7004 grains Troy) est à la livre de 16 onces, poids de marc, comme				1000	est à	1057...
La livre de 16 onces, poids de marc, est à la Livre *avoir du pois* (de 7004 grains Troy) comme				1000		1...
La Livre Troy (de 12 onces soit 5760 grains Troy) est à la Livre poids de marc, comme				1000		1...
La Livre poids de marc est à la Livre Troy (de 12 onces, soit 5760 grains Troy) comme				1000		1...
L'once Troy (de 480 grains Troy) est à l'once (de 576 grains poids de marc) comme 100 à 121, ou comme				1000		12...
L'Once de 576 grains poids de marc) est à l'once Troy (de 480 grains Troy) comme 121 à 100 ou comme				1000		8...
Le Tun (de 2440 liv. *avoir du pois*) est au Tonneau (de 2000 liv. poids de marc) comme				1000		1...
Le Tonneau (de 2000 liv. poids de marc) est au Tun (de 2440 liv. *avoir du pois*) comme				1000		7...

Cette Table est destinée à faciliter les réductions des Mesures et des Poids Anglais aux Mesures et Poids de France et réciproquement. On y a, pour cet effet, constamment représenté le premier terme de chaque rapport par l'unité suivie d'un certain nombre de zéros, tellement que la règle de trois ou de proportion, qu'il faut toujours faire dans ces réductions, se réduit ici à une simple multiplication, du produit de laquelle on retranche autant de chiffres à droite qu'il y a de zéros dans le premier terme du rapport qu'on a employé. Si, par exemple, on veut savoir combien 252 pieds de France font de pieds Anglais, on multipliera 1065-5 par 252; ce qui donnera 268,5[illegible], soit 268 pieds $\frac{1}{1}$ (*a*).

Les personnes peu habituées à ces calculs doivent se tenir en garde contre une sorte d'inversion qu'ils offrent toujours, et qui pourrait induire en erreur: ainsi le pied Anglais étant plus *petit* que le pied de France, dans le rapport indiqué, il faut un plus *grand* nombre de pieds Anglais que de pieds de France, pour exprimer une même longueur. Si donc on a des pieds *Anglais* à réduire, on multipliera le nombre donné, par le nombre placé qui forme le second terme du rapport du pied de *France* au pied Anglais, et on retranchera du produit les chiffres à droite, comme on l'a indiqué.

(*a*) On a dans cette partie de la Table le choix de deux autres rapports exprimés en plus petits nombres, et qui approchent beaucoup du rapport exact indiqué le premier.